



/ 13e Feuillet

COLLECTION
COMPLETE
DES ŒUVRES
DE CHARLES BONNET.

TOME SEIZIEME.

ŒUVRES D'HISTOIRE NATURELLE ET DE PHILOSOPHIE

DE CHARLES BONNET,

De l'Académie Royale des Sciences de Paris ; de l'Académie Impériale Léopoldine & de celle de St. Pétersbourg ; des Sociétés Royales de Londres, de Montpellier, de Gottingue, & de celle de Médecine de Paris ; des Académies Royales des Sciences de Lyon, de Stockholm, de Coppenhague ; Honoraire de celle des Beaux-Arts de la même Ville ; des Académies de l'Institut des Sciences de Bologne, de Padoue, de Harlem, de Munich, de Sienne, de Cassel, & de celle des Curieux de la Nature de Berlin.

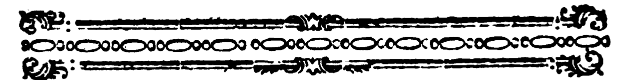
TOME SEIZIEME.

LA PALINGÉNÉSIE PHILOSOPHIQUE. *Part.* XII-XXII.

A NEUCHATEL,
Chez SAMUEL FAUCHE, Pere & Fils, Imprimeurs & Libraires du ROI.

M. DCC. LXXXIII.





PALINGÉNÉSIE
PHILOSOPHIQUE.
DOUZIEME PARTIE.

IMPERFECTION
ET BORNES NATURELLES
DE NOS CONNOISSANÇES.

CHAPITRE I

Ce qu'est un Animal aux yeux de l'Auteur.

Réflexions à ce sujet.

SI l'on a bien suivi le fil de mes méditations sur la perfection organique, (1) on aura conçu de hautes idées de la structure de l'Animal, & l'on se sera, en quelque sorte, pénétré de la

(1) Parties IX & X de cet Ecrit.

grandeur du Sujet. J'en ſuis moi-même ſi fortement pénétré, que je ne ferai pas difficulté de dire, que ſi une INTELLIGENCE CÉLESTE nous dévoiloit en entier la méchanique d'une ſimple fibre & tous les réſultats immédiats & médiats de cette méchanique, nous acquerrions par ce ſeul trait des connoiſſances plus relevées de l'organiſation de l'Animal, que par toutes les découvertes de la Phyſiologie moderne. C'eſt que l'extrême étonnement que nous cauſeroit la ſavante conſtruction de cette fibre ſi ſimple, ſi peu organiſée en apparence, nous feroit aiſément juger de celui où nous jeteroit la vue diſtincte & complete d'un viſcere, d'un organe, & ſurtout celle de l'enſemble de tous les organes ou du ſyſtème entier de l'Animal.

CEPENDANT, quand nous connoîtrions à fond tout ce grand appareil d'organes relatif à l'état actuel de notre Monde, je me perſuade que nous ne connoîtrions encore que l'écorce ou les enveloppes de l'Animal. Prenez ce mot d'*enveloppe* dans ſon ſens propre & phyſiologique; car, ſuivant mes idées, tout cela ne ſeroit point l'*Animal*. Il ne ſeroit pas plus l'Animal, que la Chenille n'eſt le Papillon. (2)

(2) *Eſſai anal.* Parag. 714, 715, 716, &c. *Conſid. ſur*

J'AI assez montré dans les premieres Parties de cet Ecrit combien il est vraisemblable que les Animaux sont appellés à revêtir un jour un autre état qui perfectionnera & ennoblira toutes leurs Facultés. J'ai assez fait sentir que les moyens physiques de ce perfectionnement peuvent exister actuellement dans l'Animal & qu'ils ont pu y exister dès le commencement des choses. (3) On comprend que je veux parler de ce Germe impérissable auquel je conçois que l'Ame est unie, & qu'elle ne doit point abandonner. C'est cette Ame unie de tout tems à ce Corps invisible, qui constitue, dans mon hypothese, la véritable *Personne* de l'Animal. Tout le reste n'en est donc que l'écorce, l'enveloppe ou le masque.

AINSI, un Chien, un Cheval, un Cerf, &c. ne sont point cette tête, ce corps, ces jambes, ces yeux, ces oreilles, &c. que nous voyons, que nous palpons & que nous disséquons : tout cela n'est à mes yeux qu'un fourreau, un habit ou comme je viens de le dire, un masque qui nous cache la Personne & ne nous laisse appercevoir que ses actions.

les Corps org. Art. CLIX, CLX, CLXI. *Cont.* Part. IX, Chap. V, X, XII, XIV.

[3] Consultez la Part. VI de cet Ecrit.

Afin donc que nous puſſions acquérir une notion complete de l'Animal, il faudroit que l'Intelligence, dont je parlois il n'y a qu'un moment, fît tomber le maſque & qu'il nous montrât à découvert l'Etre que la Nature a ſi bien déguiſé. Quels ne ſeroient point alors notre ſurpriſe & notre raviſſement! Combien cette métamorphoſe nous paroîtroit-elle plus étonnante que toutes celles de la Fable! Mais, très-probablement notre ſurpriſe ſeroit muette; non-ſeulement parce qu'elle ſeroit extrême; mais ſurtout parce que nous manquerions de termes pour exprimer ce qui s'offriroit à notre vue. Nous ſerions à peu près dans le cas d'un Homme qui ſeroit tranſporté dans le Monde de Vénus: quand cet Homme poſſéderoit tout le Dictionnaire Encyclopédique, il eſt bien probable qu'il ſeroit encore dans l'impuiſſance de décrire ce qu'il découvriroit dans ce Monde-là.

Que ſeroit-ce enfin, ſi l'Intelligence que je ſuppoſe nous dévoiloit en même tems tous les rapports ſecrets du Corps auparavant inviſible de l'Animal avec ſon Corps groſſier, & s'il nous manifeſtoit encore tous les rapports du premier avec l'état futur de notre Monde! La tête d'un Moucheron deviendroit ainſi pour nous une Bibliotheque où nous lirions infiniment plus

de choſes & de choſes incomparablement plus intéreſſantes & plus relevées que tout ce que renferment les plus riches Collections de Philoſophie & d'Hiſtoire naturelle.

CHAPITRE II.

Conſidérations générales ſur l'imperfection des connoiſſances humaines.

Réflexions au ſujet de nos Bibliotheques *& de nos* Encyclopédies.

QUAND je conſidere que le lieu que nous occupons n'eſt qu'un point dans l'Eſpace ; que notre Vie n'eſt qu'un inſtant dans la Durée ; quand je réfléchis profondément ſur les bornes étroites de nos Facultés, ſur l'imperfection de nos Méthodes & de nos Inſtrumens, ſur la lenteur de nos mouvemens & de toutes les opérations ſoit de notre Corps, ſoit de notre Eſprit, ſur la petiteſſe, le lieu ou l'éloignement d'un nombre preſqu'infini d'objets qui ſont ainſi hors de la portée de nos Sens & de nos meil-

leurs Instrumens; sur la nature, la multiplicité & la complication des rapports qui lient tous ces Objets; quand, dis-je, je réfléchis profondément sur toutes ces Choses & sur une multitude d'autres Choses qui en dépendent; je ne puis m'empêcher de penser que ce Monde que nous habitons n'a pas été fait principalement pour nous. Il me paroît plus philosophique de présumer que notre Terre est un Livre que le GRAND ÊTRE a donné à lire à des INTELLIGENCES qui nous sont fort supérieures, & où elles étudient à fond les Traits infiniment multipliés & variés de son ADORABLE SAGESSE. Je conçois qu'il est d'autres INTELLIGENCES beaucoup plus élevées qui possedent à fond des Livres incomparablement plus étendus & plus difficiles, & dont celui-là n'est qu'une page ou plutôt un paragraphe.

JE n'entreprendrai pas ici de montrer en détail combien nos Connoissances de tout genre sont imparfaites; ce seroit la matiere d'un très-grand Ouvrage & d'un Ouvrage trop au-dessus de mes forces. Il suffiroit, ce me semble, pour se convaincre de l'extrême imperfection de toutes nos Sciences & de tous nos Arts de parcourir ces vastes Compilations qu'on publie de tems en tems sous les divers Titres de *Bibliotheques*,

de *Dictionnaires*, d'*Encyclopédie*, &c. On n'imaginera pas, sans doute, que des Ouvrages si volumineux ne soient pleins que de vérités; mais on pensera qu'ils contiennent avec le petit nombre de nos Connoissances certaines & de nos Connoissances probables, le grand nombre des opinions & des rêves de tous les tems & de tous les lieux. Si quelque chose peut faire pardonner aux Auteurs d'avoir consacré dans leurs Recueils ces savantes chimeres, c'est la considération qu'elles peuvent servir à l'Histoire de l'Esprit humain. Il nous manque un *Bilan* exact de nos Connoissances: le Livre qui le donneroit seroit le plus précieux de tous les Livres; il seroit aussi le plus difficile à exécuter. Il faut une prodigieuse justesse d'Esprit pour donner à chaque chose son juste prix, & surtout pour apprécier les probabilités en tout genre.



CHAPITRE III.

Divers traits de l'imperfection de nos connoissances.

Les Forces : les Elémens : &c.

LEs Corps agissent les uns sur les autres par différentes Forces. Ces Forces ne nous sont connues que par quelques-uns de leurs effets. Le Physicien observe ces effets & le Mathématicien les calcule; mais ni l'un ni l'autre ne connoissent le moins du monde les Causes qui operent ces effets.

LE Physicien observe une infinité de mouvemens dans la Nature : il connoît les Loix générales du mouvement; il connoît encore les Loix particulieres des mouvemens de certains Corps : le Mathématicien éleve sur ces Loix des Théories qui embrassent depuis les molécules de l'Air ou de la Lumiere jusqu'à Saturne & ses Lunes. Mais ni le Physicien ni le Mathématicien ne savent le moins du monde ce que le mouvement est en soi.

Il n'eſt pas doutoux que le Magnétiſme, l'Electricité, la Chaleur ne tiennent à des fluides très-ſubtils : une foule de faits nous aſſurent de l'exiſtence de ces fluides & nous en découvrent les Loix : une multitude d'expériences nous en manifeſtent les opérations & les jeux divers ; & pourtant que connoiſſons-nous de la nature intime de ces Fluides ? rien du tout.

Nous ſavons que les Corps ſont formés d'Elémens ou de Particules primitives : nous ſavons encore qu'il eſt différens ordres d'Elémens : nous ſavons enfin, au moins par le raiſonnement, que de la nature, de l'arrangement ou de la combinaiſon des Elémens réſultent les divers Compoſés dont les Nomenclatures nous donnent le faſtueux Catalogue : mais, que connoiſſons-nous de la nature intime des Elémens, de leur arrangement ou de leurs combinaiſons ? rien du tout.



CHAPITRE IV.

Autres traits de l'imperfection de nos connoissances.

Les mixtes que le Chymiste tente de décomposer :

les recherches du Physicien sur la Lumiere, l'Air, l'Eau, &c :

l'Anatomie des Plantes & des Animaux.

QUELLE n'est donc point l'imperfection de nos Connoissances sur les Composés, tandis que nous ignorons profondément le secret de leur formation ! Le Chymiste se vanteroit-il de le connoître ? il croit décomposer les mixtes : il ne fait que les diviser grossiérement : il démolit un Bâtiment, & nous montre un tas de ruines. A-t-il percé jusques dans l'intérieur, dans la substance même de ces Matériaux entassés ? Et combien de ces Matériaux qui échappent à ses Sens & à ses Instrumens ! Combien en est-il qu'il méconnoît entiérement parce qu'ils sont trop déguisés !

ON a disséqué les Plantes, les Animaux, & si l'on veut, la Lumiere : on a analysé l'Air : en connoissons-nous mieux la structure intime

des Plantes & des Animaux? En ſavons-nous mieux ce qu'un globule de Lumiere, une molécule d'Air ſont en eux-mêmes? en poſſédons-nous mieux le véritable ſecret de la compoſition d'un rayon ſolaire? le plus habile Phyſicien pourroit-il nous dire préciſément pourquoi un rayon rouge eſt moins réfrangible qu'un rayon violet? pourroit-il nous dire encore comment les ſept rayons colorés ſe réuniſſent pour former un rayon principal? pourroit-il nous dire enfin, quel eſt le Principe de cette prodigieuſe célérité de la Lumiere, qui lui fait parcourir plus de trente-quatre millions de lieues en ſept ou huit minutes? Et combien de queſtions particulieres qui ſont enveloppées dans ces queſtions générales, & que la Phyſique moderne ne réſout point!

L'EXCELLENT Analyſte de l'Air (1) connoiſſoit-il mieux le fond de la méchanique de ce Fluide que le grand Analyſte de la Lumiere ne connoiſſoit le ſecret de la compoſition d'un rayon coloré? Si on avoit demandé à ce profond Analyſte de l'Air comment ſont faites les particules intégrantes de ce Fluide, d'où lui vient ce prodigieux reſſort, comment il perd ſon élaſticité,

(1) Le célebre HALES: *Analyſe de l'air.*

comment il la recouvre, comment il transmet tous les tons? que pense-t-on qu'il auroit répondu à toutes ces questions?

INTERROGEZ cet excellent Physicien [2] qui s'est plu à approfondir la formation de la Glace, & à étudier les jeux de la Nature dans ce phénomene si commun & si intéressant: demandez-lui si ses profondes recherches lui ont découvert le véritable secret de cette formation, & s'il sait précisément pourquoi les filets de la Glace tendent à s'assembler sous un angle de 60 degrés? Il vous répondra modestement qu'il n'a là-dessus que de pures conjectures, & que cette tendance singuliere dépend, sans doute, *de la structure intime des particules intégrantes de l'Eau & de la Matiere éthérée élastique qui les pénetre.* Il finira par vous dire, qu'il fait profession d'ignorer comment est faite une molécule d'Eau ou une particule d'Ether. La Physique moderne, cette Physique qui nous paroît si perfectionnée, ne peut donc pas même nous apprendre comment se forme un simple filet de Glace ni comment deux de ces filets se réunissent sous un certain angle. Nous ap-

[2] M. de MAIRAN: *Dissertation sur la Glace.* Paris 1749. Chap. XII, Pag. 178.

prend-elle mieux comment se forme un Sel, un Crystal?

LES MALPIGHI, les GREW, les SWAMMERDAM, les MORGAGNI, les HALLER ne nous ont montré que la premiere superficie des Plantes & des Animaux; & cette superficie exigeoit pourtant tous les talens & toute la sagacité de ces grands Maîtres pour être bien vue: quelle intelligence, quelle capacité, quels moyens seroient donc nécessaires pour atteindre à la seconde superficie! & ce ne seroit encore qu'une superficie! *Nous autres Anatomistes*, disoit avec autant d'esprit que de vérité un des meilleurs Scrutateurs de la Nature; (3) *nous sommes comme les Crocheteurs de Paris, qui en connoissent toutes les rues jusqu'aux plus petites & aux plus écartées; mais qui ne savent pas ce qui se passe dans les Maisons.*

CET habile homme avoit raison: l'Anatomiste voit des vaisseaux, des nerfs, des glandes, des muscles, des visceres, &c. & il ne sait pas seulement comment est faite une simple

(3) M. MERY: Eloge de cet Académicien; *Oeuvres* de FONTENELLE; Tom. VI, Pag. 175 & 176 de l'Edit. de Paris, 1742.

fibre. A force de recherches & d'expériences il parvient à s'assurer de l'existence d'une Puissance invisible qui anime tout le systême musculaire ; il nomme cette Puissance l'*Irritabilité* ; il sait que c'est par elle que la fibre musculaire se contracte, & c'est là tout ce qu'il en connoît de certain. Il ignore donc aussi profondément ce que cette Puissance est en soi, que l'Astronome ignore ce que l'Attraction est en elle-même.

DEMANDEZ au plus savant des Anatomistes s'il sait précisément comment s'operent les sécrétions ? comment sont faits les organes qui les exécutent ? comment se forme un globule de sang, une goutte de bile, de lait ou de lymphe ? Si cet Anatomiste est aussi modeste que savant, il répondra par un *je n'en sais rien*. Lui demanderez-vous après cela, s'il sait ce que sont proprement les esprits-animaux ? quelle est la structure intime des organes qui les préparent ou qui les filtrent ? comment ils sont préparés ou filtrés ? comment ils agissent ? comment sont construits les canaux infiniment déliés qui les conduisent aux différentes parties du Corps ? comment ils y sont conduits avec tant de célérité, de justesse & de force ? à toutes ces questions & à mille autres semblables

le ſage Anatomiſte répondroit encore par un *je n'en ſais rien.*

Q'UON y prenne garde néanmoins ; un Corps organiſé quel conque eſt un Syſtème dont toutes es pieces ſont ſi étroitement enchaînées entr'elles, que l'ignorance abſolue ſur la plus petite pi ece doit néceſſairement répandre de l'obſcurité ſur tout le Syſtême. Par une conſéquence naturelle de ce principe, ſi nous connoiſſions à fond comment eſt faite une ſimple fibre ; comment cette fibre ſe nourrit ; comm ent elle s'aſſimile ou s'incorpore les molécules alimentaires, comment elle croît par cette incorporation ; ſi, dis-je, nous poſſédions à fond cela, nous connoîtrions comment le Corps entier ſe nourrit, croît ou végete, & nous réſoudrions facilement une foule de problêmes anatomiques.

C'EST ainſi que l'obſcurité impénétrable qui enveloppe les Elémens des Corps ſe répand ſur toute la Nature, & ne nous la laiſſe voir que comme une grande Enigme dont les Philoſophes cherchent vainement le mot depuis trois mille ans.

CHAPITRE V.

Autre trait sur le même sujet :

l'Union de l'Ame & du Corps.

ET que dirai-je du plus profond de tous les mysteres que renferme la Création terrestre, l'Union de l'Ame & du Corps! Que savons-nous de certain sur cette Union si étonnante? deux petits faits, dont, à la vérité, nous déduisons bien des conséquences, mais qui ne nous éclairent point du tout sur le comment de la chose. Nous savons, à n'en pouvoir douter, qu'à l'occasion du mouvement d'un certain nerf l'Ame a une certaine sensation. Nous savons encore très-certainement qu'à l'occasion d'une certaine sensation l'Ame a une certaine volition qui est accompagnée d'un certain mouvement dans une ou plusieurs parties de son Corps. Mais, savons-nous tant soit peu comment l'ébranlement d'un certain nerf fait naître ou occasione dans l'Ame une certaine sensation, & comment à l'occasion d'une certaine volition il s'excite un certain mouvement dans une ou plusienrs parties du

du Corps? L'Ame, toujours présente à son Corps, ne sait pas le moins du monde comment elle lui est présente. Elle a un sentiment très-clair de son existence ou de son Moi; elle sait très-bien ce qu'elle n'est pas; & ignore profondément ce qu'elle est. Elle voit, entend, goûte, palpe, meut, & n'a pas la plus légere connoissance du secret de toutes ces opérations. Elle ne connoît pas mieux ce Cerveau sur lequel elle opere ou paroît opérer, qu'elle ne connoît le fond de son Etre. Tout ce qu'elle voit, entend, goûte palpe, lui paroît hors d'elle, & un raisonnement très-simple la convainc que toutcela se passe en elle. Les Génies puissans qui ont tenté dans ces derniers tems de pénétrer ce mystere, nous ont étonnés par la singularité ou la hardiesse de leurs inventions & ne nous ont point du tout instruits.

CHAPITRE VI.

Imperfection de nos Connoissances sur la structure & les révolutions de notre Globe.

VOILA déja bien des traits frappans de notre ignorance : combien d'autres traits pourrois-je en rassembler qui ne paroîtroient pas moins frappans ! Ce Globe que nous habitons, sur lequel nous voyageons ou plutôt nous rampons; ce Globe dont nous décrivons si pompeusement la superficie, & dans lequel nous pratiquons avec le doigt de petits trous, qu'il nous plaît d'appeller de *profondes mines*; ce globe sur lequel s'élevent çà & là de petites excroissances que nous nommons des *Montagnes*, dont à force de Trigonométrie nous avons la gloire de mesurer l'élévation, & dont après bien des travaux nous parvenons à détacher quelques petits grains ou fragmens que nous nommons d'énormes blocs de pierre; ce Globe dont nous déterminons avec tant de précision la figure, les dimensions, le lieu, les mouvemens, & sur lequel nous faisons tant & de si belles recherches; ce Globe, dis-je, dont nous modifions la surface de mille &

mille manieres, & que nous croyons bonnement être fait tout exprès pour nous, le connoissons-nous mieux que ses principales Productions? Avons-nous percé jusques dans ses entrailles? nous sommes-nous promenés autour de son Centre? avons-nous pénétré dans ce Centre même? pouvons-nous dire ce qu'il renferme? savons-nous où réside ce fond permanent de chaleur, inhérent à la Terre, indépendant de l'action du Soleil, & qui prévient l'engourdissement général? nous sommes-nous introduits dans les Laboratoires de la Nature? l'avons-nous surprise dans le travail? avons-nous découvert comment elle forme les Métaux, les Minéraux, les Pierres précieuses? savons-nous comment elle prépare ces matieres inflammables, dont l'embrasement plus ou moins subit ébranle presque en un instant de si grands Continens? Toutes ces choses & une infinité d'autres qui en sont des dépendances naturelles demeurent ensevelies pour nous dans une nuit impénétrable, & à peine connoissons-nous l'épiderme de notre Globe.

Nous voyons très-bien que cet épiderme est composé de couches à peu près paralleles, de différens grains, tantôt horisontales & tantôt plus ou moins inclinées à l'horison. Nous par-

venons assez facilement à dénombrer celles de ces couches qui sont à notre portée, à les caractériser, à les mesurer, à décrire, au moins de gros en gros, les diverses Productions qu'elles renferment, à assigner l'origine de quelques-unes: mais est-ce là connoître l'épiderme de notre Globe? découvrons-nous tout cet épiderme? ce que nous en découvrons n'est au plus que la premiere pellicule qui est formée de ces couches que nous décrivons & que nous dénombrons avec tant de complaisance & de détail.

SAVONS-NOUS néanmoins comment ces diverses couches ont été formées? sommes-nous en état d'assigner précisément les tems, la maniere, les progrès & toutes les circonstances de leur formation? sommes-nous parvenus à nous démontrer à nous-mêmes la véritable origine de ces grands amas de Coquillages & d'autres Corps marins qu'on rencontre si fréquemment dans ces couches? avons-nous sur ces Objets intéressans plus que des conjectures? Ces conjectures ne se contredisent-elles point les unes les autres? ne contredisent-elles point les faits?

MAIS, pourquoi m'arrêterois-je plus longtems à montrer combien nos connoissances sur

la ſtructure de notre Globe ſont imparfaites ? à quoi bon inſiſter davantage ſur ces menus détails & ſur cent autres de même genre ? avons-nous la moindre connoiſſance de ce qu'étoit notre Globe avant cette révolution qui lui a fait revêtir la forme que nous lui voyons aujourd'hui? (1) Savons-nous ce qu'étoit ce Cahos qui a précédé la naiſſance ou plutôt la renaiſſance des Choſes ? que dirai-je enfin ? . . . connoiſſons-nous les rapports ſecrets qui lient l'ordonnance de notre Globe à ce grand ſyſtême aſtronomique dont il fait partie ?

(1) Conſultez la Part. VI de cet Ecrit.



CHAPITRE VII.

Imperfection de nos Connoissances sur le Monde microscopique.

JE le disois ailleurs; il est un Monde des Invisibles; je n'entends pas par ce mot le Monde des Esprits: j'entends cet Assemblage d'Etres organisés que leur effroyable petitesse met hors de la portée de nos Sens & de nos Instrumens les plus parfaits. Si on supposoit que l'Animalcule 27 millions de fois plus petit qu'un Ciron est le dernier terme de notre vue microscopique, je dirois, qu'ici seroient les limites du Monde visible. Mais où est le Philosophe qui ne conçoive très-bien que cet Animalcule peut être une Baleine pour beaucoup de ces Etres qui habitent le Monde des Invisibles?

JE ne veux pas néanmoins écraser l'Imagination sous le poids immense de cette sorte d'Infini: je ne veux que persuader à la raison des choses qui sont faites uniquement pour elle. Pouvons-nous dire que nous connoissions l'Animalcule dont il s'agit? nous savons qu'il existe; nous avons apperçu quelques-uns de ses mouvemens;

Il nous ont paru spontanés, & c'est à quoi se réduit toute notre connoissance. Mais nous a-t-il été donné de découvrir les divers ressorts qui font mouvoir cet Atome vivant? pouvons-nous percer dans les abîmes de son organisation; contempler à nud le systême entier de ses vaisseaux, de ses nerfs, de ses visceres, &c? Cet Animalcule se propage; pouvons-nous assigner au juste le rapport de sa grandeur à celle de ses Petits? que dis-je! connoissons-nous les proportions sous lesquelles ces Petits existoient lors que l'Animalcule lui-même ne faisoit que de naître? Et que sera-ce encore que cette petitesse déja si prodigieuse, quand nous voudrons remonter plus haut dans l'origine de cette Espece d'Animalcules! N'oublions point sur-tout qu'elle tient encore au Monde visible; puisque nous pouvons au moins l'appercevoir à l'aide de nos meilleurs Microscopes: que penserons nous donc de ces Especes incomparablement plus dégradées & à l'égard desquelles celle-ci est une Baleine?

Ces réflexions me rappellent fortement à ces Germes dont tous les Etres organisés tirent leur origine, & qui composent la Partie la plus considérable de ce Monde d'infiniment petits, qui ne peut-être apperçu que par les yeux de la Raison. Si les faits les mieux constatés, si les

raisonnemens les plus logiques concourent à établir une préformation organique ; il faut que les Etres vivans aient existé dès le commencement des Choses, ou il faudroit dire, qu'il y a eu un tems dans lequel rien d'organisé n'étoit, & qu'il est venu un tems où quelque chose d'organisé a commencé d'être par la vertu d'une certaine méchanique à nous inconnue.

JE ne reviendrai plus à combattre ces hypothèses purement méchaniques qu'on a imaginées pour essayer de rendre raison de la première origine des Etres vivans : le Lecteur judicieux conviendra sans peine que les décisions les plus claires & les plus multipliées de la Nature ne leur sont point favorables. (1)

MAIS ces Germes que nous préférons d'admettre ; ces Germes qui doivent être aussi anciens que l'Univers ; [2] ces Germes où l'Organique va s'abîmer dans une si épouvantable petitesse ; ces Germes, dis-je, les connoissons-nous

(1) JE renvoie ici au *Tableau des Considérations*, XIII, XIV, XV, XVI, XVIII, & à la Partie IX de cette *Palingénésie*.

(2) Consultez la Part. VI. de cet Ecrit.

tant soit peu? Pouvons-nous décider s'ils ont été emboîtés originairement les uns dans les autres ou s'ils ont été disséminés à la naissance du Monde dans toutes les parties de la Nature? S'il est des raisons qui rendent l'emboîtement plus probable que la dissémination; si l'emboîtement est la loi de la Nature, pouvons-nous dire que nous soyions faits pour contempler à découvert ces divers ordres d'infinis, toujours décroissans, abîmés les uns dans les autres, & qu'un développement plus ou moins lent tend continuellement à rapprocher des frontieres du Monde visible? Savons-nous comment s'operent les premiers accroissemens de ces Points vivans & quelle est la progression que suivent ces accroissemens dans les différens ordres de ces Points organiques?

CHAPITRE VIII.

Conſéquence genérale :

que la terre n'a pas été faite principalement pour l'Homme.

JE m'arrête ; j'en ai dit aſſez pour le but que je m'étois propoſé : maintenant je prie mon Lecteur de peſer toutes ces réflexions, d'analyſer toutes ces queſtions autant qu'il en ſera capable, & de me dire après cela s'il eſt probable que ce Monde ait été fait principalement pour nous ? Je veux néanmoins ſuppoſer pour quelques momens que nous ſommes les principaux Objets de la Création terreſtre. Dans cette ſuppoſition, retranchons l'Homme de deſſus la Terre : il n'y a plus de Contemplateur des Oeuvres du TOUT-PUISSANT : c'eſt en vain que les trois Regnes étalent ces Tréſors de SAGESSE & de BONTÉ que notre Contemplateur admiroit, & qui élevoient ſon Ame à la SOURCE ÉTERNELLE de toute Perfection. Les Animaux dans leſquels le ſentiment eſt le plus développé, jouiſſent, il eſt vrai, du bienfait de la Création ; mais ils

ne peuvent réfléchir fur ce bienfait & remonter à l'AUTEUR du bienfait. Toute la Nature eft un Temple, & il n'y a plus d'Adorateur dans ce Temple : les Animaux, comme les Plantes, n'en font que de purs ornemens ; la DIVINITÉ y eft fans ceffe préfente, & il n'y a plus de Sacrificateur qui LUI porte les hommages de toutes les Créatures.

RÉTABLISSONS l'Harmonie *terreftre* ; reftituons à la Chaîne fon maître Chaînon ; rendons l'Homme à notre Monde, & il s'y trouvera des Yeux pour en contempler les beautés, un Cœur pour les fentir & une Bouche pour les célébrer.

MAIS, ces beautés que l'Homme peut contempler & qu'il contemple dans les fentimens profonds d'admiration, de refpect & de gratitude qu'elles lui infpirent, ne font que la plus petite partie de celles que notre Monde renferme. L'Homme n'habite que dans les Parvis les plus extérieurs de ce Temple où il adore le GRAND-ETRE. Il ne lui eft point permis de pénétrer dans le Sanctuaire, bien moins encore dans le *Saint des Saints*. Que font néanmoins les beautés que renferment les Parvis, en comparaifon de celles qui éclatent de toutes parts

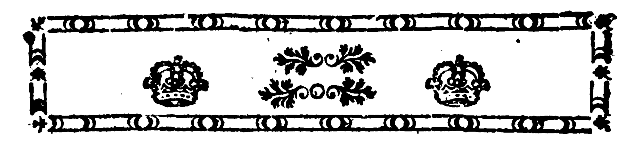
dans le Sanctuaire & sur-tout dans le Saint des Saints ! Je puis dire, avec vérité, que l'Homme est à l'égard de ces Parties si cachées de la Création terrestre, ce que les Animaux sont à l'égard des Parties qu'il lui est permis de contempler.

Quoi donc! il n'y auroit point de Spectateur pour contempler les plus belles Parties de la Création terrestre, pour en admirer la magnifique ordonnance, pour en étudier les rapports divers, en saisir l'ensemble, la progression, la convergence & s'élever par cette échelle de merveilles jusqu'au Trône de Celui qui est ?

Assurément notre Monde a été fait principalement pour des Intelligences d'un Ordre très-élevé & dont les Facultés sublimes peuvent en embrasser l'Economie entiere & les faire jouir de la Présence auguste de l'ÉTERNEL. C'est à de telles Intelligences qu'il a été donné de contempler les révolutions de notre Globe beaucoup mieux que nous ne contemplons dans l'Histoire les révolutions des Empires. Ce sont ces Intelligences qui parcourent sans s'égarer les ténébreux Dédales de la Nature, & qui s'enfonçant dans ses Abîmes les plus profonds, y puisent sans cesse de nouvelles vérités & de

nouveaux motifs d'exalter les PERFECTIONS, ADORABLES de l'ETRE DES ETRES. Tandis qu'un LEIBNITZ tente de deviner l'Harmonie universelle ou qu'un HALLER essaie de pénétrer les mysteres de l'organisation, ces INTELLIGENCES sourient & ne voient dans ces grands Philosophes que des Hottentots doués de quelques talens qui tentent de découvrir le secret d'une Montre.





TREIZIEME PARTIE.

SUITE DU MEME SUJET.

CHAPITRE I.

Réflexions sur ce que l'Esprit humain peut ou ne peut en matiere de découvertes.

A toutes les réflexions que j'ai présentées dans la Partie précédente, on m'objectera, sans doute, qu'il n'est pas impossible que l'Intelligence humaine se perfectionne assez dans la suite des Ages pour percer enfin ces mysteres qui nous paroissent aujourd'hui impénétrables.

On me renverra à ce que j'ai dit moi-même dans les *Considérations*, (1) lorsque méditant sur les progrès de l'Esprit humain, je m'énonçois ainsi. " Voyez les progrès de la Physique & „ de l'Histoire naturelle depuis la renaissance „ des Lettres; combien de vérités inconnues „ aux Anciens & de conséquences sûres à dé- „ duire de ces vérités! On ne sauroit dire quelles „ sont les bornes de l'Intelligence humaine „ en matiere d'expérience & d'observation; „ parce qu'on ne sauroit dire ce que l'Esprit „ d'invention peut ou ne peut pas. L'Antiquité „ pouvoit-elle deviner l'Anneau de Saturne, „ les merveilles de l'Electricité, celles de la „ Lumiere, les Animalcules des infusions, &c.? „ L'invention de quelques Instrumens nous a „ valu toutes ces vérités: & ne pourra-t-on „ pas un jour les perfectionner, ces Instru- „ mens, & en inventer de nouveaux qui por- „ teront nos connoissances fort au-delà du terme „ où nous les voyons aujourd'hui? „

Je répete encore à présent ce que je disois alors: je suis même persuadé que nous touchons à des découvertes dont nous ne saurions nous faire aucune idée & qui reculeront beaucoup

(1) *Corps organ.* Art. CCXI.

les limites de nos Connoissances actuelles. Que ne pouvons-nous pas nous promettre de ces Lunettes acromatiques qui exercent depuis quelque tems les plus savans Physiciens & les plus habiles Artistes! Combien d'autres Instrumens ne pourra-t-on point perfectionner! Combien de nouvelles Machines, de nouveaux procédés, de nouvelles combinaisons ne pourra-t-on point inventer qui laisseront nos plus grands Physiciens bien loin derriere ceux qui auront le bonheur de découvrir ces moyens nouveaux que nous ne soupçonnons pas même! L'Antiquité pouvoit-elle mieux deviner nos Verres de toute espece que les merveilles de tout genre qu'ils nous ont découvert? pouvoit-elle soupçonner ces Instrumens de Méchanique & de Chymie auxquels nous avons dû tant de vérités qui lui étoient inconnues? pouvoit-elle deviner ce grand nombre de procédés & de combinaisons qui ont si fort accrû de nos jours la somme de ces vérités? Le tems n'étoit pas venu où l'Art d'observer & d'expérimenter devoit éclairer le Monde & prendre la place de cette vaine Scolastique qui dominoit trop dans ces Siecles de ténebres.

Mais, combien de mysteres qu'il est très-évident que nous ne parviendrons jamais ici-bas

bas à pénétrer, parce qu'ils n'ont aucune proportion avec l'état présent de nos Facultés ! Je dois développer ma pensée par quelques exemples.

CHAPITRE II.

Autre exemple de l'imperfection de nos Connoissances :

la vraie nature de l'Etendue matérielle.

UN Corps quelconque est un composé de parties. Ces parties sont elles-mêmes des composés de parties plus petites : celles-ci sont formées de parties plus petites encore, & nous ignorons où cela se termine.

IL est néanmoins très-certain qu'il y a un terme à cette dégradation. Nos Microscopes ont prodigieusement multiplié ici les termes ou les degrés ; & nous concevons à merveille la possibilité d'une beaucoup plus grande perfection de ces Instrumens, & par là un accroissement très-considérable dans le nombre des termes ou des degrés dont nous parlons.

SUPPOSONS maintenant que nos Microſcopes aient acquis toute la perfection qu'ils peuvent recevoir : en verrions-nous mieux ces derniers Elémens dans leſquels tous les Corps vont enfin ſe réſoudre ? N'eſt-il pas apparent que ces Elémens doivent être des Subſtances ſimples, & des Subſtances ſimples peuvent-elles jamais devenir l'objet de notre connoiſſance intuitive ?

QUAND on dit que les Corps ſont formés d'Atomes inſécables, dit-on plus que des mots ? car lorſqu'il s'agit de rendre raiſon de l'Etendue matérielle, eſt-il permis en bonne Philoſophie de ſe borner à des Atomes ? ces Atomes ne ſont-ils pas eux-mêmes de l'étendue matérielle ? la raiſon de cette étendue ſeroit donc ainſi dans l'étendue ; ce qui n'expliqueroit rien du tout.

ET ne ſeroit-ce pas choquer autant la bonne Philoſophie que de ſoutenir que DIEU a créé des Atomes inſécables dont IL a formé les corps ? Puiſque DIEU n'a pu actualiſer que ce qui étoit poſſible ; il faudroit donc toujours rendre raiſon pourquoi l'Etendue matérielle étoit poſſible.

SI l'on prend la peine de méditer ces prin-

cipes généraux, ne sera-t-on point tenté de croire avec l'Inventeur des fameuses *Monades*, que l'Etendue matérielle n'est qu'un pur phénomene, une simple apparence relative à notre maniere d'appercevoir ?

Il s'ensuivroit ainsi de ces Principes, que nous ne sommes point faits pour appercevoir les Corps tels qu'ils sont en eux-mêmes ou dans leur réalité. Si nous pouvions pousser l'analyse jusqu'aux Elemens premiers, le phénomene de l'Etendue disparoîtroit entiérement pour nous & nous n'appercevrions plus que des Etres simples, si des Etres simples peuvent être apperçus.

Toute la Nature ne seroit donc pour nous qu'un grand & magnifique phénomene, un jeu admirable d'Optique, un Systême régulier d'apparences; car ces apparences seroient déterminées par les Loix les plus sages, & ce seroit uniquement ces Loix qu'il nous seroit donné de connoître & sur lesquelles nous formerions ces belles Théories qui constituent le fond le plus précieux de nos Connoissances naturelles (1)

(1) †† J'ébauchois ici le Systême de Leibnitz sur les *Monades*, contre lequel les Euler & les Lambert ont élevé des objections très-fortes qui n'empêchent pas d'admirer le Génie aussi original que profond de l'Inventeur.

Ce qu'il y a au moins de plus évident, c'est que nous n'appercevons que les derniers résultats des premiers Principes. Tout ce qui est au-delà de ces résultats est couvert des plus épaisses ténebres. Il nous est permis de contempler les Décorations; mais la vue des Machines nous est interdite.

CHAPITRE III.

Autres exemples de l'imperfection de nos Connoissances:

les Particules élémentaires des Composés, &c.

Sans remonter néanmoins aux Principes premiers des Corps, à ces Principes qu'on peut nommer *métaphysiques*, je me bornerai à demander, si nous pouvons espérer de découvrir jamais à l'aide de nos meilleurs Verres les particules primitives ou les Elémens *physiques* de ces Composés; que nous jugeons les plus simples ou les plus homogenes. Verrons-nous jamais au Microscope les particules élémentaires d'une molécule de Terre, d'un grain de Sel, d'une lamelle d'Or, d'une goutte

d'Eau, &c.? Parviendrons-nous jamais à observer aussi distinctement la forme, les proportions, l'arrangement & les combinaisons diverses de ces Particules élémentaires, que nous observons les Composés qui en sont les derniers résultats.

Je le demande encore; parviendrons-nous jamais à contempler les Particules constituantes de ces Fluides qui sont les principaux Agens de la Nature? nos Instrumens seront-ils un jour assez perfectionnés pour nous dévoiler le secret de la composition du Fluide magnétique, du Fluide électrique, de l'Air, du Feu élémentaire? La Lumiere, qui joue un si grand rôle dans notre Monde, & sans laquelle il existeroit à peine pour nous; la Lumiere, qui pénétre intimement tous les Corps & qui s'unit probablement à leurs particules intégrantes; la Lumiere qui met notre Ame en commerce avec toute la Nature; cette Lumiere, dis-je, qui nous éclaire sans cesse, la verrons-nous jamais elle même? nous sera-t-il jamais accordé ici bas de découvrir les particules intégrantes d'un rayon rouge & d'appercevoir ce qui les distingue de celles d'un rayon violet? Contemplerons-nous jamais ici-bas les jeux variés de la Lumiere comme nous contemplons ceux d'nu

gérbe d'eau ou d'une cascade? Qui ne sent point que pour voir la Lumiere elle-même, il faudroit qu'il existât un Fluide qui fît à son égard ce qu'elle fait à l'égard des Corps grossiers quand elle nous les rend visibles? Il ne suffiroit pas même qu'il existât un tel Fluide; il faudroit encore que nous eussions des organes qui lui fussent appropriés & qui fussent assez sensibles pour nous en transmettre les impressions; car les fibres les plus délicates de notre œil seroienr à l'égard de ce Fluide d'énormes cables qui n'en sentiroient pas le moins du monde l'action.

Pour que nous appercevions les Objets, il ne suffit point qu'ils nous réfléchissent la Lumiere; il faut encore qu'ils nous la réfléchissent en assez grande quantité pour faire sur nos yeux une impression sensible. Nos verres en rassemblant un plus grand nombre de rayons & en les rassemblant sous un certain angle, suppléent jusqu'à un certain point à la foiblesse de notre vue. Mais, s'il existe des Corps d'une si effroyable petitesse qu'ils ne puissent réfléchir à la fois qu'un seul rayon, comment les Microscopes les plus parfaits pourroient-ils nous les faire découvrir?

TELLE est apparemment la raison pourquoi les Particules primitives ou élémentaires des Composés nous demeureront toujours inconnues ici-bas. Telles sont les bornes naturelles, qui ont été prescrites dans ce Monde à notre Connoissance intuitive, & au-delà desquelles le raisonnement tenteroit vainement de percer.

CHAPITRE IV.

Bornes naturelles assignées à notre Faculté de connoître, & qui résultent de notre Constitution physique.

LA foiblesse ou plutôt la grossiéreté de nos Sens & les imperfections nécessaires de nos Instrumens ne sont pas les seules bornes naturelles qui aient été prescrites sur la Terre à notre Connoissance intuitive. Notre Constitution physique en renferme d'autres qu'il ne nous est pas plus permis de franchir. Je m'explique.

Je disois (1) que l'intérieur de notre Globe

[1] Voyez le Chap. VI de la Partie XII.

ne nous eſt point ou preſque point connu, & je l'ai aſſez fait ſentir. Quand il y auroit quelque part une large route qui conduiroit dans ſes entrailles les plus profondes & juſques dans ſon Centre, pourrions-nous profiter de cette route & y pénétrer un peu profondément pour y étudier à notre aiſe la ſtructure interne de ce Globe ? Reſpirerions-nous librement à une lieue de profondeur, & ne ſerions-nous pas étouffés ſi nous entreprenions de pouſſer un peu plus loin ? & que ſeroit cette profondeur relativement au rayon entier ? une quinze-centieme. Nos poumons ayant été conſtruits ſur des rapports déterminés à une certaine denſité de l'air, nous ſommes néceſſairement renfermés dans les limites de cette denſité, & ces limites ſont fort étroites.

Il ne nous eſt donc pas plus poſſible de connoître l'intérieur de notre Planete, qu'il ne nous l'eſt de connoître à fond l'intérieur de la moindre des Productions qui couvrent ſa ſurface. Nous rencontrons par-tout des Abîmes, & nous ignorons quels ſont les plus profonds : nous ne pouvons pas plus ſonder le Ciron que le Globe de la Terre. Oſerons-nous préſumer encore que nous ſommes les premiers Objets de la Création terreſtre ?

CHAPITRE V.

Imperfection de nos Connoissances sur le Monde moral :

exemple pris de l'Histoire moderne.

NOUS contemplons dans l'Histoire la naissance, l'élévation & la chûte de ces anciens Empires qui n'existent plus que dans ces Monumens qu'elle nous conserve : nous nous plaisons à suivre assidument dans des Feuilles hebdomaires les divers changemens qui surviennent aux différens Etats qui partagent notre Europe : nous goûtons un secret plaisir à observer du fond de notre Cabinet les intrigues des Cours, les négociations des Ministres, les marches des Généraux, les révolutions du Commerce, les progrès des Sciences & des Arts, & pour ainsi dire, l'accroissement de l'Esprit humain : nous formons sur tout cela une suite de réflexions que nous généralisons plus ou moins, sur laquelle nous repassons de tems en tems avec complaisance, & que nous serions tentés de regarder comme des Mémoires pour servir à

l'Hiſtoire de l'Eſprit humain : mais, ces Mémoires contiennent-ils des Connoiſſances plus parfaites que celles que nous avons de la ſtructure de notre Globe & de ſes Productions ?

QUE découvrons-nous de ce grand ſpectacle qu'offre le Monde moral ? Connoiſſons-nous mieux les Cauſes qui déterminent les mouvemens du Cœur & de l'Eſprit, que nous ne connoiſſons celles qui déterminent les mouvemens des Corps ? en un mot ; le Monde moral nous eſt-il mieux connu que le Monde phyſique ?

DEMANDEZ au Moraliſte le plus profond s'il ſait préciſément comment le Cœur humain eſt fait ? ce que ſont les inclinations, les affections, les paſſions ? ce qui les diſtingue eſſentiellement les unes des autres ? comment elles ſe développent, ſe nourriſſent, ſe fortifient, ſe combattent, ſe répriment, s'entr'aident ? comment elles agiſſent ſur la Volonté dans chaque cas particulier ? comment le tempérament, les alimens, le genre de vie, le chaud, le froid, le ſec, l'humide influent ſur l'Ame ? comment telle ou telle circonſtance donnée ajoute à cette influence, la diminue ou la modifie ? comment l'Eſprit apperçoit, juge, raiſonne, agit ? comment l'Entendement détermine la Volonté, celle-ci

la Liberté ? d'où vient que l'Homme est souvent si différent de lui-même, si plein de contradictions, si petit, si grand, si foible, si fort ? ce qu'est cette sorte d'Instinct que l'Homme semble partager avec la Brute ? comment il se combine avec la Raison & diversifie ses effets ? Si ce Moraliste, comme je le suppose, a beaucoup approfondi son Sujet, & s'il est aussi sage que profond, il avouera sans peine qu'il n'a sur tout cela que des à peu près ou des conjectures plus ou moins probables, & il ajoutera, que la Science de l'Homme est, à son avis, la plus imparfaite de toutes.

Combien ce judicieux Philosophe auroit-il raison ! est-il dans la Nature un Labyrinthe plus tortueux & plus obscur que le Cœur humain ? est-il un Abîme plus profond ? qui peut parcourir sans s'égarer les nombreux détours de ce Labyrinthe ? qui peut sonder ces profondeurs ? " qui peut séparer ces lumieres & „ ces ombres réunies dans notre Cahos ? le „ Dieu qui est en nous." „ [1]

Voyez combien d'excellens Traités nous possédons en matiere de Physique, d'Histoire na-

(1) Pope, *Essai sur l'Homme*. Londres, 1736. Epit. II, pag. 43.

turelle, d'Economie, d'Arts, &c. & nous n'avons point encore de Systême tant soit peu complet de Morale. " Peut-il, cet Homme qui enseigne
„ aux Planetes les cercles qu'elles doivent dé-
„ crire, qui marque leurs points d'élévation
„ & d'abaissement; peut-il décrire ou fixer
„ un seul mouvement de l'Ame? Hélas! quel
„ prodige! la partie supérieure de l'Homme peut
„ s'élever sans obstacle, & empiéter d'Art en
„ Art; mais, quand l'Homme travaille à son
„ propre ouvrage & qu'il s'occupe de lui-même,
„ à peine a-t-il commencé, qu'il s'égare; &
„ telle est sa Raison qu'elle s'égare également
„ pour penser trop & pour penser trop peu. „ [2]

L'Espece humaine, considérée dans ses grandes Parties, paroît assez constante & uniforme; mais dès qu'on descend dans le détail, les variétés se multiplient presque à l'infini, & on vient bientôt à penser que pour avoir un Systême un peu complet de Morale, il faudroit, en quelque sorte, avoir la Morale de chaque Individu, comparer entr'elles toutes ces Morales particulieres, & en déduire des résultats plus ou moins généraux qui seroient comme les premiers élémens du Systême.

[2] Pope, pag. 28, 31.

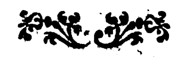
Qu'observons-nous dans nos Semblables? quelques-unes de leurs actions extérieures : & ces actions, que sont-elles? de simples effets. Pouvons-nous assigner les véritables Causes de ces effets? Lorsque nous plaçons ces Causes dans l'ambition, dans l'amour de la Gloire ou dans quelqu'autre passion, remontons-nous aux premiers Principes de ces effets moraux? ce ne sont encore que des effets que nous prenons pour des Causes. Et ces effets, sommes-nous assez habiles pour en faire une analyse exacte & les décomposer jusques dans leurs derniers élémens ?

Lorsque Belle-isle projette de dépouiller l'Héritiere magnanime des Césars, & que l'ambition d'un seul Homme embrase l'Europe entiere, nous-nous étonnons qu'une si petite Cause puisse produire de si grands effets; nous suivons le plus loin qu'il nous est possible la chaîne de ces effets; nous admirons cette étrange concaténation d'événemens qui naissant les uns des autres remplissent sans interruption cette scene tragique, & nous finissons par de longs raisonnemens sur ce qu'une petite passion d'un très-petit Individu peut dans le Monde politique. Mais remontons-nous assez haut dans nos savantes spéculations? qu'il y a loin encore du

point où nous nous arrêtons à celui où il faudroit atteindre pour saisir le premier chaînon de cette longue & malheureuse chaîne ! Quelques fibres plus déliées que la cent millionieme partie d'un cheveu, qui se sont ébranlées un peu trop fortement dans le Cerveau de BELLE-ISLE, sont ce premier chaînon que nous n'appercevons pas ; & combien de chaînons intermédiaires que nous n'appercevons pas non plus ! [3]

VOILA néanmoins ce qu'il faudroit *voir* pour jouir pleinement du grand spectacle que présente le Monde moral. Je ne dis pas assez ; il faudroit voir encore ce qui a mis ces fibres en mouvement, & ici commence une autre chaîne imperceptible, qui se pliant & se repliant sans cesse sur elle-même, se prolonge à l'indéfini. Sommes-nous faits pour jouir ainsi de ce spectacle ? nous qui en saisissons à peine les parties les plus saillantes & qui nous perdons si facilement dans la foule des détails !

(3) Voyez ci-dessus ce que j'ai dit sur la production & sur l'association des idées, dans l'Ecrit intitulé *Application des Principes psychologiques*. Consultez encore les Art. XV, XVI XVII, XVIII de l'*Analyse abrégée*.



CHAPITRE VI.

Conséquence :

que l'Homme n'apperçoit que les dehors du Monde moral.

SI l'Homme ne peut pénétrer le fond de son Etre ; s'il ne connoît pas mieux ses Semblables qu'il ne se connoît lui-même ; quel sera donc le Spectateur des Merveilles les plus cachées de l'Humanité ? La plus belle, la plus riche, la plus étonnante Partie du Monde moral seroit-elle donc sans Contemplateur ? La SOUVERAINE INTELLIGENCE étaleroit-ELLE dans ce *Saint des Saints* de la Création terrestre les immenses Trésors de SON ADORABLE SAGESSE, tandis qu'il n'y auroit point d'Yeux pour les admirer & d'Intelligence capable de saisir l'Ensemble de ce merveilleux Systême ?

NOUS contemplons les secousses du Monde politique comme nous contemplons celles du Monde physique. Nous voyons des matieres combustibles s'enflammer, des gouffres s'ouvrir, des Volcans vomir des torrens de flammes, des

Villes s'écrouler ſur leurs fondemens, la Mer ſe répandre ſur les Terres, des Iſles ſortir de ſon ſein, de vaſtes Continens s'ébranler, le Globe entier frémir, & nous n'appercevons point la premiere étincelle qui allume dans les entrailles de la Terre ces prodigieux embrâſemens; nous ne découvrons point le petit caillou qui en ſe détachant d'une voûte ſouterraine produit cette étincelle; nous ignorons la cauſe qui détache ce caillou; la cauſe de cette cauſe, & que n'ignorons-nous point encore! Ces INTELLIGENCES à qui il a été donné de découvrir le jeu ſecret des fibres les plus déliées d'un Cerveau, voient partir cette étincelle; que dis-je! découvrent le petit caillou & toute la chaîne dont le caillou & l'étincelle ne ſont que deux chaînons.

LES ſenſations, les idées, les affections, les paſſions ſont les élémens du Monde moral; non les élémens premiers, mais les élémens dérivés; & nous ne connoiſſons pas mieux ces élémens que nous ne connoiſſons ceux du Monde phyſique. Je parle ici d'une connoiſſance complete, & point du tout de ces à peu près qui ne ſauroient jamais conſtituer une véritable Science.

CHAPITRE

CHAPITRE VII.

Notions générales de Cosmologie.

Ce que seroit la Science parfaite.

S'IL est en Cosmologie (1) un principe aussi fécond que certain, c'est celui de cette liaison universelle qui enchaîne toutes les Parties de la Nature. Plus on entre dans le détail, & plus on découvre de ces chaînons qui unissent tous les Etres.

LA Cosmologie est la Science du Monde. Elle est la Représentation *symbolique* du Monde. La Cosmologie parfaite seroit donc celle qui représenteroit exactement toutes les Parties de la Nature & leurs rapports divers dans un détail qui ne laisseroit rien échapper.

MAIS, puisque toutes les Parties de la Nature sont enchaînées ensemble, & que celles

(1) †† LA *Cosmologie* est cette Science qui s'occupe principalement de l'enchaînement ou de l'Harmonie de toutes les Parties de l'Univers.

qui nous paroissent les plus isolées tiennent à d'autres par des rapports secrets ; il s'ensuit que la Cosmologie parfaite seroit celle qui contiendroit une Méthode nécessaire ; je veux dire, une Méthode telle qu'on passeroit toujours d'une Production à une autre par un enchaînement si exactement correspondant à celui de la Nature, que tout autre enchaînement ne la représenteroit pas avec la même fidélité.

J'IMAGINE donc, que comme dans la Géométrie, on conçoit que le point produit par son mouvement la ligne, celle-ci la surface, cette derniere le solide ; il y a de même dans la Nature une Méthode cachée qui exprime exactement sa marche & qui en est la représentation idéale.

C'EST cette Méthode que saisissent ces INTELLIGENCES SUPÉRIEURES pour qui principalement notre Monde a été fait. Elles découvrent ainsi la raison prochaine de la maniere, du lieu & du tems de chaque Etre.

QUI ne voit que nos Méthodes les plus parfaites ne sauroient approcher de celle-là, & que

toutes ſont pleines de lacunes, de ſauts, d'inverſions? (2)

Mais, notre Monde tient à tout le Syſtême Planétaire dont il fait partie; ce Syſtême tient aux Syſtêmes voiſins; ceux-ci ſont liés à des Syſtêmes plus éloignés, (3) & le même enchaînement que nous appercevons entre les Etres terreſtres régne ainſi dans toute l'étendue de l'Univers.

Il eſt donc une Méthode néceſſaire uniververſelle qui repréſente au naturel l'Univers entier, & qui en eſt comme l'Equiſſe ſymbolique.

" Ainsi la ceinture que ſe file une Chenille
„ a ſes rapports à l'Univers comme l'Anneau de
„ Saturne. Mais, combien de Pieces différentes
„ interpoſées entre la ceinture & l'Anneau, &
„ entre Saturne & les Mondes de Syrius! Si
„ l'Univers eſt un Tout, & comment en douter
„ après tant & de ſi belles preuves d'un enchaî-
„ nement univerſel? la ceinture de la Chenille

(2) Voy. *Cont. de la Nat.* Part. I, Chap. III, VII Part. II, Chap. II, X, XI, XIII, Part. VIII, Chap. XVI, XVII.

(3) Conſultez la Part. VI de cette *Palingénéſie*.

„ tiendra donc auſſi aux Mondes de Syrius.
„ Quelle INTELLIGENCE que celle qui ſaiſit
„ d'une ſeule vue cette chaîne immenſe de rap-
„ ports divers & qui les voit ſe réſoudre tous
„ dans l'*Unité* & l'Unité dans ſa CAUSE ! „ (4)

” UN même Deſſein général embraſſe toutes
„ les Parties de la Création. Un Globule de lu-
„ miere, une molécule de terre, un grain de
„ Sel, une Moiſiſſure, un Polype, un Coquil-
„ lage, un Oiſeau, un Quadrupede, l'Hom-
„ me ne ſont que différens traits de ce Deſ-
„ ſein, qui repréſente toutes les modifications
„ poſſibles de la Matiere de notre Globe. Mon
„ expreſſion eſt trop au-deſſous de la réalité :
„ ces Productions diverſes ne ſont pas diffé-
„ rens traits du même Deſſein; elles ne ſont
„ que différens points d'un trait unique, qui
„ par ſes circonvolutions infiniment variées
„ trace aux yeux du CHÉRUBIN étonné les for-
„ mes, les proportions & l'enchaînement de
„ tous les Etres terreſtres. Ce trait unique
„ crayonne tous les Mondes, le CHÉRUBIN lui-
„ même n'en eſt qu'un point, & la MAIN ADO-

[4] *Contemplation de la Nature*, Partie XII, Cha-
pitre XVI.

„ RABLE qui traça ce trait, possede seule la
„ maniere de le décrire." (5)

SI ces INTELLIGENCES auxquelles il a été donné de connoître notre Monde, ne connoissent que ce seul Monde; il est évident, que malgré la grande supériorité de leurs Facultés, il est une multitude de Choses dont la raison leur échappe: c'est que la raison de ces Choses est dans le Système général qu'elles ne peuvent embrasser.

MAIS, si ces INTELLIGENCES connoissent encore d'autres Mondes, & si ces Mondes sont ceux qui ont le plus de rapports avec le nôtre; elles peuvent découvrir ainsi la raison d'un beaucoup plus grand nombre d'Etres particuliers. Ces divers Mondes sont autant de Livres qui servent à l'explication les uns des autres, & qui sont partie de cette immense Bibliotheque de l'Univers que le premier des CHÉRUBINS ne se flatte pas d'épuiser.

LES connoissances de tout genre ne se perfectionnent que par les comparaisons que l'Es-

[5] *Contemplation de la Nature.* Partie VIII, Chapitre XVII.

prit établit entr'elles. Plus l'Esprit connoît, plus il compare. Plus ses connoissances sont parfaites, plus ses comparaisons sont exactes. Les Connoissances réfléchies dérivent originairement des Connoissances intuitives. Plus les Connoissances intuitives sont claires, completes, étendues, plus les Connoissances réfléchies sont distinctes, adéquates, universelles.

PUIS donc que le raisonnement repose essentiellemment sur l'observation, quelle ne doit pas être la perfection de la Méthaphysique & de la Logique des INTELLIGENCES qui lisent notre Monde & l'interprètent par les Mondes auxquels il a le plus de rapports.



CHAPITRE VIII.

Vraie destination de l'Homme sur la Terre: appropriation de ses Facultés à son état présent.

Est-il nécessaire je le fasse remarquer? tout ce que je viens d'exposer sur l'imperfection & sur les bornes naturelles de nos Connoissances ne tend point à favoriser un Scepticisme universel qui feroit la destruction de toute Philosophie. Je n'ai voulu qu'indiquer quelles sont les Conoissances auxquelles nous ne saurions espérer d'atteindre ici-bas.

En approfondissant la nature de nos Facultés, on reconnoît qu'elles ont un rapport plus direct à nos besoins physiques & moraux qu'à nos plaisirs intellectuels. Elles paroissent plus faites pour nous conduire à ce degré de bonheur auquel nous pouvons espérer de parvenir sur la Terre, que pour satisfaire cette insatiable & ardente curiosité qui nous presse sans cesse.

que nous connoissons des Etres corpo-

rels suffit à nos besoins physiques : ce que nous connoissons des Etres-mixtes suffit à nos besoins moraux. Je ne parle que du nécessaire : le superflu nous sera accordé un jour. Quand nous connoîtrions à fond la nature de certains Corps en retirerions-nous de plus grands services dans les divers cas où nous les appliquons avec le plus de succès ? Quand nous connoîtrions à fond la maniere d'agir de la Rhubarbe en seroit-elle un tonique plus puissant pour notre estomac ? Quand nous saurions à fond comment sont faites les molécules du fluide magnétique, nos boussoles nous conduiroient-elles plus sûrement d'un bout du Monde à l'autre ?

Ne connoissons-nous pas assez des autres Hommes pour en tirer les services le plus essentiels & pour leur rendre tous ceux dont nous sommes capables ? Je le demande encore ; une connoissance plus parfaite du Cœur humain seroit-elle pour nous un bien réel ? ne nous seroit-elle point éprouver beaucoup plus de peines que de plaisirs ?

Je me borne à quelques exemples pour faire entendre ma pensée : je touche à un Sujet inépuisable ; je dois craindre de m'engager

trop avant. Je fais que fi nous poffédions une Théorie parfaite, notre Pratique le feroit auffi. Mais, prenons garde que nous ne ferions plus alors des Hommes; nous ferions des Etres d'un ordre plus élevé, & la SOUVERAINE SAGESSE a voulu placer fur la Terre des Etres tels que nous. ELLE a voulu y placer des Hommes & non des ANGES: mais ELLE a préordonné dès le commencement les moyens qui éleveront un jour l'Homme à la fphere de ces INTELLIGENCES CÉLESTES.

TOUT eft harmonique dans chaque Monde: l'Univers entier eft lui-même tout harmonie. Les Facultés corporelles & les Facultés fpirituelles de l'Homme font en rapport direct avec ce Monde où il devoit paffer les premiers inftans de fa durée. La perfection de fes Facultés fpirituelles dépend en dernier reffort de la perfection de fes facultés corporelles. Pour accroître la perfection des premieres, il faudroit accroître la perfection des dernieres.

MAIS, fi les Facultés corporelles de l'Homme étoient perfectionnées fans que rien changeât dans l'Economie préfente de notre Monde, cet accroiffement de perfection deviendroit un fupplice pour l'Homme.

ECOUTONS avec quelle nobleſſe & quelle préciſion le Poëte philoſophe (1) à ſu exprimer cette vérité coſmologique. " Le bonheur de l'Homme (que l'orgueil ne le crût-il ainſi!) n'eſt pas de penſer ou d'agir au-delà de l'Homme même, d'avoir des puiſſances de Corps & d'Eſprit au-delà de ce qui convient à ſa nature & à ſon état. Pourquoi l'Homme n'a-t-il point un œil microſcopique? en voici une raiſon claire: l'Homme n'eſt pas une Mouche. Et quel en ſeroit l'uſage, ſi l'Homme pouvoit conſidérer un Ciron, & que ſa vue ne pût s'étendre juſqu'aux Cieux? Quel ſeroit l'uſage d'un toucher plus délicat, ſi, ſenſibles & tremblotans de tout, les douleurs & les agonies s'introduiſoient par chaque pore? d'un odorat plus raffiné, ſi les parties volatiles d'une roſe par leurs vibrations dans le cerveau nous faiſoient mourir de peines aromatiques? d'une oreille plus fine? la Nature tonneroit toujours & nous étourdiroit par la muſique de ſes Spheres roulantes. O combien nous regretterions alors que le CIEL nous eût privé du doux bruit des zéphirs & du murmure des ruiſſeaux! Qui

(1) POPE, *Eſſai ſur l'Homme*: Ep. 1.

„ peut ne pas reconnoître la bonté & la sa„ gesse de la PROVIDENCE également & dans „ ce qu'elle donne & dans ce qu'elle refu„ se ? „

. . . . „ Cesse donc, & ne taxe „ point cet ordre d'imperfection. Notre bon„ heur dépend de ce que nous blâmons. „ Connois ton être, ton point. LE CIEL t'a „ donné un juste, un heureux degré d'aveu„ glement & de foiblesse. Soumets-toi, sûr „ d'être aussi heureux que tu peux l'être dans „ cette Sphere ou dans quelqu'autre Sphere „ que ce soit ; & sûr, soit dans l'heure de „ ta naissance, soit dans celle de ta mort, „ de trouver ton salut entre les mains de CE„ LUI QUI dispose de tout. „

NOTRE destinée actuelle est de ne voir que la superficie des Etres, de ramper d'un fait à un autre fait, d'analyser ces faits, de les comparer entr'eux & d'en tirer quelques résultats plus ou moins immédiats : voilà notre véritable Science. Ce que nous pouvons connoître le mieux ce sont les effets : ils étoient aussi ce qu'il nous importoit le plus de connoître. Les effets sont les Loix de la Nature, & c'est

fur ces Loix que nous fondons nos raifonnemens les plus folides.

Si nous ne connoiffons pas la nature intime de cette Force fecrete (2) qui eft le principe du mouvement perpétuel du cœur; nous favons au moins que le cœur fe meut, que le fang circule, & l'Art de guérir repofe fur ce fait. Si nous ignorons ce que la Pefanteur eft en foi, nous connoiffons au moins quelques-uns de fes principaux effets, & les plus belles Parties de notre Phyfique s'élevent fur cette bafe.

Il ne faut qu'avoir un peu étudié la Nature pour être convaincu que la moindre de fes Productions pourroit confumer en entier la vie du Naturalifte le plus laborieux. SWAMMERDAM a fait un *in-Folio* fur le Pou, & il penfoit ne l'avoir qu'efquiffé. Le Ver-de-terre va fournir à l'Emule [3] de l'Obfervateur Hollandois la matiere d'un affez gros Volume. Je le difois ailleurs : l'Au-

(2) L'*Irritabilité*. Voyez le Chap. XXXIII de la Partie X de la *Cont. de la Nature*.

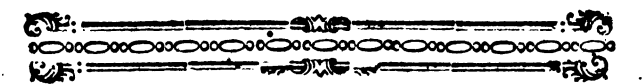
(3) M. l'Abbé SPALLANZANI. Il a répété avec le plus grand fuccès mes premieres expériences fur la régénération du Ver-de-terre, & a été incomparablement plus loin que moi. Quand fon Ouvrage fur les Reproductions animales paroîtra il étonnera les Phyficiens.

TEUR de la Nature a marqué du ſceau de ſon IMMENSITÉ toutes ſes Oeuvres.

Nous ſommes ſur-tout appellés à être vertueux, parce que nous ſommes appellés à être heureux & qu'il n'eſt point de bonheur ſolide ſans la vertu. Mais la vertu ſuppoſe eſſentiellement la connoiſſance: nous avons donc reçu le juſte degré de connoiſſance qui correſpondoit à la grande fin de notre Etre. Sachons jouir avec reconnoiſſance du peu que nous connoiſſons: nous en ſavons aſſez pour être ſages & point aſſez pour être vains.

„ Homme ſois donc humble dans tes eſpé-
„ rances & ne prends d'eſſor qu'avec crainte.
„ Attends ce grand Maître, la mort, & adore
„ Dieu. Il ne te fait point connoître quel ſera
„ ton bonheur à venir, mais il te donne l'eſ-
„ pérance pour être ton bonheur préſent. Une
„ eſpérance éternelle fleurit dans le cœur de
„ l'Homme: il n'eſt jamais heureux, il doit tou-
„ jours l'être. L'Ame inquiete & renfermée en
„ elle-même, ſe repoſe & ſe promene dans la
„ vie à venir. „ (4)

(4) Pope, *Eſſai ſur l'Homme*: Ep. I.



QUATORZIEME PARTIE.

PRINCIPES ET CONJECTURES

SUR

LA LIAISON ET LA NATURE

DES

DEUX E'CONOMIES

CHEZ LES ANIMAUX.

CHAPITRE I.

Notions préliminaires sur la liaison des deux E'conomies chez les Animaux.

PENSERONS-NOUS donc à présent que nous connoissions l'Animal, cette Partie la plus intéressante de la Création terrestre ; nous, qui

connoiſſons à peine les groſſes pieces de ſa charpente? Nous ne découvrons de ſon Économie terreſtre que ce qui eſt en proportion avec nos Facultés & nos Inſtrumens, & ſon E'conomie future nous eſt entiérement voilée.

C'EST quelque choſe cependant que la Raiſon conçoive au moins la poſſibilité de cette Diſpenſation future, & que les conſéquences légitimes qu'elle tire des PERFECTIONS DIVINES rendent cette Diſpenſation probable. Un trait de lumiere jaillit du ſein de ces ténebres & la Raiſon ſe plait à le recueillir, parce qu'elle ſaiſit avidement tout ce qui tend à agrandir ſes vues & à lui donner de plus hautes idées de la Création & de la BONTÉ SUPREME.

MAIS, cet ATTRIBUT ADORABLE que nous nommons BONTÉ dans la CAUSE PREMIERE, eſt proprement cette SOUVERAENE SAGESSE QUI a tout préordonné pour le plus grand bonheur des Etres ſentans & des Etres intelligens.

LA SAGESSE agit par des Loix conformes à SA NATURE. Ces Loix ſont les Regles immuables de SA VOLONTÉ. Une de ces Loix exige que l'état antécédent d'un Etre détermine ſon état ſubſéquent: c'eſt que ſi l'état ſubſéquent

d'un Etre n'étoit pas déterminé par l'état qui a précédé immédiatement, il n'y auroit aucune raison suffisante [1] de l'existence de cet état subséquent.

LA VOLONTÉ DIVINE ne sauroit être ELLE-même cette raison suffisante, parce qu'il est contre la nature de la Volonté de se déterminer sans motif. [2]

OR, comment la VOLONTÉ DIVINE pouvoit-ELLE être déterminée à faire succéder l'état B à l'état A, si l'état A ne renfermoit rien qui déterminât par lui-même l'existence de l'état B? Si tout autre état avoit pu être également choisi, comment la VOLONLÉ DIVINE auroit-ELLE pu se déterminer entre tant d'états divers qui, dans cette supposition, pouvoient également succéder à l'état A?

JE ne fais que rappeller ces principes généraux sur la nature de la Volonté: je lès ai suffisamment développés dans un autre Ecrit (3).

(1) Consultez la Partie VII de cette *Palingénésie*.

(2) Consultez l'Art. XII & l'Article XIII de l'*Analyse abrégée*. Consultez encore la partie VIII de cette *Palingénésie*.

(3) *Essai anal.* Chap. XII, XIX.

IL

Il ſuit donc de ces principes que l'Etat préſent des Animaux renferme des choſes qui détermineront par elles-mêmes leur Etat futur.

Ainsi; chaque inſtant de la durée des Animaux eſt déterminé par l'inſtant qui précede. L'inſtant actuel détermine à ſon tour l'inſtant qui ſuit. Cette chaîne ſe prolonge de la même maniere au-delà de ce terme que nous nommons improprement la mort, & la Perſonnalité ſe conſervant toujours par les moyens phyſiques préordonnés, forme cette ſorte d'Unité permanente qui conſtitue le moi de l'Individu [4].

Le changement qui ſurviendra aux Animaux dans l'Economie future ſera donc qu'ils retiendront plus ou moins de l'Economie précédente. Les deux Economies ſont liées dès à préſent par des nœuds qui nous ſont inconnus, & il n'y n'y aura point proprement de ſaut dans le paſſage de l'une à l'autre.

La Conſtitution actuelle de l'Animal; je dis ſa Conſtitution organique & pſychologique, renferme donc des particularités ſecretes qui ſont le fondement de la liaiſon de cette Conſtitution avec celle qui doit lui ſuccéder.

(4) Conſultez la Part. III de cet Ecrit.

CHAPITRE II.

Remarques psychologiques sur la Personnalité.

Si la Bonté Supreme a voulu le plus grand bonheur possible de tous les Etres vivans, elle a voulu apparemment que chaqu'Etre vivant pût sentir l'accroissement de son bonheur; car, comme je le disois ailleurs, (1) c'est être plus heureux encore que de sentir qu'on l'a été moins & qu'on l'est davantage. L'Etre vivant qui passeroit à un état plus heureux sans conserver aucun souvenir de son état précédent, ne seroit point par rapport à lui le même Etre, parce qu'il ne seroit point par rapport à lui la même Personne.

La Personnalité dans chaque Individu tient essentiellement à la mémoire des états antécédens. Je parle toujours de la Personnalité relativement au sentiment que chaque Individu a de son Moi (2). La Mémoire tient elle-

(1) *Essai anal.* §. 725. Voyez encore la Part. III de cette *Palingénésie*.

(2) Consultez l'*Essai anal.*, §. 703, 704, 705, 706, 707, &c.

même aux déterminations que certaines fibres du Cerveau contractent & qu'elles conservent. [3]

Afin donc que chaque Etre-mixte conserve dans un autre état, par des voies naturelles, le sentiment de sa propre Personnalité, il faut nécessairement que son Ame demeure unie à une Machine organique qui conserve les impressions des états antécédens ou au moins quelques-unes de ces impressions.

Il faut donc encore par une conséquence légitime, que cette Machine organique à laquelle l'Ame demeure unie après la mort, retienne, quelques-uns de ces rapports qu'elle soutenoit avec l'ancienne Machine dont elle est séparée.

Ces rapports doivent être d'autant plus multipliés & diversifiés, que l'Animal possede un plus grand nombre de Sens & de Sens plus exquis, & que ces Sens ont été affectés plus souvent, plus fortement par plus d'Objets différens.

(3) *Essai anal.* §. 57, Chap. XXII. *Analyse abr.* Article IX, X, XI, *Paling.* Part. II.



CHAPITRE III.

Conjectures sur l'accroissement de l'Industrie des Animaux dans l'Economie future.

Sources de la perfection de l'Animal.

MAINTENANT je prie mon Lecteur de se retracer à lui-même ces traits frappans d'industrie; j'ai presque dit d'Intelligence que nous offrent les Animaux, & que j'ai crayonnés dans la *Contemplation de la Nature.* J'ai montré combien ces procédés ingénieux dépendent de *l'organisation.* J'ai considéré le Corps de l'Animal comme une sorte d'Instrument ou de Métier destiné à exécuter avec précision & du premier coup les divers procédés relatifs à la conservation de l'Individu ou à celle de l'Espece. Mais, j'ai fait voir en même-tems qu'il est probable qu'une Ame est présente à ce Métier; qu'elle éprouve par son ministere des sensations plus ou moins variées, plus ou moins agréables qui influent à leur tour sur les mouvemens de la Machine. [1]

(1) *Cont.* Part. XI, Chap. XXV, XXVII, Part. XII, Chap. XXVIII, XXXIII. *Essai anal.* § 774, 775, 776, 777.

Ces procédés qui nous surprennent tant dans les Animaux, ces procédés que nous racontons avec tant de complaisance, que nous embellissons peut-être trop; & qui nous semblent supposer un rayon de cette Lumiere qui brille dans l'Homme; ces procédés, dis-je, bien médités par le Philosophe, peuvent lui aider à juger des choses étonnantes que chaque Espece pourroit exécuter dans des genres plus ou moins analogues, si toutes les Facultés propres à l'Espece acquéroient un plus grand degré de perfection.

On voit assez que je ne veux point du tout insinuer ici, que ce que chaque Espece exécute dans l'Économie présente, elle l'exécutera encore dans l'Économie à venir. Je ne veux point insinuer, par exemple, que l'Araignée, l'Abeille, le Castor exécuteront sous la nouvelle Economie les mêmes Ouvrages que nous admirons aujourd'hui. Si l'on a bien saisi les idées que j'ai exposées dans les premieres Parties de cette *Palingénésie*, on comprendra que je suis fort éloigné de supposer d'aussi grands rapports entre les deux Economies.

Je veux simplement insinuer que la Constitution actuelle de ces Animaux industrieux ren-

ferme des choses que nous ne pouvons deviner, & qui ont des rapports plus directs à l'Economie future qu'à l'Economie présente. Ce sont ces préordinations secretes qui se manifesteront dans un autre état qui donneront naissance à de nouveaux procédés fort supérieurs à ceux qui étonnent le Naturaliste. Ces nouveaux procédés ne ressembleront, sans doute, pas plus aux anciens, que les Inventions surprenantes de SÉBASTIEN (2) n'ont ressemblé à celles de son enfance.

JE conçois donc, comme je le disois ailleurs, (3) qu'il est dans chaque Animal un fond préordonné d'organisation d'où naîtra un jour le perfectionnement de toutes ses Facultés, & qui détermine dès à présent la place qu'il occupera dans la nouvelle Economie.

NE présumons pas néanmoins que l'adroite & vigilante Araignée sera placée dans cette

(2) LE Pere SÉBASTIEN TRUCHET Carme, de l'Académie des Sciences, célebre Méchanicien. Il n'étoit encore qu'Enfant, qu'il exécutoit déja de petites Machines qui annonçoient ce qu'il feroit un jour. Il exécuta ensuite des Tableaux mouvans de la plus savante composition & qu'on ne se lassoit point d'admirer. Voyez son *Eloge* par FONTENELLE.

(3) Part. I, II, III de cette *Paling*.

Economie au-dessus de l'Ane qui nous paroît si stupide. " Ne nous méprenons point :
„ les traits brillans d'intelligence que quelques
„ Insectes nous offrent nous surprennent,
„ parce que nous ne nous attendions pas à
„ les trouver dans des Animaux que nous ju-
„ gions à peine capables de sentir. Notre ima-
„ gination s'échauffe aisément sur ces agréa-
„ bles nouveautés, & nous donnons bientôt
„ à ces Insectes plus de génie qu'ils n'en ont
„ réellement. Nous exigeons, au contraire,
„ beaucoup des grands Animaux, apparem-
„ ment parce que nous leur voyons une struc-
„ ture plus ressemblante à la nôtre : aussi
„ sommes-nous fort portés à les dégrader dès
„ qu'ils ne remplissent pas notre attente. Il
„ en est cependant dont l'esprit ne se mani-
„ feste pas par des traits, pour ainsi dire, sail-
„ lans, mais par un grand nombre de petits
„ traits peu sensibles, qui réunis forment une
„ somme d'Intelligence supérieure à celle de
„ l'Insecte le plus industrieux. „ (4)

L'Ane est placé dans l'Economie présente fort au-dessus de l'Araignée, & il conservera dans un autre état la prééminence qu'il a

[4] *Cont. de la Nat.* Part. IV, Chap. III.

sur elle. La perfection de l'Animal doit se mesurer par le nombre & la perfection de ses Sens : la portée de l'Instinct dépend en dernier ressort de ces deux conditions. L'Ane a les mêmes Sens que l'Homme ; & si son Toucher paroît fort obtus, il en est probablement dédommagé par les qualités plus éminentes de ses autres Sens. C'est par ses Sens que l'Animal est en commerce avec la Nature. Plus le nombre de ses Sens est grand ; plus ses Sens sont exquis, & plus il connoît d'Objets & de qualités de chaque Objet. Plus les Sens d'un Animal se rapprochent de ceux de l'Homme, & plus les sensations de cet Animal sont nombreuses & diversifiées. Plus l'Animal a de sensations & de sensations diverses, & plus il compare. Plus il compare & plus son Instinct s'étend & se perfectionne. L'Ane a donc un plus grand nombre de sensations & des sensations plus diverses que l'Araignée. Il connoît bien plus d'Objets ; il compare davantage ; il tient à la Nature par plus de liens. Les Facultés de son Ame, déja plus étendues, plus dévéloppées se perfectionneront proportionnellement dans l'Economie future. (5)

[5] Consultez ici ce que j'ai exposé sur l'*Association des Idées chez les Animaux*, dans l'Ecrit qui a pour titre *Application des Principes psychologiques*, &c.

CHAPITRE IV.

Continuation du même Sujet.

Comment le Naturel de l'Animal pourra être changé dans l'Economie future.

BEAUCOUP des procédés les plus industrieux des Animaux ont aujourd'hui pour principale fin la conservation de l'Espece. Si les Animaux ne doivent point propager dans l'Economie à venir, il est bien évident que leur Constitution *organique* ne renfermera alors aucune de ces déterminations relatives à la propagation de l'Espece. (1) Mais aux procédés dont il s'agit succéderont d'autres procédés qui seront en rapport direct avec le nouvel état des Animaux & avec l'état correspondant du Globe. Le grand Tableau de l'Animalité sera changé & présentera des scenes bien plus intéressantes que toutes celles que nos Naturalistes y contemplent à présent.

JE reprendrai ici un principe qui ne me sera

[1] Voyez la fin de la Part. I de cette *Paling.*

pas contesté par ceux qui ont beaucoup médité sur les PERFECTIONS de l'ETRE SUPREME: c'est que SA VOLONTÉ tend essentiellement au bien & au plus grand bien. Cette SAGESSE ADORABLE QUI a appellé à l'existence l'Universalité des Etres, parce qu'il étoit de SA NATURE de faire des Heureux & le plus d'Heureux qu'il étoit possible; cette SAGESSE a voulu, sans doute, la plus grande perfection possible de toutes ses Créatures. Et si SON Plan exigeoit que les Etres sentans qui habitent une certaine Planete passassent successivement par divers degrés subordonnés de perfection, ELLE a préétabli dès le commencement les moyens destinés à accroître de plus en plus la somme de leur perfection & à lui donner enfin toute l'extension que leur Nature peut comporter.

DE ce principe si consolant & si fécond mon cœur se plait à tirer une conséquence qui paroît en découler naturellement: c'est que les Animaux parvenus à une autre Economie dépouilleront leurs Qualités malfaisantes & ne retiendront de leur ancienne Economie que les Qualités dont le perfectionnement s'accordera avec cet état plus relevé pour lequel ils auront été originairement faits.

NON ; dans les vûes de cette IMMENSE BONTÉ QUI SE manifeste à nous par des traits si variés, si nombreux, si touchans, la derniere destination du Tigre n'étoit point de s'abreuver de sang & de vivre de carnage. Sa cruauté est, pour ainsi dire, étrangere à ce qui constitue proprement le fond de son Etre : elle tient uniquement à son tempérament actuel ou à cette enveloppe grossiere qu'il doit dépouiller, & qui n'est en rapport direct qu'avec l'état présent de notre Globe (1) Mais, l'Ame du Tigre a des Puissances ou des Facultés qui touchent d'assez près à l'Intelligence, & qui ne sont pas liées indissolublement à ses Qualités mal-faisantes. Son Instinct est déja fort développé : ses Sens lui donnent une multitude de perceptions & de sensations diverses qu'il compare plus ou moins. L'évolution future du petit Corps organique auquel je suppose que son Ame demeure unie, déploiera toutes ces Puissances qui sont à-présent comme concentrées ou enveloppées & élevera le Tigre au rang des Etres pensans. Le redoutable Animal sera ainsi métamorphosé, & après cette métamorphose paroîtra un nouvel Animal qui ressemblera moins encore au premier que le Papillon ne ressemble à la Chenille.

[2] Consultez les premieres Parties de cette *Paling.* & en particulier le premier Chap. de la Part. XII.

CHAPITRE V.

Pensées sur l'Ame des Bêtes & sur le Matérialisme.

J'AI dit dans l'Avant-propos de cet Ouvrage que le dogme philosophique de l'existence de l'Ame des Bêtes reposoit principalement sur l'analogie, & j'ai indiqué en quoi consiste ici l'analogie. Je me persuade de plus en plus que si l'on n'avoit point intéressé la RELIGION dans cette matiere purement philosophique, on auroit cédé plus volontiers aux preuves analogiques & à celles de sentiment, & on ne se seroit pas élevé avec tant de chaleur contre la survivance de l'Ame des Bêtes.

IL est même assez singulier que des Philosophes qui n'étoient point Cartésiens & qui admettoient l'existence de l'Ame des Bêtes, aient soutenu que cette Ame périssoit à la mort de l'Animal, précisément parce que cette Ame n'étoit pas une Ame humaine.

JE ne puis trop le dire : ce qui seroit démon-

tré vrai en bonne Philoſophie, ſeroit démontré vrai en bonne Théologie. J'entends par la bonne Théologie cette RELIGION AUGUSTE qui eſt elle-même la Philoſophie la plus ſublime & la mieux appropriée aux beſoins de l'Homme.

SI les Bêtes ont une Ame, cette Ame eſt auſſi indiviſible, auſſi indeſtructible par les Cauſes ſecondes que celle de l'Homme: c'eſt qu'une Subſtance ſimple ne peut être ni diviſée ni décompoſée. L'Ame des Bêtes ne peut donc périr que par l'anéantiſſement; & je ne vois pas que la RELIGION annonce en termes exprès cet anéantiſſement: mais je vois qu'elle exalte les immenſes Tréſors de la BONTÉ DIVINE.

LES preuves analogiques de l'exiſtence de l'Ame des Bêtes paroiſſent d'autant plus fortes qu'on les approfondit davantage. Il ne faut pas s'en tenir ici à quelques traits; il faut en raſſembler & en comparer le plus qu'il eſt poſſible. Si une ſaine Philoſophie établit ſolidement que la Matiere ne peut penſer, (1) l'Homme n'eſt pas tout Matiere; il eſt un Etre-mixte; il eſt le Réſultat de l'Union de deux Subſtances. Les Animaux dont l'organiſation ſe rapproche tant de celle de l'Homme; les Animaux dont les pro-

(1) Voyez la Préface de l'*Eſſai anal.*

cédés imitent ſi bien certains procédés de l'Homme, ne ſeroient-ils donc que de purs Automates ? Les Philoſophes, qui par des motifs louables ont ſoutenu l'automatiſme des Brutes n'avoient-ils point à craindre qu'on ne ſe ſervît de leurs argumens ſubtils pour défendre l'automatiſme de l'Homme ?

Ce n'eſt point du tout que je croie que ſi l'on pouvoit démontrer l'automatiſme de l'Homme, la RELIGION ſeroit en péril : je n'ai pas fait difficulté de le dire, (2) je ne me fais aucune peine de le répéter : quand il ſeroit vrai que l'Homme tout entier n'eſt que Matiere, il n'en ſeroit pas moins appellé à être heureux ou malheureux dans une autre vie relativement à la nature de ſes actions. L'AUTEUR de l'Univers, QUI conſerve l'Univers lui-même, cette grande Machine ſi prodigieuſement compoſée, manqueroit-il de moyens pour conſerver l'Homme purement matériel ? Mais, les Philoſophes dont je parle ont été bien éloignés de comprendre ceci, & il en eſt encore qui croiroient que tout ſeroit perdu, ſi on démontroit une fois l'automatiſme de l'Homme ou ce qui revient au même que tout l'Homme n'eſt que pur organiſme.

[2] *Eſſai anal.*

On a donc pris la queſtion par le côté le moins philoſophique : on a fait dépendre les eſpérances de l'Homme d'une choſe dont elles ne dépendoient point (3). On a ſoutenu l'exiſtence de l'Ame humaine, parce que l'Homme eſt un Etre moral, & qu'un Etre moral doit être récompenſé ou puni. Il falloit admettre l'exiſtence de l'Ame humaine, parce qu'en bonne Philoſophie on ne ſauroit rendre raiſon ſans elle de tous les phénomenes de l'Homme, & en particulier du ſentiment ſi clair & ſi ſimple qu'il a de ſon *Moi*. Il falloit prouver l'exiſtence de l'Ame humaine par les conſidérations frappantes que préſentent les Propriétés de la Matiere comparées avec les Facultés de l'Homme. Voilà ce que j'ai eſſayé de faire dans la Préface de l'*Eſſai analytique* & en d'autres endroits du Livre ; (4) & voilà ce qui devoit empêcher de me ranger parmi les Matérialiſtes. Mais la plupart des Lecteurs liſent du pouce ; ils ont vu que je parlois ſouvent de fibres & de mouvemens de fibres ; il ne leur en a pas fallu davantage pour être perſuadés que j'étois Matérialiſte. Je leur pardonne de tout mon cœur la

[3] Conſultez la Partie VIII de cette *Paling.*

(4) Voy. la Note 1 de l'Art. XIX de l'*Anal. abrég.*

précipitation de leur jugement & je me borne à les renvoyer encore à mon Livre.

Les Ecrivains qui ont beaucoup loué l'excellent Locke sur ce qu'il n'avoit point osé décider que la Matiere ne pût pas penser, n'avoient-ils dans l'esprit & dans le cœur que de célébrer la modeste réserve du Sage ? Le doute de cet Homme illustre ne flattoit-il point en secret une des opinions favorites de ces Ecrivains ? & cette opinion l'ont-ils envisagée sous le même point de vue que l'Auteur de l'*Essai analytique?* Les Philosophes doivent être les Bienfaiteurs du Genre-humain ; ils le sont toutes les fois qu'ils détruisent des préjugés dangereux. Mais, seroit-ce un préjugé dangereux que de croire que la Matiere ne peut penser ? Ne seroit-il point d'une trop malheureuse facilité d'abuser du sentiment contraire ? Lorsque les Philosophes entreprennent de détruire ce qu'ils nomment des *préjugés*, il seroit très-convenable qu'ils leur substituassent des choses d'une utilité équivalente. Il ne faut pas que le Philosophe ressemble à la Mort qu'on peint armée d'une faulx : mais, si le Philosophe peut quelquefois être représenté armé d'une faulx, il doit au moins porter dans l'autre main une truelle.

JE

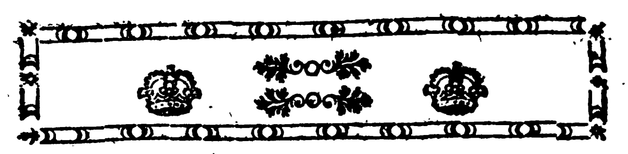
Je ne sais si l'on ne pourroit point prouver par un argument assez direct l'éxistence de l'Ame des Bêtes : cet argument repose essentiellement sur la proportion que nous observons entre les effets & les causes. Ce n'est pas ici le lieu d'anatomiser la question métaphysique s'il est des Causes. Quelque sentiment qu'on embrasse là-dessus il demeurera toujours vrai qu'il est dans la Nature un ordre en vertu duquel certaines Choses précedent constamment d'autres Choses. Nous donnons le nom de *Causes* à ces Choses qui précedent, & nous nommons *effets* celles dont elles sont immédiatement suivies. J'admets cet ordre de la Nature comme une Loi universelle dont j'ignore profondément le comment, & je regarde cette Loi comme universelle, parce qu'elle ne se dément jamais ou que du moins on ne l'a jamais vu se démentir.

Voici donc l'argument qui s'offre actuellement à mon Esprit en faveur de l'Ame des Bêtes. Si je me suis servi plusieurs fois d'un certain bâton pour frapper un Chien, il arrivera que si je le lui montre, même d'assez loin, il s'enfuira en courant & qu'il parcourra un très-grand terrein pour éviter le coup qu'il croit le menacer. Or, quelle proportion y a-t-il entre les rayons qui, partis du bâton, vont frapper la

rétine du Chien, & les mouvemens si considérables & si long-tems continués qu'il se donne pour éviter le coup? Un certain mot que j'aurois prononcé avec une certaine inflexion de voix auroit produit sur l'Animal des effets analogues.

Je n'ignore pas que les Partisans de l'automatisme des Brutes répliqueront que la Machine a été construite avec un tel art, que la plus petite impulsion dans une de ses parties peut suffire pour exciter dans d'autres parties les plus grands mouvemens. Mais combien cette réponse est-elle subtile! combien est-elle vague! combien est-elle peu propre à persuader cet automatisme qu'on s'obstineroit vainement à défendre! combien l'hypothese d'un principe sentant & actif, distinct de la Matiere, explique-t-elle plus simplement ou plus heureusement tous les phenomenes! combien est-elle par cela même plus philosophique! j'ai donc dit plus probable.





QUINZIEME PARTIE.

ESSAI D'APPLICATION
DE L'IRRITABILITE
AUX POLYPES, &c.

NOUVEAUX ETRES
MICROSCOPIQUES.

DU DROIT DE L'HOMME
SUR LES ANIMAUX.

CHAPITRE I.

Difficultés d'expliquer les phénomenes du Polype.

Réflexions sur les tentatives de l'Auteur à ce sujet.

LE Polype a paru d'abord favoriser beaucoup l'opinion de l'automatisme des Brutes. Un Animal

dont chaque morceau devient lui-même un Animal pareil au premier ne semble pas devoir appartenir à la Classe des Etres mixtes. Comment l'Ame d'un tel Animal pourroit-elle être divisée? comment pourroit-elle se retrouver entiere dans chaque morceau? comment ces morceaux, encore informes ou dans lesquels la régénération n'a pas achevé de se faire, montrent-ils les mêmes inclinations que l'Animal entier?

Le Polype peut être greffé sur lui-même ou sur un Polype de son espece. Peut-on greffer des Ames? que devient donc l'Ame du Sujet ou celle de la Greffe? quel est ici le siege de la Personnalité?

En refendant le Polype d'une certaine maniere on en fait une Hydre à plusieurs têtes: y a-t-il une Ame individuelle dans chacune de ces têtes? y a-t-il ici autant de Personnes distinctes que de têtes? (1)

Toutes ces questions & une foule d'autres

(1) Consultez sur tout ceci le Chap. XI du T. I, & le Chap. II du Tom. II des *Consid. sur les Corps organ.* ou les Chap. IX & XV de la Part. VIII, & le Chap. I de la Partie IX de la *Cont. de la Nature.*

que le Polype fait naître paroissent au premier coup-d'œil autant d'énigmes indéchiffrables. Je n'ai pas la présomption de prétendre les avoir déchiffrées. Mais, j'ai essayé de poser quelques principes physiques & psychologiques qui m'ont semblé propres à répandre une foible lueur dans ces épaisses ténebres. (2) Peut-être aurois-je mieux fait de ne point tenter de sonder ces profonds mysteres; mais j'avouerai ingénument que mon but étoit principalement de montrer au moins que la découverte du Polype ne favorise pas le moins du monde le matérialisme. Si l'on veut bien méditer mes principes & se rendre attentif à leur enchaînement & à leurs conséquences naturelles, je me flatte qu'on ne jugera pas que que j'aie déraisonné sur cette ténébreuse matiere. Je ne sais même si on ne sera pas un peu surpris que j'aie pu me rendre assez clair pour faire entendre facilement ma pensée. Je n'ai eu ici d'autre guide que mes propres méditations, & tout mon mérite n'a consisté qu'à ne point abandonner le fil, à la vérité fort délié, que j'avois en main.

[2] On peut voir l'exposition de ces principes & leur application aux cas les plus embarrassans, Chap. III T. II des *Corps org.*

J'AUROIS pu facilement donner des explications purement méchaniques de tous ces phénomenes aussi nouveaux qu'embarrassans : je me serois même débarrassé ainsi de plus grandes difficultés. Mais j'aurois cru choquer d'autres phénomenes qui semblent attester que le Polype n'est pas une simple machine organique.

CEPENDANT pour montrer à mon Lecteur que j'ai envisagé mon Sujet sous le plus de faces qu'il m'a été possible, je hasarderai ici une solution méchanique : je ne la donne que comme une simple conjecture ou plutôt comme un simple doute.



CHAPITRE II.

Explication des phénomenes du Polype par la seule Irritabilité

Réflexions sur la Vitalité.

J'Ai raconté dans la Partie II. de mon *Traité d'Insectologie*, Obs. XIV, les mouvemens si remarquables que se donnoient des morceaux de certains Vers d'eau douce que j'ai multipliés de bouture. (1) J'ai dit, que des Vers de cette Espece, *auxquels j'avois coupé la tête, alloient en avant à peu près comme si rien ne leur eût manqué; qu'ile sembloient chercher à se cacher; qu'ils savoient se détourner à la rencontre de quelque obstacle; &c.* En rappellant ce fait dans l'Article CCXXXV des *Considérations sur les Corps organisés*, j'ai ajouté ce qui suit.

» Ceux de mes Lecteurs qui ont lu les beaux
» Mémoires de Mr. de Haller sur l'*Irritabilité* entrevoient déja ce qu'on peut dire pour

Voyez la *Contemplation de la Nature*; Part. VIII, Chap. X, où je donne une légere idée de la structure de ces Vers.

„ tâcher de résoudre la difficulté dont il s'agit
„ ici. On sait que l'Irritabilité est cette Proprié-
„ té de la fibre musculaire en vertu de laquelle
„ elle se contracte d'elle-même à l'attouchement
„ de tout corps, soit solide soit fluide. C'est
„ par elle que le cœur détaché de la poitrine
„ continue quelque tems à battre. C'est par elle
„ que les intestins séparés du bas-ventre & par-
„ tagés en plusieurs portions comme nos Vers,
„ continuent pendant un tems à exercer leur
„ mouvement péristaltique. C'est par elle enfin,
„ que les membres de quantité d'Animaux con-
„ tinuent à se mouvoir après avoir été séparés
„ de leur tronc. Dira-t-on que ces portions d'in-
„ testins qu'on voit ramper sur une table com-
„ me des Vers sont mises en mouvement par
„ une Ame qui réside dans leurs membranes ?
„ Admettra-t-on aussi une Ame dans la queue
„ du Lézard pour rendre raison des mouve-
„ mens si vifs & si durables qu'on y observe
„ après qu'on l'a coupée ? Voudra-t-on encore
„ que ce soit une Ame logée dans l'aiguillon de
„ la Guêpe, qui le darde au dehors assez long-
„ tems après que le Ventre a été séparé du
„ corselet ? Assurément ces faits sont bien aussi
„ singuliers & aussi embarrassans que ceux que
„ j'ai rapportés dans le passage cité ci-dessus :

„ qui ne voit pourtant que les uns & les autres „ ne ſont que les réſultats d'une méchanique „ ſecrete? Mr. de Haller a prouvé que le cœur „ ſéparé de la poitrine ceſſe de battre dès qu'on „ purge les ventricules du peu de ſang qu'ils „ renfermoient encore: l'Irritabilité, cette Force dont la nature nous eſt inconnue, n'agit „ plus alors; rien ne l'excite. C'eſt donc par „ les contractions que l'attouchement d'un corps „ étranger produit dans les fibres muſculaires „ de nos Vers, dans celles des portions d'inteſtins, dans celles de la queue du Lézard, „ &c. que s'operent ces mouvemens qui nous „ paroiſſent volontaires & qui ne ſont pourtant que purement machinaux. La Machine „ eſt montée pour les exécuter & elle les exécute dès qu'elle eſt miſe en jeu. „

Je ſuppoſe à préſent qu'on n'a pas oublié que le Corps du Polype a la forme d'un petit boyau. (2) Quand on partage ce boyau tranſverſalement dans le milieu de ſa longueur, la moitié poſtérieure eſt un boyau plus court. Ce boyau eſt aveugle; je veux dire, qu'il n'eſt ouvert que par ſon bout antérieur. Si l'on préſente à

(2) *Corps org.* Art. CCV. *Contemplation*, Partie IX, Chap. I.

ce bout antérieur quelque Proie; par exemple, un petit Ver vivant, le boyau fera effort pour l'engloutir, & il y parviendra peu à peu, &c.

Voila donc une moitié de Polype, non-régénérée, qui paroît avoir les mêmes inclinations qu'un Polype parfait & s'acquitter d'une de ses fonctions les plus essentielles.

Que faut-il donc penser de l'Ame du Polype & du Siege qu'elle y occupe? ne diroit-on pas que cette Ame réside universellement dans tout le Corps?

Je conviens sans peine que la difficulté est très-grande: mais est-elle absolument irrésoluble? l'Irritabilité ne fourniroit-elle point un moyen de la résoudre? Il est démontré que tout le Corps du Polype est très-irritable. Cette moitié de Polype qui *dévore* des Proies, & qui n'est exactement que la moitié inférieure d'un petit sac charnu ou plutôt gélatineux; cette moitié, dis-je, ne seroit-elle point irritée par l'attouchement & par l'agitation de la Proie? les mouvemens que cette irritation occasioneroit dans les bords de l'ouverture du sac ne conduiroient-ils point par une suite naturelle du jeu des parties à cette opération que nous nommons la *déglu-*

tition? A l'égard de la digeſtion elle n'a rien du tout d'embarraſſant & l'on voit aſſez qu'elle peut ſe réduire, comme bien d'autres fonctions vitales, à un pur méchaniſme.

C'est donc proprement la déglutition qui eſt ici le point le plus difficile à expliquer. Mais, qu'on y prenne garde; il n'eſt ſûrement pas plus difficile à expliquer que les mouvemens du cœur d'un grand Animal après que ce muſcle ſi irritable a été ſéparé de la Poitrine. L'eſpece de Faculté loco-motive dont jouiſſent des morceaux d'inteſtins coupés récemment, ſemble bien plus embarraſſante encore, & s'explique pourtant de la maniere la plus heureuſe par le ſeul ſecours de l'Irritabilité. (3) J'invite mon Lecteur à relire avec attention ce paſſage du Livre des *Corps organiſés* que je tranſcrivois il n'y a qu'un moment. Il ne faut pas accroître les difficultés en accroiſſant le merveilleux.

Il ne feroit pas même impoſſible que le Polype tout entier ne fût qu'un Corps organiſé ſimplement irritable. L'extenſion ſi conſidérable de ſes bras pourroit n'être qu'un relâchement

[3] Conſultez ſur l'*Irritabilité* le Chap. XXXIII de la Part. X de la *Contempl.*

extrême de ces parties. L'attouchement des Proies pourroit y exciter des contractions au moyen desquelles ces bras ou ces fils si déliés s'entortilleroient autour de la Proie, se raccourciroient de plus en plus & porteroient cette Proie à la bouche. Celle-ci éprouveroit des contractions ou des mouvemens analogues. La Proie seroit engloutie, digérée, & le résidu rejeté par le même méchanisme.

CETTE application de l'Irritabilité au Polype me fait naître quelques réflexions sur la *Vitalité.* Nous observons des gradations dans les trois regnes: (4) la Nature ne passeroit-elle point des Etres organisés inanimés aux Etres organisés animés, par des Etres simplement vitaux; je veux dire, par des Etres organisés simplement irritables? Dans ces Etres mitoyens l'Irritabilité constitueroit seule le Principe de la vie. L'action continuelle des liquides sur les solides irritables imprimeroit à ces derniers les divers mouvemens qui caractériseroient cette sorte de vie. Ce seroit de cette vie dont le Polype jouiroit au moins tandis qu'il demeureroit mutilé. Elle appartiendroit peut-être encore à quantité d'autres Especes de Polypes qui paroissent

[4] Part. II, III, IV de la *Contempl.*

des Animaux beaucoup plus déguisés; tels que les Polypes *à bouquet*, (5) les Polypes *en nasse*; (6) ceux *en entonnoir*, (7) ceux *des infusions*, (8) & bien d'autres Etres organisés microscopiques.

[5] *Corps organisés*; Art. CXCIX, CCI, CCCXIX, CCXX. *Contempl*. Part. VIII, Chap. XI.

[6] *Cont*. Part. VIII, Chap. XIII.

(7) *Corps organisés*; Article CC. *Contemplation*; Partie VIII, Chap. XII.

(8) Voyez la curieuse *Dissertation* de M. WRISBERG, Professeur d'Anatomie dans l'Académie de Gottingue & habile Observateur. Cette Dissertation, qui est toute entiere sur les Animalcules des infusions, présente bien des particularités intéressantes, qui prouvent la sagacité de l'Observateur.



CHAPITRE III.

Réflexions sur le Monde microscopique.

QUOIQUE le monde microscopique ne nous soit pas plus connu que les Terres australes de notre Globe, nous en connoissons cependant assez pour concevoir les plus grandes idées des merveilles qu'il recele, & pour être profondément étonnés de la variété presqu'infinie des Modeles sur lesquels l'Animalité a été travaillée. Les Voyageurs qui ont côtoyé les rives de ce Monde microscopique y ont découvert des Habitans dont les figures, les habillemens & les procédés ne ressemblent à rien de tout ce qui nous étoit connu. Ils n'ont pas même toujours trouvé des termes pour exprimer clairement ce qu'ils appercevoient au bout de leurs Lunettes. Il leur est arrivé, en quelque sorte, ce qui arriveroit à un Habitant de la Terre qui seroit transporté dans la Lune: comme il manqueroit d'idées analogues, il seroit privé de ces termes de comparaison qui aident à peindre les Objets.

LE Polype à bras nous avoit déja beaucoup

étonné par ses ressemblances avec la Plante & par la singularité de sa structure. Nous n'imaginions pas qu'il existoit bien d'autres Animaux de la même Classe beaucoup plus travestis encore, & dont nous n'aurions jamais deviné les formes & la multiplication. Les Polypes dont je parle sont un des grands prodiges du Monde microscopique : ils ont été nommés des Polypes *à bouquet*, & cette dénomination rend heureusement leurs apparences extérieures. Je les ai décrits fort au long dans mes deux derniers Ouvrages d'après le sage & célebre Observateur qui nous les a fait connoître (1). J'ai encore décrit d'après lui, d'autres Especes de Polypes microscopiques, qui n'offrent pas des particularités moins étranges (2) ni moins propres à perfectionner la Logique du Naturaliste.

Si cet excellent Observateur qui a enrichi l'Histoire naturelle de vérités si neuves & si imprévues, cédoit enfin aux pressantes invitations que je ne cesse de lui faire de publier la suite de ses découvertes, le Public y trouveroit de

(1) *Contempl.* Part. VIII, Chap. XI.

[2] Les Polypes *en entonnoir*, & les Polypes *en nasse*. *Contemplation* ; Part. VIII, Chap. XII & XIII.

nouveaux ſujets d'admirer la prodigieuſe fécondité des voies de la Nature & d'applaudir à la ſagacité & à la marche judicieuſe de ſon Hiſtorien. Il ne regardera pas comme un trahiſon ſi je ſaiſis l'occaſion qui ſe préſente de faire connoître aux Naturaliſtes un des Habitans les plus ſinguliers de ce Monde microſcopique où notre Obſervateur a fait des voyages ſi heureux & ſi inſtructifs. J'ai eu même la ſatisfaction de faire avec ce nouvel Argonaute un de ces Voyages dont je tranſcrirai ici la Relation, telle que je l'ai écrite immédiatement après mon retour; on la trouvera dans le Chapitre ſuivant.



CHAPITRE

CHAPITRE IV.

Nouveaux Etres microſcopiques :

Les Tubiformes, *les* Tænia, *les* Navettes.

LEs Ruiſſeaux, les Mares, les Etangs fourmillent dans certains tems d'une multitude d'Eſpeces différentes de très-petits Polypes & d'Etres microſcopiques qui n'ont point encore de nom. Une feuille, un brin d'Herbe, un fragment de bois pourri tiré au haſard du fond d'un Ruiſſeau & mis dans un Poudrier (1) plein d'eau, eſt un petit Monde pour l'Obſervateur qui ſait le voir. Mr. TREMBLEY m'a montré au Microſcope le 12 de Novembre 1765, un de ces Etres inviſibles à l'œil nud & ſans nom, dont je vais tâcher de donner une idée d'après ce que j'ai

[1] LES Naturaliſtes donnent le nom de *Poudriers* à certains vaſes d'un Verre blanc, dans leſquels ils renferment les Inſectes pour les étudier plus commodément. Ces pots de verre blanc, de figure cylindrique, où l'on renferme des confitures, ſont des eſpeces de Poudriers.

vu moi-même (2) & d'après ce que Mr. TREMBLEY m'en a rapporté.

CET Etre microfcopique ne reffemble pas mal à un très-petit Tube, & je lui donnerois volontiers le nom de *Tubiforme*. Il eft fort tranfparent. A l'ordinaire il eft fixé par une de fes extrémités fur quelqu'appui. L'autre extrémité fe termine quelquefois en pointe mouffe; d'autrefois elle femble coupée net; on croit même y appercevoir une ouverture, comme feroit celle d'un Tube capillaire.

CET Etre fingulier eft ordinairement immobile; il lui arrive cependant de tems en tems de fe balancer ou de vibrer affez lentement. Il fait plus; il vient à fe détacher de l'appui & à nager de côté & d'autre, tantôt dans une pofition verticale, tantôt plus ou moins oblique à l'Horizon, quelquefois horizontale, fans qu'on

[2] IL y avoit bien long-tems que je n'avois eu le plaifir de fixer l'œil à un microfcope : j'ai dit ailleurs combien cet Inftrument avoit fatigué & affoibli ma vue : c'étoit, en quelque forte, pour moi une renaiffance que de me retrouver cloué à un Microfcope. J'ajouterai néanmoins, que malgré tout le mal qu'il m'a fait j'ai encore la vue affez bonne de près pour compter les œufs d'une Puce fans le fecours d'aucun verre.

puisse découvrir comment il exécute de pareils mouvemens. S'il rencontre dans sa course le tranchant d'une feuille ou quelque fil, même très-délié, on le voit avec surprise s'y fixer par une de ses extrémités, s'y implanter comme une quille. Son adhérence à l'appui, dont la maniere nous est inconnue, est assez forte pour qu'il soit en état de résister aux mouvemens qu'on imprime à l'appui ou à l'eau.

Mr. TREMBLEY qui avoit observé ces *Tubiformes* il y avoit plus de 20 ans, mais qui n'avoit pu alors les étudier, a découvert dans l'Automne de 1765 une de leurs manieres de multiplier, & je l'ai observée moi-même à son Microscope. Voici en abrégé comment la chose se passe.

ON apperçoit d'abord le long du Tubiforme un trait fort délié, qui semble le partager par le milieu suivant sa longueur. Ce trait se renforce de plus en plus ; il paroît plus profond, plus tranché ; enfin, il paroît double. On reconnoît que cette apparence d'un double trait est produite par la division actuelle de deux moitiés longitudinales du Tubiforme. On s'en assure en continuant d'observer : on voit les deux moitiés tendre continuellement à se séparer l'une

de l'autre. Tandis qu'elles ſont encore paralleles ou appliquées l'une à l'autre, le Tubiforme paroît amplifié ; ſon diametre eſt double ou à-peu-près de celui d'un Tubiforme qui ne multiplie pas actuellement. Bientôt le parallélifme ceſſe ; les deux moitiés commencent à s'écarter l'une de l'autre, tantôt par l'extrémité ſupérieure, tantôt par l'inférieure. La ſéparation s'accroît peu à peu, & le Tubiforme ſemble s'ouvrir comme un Compas. Lorſqu'il eſt entiérement ouvert, on voit deux Tubiformes inclinés l'un à l'autre comme les jambes d'un Compas, & qui ſont encore unis par une de leurs extrémités. Cette diviſion naturelle s'acheve au bout de quelques heures.

Si l'on compare cette maniere de multiplier des Tubiformes avec celle des Polypes à bouquet, (3) on leur trouvera de grands rapports. Mais, la premiere differe de la ſeconde par une particularité eſſentielle ; le Polype à bouquet ſe contracte avant que de ſe partager ; & le Tubiforme ne paroît point du tout ſe contracter avant que de ſe diviſer.

On comprend bien que chaque moitié du

(3) Conſultez le Chap. XI de la Part. VIII. de la *Contemplation de la Nature*.

Tubiforme qui vient de se partager, & qui est devenue elle-même un Tubiforme parfait, peut se partager à son tour, & elle se partage en effet.

De ces divisions naturelles & successives naissent des Grouppes plus ou moins nombreux de Tubiformes: aussi ces Etres singuliers sont-ils fort multipliés dans les Eaux.

Parmi ces Tubiformes on en remarque de beaucoup plus courts les uns que les autres; ce qui porteroit à soupçonner qu'ils se divisent encore transversalement.

J'ajouterai que les Grouppes qu'ils composent m'ont paru réveiller dans l'Esprit l'image de certaines Concrétions salines ou crystallines.

Mr. Trembley m'a montré au Microscope d'autres Etres aquatiques dont la figure imite extrêmement en petit celle du *Tænia*. J'ai distingué assez nettement deux Especes de ces Etres: peut-être néanmoins ne sont-ce là que de pures variétés. Quoi qu'il en soit; la premiere Espece, qui m'a paru fort longue, alloit en s'effilant vers une de ses extrémités. J'y appercevois çà & là des traits transversaux assez espacés, & qui ne ressembloient pas mal aux incisions

annulaires de cette Espece de Tænia que j'ai nommée *à anneaux longs*. (4) Je n'ai remarqué aucun mouvement dans cette sorte de *Tænia microscopique*. L'autre Espece m'a paru fort courte, & beaucoup plus applatie. Les traits transversaux étoient si serrés, si rapprochés les uns des autres, qu'ils sembloient se confondre. Ces Etres n'avoient qu'une demi transparence ; & on juge bien qu'on ne découvroit point entre les traits transversaux cette sorte de travail qui se fait beaucoup remarquer dans cette Espece de Tænia dont j'ai donné la description. On pourroit conjecturer avec quelque vraisemblance que le Tænia microscopique se multiplie en se divisant transversalement ou par anneaux.

J'AI dit en parlant des Tubiformes, qu'ils se partagent sans *se contracter*. Mr. TREMBLEY a observé un autre Etre microscopique qui multiplie en se partageant de la même maniere. Il ressemble assez à la navette d'un Tisseran. Il est

(4) *Dissertation sur le Tænia*, &c. *Oeuvres*, Tom. III 8vo. Dans la question III de cette Dissertation j'ai indiqué les caracteres qui m'ont paru propres à distinguer deux Especes de Tænia. Un de ces caracteres consiste dans la longueur respective des anneaux. J'ai donc nommé une des Especes le Tænia *à anneaux longs* ; l'autre le Tænia à *anneaux courts*.

porté sur un pédicule comme les Cloches d'un Polype à bouquet. Il se divise par le milieu suivant sa longueur ; en sorte qu'après cette division naturelle on voit deux *Navettes* sur un même pédicule. Chaque Navette abandonne ensuite le pédicule & va s'établir ailleurs.

Tous ces Etres microscopiques sont d'une petitesse qui ne nous permet guere que de nous assurer de leur existence & qui nous laisse dans de profondes ténebres sur leur véritable nature. Nous ne sommes un peu fondés à les juger des Animalcules que sur l'analogie de leur multiplication aves celle des plus grands Polypes à bouquet.

A propos des Polypes *à bouquet*, Mr. Trembley m'en a fait voir au Microscope qui m'ont paru d'une petitesse prodigieuse : on pourroit les comparer à un amas de très-petits grains de Crystal. Ils en ont tout l'éclat.

Quelle foule de merveilles ne recelent donc point une Mare ou un Ruisseau, & combien l'Echelle des Etres organisés est-elle étendue ! Combien nos connoissances sur le Regne animal & en général sur le Systême organique sont-

elles imparfaites ! Je ne l'ai pas dit encore assez (5). Combien est-il utile que nous nous pénétrions fortement du sentiment de notre ignorance pour être plus réservés à prononcer sur les voies de l'AUTEUR de la Nature (6) !

CHAPITRE V.

Pensées au sujet des Êtres microscopiques.

QUAND on n'a pas observé soi-même la Nature, on se livre facilement aux premieres idées qui s'offrent à l'Esprit sur certaines Productions qui paroissent s'éloigner beaucoup de celles qu'on connoit le plus. C'est ainsi qu'un Physicien qui n'auroit jamais vu de Polypes ni aucun de ces Etres microscopiques dont je viens de parler admettroit aisément que ces Etres sont simplement irritables ou vitaux. Cette hypothese lui plairoit même d'autant plus qu'elle lui paroîtroit

(5) Voyez sur-tout la Partie XII de cette *Palingénésie*.

(6) Consultez encore les Chap. XVI, XVII de la Partie VIII de la *Contempl.*

plus commode. Mais, si ce Physicien venoit une fois à observer ces différens Etres & tous ceux qui leur sont analogues; s'il les étudioit longtems; s'il suivoit avec soin les procédés & les mouvemens divers par lesquels ils semblent pourvoir à leur conservation; je doute qu'il hésitât beaucoup à les ranger parmi les Animaux. (1)

[1] LES Animalcules des infusions sont bien propres à confirmer ceci. Il faut lire dans l'excellente *Dissertation* Italienne de M. l'Abbé SPALLANZANI sur ces Animalcules, publiée en 1765, ce qu'il raconte de leur structure, de leur mouvemens, de leur instinct. Il en a découvert de plusieurs Especes, toutes assez caractérisées. La plupart ont une figure arrondie & applatie. Ils ont une sorte de Bec plus ou moins alongé. Ils sont transparens, & leur transparence permet de découvrir dans leur intérieur un amas de très-petits globules qui dans quelques-uns semblent arrangés avec art. D'autres Animalcules ont des figures fort alongées & qui tiennent plus ou moins de celle d'un très-petit Ver. On apperçoit dans leur intérieur une sorte de canal qu'on soupçonneroit analogue à l'estomac & aux intestins.

A l'égard de leurs mouvemens & de leur instinct, je ne saurois mieux faire que de transcrire ici ce que l'habile Observateur en rapporte lui-même dans son second Chapitre.

« Le propre de ces Animaux étoit de s'élancer avec avi-
» dité sur les petites parcelles qui se détachent lentement
» des semences dans les infusions. Mais on remarque outre
» cela une particularité qui n'est pas à négliger : c'est que

Je ne prononcerai point néanmoins sur la *nature* de ces Etres microscopiques & sur celle de quantité d'autres Etres qui paroissent s'en rapprocher plus ou moins. Le terme très-géné-

„ ces Animaux savent se détourner avec beaucoup d'adresse „ des obstacles qu'ils rencontrent, & même s'éviter entr'eux. „ J'en ai vu des centaines, renfermés dans le plus petit es- „ pace, se mouvoir à l'ordinaire, & ne jamais se heurter l'un „ l'autre en marchant. Souvent même il leur arrivoit de chan- „ ger brusquément de direction ou d'en prendre une diamé- „ tralement opposée à celle qu'ils avoient prise d'abord ; cepen- „ dant je ne me suis jamais apperçu, du moins d'une maniere „ sensible, qu'ils aient été donner de la tête contre les corps „ qui se trouvoient sur leur route. J'ai plié la petite lame de „ verre qui soutient la goutte d'eau de l'infusion, afin de „ faire descendre la liqueur dans cette courbure ; & je les „ ai vu alors descendre vers le fond, mais sans être plus gê- „ nés dans leurs mouvemens que les Poissons qui nagent „ contre le courant de l'eau. „

„ . . . Lorsque la liqueur est sur le point de s'évaporer „ entiérement, on a beaucoup de plaisir à voir ces petits Etres, „ & sur-tout les plus robustes d'entr'eux, se tourmenter, „ faire des culbutes sur la tête, s'agiter en rond, rallentir „ leur agitation par degrés, & enfin se trouvant à sec, s'ar- „ rêter sur le champ & expirer. „

Le judicieux Auteur conclut de la maniere qui suit. " On „ devroit, je crois, conclure de toutes les Observations que „ j'ai faites jusqu'ici, que les mouvemens ordinaires de nos

ral d'*Etres* par lequel je les désigne, indique assez que je ne veux point décider de ce qu'ils sont ou ne sont pas. Mais, j'avouerai que j'aurois plus de penchant à les regarder comme de véritables Animaux.

Nous ne saurions assigner le point précis où finit l'Echelle de l'Animalité. Nous avons vu dans

„ Animalcules aquatiques ne sont point purement méchaniques, mais vraiment réguliers, produits par un principe intérieur & spontané, & qu'il faut placer ces Etres dans la Classe des Animaux vivans, non pas assurément d'une maniere impropre & figurée; mais en parlant rigoureusement & dans le vrai. „

“ En effet, cette maniere de s'observer avec l'œil, de becqueter doucement les parcelles des Végétaux dispersés dan l'infusion, de se réunir lorsque le fluide se desseche, de s'attrouper dans les endroits où l'évaporation est plus lente, de passer du repos à un mouvement rapide sans y être déterminés par aucune impulsion étrangere, de nager contre l'effort du courant, de savoir adroitement éviter les obstacles & s'éviter eux-mêmes en marchant, enfin, cette faculté de changer brusquement de direction & d'en prendre même une toute opposée, sont autant de signes évidens & incontestables d'un tel principe. „

Voyez dans le Chap. XIX de la Part. VIII de la *Contemplation* les nouvelles observations de l'Auteur sur les Animalcules dont il s'agit.

la Partie IV de cette *Palingénésie*, qu'il n'est point du tout démontré que les Plantes soient absolument insensibles : si elles ne l'étoient point en effet, l'Echelle de l'Animalité se prolongeroit fort au-delà du point où nous présumions qu'elle finissoit. La Nature est comme cette image que présente le Prisme : tout y est nuancé à l'indéfini. " Nous traçons des lignes sur cette image, ,, disois-je en terminant mon *Parallele des Plantes & des Animaux*; (2) & nous appellons ,, cela faire des *Genres* & des *Classes*. Nous n'appercevons que les teintes dominantes, & les ,, nuances délicates nous échappent. Les Plantes & les Animaux ne sont que des modifications de la Matiere organisée. Ils participent ,, tous à une même essence, & l'Attribut distinctif nous est inconnu. "

En effet; pour que nous pussions assigner le point précis où l'Echelle de l'Animalité expire, il faudroit que nous pussions prouver qu'il existe une organisation qui répugne essentiellement à toute Union avec une Ame ou un Principe immatériel & sentant. Et pour que nous pussions

(2) *Contemplation de la Nature*, Part. X.

prouver cela, il faudroit que nous connuſſions à fond toutes les modifications de la Subſtance matérielle organique & toutes celles de la Subſtance immatérielle ſentante. Je ne dis pas aſſez; il faudroit encore que nous connuſſions la nature intime des deux Subſtances.

SUPPOSONS qu'un habile Naturaliſte prétende avoir découvert un caractere diſtinctif de la Plante & de l'Animal: ſuppoſons que ce caractere eſt très-marqué: ne reſteroit-il pas toujours la plus grande incertitude ſur ſon univerſalité. Ne faudroit-il pas que ce Naturaliſte eût fait le dénombrement le plus exact de toutes les Eſpeces de Plantes & de toutes les Eſpeces d'Animaux, pour qu'il pût être ſûr de la réalité de ce caractere? & où ſeroit le Naturaliſte auſſi ſage qu'inſtruit, qui oſeroit ſe flatter de connoître toutes les Eſpeces des Etres organiſés?

NOUS ne ſavons pas mieux où finit l'Organiſation que nous ne ſavons où finit l'Animalité. Nous ne connoiſſons point la limite qui ſépare l'accroiſſement pour intuſſuſception de l'accroiſſement par appoſition. Mais, nous entrevoyons aſſez qu'une ſorte d'appoſition intervient dans le premier, puiſqu'il réſulte eſſentiellement de l'application ſucceſſive de matieres

étrangeres à un fond primordial. (3) Ces deux manieres de croître ont donc quelque chose de commun : elle ne sont donc pas fort éloignées l'une de l'autre. Le Végétal paroissoit bien aussi éloigné de l'Animal, lorsque le Polype est venu les rapprocher. Est-il impossible qu'on découvre un jour quelque Production qui rapprochera de même le Végétal du Minéral, l'intussusception de l'apposition ?

Je ne veux ni organiser tout ni animaliser tout : mais, je ne veux pas qu'on s'imagine que ce qui ne paroît point organisé n'est point du tout organisé, & que ce qui ne paroît point Animal n'est point du tout Animal.

Si donc nous ne découvrons aucune raison philosophique de borner l'Echelle de l'Animalité à telle ou telle Production ; s'il est très-raisonnable de ne prétendre point renfermer la Nature dans l'étroite capacité de notre Cervelet ; s'il est aussi satisfaisant que raisonnable de penser que les Etres sentans ont été le plus multipliés qu'il étoit possible ; nous préférerons d'admettre que tous ces Etres mouvans qui peuplent le Monde microscopique sont doués de vie & de

(1) Consultez ici la Part. XI de cette *Paling.*

ſentiment. Et ſi nous admettons encore, au moins comme probable, que la MAIN ADORABLE QUI les a formés, les deſtine à une beaucoup plus grande perfection, le Tableau de l'Animalité s'embellira de plus en plus & nous offrira la Perſpective la plus raviſſante & la mieux proportionnée aux idées ſublimes que nous devons nous former de la SUPREME BIENFAISANCE.

COMMENT un Philoſophe dont le Cœur eſt auſſi bien fait que l'Eſprit, ne ſe plairoit-il point à conſidérer ces nombreuſes Familles d'Animaux répandues dans toutes les Parties de notre Globe, comme autant d'ordres différens d'Intelligences ſubalternes, déguiſées pour un tems ſous des formes très-différentes de celles qu'elles revêtiront un jour, & ſous leſquelles elles déploieront ces admirables Facultés dont elles ne nous donnent à préſent que de foibles indices? Le moindre des Etres microſcopiques devient ainſi à mes yeux un Etre preſque reſpectable: ma Raiſon ſe plait à percer cette écorce qui cache ſa véritable nature, & à contempler dans cet Etre, ſi chétif en apparence, les libéralités infinies de l'ETRE DES ETRES.

CHAPITRE VI.

Le Droit de la Nature.

L'Homme moral.

LORSQU'ON étudie la nature de l'Homme, on ne tarde pas à découvrir que cet Etre ſi excellent a des rapports de divers genres avec tous les Etres qui l'environnent.

DE ces rapports, comme d'une Source féconde, découle l'importante Théorie des Loix naturelles de l'Homme.

LES Loix naturelles ſont donc les réſultats des rapports que l'Homme ſoutient avec les divers Etres : (1) définition plus philoſophique que celles de la plupart des Juriſconſultes & des Moraliſtes.

L'HOMME parvient par ſa Raiſon à la connoiſſance de ces rapports divers. C'eſt en étudiant

(1) *Eſſai anal. ſur les Facultés de l'Ame.* §. 40, 272. Part. VIII de cette *Paling.*

ſa

sa propre nature & celle des Etres qui l'environnent, qu'il démèle les liaisons qu'il a avec ces Etres & que ces Etres ont avec lui.

CETTE connoissance est celle qu'il lui importe le plus d'acquérir, parce que c'est uniquement sur elle que repose son véritable bonheur.

CE seroit la chose la plus contraire à la Nature, que l'Homme pût être *véritablement* heureux en violant les Loix du Monde qu'il habite : c'est que ce sont ces Loix mêmes qui peuvent seules conserver & perfectionner son Etre.

L'HOMME assujetti à ces Loix par son CRE'ATEUR, aspireroit-il donc en insensé au privilege d'être intempérant impunément, & prétendroit-il changer les rapports établis entre son estomac & les alimens nécessaires à sa conservation ?

IL y a donc dans la Nature un Ordre préétabli, dont la fin est le plus grand bonheur possible des Etres sentans & des Etres intelligens.

L'ETRE intelligent & moral connoît cet ordre & s'y conforme. Il le connoît d'autant mieux

qu'il est plus intelligent. Il s'y conforme avec d'autant plus d'exactitude qu'il est plus moral.

La moralité consiste donc essentiellement dans la conformité des jugemens & des actions de l'Homme avec l'Ordre établi ou ce qui revient au même, avec l'Etat des Choses.

L'Etat des Choses est proprement leur nature particuliere & leurs relations.

L'Homme moral en usera donc à l'égard de chaque Etre relativement à la nature propre de cet Etre & à ses rapports.

L'Homme choqueroit donc la moralité s'il traitoit un Etre sentant comme un Etre insensible, un Animal comme un caillou.

Le Droit naturel, qui est le Systême des Loix de la Nature, s'étend donc à tous les Etres avec lesquels l'Homme a des rapports.

Ce Droit embrasse donc dans sa sphere les Substances inanimées comme les Substances animées. Il ne laisse aucune action de l'Homme dans une indétermination proprement dite. Il les régit toutes. Il ne regle pas moins la conduite de

l'Homme à l'égard d'un Atome vivant qu'à l'égard de son Semblable.

L'Homme vraiment moral tâchera donc de ne rien faire dont il ne puisse se rendre raison à lui-même. Toutes ses actions seront plus ou moins réfléchies. Moins l'Homme est intelligent & moral & plus il produit de ces actions qu'il lui plait de nommer *indifférentes*.

Concevons donc que plus un Etre intelligent est parfait, & moins il produit de ces actions qu'on peut nommer *indifférentes*. Il y a, sans doute, quelque part dans l'Univers des Etres intelligens si parfaits ; je dirai si réfléchis, que leurs moindres actions ont un but & le meilleur but.

Voila une foible esquisse d'un Droit de la Nature qui n'est pas précisément celui qu'on a coutume d'enseigner dans les Ecoles : mais pourquoi rester au-dessous de son Sujet, & limiter l'Etre de l'Homme, dont la sphere enveloppe la Nature entiere ?

Si ce *Droit* lie l'Homme aux moindres Substances, comme à lui-même & à ses Semblables, quelle multitude de liaisons n'établit-il point

entre l'Homme & son CRÉATEUR ! Combien ces liaisons annoncent-elles l'excellence de l'Homme & sa suprême élévation sur tous les Animaux !

L'HOMME, enrichi de la Connoissance des la Nature [2] & de celle de son DIVIN AUTEUR, puisera dans ces Connoissances sublimes des principes invariables de conduite qui dirigeront toutes ses actions au but le plus raisonnable & le plus noble.

L'HOMME, appellé par la prééminence de ses Facultés à dominer sur tous les Etres terrestres, ne violera point les Loix fondamentales de son Empire. Il respectera les droits & les privileges de chaque Etre. Il fera du bien à tous quand il ne sera forcé de faire du mal à aucun. Il ne sera jamais Tyran ; il sera toujours Monarque.

LE sceptre du Dominateur des Etres terres-

(2) CE que je dis ici de la Connoissance de la Nature, n'est point opposé à ce que j'ai dit dans les Parties XII & XIII, de l'imperfection & des bornes de cette Connoissance. J'ai montré à la fin de la Part. XIII, que notre Connoissance est proportionnée à nos vrais besoins, & j'ai indiqué quels sont ces besoins. Parce que nous ignorons beaucoup, il ne s'ensuit pas que nous n'en sachions point assez pour être heureux, c'est-à-dire, vertueux.

tres sera donc un sceptre de justice & d'équité. Il exercera en Monarque son droit de vie & de mort sur les Animaux. Il ne les fera point souffrir sans raison & abrégera leurs souffrances lorsqu'il sera obligé de les immoler à ses besoins, à sa sûreté ou à son instruction. Humàin & bienfaisant par principes autant que par sentiment, il adoucira leur servitude, modérera leur travail, soulagera leurs maux, & n'endurcira jamais son cœur à la voix touchante de la compassion. Il ne regardera point comme une action purement indifférente d'écraser un Moucheron qui ne lui fait & ne peut lui faire aucun mal. Comme il sait que ce Moucheron est un Etre sensible qui goûte à sa maniere les douceurs de l'existence, il ne le privera point de la vie par plaisir, par caprice ou sans réflexion : il respectera en lui la MAIN QUI l'a formé, & n'abusera point de sa supériorité sur un Etre que son souffle pourroit détruire.



CHAPITRE VII.

Suite du même sujet.

Du Droit de l'Homme sur les Animaux.

JE l'ai dit; l'Homme intelligent & moral se conforme à la nature & aux relations des Etres. Il ne les confond point quand il peut les distinguer, & il s'applique à les distinguer. Ainsi, dès que l'expérience & le raisonnement lui rendent probable que tel ou tel Etre est doué de Sentiment, il en agit à l'égard de cet Etre conformément aux rapports naturels que la Sensibilité met entre l'Homme & tous les Etres qui participent, comme lui, à cette noble prérogative. Il est Homme; tout ce qui respire peut intéresser son humanité. Il est un Etre moral; les jugemens de sa Raison éclairée sont pour lui des Loix, parce qu'ils sont les Résultats de la connoissance qu'il a de l'Ordre établi. Il est ainsi à lui même sa propre Loi: & quand il n'auroit point de SUPÉRIEUR, il n'en demeureroit pas moins soumis aux Loix de la Raison.

JE le disois encore; l'Homme moral ne se

permet que le moins d'actions indifférentes ou machinales qu'il est possible. Il agit le plus souvent en vue de quelque motif, & ce motif est toujours assorti à la noblesse de son être. La plupart de ses actions sont réfléchies, parce qu'il les compare sans cesse aux Loix de l'Ordre. Il ne se fait point une récréation de détruire des Etres organisés, il n'arrache pas une feuille, un brin d'Herbe sans quelque motif que sa Raison approuve. C'est ainsi apparemment qu'en usoit cet Etre si moral, l'estimable DES BILLETTES. „ Le Bien Public, l'Ordre, dit son illustre (1) „ Historien, toujours sacrifiés sans scrupule, „ & même violés par une mauvaise gloire, „ étoient pour lui des objets d'une passion vive „ & délicate. Il la portoit à tel point, & en „ même tems cette sorte de passion est si rare,

(1) FONTENELLE; Eloge de M. DES BILLETTES. Je ne puis laisser échapper cette occasion de payer à l'illustre Historiographe de l'Académie le tribut de reconnoissance que je lui dois & que j'aime à lui devoir. Ses excellens *Eloges* sont peut-être ce qui a le plus contribué à développer chez moi le goût des bonnes Choses, & à m'inspirer un desir vif de bien faire. C'est que les exemples disent plus que les préceptes, & qu'ils disent bien davantage encore quand ils sont présentés par un Peintre qui sait embellir & animer tout, mettre chaque Objet à sa place, & rendre avec art sa forme & ses couleurs. Ces Eloges inimitables ont été la lecture favorite de ma jeunesse & ils sont encore celle de mon âge viril.

„ qu'il eſt peut-être dangereux d'expoſer au
„ Public, que quand il paſſoit ſur les marches
„ du Pont-neuf, il en prenoit les bouts qui
„ étoient moins uſés, afin que le milieu qui
„ l'eſt toujours davantage, ne devînt pas trop
„ tôt un glacis." Un tel homme ne ſe jouoit point, ſans doute, de la Vie de l'innocent Moucheron. Combien ne ſeroit il pas à ſouhaiter, ajouterai-je avec l'Hiſtorien, que l'Ordre ou le Bien général fût toujours aimé avec la même ſuperſtition!

Les Animaux ſont des Livres admirables où le Grand Etre a raſſemblé les traits les plus frappans de sa souveraine Intelligence. L'Anatomiſte doit ouvrir ces Livres pour les étudier & connoître mieux ſa propre ſtructure: mais, s'il eſt doué de cette Senſibilité délicate & raiſonnée qui caractériſe l'Homme moral il ne s'imaginera point en les feuilletant qu'il feuillette une Ardoiſe. Jamais il ne multipliera les Victimes malheureuſes de ſon inſtruction & ne prolongera leurs ſouffrances au-delà du but le plus raiſonnable de ſes recherches. Jamais il n'oubliera un inſtant que tout ce qui eſt doué de vie & de ſenſibilité a droit à ſa commiſération.

Je propoſerai ici pour modele à tous les Ana-

tomiſtes, ce célebre Scrutateur de la Nature à la ſagacité & au burin duquel nous devons le merveilleux *Traité Anatomique* de la *Chenille*; (2) Ouvrage immortel dont nous n'avions pas même ſoupçonné la poſſibilité, & que je regarde comme la plus belle preuve de fait de l'Exiſtence d'une PREMIERE CAUSE INTELLIGENTE. Avec quel plaiſir & quel étonnement ne lit-on point ces mots à la page XIII de la Préface! " Comme je ne me ſuis propoſé de publier qu'un ſimple Traité d'Anatomie, l'on ne doit pas s'attendre à trouver ici de grands détails phyſiologiques; cette partie, ſi pleine d'incertitudes, pour être expoſée comme il faut, auroit exigé nombre d'expériences, que la répugnance que j'ai à faire ſouffrir les Animaux ne m'a pas permis de tenter; répugnance, qui eſt même allée ſi loin, que j'ai uſé de la plus grande épargne par rapport à mes Sujets, & que je ne crois point que tout ce Traité ait coûté la vie à plus de huit ou neuf Chenilles. Encore ai-je eu toujours ſoin de les noyer dans de l'eau avant que de les ouvrir." Si GELON *ſtipuloit pour l'Humanité* (3) quand il in-

(2) Voyez l'Art. XIV du *Tableau des Conſid.*

(3) MONTESQUIEU, *Eſprit des Loix.*

terdisoit aux Carthaginois vaincus les Sacrifices humains; LYONET stipuloit pour l'Animalité quand il traçoit ainsi les devoirs de l'Anatomiste en se peignant si naïvement lui-même.

CETTE qualité de l'Ame que nous nommons la *Sensibilité*, est un des plus puissans ressorts de l'Etre social. C'est elle qui rend à la Société universelle les services les plus prompts, les plus sûrs, les plus nécessaires. Elle dévance la réflexion, toujours un peu tardive, & supplée à propos à la lenteur de celle-ci.

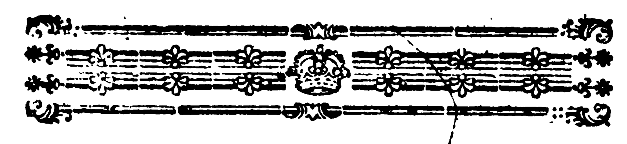
L'HOMME, de tous les Etres terrestres le plus social, a donc un grand intérêt à cultiver la Sensibilité, puisqu'elle fait partie de ce bel assortiment de qualités qui constitue l'Etre moral. Mais, il ne permettra point qu'elle dégénere en foiblesse & qu'elle dégrade son Etre.

L'HOMME risqueroit de corrompre bientôt ses mœurs s'il se familiarisoit trop avec les souffrances & le sang des Animaux. Cette vérité morale est si saillante qu'il seroit superflu de la développer : ceux qui sont chargés par état de diriger les Hommes ne la perdront jamais de vue. Je regarderois l'opinion de l'automatisme des Bêtes comme une sorte d'héréfie philosophique, qui

deviendroit dangereuse pour la Société si tous ses Membres en étoient fortement imbus. Mais, il n'est pas à craindre qu'une opinion qui fait violence au Sentiment & qui contredit sans cesse la voix de la Nature, puisse être généralement adoptée. CELUI qui a fait l'Homme pour dominer sur les Animaux, semble avoir voulu prévenir par cette voix secrete l'abus énorme de sa Puissance, & avoir ménagé aux malheureux Sujets un accès au cœur du Monarque, lorsqu'il est sur le point de devenir Despote.

SI mon hypothese est vraie, la SOUVERAINE BONTÉ auroit beaucoup plus fait encore pour ces innocentes Victimes des besoins toujours renaissans d'un Maître souvent dur & ingrat. ELLE leur auroit réservé les plus grands dédommagemens dans cet Etat futur dont la probabilité paroît accroître à mesure qu'on approfondit les considérations philosophiques sur lesquelles elle repose & que je me suis plu à exposer en détail dans cet E'crit. La bienveillance universelle me l'a dicté, & je m'estimerois heureux si j'avois réussi, au gré de mes desirs, à inspirer à tous mes Lecteurs cette bienveuillance.





SEIZIEME PARTIE.

IDÉES
SUR
L'E'TAT FUTUR DE L'HOMME.

CHAPITRE I.

Principes préliminaires sur la nature de l'Homme.

SI les Animaux paroissent appellés à jouir dans un autre état d'une perfection plus relevée, quelle ne doit pas être celle qui est réservée dans une autre Vie à cet Etre qui n'est Animal que par son Corps, & qui par son Intelligence touche aux NATURES SUPÉRIEURES !

L'HOMME est un Etre-mixte : il résulte de l'Union de deux Substances. L'espece particuliere de ces deux Substances, & si l'on veut encore, la maniere dont elles sont unies constituent la nature propre de cet Etre qui a reçu le nom d'*Homme*, & le distinguent de tous les autres Etres.

LES modifications (1) qui surviennent aux deux Substances par une suite des diverses circonstances où l'Etre se trouve placé, constituent le Caractere propre de chaque Individu de l'Humanité.

L'HOMME a donc son essence (2) comme tout ce qui est ou peut être. Il étoit de toute Eternité dans les Idées de l'ENTENDEMENT DIVIN ce qu'il a été lorsque la VOLONTÉ EF-

(1) CE mot exprime en général tous les changemens qui surviennent ou peuvent survenir à un Etre. Ainsi les différentes figures qu'un Corps revêt, sont différentes *modifications* de ce Corps. Il en est de même des idées de l'Ame; elles sont aussi des modifications de l'Ame.

(2) L'ESSENCE d'une chose est ce qui fait qu'elle est ce qu'elle est, ou si l'on veut, qu'elle nous paroît être ce qu'elle est. Ainsi, nous disons que l'*Etendue* & la *Solidité* constituent l'*Essence* du Corps; parce que le Corps nous paroît toujours *étendu* & *solide* & que nous ne saurions nous le représenter sans étendue & sans solidité.

FICACE l'a appellé de l'état de simple possible à l'Etre.

LES Essences sont immuables. Chaque Chose est ce qu'elle est. Si elle changeoit essentiellement, elle ne seroit plus cette Chose : elle seroit une autre Chose essentiellement différente.

L'ENTENDEMENT DIVIN est la Région éternelle des Essences. DIEU ne peut changer SES IDÉES, parce qu'il ne peut changer SA NATURE. Si les Essences dépendoient de SA VOLONTÉ, la même Chose pourroit être cette Chose & n'être pas cette Chose.

TOUT ce qui est ou qui pouvoit être existoit donc d'une maniere déterminée dans l'ENTENDEMENT DIVIN. L'Action par laquelle DIEU a actualisé les Possibles ne pouvoit rien changer aux déterminations essentielles & idéales (3) des Possibles.

(3) LES *déterminations idéales* d'un Etre sont ici ses Qualités essentielles, ses Attributs considérés dans les *idées* de l'ENTENDEMENT DIVIN. LEIBNITZ avoit dit; que l'ENTENDEMENT DIVIN étoit la *Région éternelle des Essences*; parce que tout ce qui existe existoit de toute éternité comme possible ou en idée dans l'ENTENDEMENT de DIEU. J'exprimerai cette vérité sublime en d'autres termes : le Plan entier de l'Univers existoit de toute éternité dans l'ENTENDE-

Il exiſtoit donc de toute éternité dans l'Entendement divin un certain Etre poſſible, dont les déterminations eſſentielles conſtituoient ce que nous nommons la Nature humaine.

Si, dans les idées de Dieu, cet Etre étoit appellé à durer; ſi ſon exiſtence ſe prolongeoit à l'infini au-delà du tombeau, ce ſeroit toujours eſſentiellement le même Etre qui dureroit ou cet Etre ſeroit détruit & un autre lui ſuccéderoit; ce qui ſeroit contre la ſuppoſition.

Afin donc que ce ſoit l'Homme & non un autre Etre qui dure, il faut que l'Homme conſerve ſa propre nature & tout ce qui le différencie eſſentiellement des autres Etres-mixtes.

Mais, l'Eſſence de l'Homme eſt ſuſceptible d'un nombre indéfini de modifications diverſes, & aucune de ces modifications ne peut changer l'Eſſence. Newton encore enfant étoit eſ-

ment du suprême Architecte. Toutes les Parties de l'Univers & juſqu'au moindre Atome étoient deſſinés dans ce Plan. Tous les changemens qui devoient ſurvenir aux différentes Pieces de ce Tout immenſe y avoient auſſi leurs Repréſentations. Chaque Etre y étoit figuré par ſes Caracteres propres; & l'Acte par lequel la souveraine Puissance a réaliſé ce Plan, eſt ce que nous nommons la Création.

ſentiellement le même Etre qui calcula depuis la route des Planetes.

De tous les Etres terreſtres l'Homme eſt incontestablement le plus perfectible. L'Hottentot paroît une Brute, Newton un Ange. L'Hottentot participe pourtant à la même Eſſence que Newton; & placé dans d'autres circonſtances, l'Hottentot auroit pu devenir lui-même un Newton.

Si la conſidération des Attributs divins & en particulier de la Bonté suprême fournit des raiſons plauſibles en faveur de la conſervation & du perfectionnement futurs des Animaux, (4) combien ces raiſons acquierent-elles plus de force quand on les applique à l'Homme, cet Etre intelligent, dont les Facultés éminentes ſont déja ſi développées ici-bas & ſuſceptibles d'un ſi grand accroiſſement; à l'Homme enfin, cet Etre moral qui a reçu des *Loix*, qui peut les connoître, les obſerver ou les violer!

Mais, puiſque cet Etre qui paroît ſi manifeſtement appellé à durer & à accroître en perfection

(4) On peut conſulter les trois premieres Parties de cette *Paling*. & la Part. XIV du même Ouvrage.

fection, est essentiellement un Etre-mixte, il faut que son Ame demeure unie à un Corps : si cela n'étoit point, ce ne seroit pas un *Etre-mixte*, ce ne seroit pas l'Homme qui dureroit & qui seroit perfectionné. La permanence de l'Ame ne seroit pas la permanence de l'Homme : l'Ame n'est pas tout l'Homme, le Corps ne l'est pas non plus : L'Homme résulte essentiellement de l'Union d'une certaine Ame à un certain Corps.

L'HOMME seroit-il décomposé à la Mort pour être récomposé ensuite ? L'Ame se sépareroit-elle entiérement du Corps (5) pour être unie ensuite à un autre Corps ? Comment concilieroit-on cette opinion commune avec le Dogme si philosophique & si sublime qui suppose que la VOLONTE' EFFICACE a créé tout & conserve tout par un Acte unique ? [6]

SI les observations les plus sûres & les mieux faites concourent à établir que cette VOLONTÉ ADORABLE a préformé les Etres organisés ; si nous découvrons à l'œil une préformation dans

[5] ON le croit communément & sans aucune preuve. Je reviendrai ailleurs à ceci.

(6) Consultez la Partie VI de cette *Paling.*

plusieurs Especes ; (7) n'est-il pas probable que l'Homme a été préformé de maniere que la mort ne détruit point son Etre & que son Ame ne cesse point d'être unie à un Corps organisé ?

COMMENT admettre en bonne Métaphysique des Actes successifs dans la VOLONTÉ IMMUABLE ? Comment supposer que cette VOLONTÉ qui a pu péordonner tout par un seul Acte, intervient sans cesse & immédiatement dans l'Espace & dans le Tems ? Crée-t-elle d'abord la Chenille, puis la Chrysalide, ensuite le Papillon ? Crée-t-elle à chaque instant de nouveaux Germes ? Infuse-t-elle à chaque instant de nouvelles Ames dans ces Germes ? En un mot ; la grande Machine du Monde ne va-t-elle qu'au doigt & à l'œil ?

SI un Artiste nous paroît d'autant plus in-

(7) LES observations des meilleurs Naturalistes prouvent que la Plante préexiste dans la graine, le Papillon dans la Chenille, le Poulet dans l'œuf, &c. Ceux qui desireront des détails sur ces faits intéressans pourront consulter les Chap. IX, X, XII du Tom. I des *Consid. sur les Corps org.* les Chap. VIII, IX, X, XI, XII de la Part. VII de la *Cont. de la Nat.* ainsi que les Chap. I, II, VI, VII, X, XI, XII, XIV de la Part. IX du même Ouvrage. Ils pourront se borner, s'ils le veulent, à parcourir ce *Tableau des Consid.* que j'ai inséré dans cette *Paling.* ou les Part. X & XI du même Livre.

telligent, qu'il a ſu faire une Machine qui ſe conſerve & ſe meut plus long-tems par elle-même ou par les ſeules forces de ſa méchanique, pourquoi refuſerions-nous à l'Ouvrage du SUPREME ARTISTE une prérogative qui annonceroit ſi hautement & ſa PUISSANCE & ſon INTELLIGENCE INFINIES ?

COMBIEN eſt-il évident que l'AUTEUR de l'Univers a pu exécuter un peu en grand pour l'Homme, ce qu'IL a exécuté ſi en petit pour le Papillon [8] & pour une multitude d'autres Etres organiſés, qu'IL a jugé à propos de faire paſſer par une ſuite de métamorphoſes apparentes, qui devoient les conduire à leur état de perfection terreſtre ?

COMBIEN eſt-il manifeſte que la SOUVERAINE PUISSANCE a pu unir dès le commencement l'Ame humaine à une Machine inviſible & indeſtructible par les Cauſes ſecondes & unir cette Machine à ce Corps groſſier ſur lequel ſeul la mort exerce ſon Empire !

SI l'on ne peut refuſer raiſonnablement de

(8) AVEC beaucoup de dextérité & d'attention l'on parvient à démêler dans la Chenille les Parties propres au Papillon, & même aſſez long-tems avant la métamorphoſe.

reconnoître la possibilité d'une telle préordination, je ne verrois pas pourquoi on préféreroit d'admettre que DIEU intervient immédiatement dans le tems qu'il crée un nouveau Corps organisé, pour remplacer celui que la mort détruit & conserver ainsi à l'Homme sa nature d'Etre-mixte.

IL ne suffiroit pas même que DIEU créât un nouveau Corps; il faudroit encore que le nouveau Cerveau qu'IL créeroit contînt les mêmes déterminations (9) qui constituoient dans l'ancien le Siege de la Personnalité; autrement ce ne seroit plus le même Etre qui seroit conservé ou restitué.

LA Personnalité tient essentiellement à la Mémoire: celle-ci tient au Cerveau ou à certaines déterminations que les fibres sensibles contractent & qu'elles conservent. Je crois l'avoir assez prouvé dans *l'Essai Analytique*, (10) & dans l'*Analyse abrégée* [11] de l'Ouvrage. Qu'on

(9) LES mêmes conditions *physiques* ou matérielles auxquelles la Mémoire a été attachée.

(10) Chap. VII; §. 57, Chap. XXII; §. 625, 626, 627, & suiv.

(11) Art. IX, X, XI, XV, XVI, XVII, XVIII. Il

prenne la peine de réfléchir un peu ſur ces preuves, & je me perſuade qu'on les trouvera ſolides. Je dois être dipenſé de reproduire ſans ceſſe les mêmes preuves : je puis ſuppoſer que mes Lecteurs ne les ont pas totalement oubliées.

Puis donc que la Mémoire tient au Cerveau & que ſans elle il n'y auroit point pour l'Homme de Perſonnalité, il eſt très-évident qu'afin que l'Homme conſerve ſa propre Perſonnalité ou le ſouvenir de ſes états paſſés, il faut, comme je le diſois, [12] qu'il intervienne l'un ou l'autre de ces trois moyens :

" Ou une action immédiate de Dieu ſur „ l'Ame ; je veux dire, une Révélation inté„ rieure :

" Ou la création d'un nouveau Corps dont le

ſuffiroit de ſavoir que certains accidens purement phyſiques affoibliſſent & détruiſent même la Mémoire, pour qu'on ne pût douter qu'elle ne dépende de l'état du Cerveau. Telle eſt ici-bas la condition de l'Homme, que l'altération des organes groſſiers trouble ou interrompt le Jeu de l'Inſtrument délié auquel l'Ame eſt immédiatement unie.

(12) Eſſai anal. §. 730.

„ Cerveau contiendroit des fibres propres à re-
„ tracer à l'Ame le souvenir dont il s'agit :

” Ou une telle préordination que le Cerveau
„ actuel en contînt un autre sur lequel le
„ premier fit des impressions durables, & qui fût
„ destiné à se développer dans une autre vie. „

Je laisse au Lecteur philosophe à choisir entre ces trois moyens : je m'assure, qu'il n'hésitera pas à préférer le dernier, parce qu'il lui paroîtra plus conforme à la marche de la Nature, qui prépare de loin toutes ses productions & les amene par un développement plus ou moins accéléré à leur état de perfection.

CHAPITRE II.

Considérations sur le Siege physique de la Personnalité & sur les organes du Sentiment.

Conséquence générale.

L'Ame humaine, unie à un Corps organisé, devoit recevoir par l'intervention ou à l'occasion de ce Corps une multitude d'impressions diver-

ses. Elle devoit sur-tout être avertie par quelque sentiment intérieur de ce qui se passeroit dans différentes parties de son Corps : comment auroit-elle pu autrement pourvoir à la conservation de celui-ci ?

Il falloit donc qu'il y eût dans les différentes parties du Corps des organes très-déliés & très-sensibles qui allassent rayonner dans le Cerveau, où lAme devoit être présente *à sa maniere*, (1) & qui l'avertissent de ce qui surviendroit à la partie à laquelle ils appartiendroient.

Les nerfs sont ces organes : on connoît leur délicatesse & leur sensibilité. On sait qu'ils tirent leur origine du Cerveau.

Il y a donc quelque part dans le Cerveau un Organe *universel*, qui réunit, en quelque sorte, toutes les impressions des différentes parties du Corps, & par le ministere duquel l'Ame agit ou paroît agir sur différentes parties du Corps.

(1) Je dis *à sa maniere*; parce que l'Ame étant immatérielle ne peut être présente à un lieu à la maniere d'un Corps. Il ne nous est point donné de pénétrer ce Mystere. Il doit nous suffire que l'existence de l'Ame soit prouvée par des Argumens solides.

Cet Organe universel est donc proprement le *Siege de l'Ame.*

Il est indifférent au Sujet qui nous occupe que le Siege de l'Ame soit dans le Corps *calleux*, dans la *Moëlle alongée* ou dans toute autre partie du Cerveau. Je le faisois remarquer dans l'Ecrit *sur le Rappel des Idées par les Mots :* (2) „ il est bien evident que tout le Cerveau n'est „ pas plus le Siege du Sentiment, que tout „ l'Oeil n'est le siege de la vision... Il importe „ fort peu à mes principes de déterminer pré- „ cisément quelle est la Partie du Cerveau qui „ constitue proprement le Siege de l'Ame. Il „ suffit d'admettre avec moi qu'il est dans le „ Cerveau un lieu où l'Ame reçoit les impres- „ sions de tous les Sens & où elle déploie son „ Activité. „

Quelle que soit donc la Partie du Cerveau que l'Anatomie envisage comme le Siege de l'Ame, il demeurera toujours très-probable que cette Partie qu'on peut voir & toucher n'est que l'extérieur, l'écorce ou l'enveloppe du véritable Siege de l'Ame. Les dernieres extrémités des filets nerveux, la maniere dont ces filets sont

(2) Voyez l'Ecrit intitulé *Essai d'Application des Principes psychologiques de l'Auteur.*

disposés & dont ils agissent dans cet Organe universel, ne sont pas des choses qui puissent tomber sous les Sens de l'Anatomiste & devenir l'objet de ses observations ou de ses expériences.

AINSI, cette Partie du Cerveau que l'Anatomie regarde comme le Siege de l'Ame, elle ne la connoît à peu près point, & il n'y a pas la moindre apparence qu'elle la connoisse jamais ici-bas. (3) C'est cette Partie qui pourroit renfermer le Germe de ce nouveau Corps destiné dès l'Origine des Choses à perfectionner toutes les Facultés de l'Homme dans une autre vie. C'est ce Germe enveloppé dans des tégumens périssables qui seroit le véritable Siege de l'Ame humaine, & qui constitueroit proprement ce qu'on peut nommer la *Personne* de l'Homme. Ce Corps grossier & terrestre, que nous voyons & que nous palpons, n'en seroit que l'étui, l'enveloppe ou la dépouille.

CE Germe, préformé pour un Etat futur, seroit impérissable ou indestructible par les Causes

(3) †† Consultez sur l'intéressante question du Siege de l'Ame la Note 5 que j'ai ajoutée à l'Ecrit intitulé *Suite du rappel des idées par les mots*, qui se trouve au-devant de cette *Palingénésie*.

qui operent la dissolution du Corps terrestre. Par combien de moyens divers & naturels l'AUTEUR de l'Homme n'a-t-IL pas pu rendre impérissable ce Germe de vie ? N'entrevoyons-nous pas assez clairement que la matiere dont ce Germe a pu être formé & l'art infini avec lequel elle a pu être organisée, sont des causes naturelles & suffisantes de conservation ?

LA célérité prodigieuse des pensées & des mouvemens de l'Ame, la célérité des mouvemens correspondans des organes & des membres paroissent indiquer que l'Instrument immédiat de la pensée & de l'action est composé d'une matiere dont la subtilité & la mobilité égalent tout ce que nous connoissons ou que nous concevons de plus subtil & de plus actif dans la Nature.

NOUS ne connoissons ou nous ne concevons rien de plus subtil ni de plus actif que l'Ether, le Feu élémentaire ou la Lumiere. Etoit-il impossible à l'AUTEUR de l'Homme de construire une machine organique avec les élémens de l'Ether ou de la Lumiere & d'unir pour toujours à cette Machine une Ame humaine ? Assurément aucun Philosophe ne sauroit disconvenir de la possibilité de la chose : sa probabilité re-

pose principalement, comme je viens de le dire, sur la célérité prodigieuse des opérations de l'Ame & sur celle des mouvemens correspondans du Corps.

Les impressions des Objets se propagent en un instant indivisible des extrémités du Corps au Cerveau par le ministere des nerfs. On a cru pendant long-tems que les nerfs vibroient (4) comme les cordes d'un Instrument de Musique, & on expliquoit par ces vibrations la propagation instantanée des impressions. Mais, l'aptitude à vibrer suppose l'élasticité, & on a reconnu que les nerfs ne sont point élastiques. Il y a plus; il est prouvé que tous les Corps organisés sont gélatineux avant que d'être solides: les Arbres les plus durs, les os les plus pierreux n'ont été d'abord qu'un peu de gelée épaissie: on conçoit même un tems où ils pouvoient être presque fluides. Quantité d'Animaux restent purement gélatineux pendant toute leur vie: les Polypes de différentes Classes en sont des exemples, & tous ces Polypes sont d'une sensibilité exquise. Comment admettre des cordes élastiques dans des Animaux si mols?

(4) C'est-à-dire, faisoient des vibrations ou exécutoient des mouvemens analogues à ceux d'un Pendule, mais incomparablement plus prompts.

Puis donc que les nerfs ne ſont point élaſtiques & qu'il eſt des Animaux qui ſont toujours d'une molleſſe extrême, il faut que la propagation inſtantanée des impreſſions s'opere par l'intervention d'un fluide extrêmement ſubtil & actif, qui réſide dans les nerfs & qui concoure avec eux à la production de tous les phénomenes de la Senſibilité & de l'Activité de l'Animal.

C'est ce fluide qui a reçu le nom de *fluide nerveux* ou d'*eſprits-animaux* & que le Cerveau eſt deſtiné à ſéparer de la maſſe des humeurs.

Je le diſois d'après mon illuſtre Ami, le Pline (5) de la Suiſſe: " le Cerveau du Poulet „ n'eſt le huitieme jour qu'une eau tranſparente „ & ſans doute organiſée. Cependant le Fœtus „ gouverne déja ſes membres; preuve nou„ velle & bien ſenſible de l'exiſtence des eſ„ prits-animaux; car comment ſuppoſer des „ cordes élaſtiques [6] dans une Eau tranſ„ parente? „

(5) M. de Haller, *Conſid. ſur les Corps org.* Article CXLIII.

(6) C'eſt-à-dire, qui ſont capables de reſſort. Un Corps eſt dit *élaſtique*, lorſque ployé ou courbé, il ſe redreſſe ſubitement dès qu'on l'abandonne à lui-même.

Divers phénomenes de l'Homme & des Animaux ont paru indiquer que les esprits-animaux avoient quelque analogie avec le fluide électrique (7) ou la Lumiere: c'est au moins l'opinion d'habiles Physiciens. Ils ont cru appercevoir dans l'Homme & dans plusieurs Animaux des particularités remarquables, qu'ils ont regardées comme des signes non-équivoques de l'analogie des Esprits-animaux avec la matiere électrique.

Je n'entrerai pas dans cette discussion; elle

(7) L'ELECTRICITE' est cette Propriété commune à un très-grand nombre de Corps, en particulier, au Verre & aux Résines, en vertu de laquelle, frottés ou chauffés, ils attirent & repoussent alternativement les corps légers placés dans leur voisinage. Cette Propriété qui a tant occupé les Physiciens depuis 30 ans, & qui leur a offert des phénomenes si surprenans & si variés, paroît résider dans un fluide très-subtil qui a reçu le nom de *fluide électrique*, & que le frottement ou la chaleur met en action & chasse des pores des Corps où il étoit logé. Ce fluide se manifeste dans certaines expériences sous les différentes formes d'Aigrettes lumineuses, d'étincelles, de dards enflammés, &c. Il avoit été réservé à notre Siecle de découvrir l'analogie de ce fluide avec la matiere du Tonnerre, & nos Physiciens sont devenus de nouveaux PROMÉTHÉES. † † Consultez sur ceci la Note 7 du Chap. XIII, Part. V de la *Contempl.* Consultez encore sur l'Electricité *animale* la Note 5 du même Chapitre. Vous y verrez les merveilles que présentent en ce genre la Torpille & l'Anguille de Surinam.

feroit affez inutile & me conduiroit trop loin. Il doit me fuffire d'avoir indiqué les raifons principales qui rendent très-probables l'exiftence, la fubtilité & l'énergie des efprits-animaux. Ce font ces Efprits qui établiffent un commerce continuel & réciproque entre le Siege de l'Ame & les différentes Parties du Corps.

Les nerfs eux-mêmes interviennent fans doute dans ce Commerce. Nous ne favons point comment ils fe terminent dans le Cerveau. Nous ne connoiffons point comment font faites leurs extrémités les plus déliées: la matiere dont elles font formées pourroit être d'une fubtilité dont nous n'avons point d'idées, & proportionnée à celle de cette matiere dont je fuppofe que le véritable Siege de l'Ame eft compofé.

Quoiqu'il en foit; il demeure toujours certain que nous n'avons des idées fenfibles que par l'intervention des Sens, & que la Faculté qui conferve ces idées & qui les retrace à l'Ame, tient effentiellement à l'organifation du Cerveau; puifque lorfque cette organifation s'altere ces idées ne fe retracent plus ou ne fe retracent qu'imparfaitement.

Si donc l'Homme doit conferver fa Perfon-

nalité dans un autre Etat ; si cette Personnalité dépend essentiellement de la Mémoire ; si celle-ci ne dépend pas moins des déterminations que les Objets impriment aux fibres sensibles & qu'elles retiennent ; il faut que les fibres qui composent le véritable Siege de l'Ame participent à ces déterminations, qu'elles y soient durables, & qu'elles lient l'Etat futur de l'Homme à son Etat passé.

Si l'on n'admet pas cette supposition philosophique, il faudra admettre, comme je le remarquois, que DIEU créera un nouveau Corps pour conserver à l'Homme sa propre Personnalité ou qu'IL se révélera immédiatement à l'Ame. [8]

[8] JE le disois Part. VII, Chap. VII : " je ne vois „ que mon hypothese qui puisse expliquer physiquement ou „ sans aucune intervention miraculeuse, la conservation de la „ Personnalité ou de cette conscience qui rend l'Homme susceptible de récompenses & de châtimens. Je suis néanmoins „ bien éloigné de penser que mon hypothese satisfasse à toutes „ les difficultés : mais j'ose dire qu'elle me paroît satisfaire „ au moins aux principales : par exemple, à celles qu'on „ tire de la dispersion des particules constituantes du Corps „ par sa destruction ; de la volatilisation de ces particules, „ de leur introduction dans d'autres Corps, soit végétaux, „ soit animaux ; de leur association à ces Corps ; des Antropophages, &c, &c. „

CHAPITRE III.

De la question si l'Homme peut s'assurer par les seules Lumieres de sa Raison de la certitude d'un Etat futur.

TELS sont très-en raccourci les principes & les conjectures que la Raison peut fournir sur l'Etat futur de l'Homme & sur la liaison de cet Etat avec celui qui le précede. Mais, ce ne sont là encore que de simples probabilités ou tout

On auroit bien peu médité cette hypothese sur la *Résurrection*, si l'on m'objectoit, comme on l'a fait; que si une fievre chaude dérange ou détruit même les fonctions du Siege de l'Ame; la mort doit y occasioner de bien plus grands désordres. Comment n'a-t-on pas apperçu que je pourrois tourner la même objection contre l'Ame elle-même? N'est-il pas reconnu qu'elle suit à-peu-près les progrès du perfectionnement & de la dégradation du Corps auquel elle est maintenant unie? Ne répondroit-on pas à l'objection, comme on l'a fait cent fois, que cette dépendance de l'Ame n'est dûe qu'à son Union actuelle avec le Corps? J'applique la même réponse à l'union du Cerveau grossier à ce Corps éthéré que je regarde comme le véritable Siege de l'Ame. Je voudrois qu'on fût moins empressé à chercher des objections contre une hypothese, qu'à étudier cette hypothese & à juger de l'enchaînement des principes sur lesquels elle est fondée. Il est pour l'ordinaire assez facile de trouver des objections; il l'est souvent assez peu de saisir l'ensemble d'un systême.

tout au plus de grandes vraisemblances : peut-on présumer qu'un jour la Raison poussera beaucoup plus loin, & qu'elle parviendra enfin par ses seules forces à s'assurer de la certitude de cet Etat futur réservé au premier des Etres terrestres?

Nous avons deux manieres naturelles de connoître ; l'intuitive & la réfléchie.

La Connoissance intuitive est celle que nous acquérons par les Sens & par les divers Instrumens qui suppléent à la foiblesse de nos Sens.

La Connoissance réfléchie est celle que nous acquérons par les comparaisons que nous formons entre nos idées sensibles & par les résultats que nous déduisons de ces comparaisons.

Pour que notre connoissance intuitive pût nous conduire à la certitude sur cet Etat futur réservé à l'Homme, il faudroit que nos Sens ou nos instrumens nous démontrassent dans le Cerveau une Préorganisation manifestement & directement relative à cet Etat : il faudroit que nous pussions contempler dans le Cerveau de l'Homme le Germe d'un nouveau Corps, comme le Naturaliste contemple dans la Chenille le Germe du Papillon.

MAIS, si ce Germe du Corps futur existe déja dans le corps visible ; si ce Germe est destiné à soustraire la véritable Personne de l'Homme à l'action des causes qui en détruisent l'enveloppe ou le masque, il est bien évident que ce Germe doit être formé d'une matiere prodigieusement déliée, & telle à peu près que celle de l'Ether ou de la Lumiere.

OR, est-il le moins du monde probable que nos instrumens seront un jour assez perfectionnés pour mettre sous nos yeux un corps organisé formé des élémens de l'Ether ou de ceux de la Lumiere? (1)

NOTRE connoissance réfléchie dérive essentiellement de notre connoissance intuitive : c'est toujours sur des idées purement sensibles que notre Esprit opere lorsqu'il s'éleve aux notions les plus abstraites. Je l'ai montré très en détail dans les Chapitres XV & XVI de l'*Essai analytique*. Si donc notre connoissance intuitive ne peut nous conduire à la certitude sur l'Etat futur de l'Homme, comment notre Connoissance réfléchie nous y conduiroit-elle? La Raison

(1) JE prie mon Lecteur de consulter ici ce que j'ai exposé dans les Parties XII & XIII sur l'imperfection & les bornes naturelles de nos Connoissances.

tireroit-elle une conclusion certaine de prémisses (2) probables?

Si nous faisons abstraction du Corps pour nous en tenir à l'Ame seule, la chose n'en demeurera pas moins évidente: une Substance simple pourroit-elle jamais devenir l'objet immédiat de notre Connoissance intuitive? L'Ame peut-elle se voir & se palper elle-même? Le sentiment intime qu'elle a de son Moi n'est pas une Connoissance intuitive ou directe qu'elle ait d'elle même ou de son Moi: elle n'acquiert la *conscience* [3] métaphysique ou l'*apperception* de son être, que par ce retour qu'elle fait sur elle-même lorsqu'elle éprouve quelque perception, & c'est ainsi qu'elle sait qu'elle existe. Je le disois ailleurs? (4) " comment acquérons-„ nous le sentiment de notre propre existence?

(2) En Logique on nomme *prémisses*, les deux premieres propositions d'un Raisonnement sur lesquelles est fondée une troisieme proposition qu'on nomme la *conclusion*. Cette derniere proposition ne peut donc être certaine quand les deux autres ne sont que probables.

[3] Cette *conscience* est très-différente de la *conscience* en Morale. La *conscience* en Métaphysique est ce sentiment qui assure l'Ame que c'est elle-même qui éprouve telle ou telle sensation.

[4] *Analyse abrégée*, Art. I.

„ n'eſt-ce pas en réfléchiſſant ſur nos propres „ ſenſations? ou du moins nos premieres ſenſations ne ſont-elles pas liées eſſentiellement „ à ce ſentiment qu'a toujours notre Ame que „ c'eſt elle qui les éprouve, & ce ſentiment eſt-„ il autre choſe que celui de ſon exiſtence? „

NOTRE Connoiſſance réfléchie nous démontre très-bien qu'une Subſtance ſimple ne peut périr comme une Subſtance compoſée: mais, notre Connoiſſance réfléchie peut-elle nous démontrer rigoureuſement que l'Ame ne périſſe point à la mort ou qu'il n'y ait point pour l'Ame une maniere de ceſſer d'être ou de ſentir qui lui ſoit propre? Une pareille démonſtration n'exigeroit-elle pas une Connoiſſance parfaite de la nature intime de l'Ame & de ſes rapports à l'*Union*. (5)

NOTRE Connoiſſance réfléchie nous montre très-clairement que l'exercice & le développement de toutes les Facultés de l'Ame-humaine dépendant plus ou moins de l'organiſation, & cette vérité philoſophique eſt encore à divers égards du reſſort de notre Connoiſſance intuitive: car nos Sens & nos inſtrumens nous découvrent beaucoup de choſes purement phyſi-

[5] Son *Union* avec le Corps.

ques, qui ont une grande influence ſur les opérations de l'Ame.

Nous ne ſavons point du tout ce que l'Ame humaine eſt en ſoi ou ce qu'elle eſt en qualité d'Eſprit pur. Nous ne la connoiſſons un peu que par les principaux effets de ſon union avec le Corps. C'eſt plutôt l'Homme que nous obſervons que l'Ame humaine. Mais, nous déduiſons légitimement de l'obſervation des phénomenes de l'Homme l'exiſtence de la Subſtance ſpirituelle qui oncourt avec la Subſtance matérielle à la production de ces phénomenes. [6]

[6] VOICI comment j'eſſayois de prouver la *ſimplicité* de l'Ame dans la Préface de l'*Eſſai analytique*. Ceux qui ont cru appercevoir dans ce Livre une teinte de Matérialiſme, n'avoient ſûrement pas donné aſſez d'attention à cet endroit de la Préface & à pluſieurs autres endroits de l'Ouvrage où j'établiſſois l'immatérialité de l'Ame. Ils avoient jugé trop légérement d'un Livre qui demandoit à être médité.

" Nous avons le Sentiment diſtinct de pluſieurs impreſ-
» ſions ſimultanées, & ce Sentiment eſt toujours un & ſimple.
» Comment concilier la ſimplicité & la clarté de ce Senti-
» ment avec l'Etendue & avec la Mobilité? Ces deux Ob-
» jets que je vois diſtinctement agiſſent ſur deux points dif-
» férens de mon *Senſorium* ou du *Siege* de mon Ame. Le
» point qui reçoit l'action de l'un n'eſt pas le point qui re-
» çoit l'action de l'autre; car les parties de l'Etendue ſont
» diſtinctes les unes des autres : l'Etendue ne peut donc avoir
» le Sentiment un & ſimple de deux choſes diſtinctes. Je

AINSI, l'Ame humaine eſt, en quelque ſorte, un Etre relatif à un autre Etre auquel elle

„ compare deux objets ; & de cette comparaiſon il naît en „ moi une troiſieme perception encore diſtincte des deux „ autres : c'eſt donc un troiſieme point de mon *Senſorium* „ qui eſt affecté ; & j'ai de même le Sentiment un & ſimple „ de ces trois impreſſions ſimultanées. L'Etendue matérielle „ ne compare donc pas ; car le point où tomberoit la com- „ paraiſon ſeroit toujours très-diſtinct de ceux que les Objets „ comparés affecteroient. Il ne pourroit donc en réſulter un „ Sentiment unique ; un *Moi*. Mais les Objets n'agiſſent ſur „ l'Organe que par impulſion : deux Objets qui l'affectent „ à la fois y excitent donc à la fois deux impulſions diſtinctes. „ Un Corps qui reçoit à la fois deux mouvemens différens ſe „ prête à l'impreſſion de tous deux, & prend un mouvement „ compoſé, qui eſt ainſi le produit des deux impulſions, „ ſans être ni l'une ni l'autre de ces impulſions en particulier. „ Le Sentiment clair de ces deux impreſſions ne peut donc ré- „ ſulter de ce mouvement. Le ſentiment du Moi ne réſide donc „ pas dans la Subſtance matérielle.

„ C'eſt ainſi que nous ſommes conduits à admettre qu'il eſt „ en nous quelque choſe qui n'eſt pas Matiere, & à qui ap- „ partiennent le Sentiment & la Penſée. Nous nommons cette „ choſe une *Ame*, & nous diſons que l'Ame eſt une Subſ- „ tance *immatérielle* pour déſigner l'oppoſition que nous re- „ marquons entre ſes Facultés & les Propriétés de la Subſ- „ tance *matérielle*. Ces deux Subſtances ne nous offrent rien „ de commun ; & pourtant elles ſont unies, & l'Homme ré- „ ſulte de leur union. „

Et en finiſſant cette Préface j'ajoutois : " ce n'eſt point „ parce que je crois l'Ame un Etre plus excellent que la „ Matiere que j'attribue une Ame à l'Homme : c'eſt unique- „ ment parce que je ne puis attribuer à la Matiere tous les „ phénomenes de l'Homme. „

devoit être unie. Cette union, incompréhensible pour nous, a ses Loix & n'est point arbitraire.

Si ces Loix n'avoient pas eu leur fondement dans la nature des deux Substances, comment la SOUVERAINE LIBERTÉ auroit-ELLE pu intervenir dans la Création de l'Homme? [7] La SAGESSE agiroit-ELLE sans motifs, & puiseroit-ELLE ces motifs ailleurs que dans les idées qu'ELLE a de la nature intime des Etres?

NOTRE Connoissance intuitive & notre Connoissance réfléchie ne peuvent donc nous fournir aucune preuve démonstrative de la certitude d'un Etat futur réservé à l'Homme. Je parle des preuves tirées de la nature même de cet Etre. Mais, la Raison qui fait apprécier les vraisemblances en trouve ici qu'elle juge d'une grande force & sur lesquelles elle aime à insister.

Si la Raison essayoit de déduire de la considération des PERFECTIONS de DIEU, & en particulier de SA JUSTICE & de SA BONTÉ, des conséquences en faveur d'un Etat futur de l'Hom-

(7) CECI ne sauroit être entendu que par ceux qui ont lu & médité le §. 119 de l'*Essai anal.*

me ; je dis que ces conséquences ne seroient encore que probables : c'est que la Raison ne peut embrasser le Systême entier de l'Univers, & qu'il seroit *possible* que ce Systême renfermât des Choses qui s'opposassent à la permanence de l'Homme : c'est encore que la Raison ne peut être parfaitement sûre de connoître exactement ce que la JUSTICE & la BONTÉ sont dans l'ETRE SUPREME.

Je ne développerai pas actuellement ces propositions : ceux qui ont réfléchi mûrement sur cet important Sujet & qui savent juger de ce que la Lumiere naturelle peut ou ne peut pas, me comprennent assez, & c'est à eux seuls que je m'adresse.



CHAPITRE IV.

Continuation du même Sujet.

Réflexions sur les bornes naturelles de notre Connoissance relativement à l'Etat futur de l'Homme.

ON se tromperoit beaucoup & on me feroit le plus grand tort si l'on pensoit que j'ai des-

ſein d'affoiblir ici les preuves que la Raiſon nous donne de l'exiſtence d'une autre Vie. Je veux ſimplement faire ſentir fortement que ces preuves, quoique très-fortes, ne ſauroient nous conduire dans cette matiere à ce qu'on nomme en bonne Logique la *certitude morale*. Qui eſt plus diſpoſé que je le ſuis à ſaiſir & à faire valoir ces belles preuves, moi qui ai oſé en employer quelques-unes pour eſſayer de montrer qu'il n'eſt pas improbable que les Animaux mêmes ſoient appellés à une autre Économie! [1]

JE dirai plus; ces préſomptions en faveur d'une E'conomie future des Animaux rendent plus frappantes encore les preuves que la Raiſon nous donne d'un Etat futur de l'Homme. Si le Plan de la SAGESSE DIVINE embraſſe juſqu'à la reſtitution & au perfectionnement futurs du Vermiſſeau, que ne doit-il point renfermer pour cet Etre qui domine avec tant de ſupériorité & de grandeur ſur tous les Animaux!

SUPPOSONS qu'il nous fût permis de voir juſqu'au fond dans la tête d'un Animal & d'y démêler nettement les élémens de ce nouveau Corps dont nous concevons ſi clairement la poſſibilité;

(1) Part. I, II, III, XIV.

ſuppoſons que nous découvriſſions diſtinctement dans ce nouveau Corps bien des choſes qni ne nous paruſſent point du tout relatives à l'Economie préſente de l'Animal ni à l'Etat préſent de notre Globe; ne ſerions-nous pas très-fondés à en déduire la certitude ou au moins la très-grande probabilité d'un Etat futur de l'Animal? & ce grand accroiſſement de probabilité à l'égard de l'Animal n'en ſeroit-il pas un plus conſidérable encore en faveur de l'Etat futur de l'Homme?

Nous aurions donc ou à peu près cette certitude morale qui nous manque & que nous deſirons, ſi notre Connoiſſance intuitive pouvoit percer le fond de l'organiſation de notre Etre & nous manifeſter clairement ſes Rapports divers à un Etat futur. Mais, n'eſt-il pas évident que dans l'Etat préſent des Choſes, notre Connoiſſance intuitive ne ſauroit pénétrer juſques-là? Afin donc que notre maniere naturelle de connoître par intuition [2] pût nous dévoiler ce grand myſtere, il ſeroit néceſſaire que nous acquiſſions de nouveaux Organes ou de nouvelles Facultés. Et ſi notre Connoiſſance intuitive changeoit à un tel point, nous ne ſe-

[2] Par le miniſtere des Sens.

rions plus précisément ces mêmes Hommes que DIEU a voulu placer sur la Terre ; nous serions des Etres fort supérieurs, & nous cesserions d'être en rapport avec l'Etat actuel de notre Globe. Je suis encore obligé de renvoyer ici à ce que j'ai dit des bornes naturelles de nos Connoissances dans la Partie XIII de cet Ouvrage.

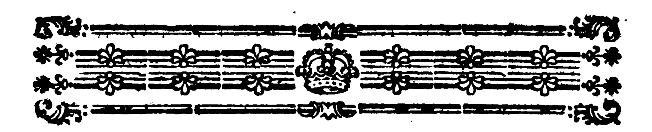
L'AUTEUR de notre Etre ne pouvoit-IL donc nous donner cette certitude morale, le grand objet de nos plus chers desirs, sans changer notre Constitution présente? La SUPREME SAGESSE auroit-ELLE manqué de moyens pour nous apprendre ce que nous avons tant d'intérêt à savoir & à savoir avec certitude? Je conçois facilement qu'ELLE a pu laisser ignorer aux Animaux leur Destination future : ils n'auroient plus été des Animaux s'ils avoient connu ou simplement soupçonné cette Destination : ils auroient été des Etres d'un ordre plus relevé, & le Plan de la SAGESSE exigeoit qu'il y eût sur la Terre des Etres vivans qui fussent bornés aux pures sensations & qui ne pussent s'élever aux notions abstraites.

MAIS, l'Homme, cet Etre intelligent & moral, étoit fait pour porter ses regards au-delà du tems, pour s'élever jusqu'à l'ETRE des ETRES

& y puiser les plus hautes espérances. La SAGESSE ne pouvoit-ELLE SE prêter aux efforts & aux desirs les plus nobles de la Raison humaine, & suppléer par quelque moyen à la foiblesse de ses Lumieres? Ne pouvoit-elle faire tomber sur l'Homme mortel un rayon de cette LUMIERE CÉLESTE qui éclaire les INTELLIGENCES SUPÉRIEURES?

CETTE belle recherche, la plus importante de toutes celles qui peuvent occuper un Philosophe, sera l'objet des Parties suivantes.





DIX-SEPTIEME PARTIE.



SUITE DES IDÉES *SUR* L'ETAT FUTUR DE L'HOMME.

RECHERCHES SUR LE CHRISTIANISME.

LES MIRACLES.

CHAPITRE I.

Introduction aux Recherches sur le CHRISTIANISME.

IL me semble que j'ai assez prouvé dans la Partie précédente, que notre Connoissance naturelle ne sauroit nous conduire à la certitude

morale ſur l'Etat futur de l'Homme. C'eſt toujours en vertu du rapport ou de la proportion d'un Objet avec nos Facultés que nous parvenons à ſaiſir cet Objet & à opérer ſur les idées qu'il fait naître. Si cette proportion n'exiſte point, l'Objet eſt hors de la ſphere de nos Facultés, & il ne ſauroit parvenir naturellement à notre connoiſſance. Si l'Objet ne ſoutient avec nos Facultés que des rapports éloignés ou indirects, nous ne ſaurions acquérir de cet Objet qu'une connoiſſance plus ou moins *probable* : elle ſera d'autant plus probable que les rapports ſeront moins éloignés ou moins indirects. Il faut toujours pour appercevoir un Objet qu'il y ait une certaine proportion entre la lumiere qu'il réfléchit & l'Oeil qui raſſemble cette lumiere.

MAINTENANT je me demande à moi-même, ſi ſans changer les Facultés de l'Homme, il étoit impoſſible à l'AUTEUR de l'Homme de lui donner une Certitude morale de ſa deſtination future?

JE reconnois d'abord que je ſerois de la plus abſurde témérité ſi je décidois de l'impoſſibilité de la choſe; car il ſeroit de la plus grande abſurdité qu'un Etre auſſi borné, auſſi chétif que

je le suis osât prononcer sur ce que la PUISSANCE ABSOLUE peut ou ne peut pas.

MAIS, jusqu'ici je n'ai fait proprement que supposer l'Existence de ce PREMIER ETRE auquel j'attribue la création de l'Univers. Il s'agit à présent de me convaincre moi-même de cette Existence, puisque c'est sur elle que repose essentiellement tout ce que je puis affirmer de la Destination de l'Homme. Je ne crains point de m'engager dans cette haute recherche : si ce GRAND ETRE que je suppose existe en effet ; si je suis SON Ouvrage ; s'IL veut mon bonheur, comment douterois-je qu'IL ne m'ait donné des moyens de m'assurer de SON Existence ? comment présumerois-je que la plus importante & la plus consolante de toutes les vérités ne soit point susceptible de preuve ? Je suis doué de Raison : par elle je parviens à la connoissance des Choses, & par elle je communique cette connoissance à mes Semblables. Cette Raison, qui me donne tant de supériorité sur tous les Animaux, est apparemment le moyen que l'AUTEUR de mon Etre m'a fourni pour m'élever jusqu'à LUI & me convaincre qu'IL existe. Je vais donc appliquer ma Raison à l'examen de cette grande & sublime Vérité, dont toutes les Vérités que je connois découlent comme de leur premier principe.

CHAPITRE II.

DIEU CRÉATEUR ET LÉGISLATEUR.

Preuves de l'existence de cet ETRE SUPREME.

DE toutes les vérités la plus évidente pour moi est que j'existe. Si donc je ne puis révoquer en doute ma propre existence, je puis affirmer que quelque Chose existe.

JE n'ai pas la même certitude qu'il existe hors de moi un Univers précisément tel que celui dont j'ai les idées: mais, j'ai la certitude la plus parfaite de l'existence de mes idées, des différences qui sont entr'elles & de l'ordre dans lequel elles se présentent à moi. Je ne suis même certain que j'existe que parce que j'ai des idées ou que je pense.

AINSI, soit qu'il existe hors de moi un Univers tel que celui dont j'ai les idées, soit que cet Univers n'ait qu'une existence purement idéale ou qu'il n'existe que dans mes propres idées, je suis toujours assuré que certaines choses

existent

existent & qu'il est un certain ordre entre ces Choses.

TOUT ce qui existe doit avoir une raison pourquoi il existe & pourquoi il existe d'une maniere plutôt que d'une autre. Ceci revient à dire que je suis constitué de façon que je ne puis concevoir que le néant produise quelque chose. Si donc je me représente un tems où rien n'existoit, il me sera impossible de concevoir que quelque chose ait pu commencer d'être.

IL y a donc une raison pourquoi je suis & pourquoi je suis d'une maniere plutôt que d'une autre.

CETTE raison est en moi ou hors de moi. Si elle est en moi, j'existe par la seule force de ma nature. J'ai donc toujours été & je ne puis cesser d'être : car s'il y avoit eu un tems où je n'étois point, je n'aurois jamais pu commencer d'être. Je ne puis donc cesser d'être, puisque si j'ai en moi la raison de mon existence, ma nature est d'exister.

SI, au contraire, la raison de mon existence est hors de moi, je n'existe point par la seule force de ma nature ; j'ai commencé d'être &

je puis cesser d'être. La Cause de mon existence aura donc existé avant moi; car la Cause est antérieure à l'effet.

Un Etre qui existe par sa propre nature ou dont l'Essence est d'exister, est un Etre qui existe *nécessairement*. La non-existence d'un tel Etre seroit donc une contradiction.

Un Etre qui existe *nécessairement*, est donc un Etre qui ne peut pas ne point exister ni exister autrement.

La Métaphysique définit, en effet, *le nécessaire, ce qui est & qui ne peut pas ne point être ni être autrement*: ce qu'elle rend en d'autres termes quand elle dit; que le *Nécessaire* est *ce dont le contraire implique contradiction ou est impossible en soi.*

Le *nécessaire* est donc tel par sa propre nature: il n'est déterminable que d'une seule maniere: il est essentiellement tout ce qu'il est. Si le nécessaire étoit déterminable de plusieurs manieres, aucune de ces manieres ne lui seroit essentielle: il pourroit donc changer de maniere d'être: il n'impliqueroit donc plus contradiction qu'il pût être autrement: il ne seroit donc plus

le *néceſſaire* rigoureux ou *métaphyſique*, ſuivant la définition du terme.

Ainsi, dans la rigueur métaphyſique il ne ſuffit point pour qu'un Etre ſoit *néceſſaire*, qu'il ne change point ; il faut encore qu'il ne puiſſe changer : il ne ſuffit point que les Attributs de cet Etre demeurent conſtamment les mêmes ; il faut encore que la nature d'un tel Etre exclue par elle-même juſqu'à la poſſibilité du changement de ſes Attributs. Un Etre qui ne changeroit jamais, mais qui pourroit toujours changer ne ſeroit donc pas un Etre *néceſſaire* au ſens métaphyſique.

Tout Etre exiſte d'une maniere déterminée : il eſt ce qu'il eſt. La même Choſe ne peut pas être & n'être pas en même tems ; être à la fois de pluſieurs manieres différentes.

L'Etre *néceſſaire* exiſte donc d'une maniere déterminée : & parce que ſa maniere déterminée d'exiſter eſt inſéparable de ſon exiſtence, ſa maniere déterminée d'exiſter eſt auſſi néceſſaire que ſon exiſtence. Il eſt donc *eſſentiellement* ce qu'il eſt, puiſque s'il pouvoit être autrement, il ne ſeroit pas *néceſſaire*.

Ceci eſt d'une évidence parfaite : l'Etre dont l'*Eſſence* eſt d'exiſter, exiſte avec certaines déterminations ou certains Attributs qui conſtituent ſa nature ou en vertu deſquels il eſt ce qu'il eſt. Or; puiſque ces déterminations ou ces Attributs conſtituent l'Eſſence de cet Etre, & que cette Eſſence eſt d'exiſter; il s'enſuit que les déterminations ou les Attributs de cet Etre ne peuvent changer; car ils ſont cet Etre lui-même. Les déterminations ou les Attributs de l'Etre *néceſſaire* ſont donc *immuables.*

Ainsi, je nomme *contingent* tout Etre qui *peut exiſter ou ne pas exiſter ou qui peut exiſter d'une autre maniere.*

J'ai la plus parfaite certitude que je change à chaque inſtant. L'état où j'étois il n'y a qu'un moment n'eſt plus celui où je ſuis dans le moment préſent. La raiſon de mon exiſtence n'eſt donc pas en moi; je n'exiſte donc pas par ma propre nature; je ne ſuis donc pas un Etre *néceſſaire*; mes déterminations ſont variables; j'ai un ſentiment très-clair des changemens qui me ſurviennent: je ſuis donc un Etre *contingent.*

Si j'applique ce raiſonnement à l'Univers, tel que je le conçois hors de moi, j'aurai le

même réſultat eſſentiel. Il ſera vrai encore que l'Univers porte tous les caracteres de la *contingence.*

J'ENTENDS par l'*Univers*, cet Aſſemblage d'Etres que je me repréſente comme exiſtans hors de moi. Cette repréſentation eſt très-réelle, quoique l'Objet puiſſe être très différent des idées que je m'en forme. Je l'ai reconnu ; je ne ſuis pas plus ſûr que j'exiſte, que je le ſuis que j'ai des idées. Or, mes idées me repréſentent un Univers comme exiſtant hors de moi, & cette repréſentation eſt indépendante de ma Volonté. Je raiſonne donc ſur cet Univers, comme ſi j'étois aſſuré qu'il exiſte hors de mon Entendement de la même maniere que je me le figure ou au moins d'une maniere analogue. Si mes conſéquences repoſent ſur des principes certains ; ſi elles découlent immédiatement de ces principes ; ma concluſion générale n'en demeurera pas moins vraie, ſoit que l'Univers exiſte réellement hors de moi, ſoit qu'il n'exiſte que dans mes idées. (1)

[1.] LE célebre BULFINGER, qui a ſi bien mérité de la Philoſophie, avoit débuté comme moi dans ſa Démonſtrations de l'Exiſtence de DIEU. Je l'ignorois quand je compoſois ceci ; un Ami vient de m'en avertir, & je me félicite d'autant plus de m'être rencontré avec ce ſage & profond Métaphyſic.

Tous les Etres qui m'environnent ou dont j'ai les idées sont dans un changement continuel. Je n'en connois aucun dont je puisse légitimement affirmer qu'il est le même deux instans. Je suis aussi assuré de ces changemens que je le suis que j'ai les idées de ces Etres. Des Etres qui changent continuellement ne sont donc pas des Etres *nécessaires* au sens que j'ai attaché à ce mot. Les Etres qui m'environnent ou que je me représente comme existans hors de moi sont donc des Etres *contingens*. La non-existence de ces Etres ne seroit donc pas une contradiction; puisque leur maniere d'exister changeant continuellement ils n'ont rien en eux-mêmes qui les détermine à exister d'une maniere plutôt que d'une autre. Leur Essence n'est donc pas d'exister: ils ne sont pas *essentiellement* tout ce qu'ils sont: car si leur Essence étoit d'exister, leur maniere d'être dans un instant donné seroit telle qu'il impliqueroit contradiction qu'elle ne fût point ou qu'elle pût cesser d'être. La chose est évidente: dans un Etre dont l'Essence est d'exister, tout ce qui le fait être comme il est ne peut ni cesser d'être ni être autrement: la raison en est que ce qui le fait être comme il est, est son Essence elle-même, & cette Essence

rien, que j'en suis plus sûr d'avoir suivi une bonne route pour parvenir à établir solidement la grande vérité dont il s'agit.

étant d'exiſter, ce qui le fait être comme il eſt ne peut ni ceſſer d'ètre ni être autrement.

Ces Etres que je me repréſente comme exiſtans hors de moi forment cet Aſſemblage que je nomme l'*Univers*. Si donc ces Etres changent ſans ceſſe, l'Aſſemblage qu'ils compoſent doit changer auſſi; car cet Aſſemblage n'eſt que ces Etres eux-mêmes conſidérés dans leur Enſemble. L'Univers n'a donc pas une exiſtence plus néceſſaire que les Etres qui le compoſent: il eſt donc *contingent*.

J'observe encore que cet Aſſemblage que je déſigne par le mot d'*Univers* n'eſt qu'une notion très-générale ſous laquelle je me repréſente une multitude preſqu'infinie d'Etres divers. L'Univers n'eſt donc proprement qu'une abſtraction de mon Eſprit: il n'eſt pas un Etre réel; mais il eſt la Collection d'un nombre preſqu'infini d'Etres particuliers. Ce ſont donc ces Etres dont je conſidere l'exiſtence comme quelque choſe de réel, & ſi cette exiſtence eſt *contingente*, il faut bien que l'Enſemble qui en réſulte ſoit *contingent* auſſi.

Une autre conſidération s'offre à mon Eſprit: tous les Etres qui tombent ſous mes Sens ſont

composés. J'y découvre des parties distinctes & dans ces parties d'autres encore: je parviens même à m'assurer que je ne saurois atteindre au dernier terme de cette composition. Des Etres composés peuvent donc être décomposés, & j'en vois un grand nombre qui le sont en effet. Tous peuvent l'être par la pensée. Or, des Etres qui résultent de l'aggrégat d'une multitude d'autres Etres ne peuvent posséder une existence *nécessaire*; puisque la seule possibilité de leur décomposition suffiroit pour que leur non-existence ne fût pas une contradiction.

Si je conçois les Composés divisés jusques dans leurs dernieres parties, je pourrai nommer ces parties les élémens (2) des Composés; désigner ensuite ces élémens eux-mêmes par le mot plus général de Matiere, & donner aux différens aggrégats de la Matiere le nom général de Corps.

Si je viens à considérer les différens Corps qui tombent sous mes Sens, je reconnoîtrai

[2] Je prends ici le mot d'*élémens* dans le sens usité en *Physique*, & point du tout dans celui de LEIBNITZ & de ses Disciples. On voit assez que l'acception que je donne ici à ce mot est relative au point de vue sous lequel j'envisage mon Sujet & au but particulier que je me propose.

bientôt qu'ils ont tous quelque chose de commun ; que tous sont étendus, impénétrables, résistans ; & parce que ces propriétés sont absolument inséparables de l'idée que j'ai du Corps, je les nommerai les *Propriétés essentielles* des Corps.

Poussant ensuite plus loin mon examen, je remarquerai que l'*Etendue* est toujours figurée & qu'il n'est aucun Corps dont la figure ne puisse changer & ne change en effet d'une maniere plus ou moins sensible. J'en conclurai donc légitimement qu'il n'est aucune figure qui soit *nécessaire* & que les Corps peuvent revêtir successivement une infinité de figures différentes.

Mais, parce que dans un Etre dont l'Essence est d'exister, la maniere déterminée d'exister est inséparable de l'Essence, je dois convenir que tout Etre dont la maniere d'exister peut changer & change en effet, ne peut posséder une existence *nécessaire*. Les Corps dont la maniere d'être peut changer & change en effet, ne possedent donc pas une existence *nécessaire*.

Les Elémens des Corps ne peuvent pas non plus posséder une existence *nécessaire* ; puisqu'il ne sauroit survenir aucun changement dans les Corps qui ne résulte en dernier ressort de quel-

que changement qui furvient aux Elémens dont les Corps ne font que de fimples aggrégats.

Je fais une derniere obfervation : parmi les Corps que j'apperçois il en eft qui font en repos & d'autres qui font en mouvement. Je vois encore que le même Corps peut être tantôt en repos & tantôt en mouvement. Je conçois très-diftinctement que l'état d'un Corps en mouvement n'eft pas le même que celui que je défigne par le terme de repos. Il furvient donc un certain changement à un Corps qui paffe de l'état de repos à celui de mouvement. Et ici encore je reconnois que le Corps ne poffede pas une exiftence *néceffaire*, puifque fa maniere d'être eft fufceptible de changemens divers. Or, s'il ne peut rien fe paffer dans le Corps qui ne réfulte en dernier reffort de quelque chofe qui fe paffe dans les Elémens dont le Corps eft compofé ; il s'enfuit qu'il furvient un certain changement aux Elémens lorfque le Corps paffe du repos au mouvement. La maniere d'être des Elémens eft donc fufceptible de changemens divers : les Elémens n'ont donc pas une exiftence *néceffaire*.

Si donc je ne découvre rien en moi & hors de moi qui ne porte les caracteres de la *contingence*,

il faut qu'il y ait hors de moi & hors des autres Etres une Raison pourquoi j'existe, & pourquoi ces autres Etres existent, & pourquoi j'existe, ainsi que ces Etres, d'une maniere plutôt que de toute autre.

La même conséquence générale me paroît découler essentiellement de la progression des Etres successifs: c'est que je n'ignore pas que dans une suite quelconque il doit toujours y avoir un *premier Terme*, & qu'un nombre actuellement infini est une contradiction : c'est que l'*Infini* du Métaphysicien n'est point l'*Infini* du Géometre : c'est qu'une Chaîne d'Etres successifs changeant continuellement sa maniere d'être, ne peut pas plus posséder une existence nécessaire que ne le peuvent les Anneaux qui la composent, dont il est évident qu'il n'en est aucun qui demeure le même deux instans : c'est enfin, qu'un Etre *collectif* ou *composé* dépendant essentiellement de l'association de ses parties, est par cela même *contingent*; car la dissociation de ces parties est toujours possible ou n'implique en soi aucune contradiction. Puis donc qu'une Chaîne d'Etres successifs ne peut exister par soi, il faut qu'il y ait hors d'elle une Cause de son existence.

Ce n'eſt pas que j'apperçoive une liaiſon néceſſaire entre ce que je nomme une *Cauſe* & ce que je nomme un *effet* : mais, je ſuis obligé de reconnoître que je ſuis fait de maniere que je ne puis admettre qu'une Choſe eſt, ſans qu'il y ait une Raiſon pourquoi elle eſt & pourquoi elle eſt comme elle eſt & non autrement.

J'ai nommé *néceſſaire* tout ce qui eſt & qui ne pouvoit pas ne pas être ni être autrement. Or, je vois clairement que l'état actuel de chaque Choſe n'eſt pas *néceſſaire* ; puiſque j'obſerve qu'il varie ſuivant certaines Loix. Je conçois donc clairement que chaque Choſe pourroit être autrement qu'elle n'eſt : j'ai appellé cela *contingence*, & je dis, que dans ma maniere de concevoir, chaque Choſe eſt *contingente* de ſa nature.

J'infere donc de cette contingence qu'il eſt une Raison qui a déterminé dès le commencement les états paſſés, l'état actuel & les états futurs de chaque Choſe.

Mais, quand je parle de *contingence*, c'eſt ſuivant ma maniere très-imparfaite de voir & de concevoir les Choſes. Il me paroît bien clair que ſi je pouvois embraſſer l'Univers entier ou

la Totalité des Choſes, je connoîtrois pourquoi chaque Choſe eſt comme elle eſt & non autrement : j'en jugerois alors par ſes rapports au Tout, de la même maniere préciſément qu'un Méchanicien juge de chaque Piece d'une Machine. Je conclurois donc que l'Univers lui-même eſt comme il eſt, parce que la RAISON de l'Univers ne pouvoit être autrement.

CEPENDANT, il n'en demeureroit pas moins vrai que chaque Piece de l'Univers, chaque Etre particulier, conſidéré en lui-même, auroit pu être autrement. La raiſon que j'en découvre eſt que chaque Etre particulier n'étoit point déterminé en tout ſens par ſa propre nature. Toutes ſes déterminations n'étoient pas *néceſſaires* au ſens que j'ai attaché à ce mot. Il étoit ſuſceptible d'une multitude de modifications diverſes, & j'en obſerve pluſieurs qui ſe ſuccedent dans tel ou tel Etre particulier.

IL n'en eſt pas de même à mes yeux des vérités que je nomme *néceſſaires* : je ne puis pas dire de ces vérités ce que je viens de dire des Etres particuliers, Les vérités *néceſſaires* ſont déterminées par leur propre nature : elles ne peuvent être que d'une ſeule maniere : c'eſt dans ce ſens métaphyſique que les vérités géomé-

triques sont nécessaires & qu'elles excluent toute contingence.

Je ne déduis pas moins légitimement de la considération du Mouvement la *nécessité* d'un PREMIER MOTEUR : c'est que j'ai la plus grande certitude que le Mouvement n'est pas *essentiel* à la Matiere. Les preuves de cette vérité me paroissent démonstratives. Si le mouvement étoit *essentiel* à la Matiere, le *repos* seroit contradictoire à l'Essence de la Matiere : tous les Corps seroient donc *essentiellement* en mouvement, & j'en vois pourtant un grand nombre qui sont en repos. Je ne dirai point que ce repos pourroit n'ètre qu'apparent & que mes Sens pourroient me tromper: car je ne suis assuré de l'existence du mouvement que par le témoignage de mes Sens : si donc mes Sens peuvent me tromper sur le repos, ils peuvent me tromper aussi sur le Mouvement : je ne pourrois donc rien affirmer ou nier du repos ni du Mouvement, & combien un tel Pyrrhonisme seroit-il absurde ! (3)

[3] †† LORSQUE je parle ici du Mouvement des Corps, il est bien évident que je n'entends parler que du Mouvement *paopre*. Il saute aux yeux que tous les Corps qui composent notre Globe sont emportés avec lui d'un Mouvement *commun* : mais il n'est pas moins évident, que tandis que notre Globe

Un raiſonnement bien ſimple & très-déciſif ſe joint ici au témoignage de mes Sens pour me convaincre que le Mouvement ne peut être eſſentiel à la Matiere. Tout Mouvement a néceſſairement une certaine direction & un certain degré de vîteſſe : il n'exiſte point de Mouvement *en général*, comme il n'exiſte point de Corps *en général*. S'il eſt eſſentiel à la Matiere

ſe meut d'Occident en Orient, une foule de Corps particuliers ſe meuvent d'un Mouvement *propre* d'Orient en Occident, du Nord au Midi, &c. C'eſt donc uniquement de ce Mouvement *propre* dont il s'agit quand on traite la queſtion métaphyſique de l'*origine* du Mouvement, & qu'on entreprend de démontrer qu'il n'eſt point *eſſentiel* à la Matiere.

Ainſi, ce feroit une grande abſurdité que de ſoutenir que le Mouvement eſt *eſſentiel* à la Matiere préciſément parce que tous les grands Corps de l'Univers circulent les uns autour des autres, & qu'il n'eſt par conſéquent aucun Corps dans un repos abſolu.

Ce ne feroit pas encore une moindre abſurdité que d'entreprendre d'étayer une telle opinion par la conſidération des *attractions* qui s'exercent entre toutes les particules de la Matiere. Qui ne voit qu'il faudroit toujours aſſigner la *Raiſon* du Mouvement *propre* de chacun de ces grands Corps & du Mouvement *propre* de chaque Corps particulier, de la direction & de la viteſſe de ces mouvemens &c. Et parce que cette *Raiſon* ne ſauroit jamais ſe trouver dans la Matiere elle-même, indifférente de ſa nature à toute ſorte de directions & à quelque degré de vîteſſe que ce ſoit, il feroit indiſpenſable de la chercher dans une Cause étrangere à la Matiere.

d'être en mouvement, il ne l'est assurément pas d'avoir tel ou tel mouvement à l'exclusion de tout autre. Il est de la plus parfaite évidence que la Matiere est susceptible d'une infinité de mouvemens divers. Elle peut être mue en tout sens & avec quelque degré de vitesse que ce soit. L'*Essence* de la Matiere ne renferme donc pas la Raison de la direction & de la vitesse de son mouvement actuel; puisque si ce mouvement avoit sa raison dans l'Essence de la Matiere, il y auroit contradiction qu'elle pût être mue suivant une autre direction & avec un autre degré de vitesse. Mais, cette direction & cette vitesse sont des effets qui, dans ma maniere de concevoir, doivent avoir une Cause; autrement il faudroit que j'admisse des effets sans Causes ou que je supposasse gratuitement que le néant peut produire quelque Chose. Or, si cette direction & cette vitesse n'ont pas leur Raison dans la Matiere elle-même, il faut nécessairement que cette Raison existe hors de la Matiere. Ainsi, un certain mouvement n'étant qu'une maniere d'être ou un mode de la Matiere, la possibilité de tel ou tel mode particulier a bien son fondement dans l'*Essence* de la Matiere; puisque cette Essence est modifiable; mais, la Raison de l'actualité ou de l'existence de tel ou tel mode particulier ne peut résider dans l'Essence de la

Matiere,

Matiere, dès qu'il est de la nature de cette Essence de se prêter indifféremment à toute autre modification.

J'AI développé mon raisonnement ; je puis le resserrer beaucoup. Si le Mouvement étoit essentiel à la Matiere, ce seroit nécessairement un certain Mouvement qui lui seroit essentiel ; ce seroit un Mouvement qui auroit une certaine direction & une certaine vîtesse ; puisqu'il est impossible qu'il existe un Mouvement qui soit en lui-même indéterminé, ou comme je l'ai dit, qu'il existe un Mouvement en général. La Matiere n'auroit donc pu se mouvoir que d'une seule maniere ; elle se seroit toujours mue de cette maniere, & ce Mouvement lui auroit été aussi essentiel que l'Impénétrabilité.

LA force de ce raisonnement découle d'un principe métaphysique que je ne puis contester : c'est que tout ce qui est dit appartenir à l'*Essence* d'un Sujet doit lui appartenir toujours & dans le même sens ou de la même maniere : car comme l'Essence d'un Sujet est ce qui le constitue ou ce qui le fait être ce qu'il est, il est clair que si l'Essence *changeoit*, le Sujet seroit détruit.

PUIS donc que le Mouvement ne peut appartenir essentiellement à la Matiere, il faut qu'il y ait hors de la Matiere une CAUSE de son Mouvement. J'ajoute que cette CAUSE doit posséder par ELLE-même le principe du Mouvement; autrement il faudroit que j'admisse une progression de Causes à l'infini; ce qui seroit absurde, comme je l'ai reconnu. Il y a plus; dans l'absurde supposition de cette progression à l'infini, ce ne seroit pas proprement une suite infinie de *Causes* que j'admettrois; ce seroit une suite infinie d'*effets*; puisque le Mouvement qui se communiqueroit d'un Corps à un autre Corps le long de la Chaîne infinie ne seroit jamais qu'un *Effet*, & cet Effet seroit sans *Cause*.

CHAPITRE III.

Suite du même Sujet.

Ordre de la Nature & de ses Loix.

Les ATTRIBUTS de la CAUSE PREMIERE.

C'EST ainsi que je suis conduit à reconnoître qu'il est hors de l'Univers une CAUSE de l'exis-

tence de l'Univers. Cette CAUSE est donc *nécessaire*: si ELLE ne l'étoit point, ELLE dépendroit d'une autre Cause; & si celle-ci n'étoit point non plus *nécessaire*, elle dépendroit elle-même d'une troisieme Cause &c; & je retomberois dans l'absurde progression des Causes ou plutôt des effets à l'infini. La CAUSE de l'Univers existe donc par SOI; SON ESSENCE est d'exister, & tout ce qui est est par ELLE.

JE n'entreprends point de pénétrer la NATURE de cette CAUSE ou ce que l'EXISTENCE NÉCESSAIRE est en elle-même: comment y parviendrois-je? moi que la rencontre d'un Atome confond & qui ne connois la nature intime d'aucun Etre! Mais, je suis forcé d'admettre que cette CAUSE, quel que soit le fond de SON ETRE, possede au moins tout ce qui est nécessaire à la production de ce grand Effet, que je nomme l'*Univers*. J'étudie donc l'Effet pour tâcher de parvenir à quelques notions philosophiques sur les ATTRIBUTS de la CAUSE.

JE vois d'abord que la CAUSE NÉCESSAIRE a au moins la plus grande Puissance qu'il me soit possible de concevoir; car puis je concevoir une plus grande Puissance que celle de *créer*? L'Univers existe: j'ai reconnu qu'il est *contin-*

gent : il n'a donc pas toujours existé : quelle PUISSANCE que CELLE QUI l'a appellé du néant à l'être & QUI a réalisé tout ce qui étoit possible !

PORTANT ensuite mes regards sur cet Assemblage de Choses que je désigne par le terme très-général de *Nature*, je découvre que cet Assemblage est un Système admirable de rapports divers. Je vois ces rapports se multiplier, se diversifier, s'étendre à mesure que je multiplie mes observations. Je m'assure bientôt que tout se passe dans la Nature conformément à des Loix constantes, qui ne sont que les résultats naturels de ces rapports qui enchaînent tous les Etres & les dirigent à une fin commune.

IL est vrai que je n'apperçois point de liaison nécessaire entre un moment & le moment qui le suit, entre l'action d'un Etre & celle d'un autre Etre, entre l'état actuel d'un Etre & l'état qui lui succédera immédiatement, &c. Mais, je suis fait de maniere que ce que j'ai vu arriver toujours, & que ceux qui m'ont précédé ont vu arriver toujours, me paroît d'une certitude morale. Ainsi, il ne me vient pas dans l'Esprit de douter que le Soleil ne se leve demain, que les boutons des Arbres

ne s'épanouissent au Printems, que le Feu ne réduise le bois en cendres, &c.

Je conviens que mon *jugement* est ici purement analogique; [1] puisqu'il est très-évident que le contraire de ce que je pense qui arrivera est toujours possible. Mais, cette simple possibilité ne sauroit le moins du monde contrebalancer dans mon Esprit ce nombre si considérable d'expériences constantes qui fondent ici ma croyance analogique.

Il me semble que je choquerois le Sens commun si je refusois de prendre l'analogie pour guide dans des Choses de cette nature. Je menerois la vie la plus misérable; je ne pourrois même pourvoir à ma conservation: car si ce que je connois des alimens dont je me suis toujours nourri, ne suffisoit point pour fonder la certitude où je suis que ces alimens ne se conver-

[1] Lorsque j'ai examiné en détail un certain nombre de Choses & que j'ai trouvé constamment dans toutes les mêmes Propriétés essentielles, je crois être fondé à en inférer que les Choses qui me paroissent précisément semblables à celles-là, mais que je n'ai pas examinées dans le même détail, sont aussi douées des mêmes Propriétés.

Cette maniere de juger est ce que les Logiciens nomment l'*analogie*.

tiront pas tout d'un coup & à propos de rien en véritables poisons, comment pourrois-je hasarder d'en manger encore?

Je suis donc dans l'obligation très-raisonnable d'admettre qu'il est dans la Nature un certain *Ordre constant* sur lequel je puis établir des jugemens, qui sans être des démonstrations, sont d'une telle probabilité qu'elle suffit à mes besoins.

Mes Sens me manifestent cet Ordre; ma Faculté de réfléchir m'en découvre les résultats les plus essentiels.

L'*Ordre de la Nature* est donc à mes yeux le résultat général des *rapports* [2] que j'apperçois entre les Etres.

Je regarde ces rapports comme invariables, parce que je ne les ai jamais vu & qu'on ne les a jamais vu varier naturellement.

Je déduis raisonnablement de la contemplation de ces rapports l'Intelligence de la Cause

[2] " J'entends en général par ces rapports, ces Propriétés, ces Déterminations en vertu desquelles différens Etres conspirent au même but ou concourent à produire un certain effet." *Essai analyt.* parag. 40.

NÉCESSAIRE: c'eſt que plus il y a dans un Tout de Parties & de Parties variées qui concourent à une fin commune, & plus il eſt probable que ce Tout n'eſt point l'Ouvrage d'une Cauſe aveugle: c'eſt que m'étant démontré à moi-même que la Matiere eſt *contingente* & que le Mouvement ne lui eſt point *eſſentiel*, je ne puis placer dans la Matiere & le Mouvement la raiſon ſuffiſante de ce qui eſt: c'eſt qu'aſſigner la *raiſon ſuffiſante* d'une Choſe n'eſt pas ſimplement donner une Cauſe à cette Choſe; c'eſt aſſigner un *Principe* par lequel on puiſſe concevoir clairement pourquoi cette Choſe eſt & pourquoi elle eſt comme elle eſt & non autrement: or, ce n'eſt que dans l'INTELLIGENCE NÉCESSAIRE que je trouve la raiſon ſuffiſante de la maniere d'être de l'Univers; comme ce n'eſt que dans la PUISSANCE NÉCESSAIRE que je trouve la raiſon ſuffiſante de l'exiſtence ou de l'actualité de l'Univers.

SI les Loix de la Nature réſultent eſſentiellement des rapports qui ſont entre les Etres; [3] ſi ces rapports, conſidérés en eux-mêmes, ne ſont pas néceſſaires, il me paroît que je puis

(3) "LES *Loix* de la *Nature* ſont en général les réſultats " ou les conſéquences des rapports qui ſont entre les Etres." *Eſſai analyt*, §. 40.

en déduire légitimement que la Nature a un LÉGISLATEUR. La Lumiere ne s'est pas donné à elle-même ses propriétés, & les loix de sa réfraction & de sa réflexion résultent des rapports qu'elle soutient avec différens Corps soit liquides, soit solides. (4)

JE m'exprimerois donc d'une maniere fort peu exacte, si je disois, *que les Loix de la Nature ont approprié les moyens à la fin* : [5] c'est que les Loix de la Nature ne sont que de simples effets, & que dans mes idées, des effets supposent une Cause ou pour m'exprimer en d'autres termes, l'existence actuelle d'une Chose suppose l'existence relative d'une autre Chose, que je regarde comme la raison de l'actualité de la premiere.

SI la Nature a reçu des Loix, CELUI QUI les lui a imposées a, sans doute, le pouvoir

[4] LA Lumiere se propage en ligne droite. Sa réfraction est cette propriété en vertu de laquelle ses rayons se plient ou se courbent en passant d'un milieu dans un milieu d'espece différente ; par exemple, de l'Air dans l'Eau ou de l'Eau dans l'Air. La réflexion de la Lumiere est cette propriété par laquelle elle réjaillit ou paraît réjaillir de dessus les Corps. L'expérience découvre ces propriétés & leurs loix ; la Géométrie les calcule.

[5] *Encyclopédie* de Paris, au mot *Feuilles des Plantes*.

de les suspendre, de les modifier ou de les diriger comme IL LUI plait.

MAIS, si le LÉGISLATEUR de la Nature est aussi SAGE que PUISSANT, IL ne suspendra ou ne modifiera ses Loix, que lorsqu'elles ne pourront suffire par elles-mêmes à remplir les vue de SA SAGESSE: c'est que la Sagesse ne consiste pas moins à ne pas multiplier sans nécessité les moyens qu'à choisir toujours les meilleurs moyens pour parvenir à la meilleure fin.

JE ne puis douter de la SAGESSE du LÉGISLATEUR de la Nature, parce que je ne puis douter de l'INTELLIGENCE de ce LÉGISLATEUR. J'observe que plus les lumieres de l'Homme s'accroissent, & plus il découvre dans l'Univers de traits d'une INTELLIGENCE FORMATRICE. Je remarque même avec étonnement que cette INTELLIGENCE ne brille pas avec moins d'éclat dans la structure du Pou ou du Ver-de-terre, que dans celle de l'Homme ou dans la disposition & les mouvemens des Corps célestes.

JE conçois donc que l'INTELLIGENCE QUI a été capable de former le Plan immense de l'U-

nivers est au moins la plus PARFAITE des INTELLIGENCES.

MAIS, cette INTELLIGENCE réside dans un ETRE NÉCESSAIRE: un Etre *nécessaire* est non seulement celui qui ne peut pas ne pas être; il est encore celui qui ne peut pas être autrement. Or, un Etre dont les Perfections seroient susceptibles d'accroissement, ne seroit pas un Etre *nécessaire*, puisqu'il pourroit être autrement. J'infere donc de ce raisonnement, que les PERFECTIONS de l'ETRE NÉCESSAIRE ne sont pas susceptibles d'accroissement & qu'ELLES sont absolument ce qu'ELLES sont. Je dis *absolument*, parce que je ne puis concevoir des *degrés* dans les PERFECTIONS de l'ETRE NÉCESSAIRE. Je vois très-clairement, qu'un Etre borné peut être déterminé de plusieurs manieres, puisque je conçois très-clairement le changement possible de ses bornes.

SI l'ETRE NÉCESSAIRE possede une INTELLIGENCE sans bornes, il possédera aussi une SAGESSE sans bornes; car la Sagesse n'est proprement ici que l'Intelligence elle-même, en tant qu'elle se propose une fin & des moyens relatifs à cette fin.

L'INTELLIGENCE CRÉATRICE n'aura donc rien fait qu'avec Sagesse : ELLE SE sera proposé dans la création de chaqu'Etre la meilleure fin possible & aura prédéterminé les meilleurs moyens pour parvenir à cette fin.

CHAPITRE IV.

L'amour du bonheur fondement des Loix naturelles de l'Homme.

Conséquence en faveur de la perfection du Systême moral.

Les Loix de la Nature Langage du LEGISLATEUR.

JE suis un Etre sentant & intelligent : il est dans la nature de tout Etre sentant & intelligent de vouloir sentir ou exister agréablement, & vouloir cela c'est s'aimer soi-même. L'amour de soi-même ne differe donc pas de l'amour du bonheur. Je ne puis me dissimuler que l'amour du bonheur ne soit le principe universel de mes actions.

Le bonheur eſt donc la grande fin de mon Etre. Je ne me ſuis pas fait moi-même ; je ne me ſuis pas donné à moi-même ce principe univerſel d'action : l'Auteur de mon Etre qui a mis en moi ce puiſſant reſſort m'a donc créé pour le bonheur.

J'entends en général par le bonheur, tout ce qui peut contribuer à la conſervation & au perfectionnement de mon Etre.

Parce que les Objets ſenſibles font ſur moi une forte impreſſion, & que mon Intelligence eſt très-bornée, il m'arrive fréquemment de me méprendre ſur le bonheur & de préférer un bonheur apparent à un bonheur réel. Mon expérience journaliere & les réflexions qu'elle me fait naître me découvrent mes mépriſes. Je reconnois donc évidemment que pour obtenir la fin de mon Etre, je ſuis dans l'obligation étroite d'obſerver les Loix de mon Etre.

Je regarde donc ces Loix comme les moyens naturels que l'Auteur de mon Etre a choiſis pour me conduire au bonheur. (1) Comme elles réſultent eſſentiellement des rapports que

(1) Voyez Part. XV, Chap. VI. Voyez encore Part. VIII, Chap. III.

je soutiens avec différens Etres & que je ne suis point le maître de changer ces rapports, je vois manifestement que je ne puis violer plus ou moins les Loix de ma Nature particuliere, sans m'éloigner plus ou moins de ma véritable fin.

L'EXPÉRIENCE me démontre que toutes mes Facultés sont renfermées dans certaines limites naturelles & qu'il est un terme où finit le plaisir & où commence la douleur. J'apprends ainsi de l'expérience que je dois régler l'exercice de toutes mes Facultés sur leur portée naturelle.

JE suis donc dans l'obligation philosophique de reconnoître qu'il est une sanction naturelle des Loix de mon Etre, puisque j'éprouve un mal lorsque je les viole.

PARCE que je m'aime moi-même & que je ne puis pas ne point desirer d'être heureux, je ne puis pas ne point desirer de continuer d'être. Je retrouve ces desirs dans mes Semblables, & si quelques-uns paroissent souhaiter la cessation de leur Etre; c'est plutôt le changement de leur Etre que l'Anéantissement qu'ils souhaitent.

Ma Raison me rend au moins très-probable que la mort ne sera pas le terme de la durée de mon Etre. Elle me fait entrevoir des moyens physiques préordonnés qui peuvent prolonger mon Humanité au-delà du tombeau. Elle m'assure que je suis un Etre perfectible à l'indéfini : elle me fait juger par les progrès continuels que je puis faire vers le bon & le vrai dans mon état présent, de ceux que je pourrois faire dans un autre état où toutes mes Facultés seroient perfectionnées. Enfin ; elle puise dans les notions les plus philosophiques qu'elle se forme des Attributs divins & des Loix naturelles de nouvelles considérations qui accroissent beaucoup ces différentes probabilités.

Mais, ma raison me découvre en même tems, qu'il n'est point du tout dans l'ordre de mes Facultés actuelles que j'aie sur la survivance de mon Etre, plus que de simples probabilités. (2)

Cependant, ma Raison elle-même me fait sentir fortement combien il importeroit à mon bonheur, que j'eusse sur mon Etat futur plus

(2) Voyez ce que j'ai dit là-dessus dans le Chap. II de la Part. XVI.

que de ſimples probabilités ou au moins une ſomme de probabilités telle qu'elle fût équivalente à ce que je nomme la certitude morale.

Ma raiſon me fournit les meilleures preuves de la Souveraine Intelligence de l'Auteur de mon Etre : elle déduit très-légitimement de cette Intelligence la Souveraine Sageſſe du Grand Etre. (3) Sa Bonté ſera cette Sagesse elle-même occupée à procurer le plus grand bien de tous les Etres ſentans & de tous les Etres intelligens.

Cette Sagesse Adorable ayant fait entrer dans Son Plan le Syſtême de l'Humanité a voulu, ſans doute, tout ce qui pouvoit contribuer à la plus graande perfection de ce Syſtême.

Rien n'étoit aſſurément plus propre à procurer la plus grande perfection de ce Syſtême que de donner aux Etres qui le compoſent, une certitude morale de leur Etat futur ; & de leur faire envifager le bonheur dont ils jouiront dans cet Etat comme la ſuite ou la conſéquence de la perfection morale qu'ils auront taché d'acquérir dans l'Etat préſent.

[3] Voyez dans le Chap. III ce que j'ai expoſé ſur ce ſujet.

Et puisque l'Etat actuel de l'Humanité ne comportoit point qu'elle pût parvenir à se convaincre par les seules forces de la Raison de la certitude d'un Etat futur, il étoit, sans contredit, dans l'ordre de la Sagesse, de lui donner par quelqu'autre voie une assurance si nécessaire à la perfection du Systême moral.

Mais, parce le Plan de la Sagesse exigeoit apparemment qu'il y eût sur la Terre des Etres intelligens, mais très-bornés, tels que les Hommes; elle ne pouvoit pas changer les Facultés de ces Etres pour leur donner une certitude suffisante de leur Destination future.

Il falloit donc que la Sagesse employât dans cette vue un moyen tel que sans être renfermé dans la sphere actuelle des Facultés de l'Homme, il fût cependant si bien approprié à la nature & à l'exercice le plus raisonnable de ses Facultés, que l'Homme pût acquérir par ce moyen nouveau le degré de certitude qui lui manquoit & qu'il desiroit si vivement.

L'Homme ne pouvoit donc tenir cette certitude si desirable que de la Main même de l'Auteur de son Etre. Mais, par quelle voie particuliere

particuliere la SAGESSE pouvoit-ELLE convaincre l'Homme raisonnable des grandes vues qu'ELLE avoit formées sur lui ? A quel signe l'Homme raisonnable pouvoit-il s'assurer que la SAGESSE ELLE-MEME parloit ?

J'AI reconnu que la Nature a un LÉGISLATEUR, & reconnoître cela c'est reconnoître en même tems que ce LÉGISLATEUR peut suspendre ou modifier à son gré les Loix qu'il a données à la Nature.

CES Loix sont donc, en quelque sorte, le Langage de l'AUTEUR de la Nature ou l'expression physique de SA VOLONTÉ.

JE conçois donc facilement que l'AUTEUR de la Nature a pu se servir de ce Langage pour faire connoître aux Hommes avec certitude ce qu'il leur importoit le plus de savoir & de savoir bien, & que la Raison seule ne faisoit guere que leur indiquer.

AINSI, parce que je vois évidemment qu'il n'y a que le LÉGISLATEUR de la Nature qui puisse en modifier les Loix, je me crois fondé raisonnablement à admettre qu'il a parlé, lorsque je puis m'assurer raisonnablement que cer-

taines modifications frappantes de ces Loix ont eu lieu & que je puis découvrir avec évidence le but de ces modifications.

Ces modifications feront donc pour moi des *fignes particuliers* de la Volonté de l'Auteur de la Nature à l'égard de l'Homme.

Je puis donner un nom à ces fortes de modifications, ne fût ce que pour indiquer les changemens qu'elles ont apporté à la marche ordinaire de la Nature : je puis les nommer des *Miracles*, & rechercher enfuité quelles idées je dois me faire des Miracles.

CHAPITRE V.

Les Miracles :

idées fur leur nature.

Je fais affez qu'on a coutume de regarder un *Miracle* comme l'effet d'un Acte *immédiat* de la Toute-Puissance, opéré dans le Tems, & relativement à un certain but moral.

Je ſais encore qu'on recourt communément à cette intervention immédiate de la Toute-Puissance, parce qu'on ne juge pas qu'un Miracle puiſſe être renfermé dans la ſphere des Loix de la Nature.

Mais, s'il eſt dans la nature de la Sageſſe de ne point multiplier les actes ſans néceſſité; ſi la Volonté efficace a pu produire ou préordonner par un acte unique toutes ces modifications des Loix de la Nature que je nomme des *Miracles*, ne ſera-t-il pas au moins très-probable qu'elle l'aura fait?

Si la Sagesse éternelle qui n'a aucune relation au Tems, a pu produire hors du Tems l'Univerſalité des Choſes, eſt-il à préſumer qu'elle ſe ſoit réſervé d'agir dans le Tems & de mettre la main à la Machine comme l'Ouvrier le plus borné?

Parce que je ne découvre point comment un Miracle peut être renfermé dans la ſphere des Loix de la Nature, ſerois-je bien fondé à en conclure, qu'il n'y eſt point du tout renfermé? Puis-je me perſuader un inſtant que je connoiſſe à fond les Loix de la Nature? ne vois je pas évidemment que je ne connois

qu'une très-petite partie de ces Loix & que même cette partie si petite je ne la connois qu'imparfaitement ?

COMMENT donc oserois-prononcer sur ce que les Loix de la Nature ont pu ou n'ont pas pu opérer dans la main du LÉGISLATEUR.

IL me semble que je puis sans témérité aller un peu plus loin : quoique je sois un Etre extrêmement borné, je ne laisse pas d'entrevoir ici la possibilité d'une préordination relative à ce que je nomme des *Miracles*.

DES méditations assez profondes sur les Facultés de mon Ame m'ont convaincu que l'exercice de toutes ces Facultés dépend plus ou moins de l'état & du jeu des organes. Il est même peu de vérités qui soient plus généralement reconnues. J'ai assez prouvé dans un autre Ouvrage (1) que les perceptions, l'Attention, l'Imagination, la Mémoire, &c. tiennent essentiellement aux mouvemens des fibres sensibles & aux déterminations particulieres que l'action des Objets leur imprime, qu'elles conservent pendant un tems plus ou moins long,

(1) L'*Essai Analytique sur les Facultés de l'Ame*, publié en 1760.

& en vertu desquelles ces fibres peuvent retracer à l'Ame les idées ou les images des Objets. (2)

C'est une Loi fondamentale de l'Union de l'Ame & du Corps que lorsque certaines fibres sensibles sont ébranlées, l'Ame éprouve certaines sensations: rien au monde n'est plus constant, plus invariable que cet effet. Il a toujours lieu, soit que l'ébranlement des fibres provienne de l'action même des Objets, soit qu'il provienne de quelque mouvement qui s'opere dans la Partie du Cerveau qui est le siege de toutes les opérations de l'Ame.

Si une foule d'expériences (3) démontre

[2] Il ne faudroit pas m'objecter qu'il seroit possible que l'Ame *pensât* sans Corps. J'accorderai, si l'on veut, cette possibilité: mais, je demanderai si l'on sait tant soit peu ce que feroit une Ame humaine séparée de tout corps? On ne connoît un peu l'Ame humaine que par son union avec le Corps: de cette union résulte essentiellement un *Etre-mixte* qui porte le nom d'*Homme*, & qui est appellé à durer toujours. Si donc l'Homme doit durer toujours, son Ame pensera toujours par le ministere d'un Corps. Voyez Part. XVI, Chap. I. Ainsi, à quoi bon élever la question, si l'Ame peut *penser* sans Corps? l'Homme n'est point un *Esprit-pur* & ne le sera jamais. Je renvoie ceux qui desireront plus de détails sur cette question aux Articles XVI, XVIII, XIX de mon *Analyse abrégée*.

[3] Les Livres de Médecine & de Physique sont pleins

que l'Imagination & la Mémoire dépendent de l'organisation du Cerveau, il est par cela même démontré que la reproduction ou le rappel de telle ou de telle idée dépend de la reproduction des mouvemens dans les fibres sensibles appropriées à ces idées.

Nous représentons toutes nos idées par des signes d'institution, qui affectent l'œil ou l'oreille. Ces signes sont des caracteres ou des mots. Ces mots sont lus ou prononcés : ils s'impriment donc dans le Cerveau par des fibres de la Vue ou par des fibres de l'Ouie. Ainsi, soit que le mouvement se reproduise dans des fibres de la Vue ou dans des fibres de l'Ouie, les mots attachés au jeu de ces fibres seront également rappellés à l'Ame, & par ces mots les idées qu'ils sont destinés à représenter.

Je ne puis raisonnablement présupposer que tous mes Lecteurs possedent aussi bien que moi mes principes psychologiques ; (4) je suis

d'observations qui prouvent que des accidens purement physiques affoiblissent, altérent ou détruisent même entiérement l'Imagination & la Mémoire. Rien de mieux constaté ; & révoquer en doute de pareils faits ce seroit renoncer à toute certitude historique.

[4] La *Psychologie* est la Science de l'Ame. Les principes

donc obligé de renvoyer ceux qui ne les possedent pas assez aux divers Ecrits dans lesquels je les ai exposés en détail. Ils feront bien sûr-tout de relire avec attention l'Ecrit *sur le Rappel des idées par les Mots & sur l'Association des idées en général.*

Dès que je me suis une fois convaincu par l'expérience & par le raisonnement que la production & la reproduction de toutes mes idées tiennent au jeu secret de certaines fibres de mon Cerveau, je conçois avec la plus grande facilité que la SAGESSE SUPREME a pu préorganiser au commencement des Choses certains Cerveaux de maniere qu'il s'y trouveroit des fibres dont les déterminations (5) & les mouvemens particuliers répondroient dans un tems marqué aux Vues de cette SAGESSE ADORABLE.

QUI pourroit douter un instant que si nous étions les maîtres d'ébranler à notre gré cer-

qu'on puise dans cette Science sont donc des principes psychologiques.

[5] MOT qui exprime certaines conditions physiques destinées à rappeller à l'Ame tel ou tel signe, & par ce signe telle ou telle idée.

taines fibres du Cerveau de nos Semblables; par exemple, les fibres appropriées aux mots, nous ne rappellassions à volonté dans leur Ame telle ou telle suite de mots & par cette suite une suite correspondante d'idées? Répéterai-je encore que la Mémoire des mots tient au Cerveau, & que mille accidens qui ne peuvent affecter que le Cerveau, affoiblissent & détruisent même en entier la Mémoire des mots? Rappellerai-je ce Vieillard respectable, dont j'ai parlé dans l'*Essai analytique*, §. 676, qui avoit en pleine veille des suites nombreuses & variées de visions absolument indépendantes de sa Volonté, & qui ne troubloient jamais sa Raison? Répéterai-je que le Cerveau de ce Vieillard étoit une sorte de Machine d'Optique qui exécutoit d'elle-même sous les yeux de l'Ame toutes sortes de décorations & de perspectives?

On ne s'avisera pas non plus de douter que Dieu ne puisse ébranler au gré de sa Volonté les fibres de tel ou de tel Cerveau, de maniere qu'elles traceront, à point nommé, à l'Ame une suite déterminée d'idées ou de mots & une telle combinaison des unes & des autres, que cette combinaison représentera plus ou moins figu-

rément une suite d'événemens cachés encore dans l'abîme de l'avenir ?

Ce que l'on conçoit si clairement que Dieu pourroit exécuter par son Action immédiate sur un Cerveau particulier, n'auroit il pu le *prédéterminer*, dès le commencement ? Ne conçoit-on pas à peu près aussi clairement, que Dieu a pu préordonner dans tel ou tel Cerveau & hors de ce Cerveau des causes purement physiques, qui déployant leur action dans un tems marqué par la Sagesse, produiront précisément les mêmes effets que produiroit l'Action *immédiate* du premier Moteur ?

C'étoit ce que j'avois voulu donner à entendre en terminant ce paragraphe 676 de l'*Essai analytique*, auquel je viens de renvoyer : mais, je doute qu'on ait fait attention à cet endroit de l'Ouvrage. " Si les Visions prophéti-
„ ques, disois-je dans cet endroit, ont une
„ cause matérielle, l'on en trouveroit ici une
„ explication bien simple & qui ne supposeroit
„ aucun Miracle : (6) l'on conçoit assez que
„ Dieu a pu préparer de loin dans le cerveau
„ des Prophetes des causes physiques propres

[6] Je prenois ici le mot de *Miracle* dans le sens qu'on attache communément à ce mot.

„ à en ébranler dans un tems déterminé les fi-
„ bres sensibles suivant un ordre relatif aux
„ événemens futurs qu'il s'agissoit de représen-
„ ter à leur Esprit. „

L'AUTEUR de l'*Essai de Psychologie* (7) qui n'a pas été mieux lu ni mieux entendu que moi par la plupart des Lecteurs, & qui a tâché de renfermer dans un assez petit Volume tant de principes & de grands principes, a eu la même idée que j'expose ici. Dans le Chapitre XXI de la Partie VI de ses *Principes Philosophiques*, il s'exprime ainsi :

„ SOIT que DIEU agisse immédiatement sur
„ les fibres représentatrices des objets, & qu'il
„ leur imprime des mouvemens propres à ex-
„ primer ou à représenter à l'Ame une suite
„ d'événemens futurs ; soit que DIEU ait créé
„ dès le commencement des Cerveaux dont les
„ fibres exécuteront par elles mêmes dans un
„ tems déterminé de semblables Représentations ;
„ l'Ame lira dans l'avenir : ce sera un ESAÏE,
„ un JÉRÉMIE, un DANIEL. „

LES signes d'institution (8) par lesquels nous

[7] *Essai de Psychologie ou Considérations sur les Opérations de l'Ame, sur l'Habitude & sur l'Education*, &c. Londres 1755.

[8] LES caracteres, les lettres, les mots & en général toutes

repréſentons nos idées de tout genre, ſont des objets qui tombent ſous les Sens, & qui, comme je le diſois, frappent l'œil ou l'oreille & par eux le Cerveau. La Mémoire ſe charge du dépôt des mots, & la Réflexion les combine. On eſt étonné quand on ſonge au nombre conſidérable de Langues mortes & de Langues vivantes qu'un même Homme peut apprendre & parler. Il eſt pourtant une Mémoire purement organique où les mots de toutes ces langues vont s'imprimer & qui les préſente à l'Ame au beſoin avec autant de célérité que de préciſion & d'abondance. On n'eſt pas moins étonné, quand on penſe à d'autres prodiges que nous offre la Mémoire & l'imagination. SCALIGER apprit par cœur tout HOMERE en vingt-un jours, & dans quatre mois tous les Poëtes Grecs. WALLIS extraiſoit de tête la racine quarrée d'un nombre de cinquante-trois figures. (9) Combien d'autres faits de même genre ne pourrois-je pas indiquer! Qu'on prenne la peine de réfléchir ſur les grandes idées que ces phénomenes merveilleux de la Mémoire nous donnent de l'organi-

les manieres dont les Hommes ſont *convenus* d'exprimer leurs idées.

[9] HALLER, *Phyſiologie*. Tom. V, Liv. XVII, Art. VI.

sation de cette Partie du Cerveau qui est le siege de l'Ame & l'Instrument immédiat de toutes ses opérations ; & l'on conviendra, je m'assure, que cet Instrument, le Chef-d'œuvre de la Création terrestre, est d'une structure fort supérieure à tout ce qu'il nous est permis d'imaginer ou de concevoir.

Ce qu'un Savant exécute sur son Cerveau par un travail plus ou moins long & par une Méthode appropriée, Dieu pourroit, sans doute, l'exécuter par un *Acte immédiat* de sa Puissance. Mais, il pourroit aussi avoir établi dès le commencement dans un certain Cerveau une telle *préorganisation* que ce Cerveau se trouveroit dans un tems prédéterminé monté à-peu-près comme celui du Savant, & capable des mêmes opérations & d'opérations plus étonnantes encore.

Supposons donc que Dieu eût créé au commencement un certain nombre de Germes humains, dont il eût préorganisé les Cerveaux de maniere, qu'à un certain jour marqué, ils devoient fournir à l'Ame l'assortiment complet des mots d'une multitude de Langues diverses ; les Hommes auxquels de pareils Cerveaux auront appartenus, se seront trouvés ainsi transfor-

més, presque tout d'un coup, en *Polyglotes* (10) vivantes.

Je prie ceux de mes Lecteurs qui ne comprendront pas bien ceci de relire attentivement les Articles XIV, XV, XVI, XVII, XVIII, de l'*Analyse Abrégée*, & les endroits relatifs de l'*Essai Analytique*. Les idées que je présente dans ce Chapitre sont si éloignées de celles qu'on s'étoit faites jusqu'ici sur les Sujets qui m'occupent, que je ne puis revenir trop souvent à prier mon Lecteur de ne me juger qu'après m'avoir bien saisi & bien médité. Je n'espere pas d'obtenir la grace que je demande : je sais que le nombre des bons Lecteurs est fort petit & que celui des vrais Philosophes l'est encore davantage. Mais, s'il arrive qu'on m'entende mal, je n'aurai au moins rien négligé pour prévenir les méprises de mes Juges.

Au reste, il n'y a pas la moindre difficulté à concevoir que ces Germes préordonnés qui devoient être un jour des Polyglottes vivantes, avoient été placés dans l'ordre des Générations successives, suivant un rapport direct à ce tems précis marqué par la SAGESSE.

[10] TERME pris ici au figuré, & qui exprime des Dictionnaires en plusieurs Langues.

Il n'y a pas plus de difficulté à concevoir dans certains Cerveaux la possibilité d'une pré-organisation telle, que les fibres appropriées aux mots de diverses Langues, ne devoient déployer leur action que lorsqu'une certaine circonstance associée surviendroit.

J'entrevois donc par cet exemple si frappant ce qu'il seroit possible que fussent ces événemens extraordinaires que je nomme des *Miracles*. Je commence ainsi à comprendre que la sphere des Loix de la Nature peut s'étendre beaucoup plus loin qu'on ne l'imagine. Je vois assez clairement que ce qu'on prend communément pour une *suspension* de ces Loix, pourroit n'être qu'une dispensation ou une direction particuliere de ces mêmes Loix.

Ceci est d'une vraisemblance qui me frappe. Je pense & je parle à l'aide des mots dont je revêts mes idées. Ces mots sont des signes purement matériels. Ils sont attachés au jeu de certaines fibres de mon Cerveau. Ces fibres ne peuvent être ébranlées que mon Ame n'ait aussitôt les perceptions de ces mots & par eux les idées qu'ils représentent.

Voila les Loix de la Nature relatives à mon

Etre particulier. Il me seroit impossible de former aucune notion générale sans le secours de quelques signes d'institution : il n'y a que ceux qui n'ont jamais médité sur l'Economie de l'Homme qui puissent douter de cette vérité psychologique.

Je découvre donc que les Loix de la Nature relatives à la formation des idées dans l'Homme, à la représentation, au rappel & à la combinaison de ces idées par des signes arbitraires, (11) ont pu être modifiées d'une infinité de manieres particulieres, & produire ainsi, dans un certain tems, des événemens si extraordinaires qu'on ne les juge point renfermés dans la sphere d'activité de ces Loix de la Nature.

J'APPERÇOIS ainsi, que le GRAND OUVRIER pourroit avoir caché dès le commencement dans la Machine de notre Monde certaines pieces & certains ressorts qui ne devoient jouer qu'au moment que certaines circonstances correspondantes l'exigeroient. Je reconnois donc qu'il se-

[11] Les mots des Langues ou leur signification sont des choses *arbitraires* ou de pure convention. Les mots n'ont aucun rapport nécessaire avec les Objets dont ils sont les *signes* ou les représentations. Aussi le même Objet est-il représenté par différens mots en différentes Langues.

roit possible que ceux qui excluent les Miracles de la sphere des Loix de la Nature fussent dans le cas d'un Ignorant en Méchanique, qui ne pouvant deviner la raison de certains jeux d'une belle Machine recourroit pour les expliquer à une sorte de Magie ou à des moyens surnaturels.

Un autre exemple très-frappant m'affermit dans ma pensée; j'ai vu assez distinctement qu'il seroit possible que cet Etat futur de l'Homme que ma Raison me rend si probable, fût la suite naturelle d'une préordination physique aussi ancienne que l'Homme. (12). J'ai même entrevu qu'il seroit possible encore qu'une préordination analogue s'étendît à tous les Etres sentans de notre Globe. (13)

[12] *Essai Analytique*, Chap. XXIV, §. 726, 727, &c. *Contemplation de la Nature*, Part. IV, Chap. XIII.

[13] Part. I. II, III, IV, V, VI de cette *Palingénésie*.



CHAPITRE

CHAPITRE VI.

Continuation du même Sujet.

Deux Systêmes possibles des Loix de la Nature.

Caracteres & but des Miracles.

JE suis ainsi conduit par une marche qui me paroît très-philosophique, à admettre qu'il est deux Systêmes des Loix de la Nature, que je puis distinguer exactement.

LE premier de ces Systêmes est celui qui détermine ce que je nomme le Cours *ordinaire* de la Nature.

LE second Systême est celui qui donne naissance à ces événemens *extraordinaires* que je nomme des *Miracles*.

MAIS, parce que les Loix de la Nature ont toujours pour premier fondement les Propriétés essentielles des Corps, & que si l'Essence des Choses changeoit, les Choses seroient détruites;

(1) je suis obligé de supposer comme certain, qu'il n'y a rien dans le second Systême qui choque les Propriétés essentielles des Corps. Et ce que je dis ici des Corps doit s'entendre encore des Ames qui leur sont unies. J'ai appris d'une Philosophie sublime que les *Essences* des Choses sont immuables & indépendantes de la VOLONTÉ CRÉATRICE. [2]

CE ne sont donc que les modes ou les Qualités variables des Corps & des Ames qui ont pu entrer dans la composition du Systême dont je parle, & produire cette combinaison particuliere de Choses d'où peuvent naître les événemens miraculeux.

PAR exemple; je conçois facilement qu'en vertu d'une certaine prédétermination physique,

(1) Voyez le commencement du Chap. I de la Partie XVI.

(2) L'*Essence* des Choses étant ce qui fait qu'elles sont ce qu'elles sont, DIEU ne pourroit changer les Essences sans détruire les Choses : car il seroit contradictoire que l'Essence changeât & que la Chose restât la même. Une Chose ne peut pas être & en même tems n'être pas. C'est ce que les Métaphysiciens expriment quand ils disent que les *Essences* sont *immuables*, *éternelles*, &c.

la densité (3) de tel ou de tel Corps a pu augmenter ou diminuer prodigieusement dans un tems marqué; la Gravitation n'agir plus sur un autre Corps; (4) la Matiere électrique s'accumuler extraordinairement autour d'une certaine Personne & la transfigurer; (5) les mouvemens vitaux renaître dans un Corps où ils étoient éteints & le rappeller à la vie; [6] des Obs-

(3) La *densité* des Corps résulte de la quantité de matiere qu'ils contiennent sous un Volume déterminé. La densité varie donc dans les différens Corps, & elle peut varier encore dans le même Corps. Ainsi, le Métal est plus dense que le Bois; l'Eau l'est plus que l'Air, &c. En se contractant l'air devient plus dense, &c.

(4) Je suppose ici, comme l'on voit, que la *Gravitation* n'est pas essentielle à la Matiere & qu'elle dépend d'une Cause physique secrete qui pousse les Corps vers un Centre commun. Cette supposition n'est point gratuite : les Propriétés *essentielles* ne varient point, & la Pesanteur varie, &c. Il est donc possible qu'il y ait eu une prédétermination physique relative à l'action de cette Force sur un certain Corps & dans un certain tems.

(5) On connoît ces couronnes lumineuses qui paroissent sur les Personnes qu'on électrise par certains procédés, & l'on n'ignore pas non plus bien d'autres prodiges que l'Electricité a offerts à notre Siecle. Voyez la Note 7 du Chap. I de la Part. XVI.

(6) Il est aujourd'hui bien démontré, que le grand principe des mouvemens vitaux est dans l'*Irritabilité*. Une pré-

tructions particulieres de l'Organe de la Vue se dissiper & laisser un libre passage à la Lumiere, &c. &c.

Et si parmi les événemens miraculeux qui s'offriroient à ma méditation, il en étoit où je n'entrevisse aucune Cause physique capable de les produire, je me garderois bien de prononcer sur l'impossibilité absolue d'une prédétermination correspondante à ces événemens. Je n'oublierois point que je suis un Etre dont toutes les Facultés sont extrêmement bornées, & que la Nature ne m'est tant soit peu connue que par quelques effets. Je songerois en même tems à d'autres événemens de même genre

détermination physique qui accroîtroit beaucoup l'Irritabilité dans un Corps mort pourroit donc y faire renaître les mouvemens vitaux & le rappeller à la vie. Il peut y avoir bien d'autres moyens physiques prédéterminés propres à concourir au même effet & qui me sont inconnus. Je me borne à indiquer celui que je connois un peu. L'*Irritabilité* est cette Propriété des fibres *musculaires* en vertu de laquelle elles se contractent ou se raccourcissent d'elles-mêmes à l'attouchement de quelque corps que ce soit pour se rétablir ensuite par leur propre Force. C'est par son irritabilité que le cœur bat sans cesse, qu'il bat encore après avoir été séparé de la poitrine, & qu'on peut y rappeller le mouvement & la vie lorsqu'il en paroît privé. C'est encore à l'Irritabilité que sont dûs bien d'autres phénomenes vitaux qui ne sont pas moins surprenans. Voyez Partie XV.

où j'entrevois des causes physiques préordonnées capables de les opérer.

QUAND je cherche à me faire les plus hautes idées du GRAND AUTEUR de l'Univers je ne conçois rien de plus sublime & de plus digne de cet ETRE ADORABLE, que de penser qu'IL a tout préordonné par un Acte unique de SA VOLONTE', & qu'il n'est proprement qu'un seul *Miracle*, qui a enveloppé la suite immense des Choses ordinaires & la suite beaucoup moins nombreuse des Choses *extraordinaires* : ce grand Miracle, ce Miracle incompréhensible peut-être pour toutes les INTELLIGENCES finies, est celui de la *Création*. DIEU a voulu, & l'Universalité des Choses a reçu l'Etre. Les Choses successives soit ordinaires, soit extraordinaires préexistoient donc dès le commencement à leur apparition & toutes celles qui apparoîtront dans toute la durée des siecles & dans l'Eternité même existent déja dans cette Prédétermination *universelle* qui embrasse le Tems & l'Eternité.

MAIS, ce seroit en vain que la SOUVERAINE SAGESSE auroit prédéterminé physiquement des événemens *extraordinaires* destinés à donner à l'Homme de plus fortes preuves de cet Etat futur, le plus cher Objet de ses desirs, si cette SA-

GESSE n'avoit en même tems prédéterminé la venue d'un PERSONNAGE extraordinaire, inſtruit par ELLE-même du ſecret de SES vues, & dont les actions & les diſcours correſpondiſſent exactement à la *prédétermination* dont les Miracles devoient ſortir.

IL ne faut que du bon-ſens pour appercevoir qu'un Miracle qui ſeroit abſolument iſolé ou qui ne ſeroit accompagné d'aucune circonſtance relative propre à en déterminer le but, ne pourroit être pour l'Homme raiſonnable une preuve de ſa Deſtination future.

MAIS, le *but* du Miracle ſera exactement déterminé, ſi immédiatement avant qu'il s'opere le PERSONNAGE reſpectable que je ſuppoſe s'écrie en s'adreſſant au MAÎTRE de la Nature; *je* TE *rends graces de ce que* TU *m'as exaucé: je ſavois bien que* TU *m'exauces toujours; mais, je dis ceci pour ce Peuple qui eſt autour de moi, afin qu'il croie que c'eſt* TOI QUI *m'as envoyé.*

LE Miracle deviendra donc ainſi la Lettre de *Créance* de l'ENVOYÉ, & le but de la Miſſion de cet ENVOYÉ ſera de *mettre en évidence la Vie & l'Immortalité.*

SI, comme je le disois, les Loix de la Nature sont le Langage du SUPREME LE'GISLATEUR, l'ENVOYE' dont je parle sera auprès du Genre-humain l'Interprête de ce Langage. Il aura été chargé par le LE'GISLATEUR d'interprêter au Genre-humain les *Signes* de ce Langage divin qui renfermoient les assurances d'une heureuse Immortalité. [7]

IL étoit absolument indifférent à la Mission de cet ENVOYE' qu'il opérât lui-même les Mi-

(7) J'AJOUTERAI ici un mot pour achever de développer ma pensée sur les Miracles.

Il seroit possible que plusieurs des Sujets sur lesquels je suppose que des guérisons miraculeuses ont été opérées eussent été eux-mêmes préordonnés dans un rapport direct à ces guérisons.

Il seroit possible, par exemple, que le Germe d'un certain Aveugle-né eût éte placé dans l'ordre des Générations de maniere que cet Aveugle étoit lié à la Mission de l'ENVOYÉ dès le commencement des Choses, & qu'en coïncidant ainsi avec cette Mission il eût pour fin de concourir à l'autoriser par le Miracle dont il devoit être le Sujet. La Réponse si remarquable de l'ENVOYÉ sur cet Aveugle sembleroit confirmer mon idée & indiquer la *préordination* dont je parle. *Cet Homme n'est point né Aveugle parce qu'il a péché ni ceux qui l'ont mis au monde; mais, c'est* AFIN QUE LES OEUVRES DE DIEU PAROISSENT EN LUI.

Je conçois donc que les yeux de cet Aveugle avoient été

racles ou qu'il ne fît que s'accommoder à leur but en le déterminant d'une maniere précise par ses discours & par ses actions. L'obéissance parfaite & constante de la Nature à la Voix de l'ENVOYÉ n'en devenoit pas moins propre à autoriser & à caractériser sa Mission.

LA Naissance *extraordinaire* de l'ENVOYÉ pouvoit encore relever sa Mission auprès des Hommes, & il étoit possible que cette Naissance fût enveloppée comme tous les autres événemens miraculeux dans cette dispensation particuliere des Loix de la Nature qui devoit les produire. Combien de moyens physiques préordonnés, très-différens du moyen ordinaire, pouvoient faire développer un Germe humain dans le sein d'une Vierge!

SI cette E'conomie *particuliere* des Loix de la Nature étoit destinée par la SAGESSE à fournir à l'Homme raisonnable (8) une *preuve de fait*

préorganisés dès le commencement dans un rapport déterminé à l'action des Causes physiques & secretes qui devoient les ouvrir dans un certain tems & dans un certain lieu. Je me plais à contempler le Germe de cet Aveugle, caché depuis quatre mille ans dans la grande Chaîne & préparé de si loin pour les besoins de l'Humanité.

(8) REMARQUEZ que je répete souvent dans cet Ecrit

de la certitude de son Etat futur, cette preuve a dû être revêtue de caracteres qui ne permissent pas à la Raison d'en méconnoître la nature & la fin.

J'OBSERVE d'abord, que les Faits renfermés dans cette E'conomie, comme dans leur Principe physique préordonné, ont dû être tels qu'il parût manifestement qu'ils ne ressortoient pas de l'E'conomie ordinaire des Loix de la Nature: s'il y avoit eu sur ce point quelqu'équivoque, comment auroit-il été *manifeste* que le LE'GISLATEUR *parloit*?

IL n'y aura point eu d'équivoque s'il a été manifeste qu'il n'y avoit point de proportion ou d'analogie entre les Faits dont il s'agit & les Causes *apparentes* de ces Faits, Le sens-commun apprend assez qu'un Aveugle-né ne recouvre point la Vue par un attouchement extérieur & momentané; qu'un Mort ne ressuscite point à la seule parole d'un Homme, &c. De pareils Faits

le mot de *raisonnable*: c'est que je suppose par-tout que l'Homme qui recherche les fondemens d'un bonheur à venir, fait de sa Raison le meilleur emploi possible, & qu'occupé de l'examen de la plus importante de toutes les vérités, il ne cherche point à se la déguiser à lui-même & aux autres par de vaines subtilités, qui ne prouveroient que l'abus de sa Raison.

ſont aiſés à diſtinguer de ces prodiges de la Phyſique, qui ſuppoſent toujours des préparations ou des Inſtrumens. Dans ces ſortes de prodiges l'Eſprit peut toujours découvrir une certaine proportion, une certaine analogie entre l'effet & la cauſe; & lors-même qu'il ne la découvre pas intuitivement il peut au moins la concevoir. Or, le moyen de concevoir quelqu'analogie entre la prononciation de certains mots & la réſurrection d'un Mort? La prononciation de ces mots ne ſera donc ici qu'une circonſtance concomitante, [9] abſolument étrangere à la Cauſe ſecrete du Fait; mais propre à rendre les Spectateurs plus attentifs, l'obéiſſance de la Nature plus frappante & la Miſſion de l'ENVOYE' plus authentique. LAZARE *ſors dehors! & il ſortit.*

AU reſte; je ne ferois pas entrer dans l'eſſence du Miracle ſon opération inſtantanée. Si un certain Miracle offroit des gradations ſenſibles, il ne m'en paroîtroit pas moins un Miracle lorſque je découvrirois toujours une diſproportion évidente entre l'effet & ſa cauſe apparente ou ſymbolique. [10] Ces gradations me ſem-

(9) UNE circonſtance qui *accompagne* le Miracle.

(10) C'EST-A-DIRE, que la Cauſe *apparente* n'eſt ici qu'un *ſigne* qui annonce l'effet ou y prépare le Spectateur.

bleroient même propres à indiquer à des Yeux philosophes un Agent physique & très-différent du symbolique. [11] Les gradations décelent toujours un Ordre physique, [12] & elles sont susceptibles d'une accélération à l'indéfini. (13)

[11] Je veux dire très-différent de la Cause *apparente*.

[12] C'est que la Nature ne va point par sauts.

[13] Je dois transcrire ici ce que je disois de mon hypothese sur les Miracles dans la Préface de la premiere Edition des *Recherches sur le Christianisme*, publiée en 1770; car il faut bien que je continue à prévenir les faux jugemens qu'on pourroit porter de ma maniere de penser sur cette hypothese & du but que je me suis proposé en la développant.

« Ceux, disois-je, qui possedent les principes dont je suis » parti jugeront de cette hypothese. Mais, je crois devoir dé- » clarer ici de la maniere la plus expresse, que je n'ai point pré- » tendu combattre le Sentiment qui est le plus généralement » admis sur les Miracles. Le Lecteur éclairé préférera celle des » deux opinions qui lui paroîtra la plus conforme à la Raison » & à la Révélation. Je n'ai point cherché à faire des » Prosélytes à mes petites opinions : l'on ne sait pas combien » j'y suis peu attaché & combien je serai toujours disposé à » avouer publiquement mes erreurs dès qu'on me les aura fait » appercevoir. J'ai dit naïvement & clairement ce qui m'avoit » paru le plus probable ou le plus harmonique avec les prin- » cipes fondamentaux & si lumineux de la Théologie natu- » relle & de la Cosmologie. Il me semble toujours, que si » l'on y regarde de fort près, on reconnoîtra que tout se ré- » duit ici à examiner s'il est possible que Dieu ait tout préor- » donné par un Acte unique de sa Volonté : car si cette

Je remarque en second lieu, que ce Langa-

„ préordination universelle est possible, il devra paroître très-
„ indifférent au grand but des Miracles que Dieu soit inter-
„ venu immédiatement dans un certain tems & dans un cer-
„ tain lieu pour les produire, ou qu'Il ait préparé dès le
„ commencement les Causes qui devoient les opérer. Ainsi,
„ soit que Dieu agisse dans le tems par des Volontés *parti-
„ culieres*, soit qu'il ait agi hors du tems par une Volonté *gé-
„ nérale* qui a embrassé la multitude infinie des effets particu-
„ liers, la Chose ne revient-elle pas précisément au même &
„ dans la Nature & dans la Grace? Si le physique a pu être
„ enchaîné avec le moral; si les *Prieres* ont pu être prévues
„ par l'Intelligence adorable aux yeux de laquelle
„ tout est à nud dans la Création; si cette Prévision tout-à-
„ fait extérieure à la Liberté humaine ne détruit point cette
„ Liberté, pourquoi rejetteroit-on comme absurde ou comme
„ dangereuse une hypothese qui s'accorde si bien avec les prin-
„ cipes d'une saine Philosophie & qui donne de si hautes idées
„ du Grand Auteur de l'Univers? „

J'ajouterai encore ici, que lorsque cette Hypothese sur les Miracles s'offrit pour la premiere fois à mon Esprit il y a bien des années, je n'avois pas lu le Livre intitulé *la Religion Chrétienne prouvée par les Faits*, de l'Abbé Houtteville. Je viens de lire le Chap. VI du Tome II dans lequel l'éloquent Auteur entreprend de prouver que *les Miracles sont possibles*. J'y ai vû qu'il s'étoit formé sur la Nature des Miracles à-peu-près la même idée que moi. Mais, cette idée si philosophique il ne la développe pas par une sorte d'Analyse comme j'ai tâche de le faire. Il n'indique pas précisément la maniere dont on peut concevoir la chose. Il se borne à montrer qu'il y a dans la Nature une multitude de phénomenes dont les Causes nous sont inconnues, & qui ressortent pourtant des Loix générales du mouvement: pag. 51 & suivantes

ge *de Signes* [14] a dû être multiplié & varié & former, pour ainsi dire, un discours suivi, dont toutes les Parties fussent harmoniques entr'elles & s'appuyassent les unes les autres: car plus le LE'GISLATEUR aura développé ses

de l'Edit. de 1765. Il en conclut que les Miracles pourroient avoir été *enveloppés dans l'Ordre général & être entrés comme le reste dans l'Economie des desseins de DIEU*: pag. 53, 57. Il combattoit par cette supposition le fameux SPINOSA, qui avoit dit *que les Miracles étoient impossibles*, *parce qu'ils étoient contraires aux Loix de la Nature*, *& qu'ils supposoient de la variation dans les Décrets de DIEU*. L'Abbé HOUTTEVILLE entreprend donc de prouver ici, qu'il n'y a point de *variation* dans les Décrets de DIEU, & qu'un *seul & même Décret a pu embrasser tout*, &c.

Si l'on prend la peine de comparer mes principes & ma marche avec ceux de l'Auteur on reconnoîtra facilement que je ne l'ai point copié. Nous suivions l'un & l'autre des routes très-différentes. Nous n'avions pas le même but particulier. Je ne songeois point à SPINOSA : je cherchois uniquement à développer un de mes principes psychologiques, & j'essayois de l'appliquer à la Doctrine des Miracles.

Il n'en demeure pas moins vrai que l'Abbé HOUTTEVILLE m'avoit prévenu sur l'idée générale : je me fais un devoir étroit de le reconnoître ; mais j'espere qu'on me rendra la justice de penser que je n'ai point eu l'intention de m'approprier ce qui appartenoit à cet Ecrivain estimable : personne au monde n'est plus ennemi que moi du plagiat.

(14) Les *Miracles*.

Vues, multiplié & varié SES Expressions, & plus il aura été certain qu'IL *parloit*.

MAIS, s'IL a voulu parler à des Hommes de tout ordre, aux Ignorans comme aux Savans, IL aura parlé aux Sens, & n'aura employé que les *Signes* les plus palpables, & que le simple bon-sens pût facilement saisir.

ET comme le but de ce Langage de Signes étoit de confirmer à la Raison la vérité de ces grands principes qu'elle s'étoit déja formés sur les Devoirs & sur la Destination future de l'Homme, l'INTERPRETE [15] de ce Langage a dû annoncer au Genre-humain une Doctrine qui fût précisément conforme à ces principes les plus épurés & les plus nobles de la Raison, & donner dans sa Personne le Modele le plus accompli de la Perfection humaine.

D'UN autre côté, si la Mission de l'ENVOYÉ avoit été bornée à annoncer au Genre-humain cette Doctrine sublime; si en même tems qu'il l'annonçoit, le MAÎTRE de la Nature n'avoit point parlé aux Sens ce Langage nouveau si propre à les frapper, il est de la plus grande

[15] L'ENVOYÉ de DIEU.

évidence que la Doctrine n'auroit pu accroître assez par elle-même la probabilité de cet État futur qu'il s'agissoit de confirmer aux Hommes: c'est qu'on ne sauroit dire précisément ce que la Raison humaine peut ou ne peut pas en matiere de Doctrine, comme on peut dire ce que le Cours *ordinaire* de la Nature peut ou ne peut pas relativement à certains Faits palpables, nombreux, divers. [16]

[18] ON voit assez que cet argument repose sur cette vérité si évidente, que la Raison humaine est susceptible d'un accroissement à l'indéfini. SOCRATE avoit entrevu la Théorie de l'Hnmme moral & l'Immortalité de l'Ame. Si dix à douze SOCRATES avoient succédé au premier dans la durée des Ages, qui sait si le dernier, aidé des lumieres de ses Prédécesseurs & des siennes propres, ne se seroit point élevé enfin jusqu'à la sublime Morale dont il s'agit? On conviendra du moins que l'impossibiiité de la chose n'est point du tout démontrée.

Ici l'Esprit découvre toujours une certaine proportion entre les vérités acquises & celles qu'on peut acquérir par de nouvelles méditations : il est, en effet, très-manifeste, que les vérités morales sont enveloppées les unes dans les autres & que la méditation parvient tôt ou tard à les extraire les unes des autres.

Il n'en va pas de même des Faits miraculeux. Le simple bon-sens suffit pour s'assurer qu'un Aveugle-né ne peut recouvrer la vue presque subitement par un attouchement extérieur & momentané; qu'un Homme réellement mort ne ressuscite point à la simple parole d'un autre Homme; qu'une

Troupe d'ignorans ne vient pas tout d'un coup à parler des Langues étrangeres; &c.

Ici l'Esprit ne découvre aucune proportion entre les effets & les causes apparentes, aucune analogie entre ce qui précede & ce qui suit. Il voit d'abord que ces effets ne résultent point du *Cours ordinaire* de la Nature, &c.

Ce seroit donc choquer les regles d'une saine Logique que de réduire à la seule Doctrine toutes les preuves de la Mission de l'ENVOYÉ.



DIX-HUITIEME



DIX-HUITIEME PARTIE.

SUITE DES IDÉES SUR L'ETAT FUTUR DE L'HOMME.

CONTINUATION DES *RECHERCHES SUR LE CHRISTIANISME.*

LE TE'MOIGNAGE.

CHAPITRE I.

Nature & fondemens du Témoignage.

L'ordre moral.

UNE grande queſtion s'offre ici à mon examen : comment puis-je m'aſſurer raiſonnable-

ment que le LÉGISLATEUR de la Nature a *parlé*?

JE ne demanderai pas pourquoi le LÉGISLATEUR *ne m'a pas parlé à moi-même?* J'apperçois trop clairement que tous les Individus de l'Humanité ayant un droit égal à cette faveur, il auroit fallu pour satisfaire aux desirs de tous multiplier & varier les *Signes extraordinaires* dans une proportion relative à ces desirs. Mais par cette multiplication excessive des Signes extraordinaires ils auroient perdu leur qualité de *Signes*, & ce qui dans l'Ordre de la Sagesse devoit demeurer extraordinaire seroit devenu ordinaire.

JE suis obligé de reconnoître encore que je suis fait pour être conduit par les Sens & par la Réflexion: une *Révélation intérieure* qui me donneroit sans cesse la plus forte persuasion de la certitude d'un État futur, ne seroit donc pas dans l'analogie de mon Etre.

JE ne pouvois exister à la fois dans tous les tems & dans tous les lieux. Je ne pouvois palper, voir, entendre, examiner tout par mes propres Sens. Il est néanmoins une foule de Choses dont je suis intéressé à connoître la certitude ou au moins la probabilité, & qui se sont passées

long-tems avant moi ou dans des lieux fort éloignés.

L'INTENTION de l'AUTEUR de mon Être est donc que je m'en rapporte sur ces Choses à la déposition de ceux qui en ont été les témoins & qui m'ont transmis leur témoignage de vive-voix ou par écrit.

MA conduite à l'égard de ces Choses repose sur une considération qui me semble très-raisonnable : c'est que je dois supposer dans mes Semblables les mêmes Facultés essentielles que je découvre chez moi. Cette supposition est, à la vérité, purement analogique ; mais il m'est facile de m'assurer que l'analogie a ici la même force que dans tous les cas qui sont du ressort de l'expérience la plus commune & la plus constante. Est-il besoin que j'examine à fond mes Semblables pour être certain qu'ils ont tous les mêmes Sens & les mêmes Facultés que je possede ?

JE tire donc de ceci une conséquence que je juge très-légitime : c'est que ces Choses que j'aurois vues, ouies, palpées, examinées si j'avois été placé dans un certain tems & dans un certain lieu, ont pu l'être par ceux qui existoient dans ce tems & dans ce lieu.

Il faut bien que j'admette encore qu'elles l'ont été en effet, si ces Choses étoient de nature à intéresser beaucoup ceux qui en étoient les Spectateurs : car je dois raisonnablement supposer que des Etres qui me sont semblables se sont conduits dans certaines circonstances importantes comme j'aurois fait moi-même si j'avois été placé dans les mêmes circonstances, & qu'ils se sont déterminés par les mêmes motifs qui m'auroient déterminé en cas pareil.

Je choquerois, ce me semble, les regles les plus sûres de l'analogie (1) si je jugeois autrement. Remarquez que je ne parle ici que de Choses qui n'exigent pour être bien connues que des yeux, des oreilles & un jugement sain.

Parce que le témoignage est fondé sur l'analogie, il ne peut me donner comme elle qu'une *certitude morale*. Il ne peut y avoir d'enchaînement nécessaire entre la maniere dont j'aurois été affecté ou dont j'aurois agi en telles ou telles circonstances & celle dont des Etres que je crois m'être semblables ont été affectés ou ont agi dans les mêmes circonstances. Les circonstances elles-mêmes ne peuvent jamais être parfaitement

(1) Voyez la Note 1 du Chap. III de la Part. XVII.

ſemblables ; les Sujets ſont trop compliqués. Il y a plus ; le jugement que je porte ſur le rapport de reſſemblance de ces Etres avec moi n'eſt encore qu'analogique. Mais, ſi je me réſolvois à ne croire que les ſeules choſes dont j'aurois été le Témoin, il faudroit en même-tems me réſoudre à mener la vie la plus triſte & me condamner moi-même à l'ignorance la plus profonde ſur une infinité de choſes qui intéreſſent mon bonheur. D'ailleurs, l'expérience & la réflexion me fourniſſant des regles pour juger ſainement de la validité du Témoignage, j'apprends de l'une & de l'autre qu'il eſt une foule de cas où je puis adhérer au Témoignage ſans courir le riſque d'être trompé.

Ainsi, les mêmes raiſons qui me portent à admettre un certain Ordre dans le Monde phyſique (2) doivent me porter à admettre auſſi un certain Ordre dans le Monde moral. Cet Ordre moral réſulte eſſentiellement de la nature des Facultés humaines & des rapports qu'elles ſoutiennent avec les choſes qui en déterminent l'exercice.

Les jugemens que je fonde ſur l'Ordre moral

[2] Voyez le Chap. III. de la Part. XVII.

ne sauroient être d'une parfaite certitude, parce que dans chaque détermination particuliere de la Volonté le contraire est toujours possible; puisque l'activité de la Volonté peut s'étendre à un nombre indéfini de cas.

Mais, quand je suppose un Homme de bon-sens, je suis obligé de supposer en même-tems qu'il ne se conduira pas comme un Fou dans tel ou tel cas particulier, quoiqu'il ait toujours le pouvoir physique de le faire. Il n'est donc que probable qu'il ne le fera pas; & je dois convenir que cette probabilité est assez grande pour fonder un jugement solide & assorti aux besoins de ma condition présente.

Ces choses que je n'ai pu palper, voir, entendre & examiner par moi-même, parce que l'éloignement des tems ou des lieux m'en séparoit, seront donc pour moi d'autant plus probables qu'elles me seront attestées par un plus grand nombre de Témoins & par des Témoins plus dignes de foi, & que leurs dépositions eront pl us circonstanciées, plus harmoniques entr'elles, sans être précisément semblables.



CHAPITRE II.

De la crédibilité du Témoignage :

ses conditions essentielles.

*Application aux Témoins de l'*EVANGILE.

SI j'envisage la *certitude* comme un tout, & si je divise par la pensée ce tout en parties ou degrés, ces parties ou degrés seront des parties ou des degrés de la certitude.

JE nomme *probabilités* ces divisions idéales de la certitude. Je connoîtrai donc le degré de la certitude quand je pourrai assigner le rapport de la partie au tout.

JE ne dirai pas que la probabilité d'une chose croît précisément comme le nombre des Témoins qui me l'attestent : mais, je dirai que la probabilité d'une chose augmente par le nombre des Témoins suivant une certaine proportion que le Mathématicien tente de ramener au calcul.

JE jugerai du mérite des Témoins par deux

conditions générales & essentielles ; par leur capacité & par leur intégrité.

L'ETAT des Facultés corporelles & des Facultés intellectuelles déterminera la premiere de ces conditions : le degré de probité & de désintéressement déterminera la seconde.

L'EXPÉRIENCE ou cette réitération d'actes & de certains actes par lesquels je parviens à connoître le caractere moral ; l'expérience, dis-je, décidera en dernier ressort de tout cela.

J'APPLIQUERAI les mêmes principes fondamentaux à la Tradition orale & à la Tradition écrite. Je verrai d'abord que celle-ci a beaucoup plus de force que celle-là. Je verrai encore que cette force doit accroître par le concours de différentes Copies de la même Déposition. Je considérerai ces différentes Copies comme autant de Chaînons d'une même Chaîne. Et si j'apprends qu'il existe plusieurs suites différentes de Copies, je regarderai ces différentes suites comme autant de chaînes collatérales qui accroîtront tellement la probabilité de cette Tradition écrite qu'elle approchera indéfiniment de la certitude & surpassera celle que peut donner le Témoignage de plusieurs Témoins oculaires.

DIEU eſt l'AUTEUR de l'Ordre moral comme IL eſt l'AUTEUR de l'Ordre phyſique. J'ai reconnu deux ſortes de Diſpenſations dans l'Ordre phyſique. (1) La premiere eſt celle qui détermine ce que j'ai nommé le Cours *ordinaire* de la Nature. La ſeconde eſt celle qui détermine ces événemens *extraordinaires* que j'ai nommés des *Miracles*.

LA premiere Diſpenſation a pour fin le bonheur de tous les Etres ſentans de notre Globe.

LA ſeconde a pour fin le bonheur de l'Homme ſeul; parce que l'Homme eſt le ſeul Etre ſur la Terre qui puiſſe juger de cette Diſpenſation, en reconnoître la fin, ſe l'approprier & diriger ſes actions relativement à cette fin.

CETTE Diſpenſation particuliere a donc dû être calculée ſur la Nature des Facultés de l'Homme & ſur les différentes manieres dont il peut les exercer ici-bas & juger des Choſes.

C'EST à l'Homme que le MAÎTRE du Monde a voulu parler: IL a donc approprié SON Langage à la Nature de cet Etre que SA BONTÉ

(1) Conſultez les Chap. V & VI de la Part. XVII.

vouloit inſtruire. Le Plan de SA SAGESSE ne comportoit pas qu'IL changeât la nature de cet Etre & qu'IL lui donnât ſur la Terre les Facultés de l'ANGE. Mais, la SAGESSE avoit préordonné des moyens, qui ſans faire de l'Homme un ANGE, devoient lui donner une certitude raiſonnable de ce qu'il lui importoit le plus de ſavoir.

L'HOMME eſt enrichi de diverſes Facultés intellectuelles : l'Enſemble de ces Facultés conſtitue ce qu'on nomme la *Raiſon*. SI DIEU ne vouloit pas forcer l'Homme à croire : s'IL ne vouloit que parler à ſa Raiſon ; IL en aura uſé à l'égard de l'Homme comme à l'égard d'un Etre intelligent. IL lui aura fait entendre un Langage approprié à ſa Raiſon, & IL aura voulu qu'il appliquât ſa Raiſon à la recherche de ce Langage comme à la plus belle recherche dont il pût jamais s'occuper.

LA nature de ce Langage étant telle qu'il ne pouvoit s'adreſſer directement à chaque Individu de l'Humanité, (2) il falloit bien que le LÉGISLATEUR l'adaptât aux moyens naturels par leſquels la Raiſon humaine parvient à ſe convaincre de la certitude morale des événemens

(2) Voyez le commencement du Chapitre I de cette Partie.

passés & à s'assurer de l'ordre ou de l'espece de ces événemens.

Ces moyens naturels sont ceux que renferment le Témoignage : mais le Témoignage suppose toujours des *faits* ; le Langage du Le'gislateur a donc été un *Langage* de *faits* & de certains faits. Mais le Témoignage est soumis à à des regles que la Raison établit & sur lesquelles elle juge ; le Langage du Le'gislateur a donc été subordonné à ces regles.

Le fondement de la Croyance de l'Homme sur sa Destination future a donc été réduit ainsi par le sage Auteur de l'Homme à des preuves *de fait*, à des preuves palpables & à la portée de l'Intelligence la plus bornée.

Parce que le Témoignage suppose des Faits, il suppose des Sens qui apperçoivent ces Faits & les transmettent à l'Ame sans altération.

Les Sens supposent eux-mêmes un Entendement qui juge des Faits ; car les Sens, purement matériels, ne jugent point.

Je nomme Faits *palpables* ceux dont le simple bon-sens peut juger ou à l'égard desquels il peut

s'assurer facilement qu'il n'y a point de méprise.

Le bon sens ou le sens commun sera donc ce degré d'Intelligence qui suffit pour juger de semblables Faits.

Mais, parce que les Faits les plus palpables peuvent être altérés ou déguisés par l'imposture ou par l'intérêt, le Témoignage suppose encore dans ceux qui rapportent ces Faits une probité & un désintéressement reconnus.

Et puisque la probabilité de quelque fait que ce soit accroît par le *nombre* des Déposants, le Témoignage exige encore un nombre de Déposants tel que la Raison l'estime *suffisant*.

Enfin; parce qu'un Fait n'est jamais mieux connu que lorsqu'il est plus circonstancié, & qu'un concert secret entre les Déposants n'est jamais moins présumable que lorsque les Dépositions embrassent les circonstances essentielles du Fait sans se ressembler dans la maniere ni dans les termes, le Témoignage veut des Dépositions circonstanciées, convergentes entr'elles, & variées néanmoins dans la forme & dans les expressions.

S'IL ſe trouvoit encore que certains Faits qui me ſeroient atteſtés par divers Témoins oculaires, choquaſſent leurs préjugés les plus anciens, les plus enracinés, les plus chéris, je ſerois d'autant plus aſſuré de la fidélité de leurs Dépoſitions, que je ſerois plus certain qu'ils étoient fortement imbus de ces préjugés: c'eſt qu'il arrive facilement aux Hommes de croire légérement ce qui favoriſe leurs préjugés, & qu'ils ne croient que difficilement ce qui détruit ces préjugés.

S'IL ſe rencontroit après cela que ces mêmes Témoins réuniſſent aux conditions les plus eſſentielles du Témoignage des qualités tranſcendantes qu'on ne trouve point dans les Témoins ordinaires; ſi à un Sens droit & à des mœurs irréprochables ils joignoient des vertus éminentes, une bienveuillance la plus univerſelle, la plus ſoutenue, la plus active; ſi leurs adverſaires mêmes n'avoient jamais contredit tout cela; ſi la Nature obéiſſoit à la voix de ces Témoins comme à celle de leur MAÎTRE; ſi enfin, ils avoient perſévéré avec une conſtance héroïque dans leur Témoignage & l'avoient même ſcellé de leur ſang; il me paroîtroit que ce témoignage auroit toute la force dont un Témoignage humain peut être ſuſceptible.

Si donc les témoins que l'Envoyé auroit choisi réunissoient dans leur Personne tant de conditions ordinaires & extraordinaires, il me sembleroit que je ne pourrois rejeter leurs Dépositions sans choquer la Raison.

CHAPITRE III.

Objections contre le Témoignage tirées de l'opposition des Miracles avec le Cours de la Nature ou du Conflict entre l'Expérience & les Témoignages rendus aux Faits miraculeux.

Réponses.

Ici je me demande à moi-même si un Témoignage humain, quelque certain & quelque parfait que je veuille le supposer, suffit pour établir la certitude ou au moins la probabilité de Faits qui choquent eux-mêmes les Loix ordinaires de la Nature?

J'apperçois au premier coup d'œil qu'un Fait que je nomme *miraculeux* n'en est pas moins un Fait sensible, palpable. Je reconnois

même qu'il étoit dans l'Ordre de la SAGESSE qu'il fût très-ſenſible, très-palpable. Un pareil Fait étoit donc du reſſort des Sens: il pouvoit donc être l'Objet du *Témoignage.*

JE vois évidemment qu'il ne faut que des Sens pour s'aſſurer ſi un certain Homme eſt vivant, s'il eſt tombé malade, ſi ſa maladie augmente, s'il ſe meurt, s'il eſt mort, s'il rend une odeur cadavéreuſe. Je vois encore qu'il ne faut non plus que des Sens pour s'aſſurer ſi cet Homme qui étoit mort eſt reſſuſcité, s'il marche, parle, mange, boit, &c.

TOUS ces Faits ſi ſenſibles, ſi palpables peuvent donc être auſſi bien l'Objet du Témoignage que tout autre Fait de Phyſique ou d'Hiſtoire.

SI donc les Témoins dont je parle ſe bornent à m'atteſter ces Faits, je ne pourrai rejeter leurs Dépoſitions ſans choquer les regles du Témoignage que j'ai moi-même poſées & que la plus ſaine Logique preſcrit.

MAIS, ſi ces Témoins ne ſe bornoient point à m'atteſter ſimplement ces Faits; s'ils prétendoient m'atteſter encore la maniere ſecrete dont le Miracle a été opéré; s'ils m'aſſuroient qu'il

a dépendu d'une prédétermination physique, leur Témoignage sur ce point de Cosmologie (1) me paroîtroit perdre beaucoup de sa force.

POURQUOI cela? c'est que cette prédétermination que ces Témoins m'attesteroient n'étant pas du ressort des Sens, ne pourroit être l'Objet direct de leur Témoignage. Je crois l'avoir prouvé dans le Chapitre III de la Part. XVI.

CES Témoins pourroient, à la vérité, m'attester qu'elle leur a été révélée par le LÉGISLATEUR LUI-même: mais, afin que je pusse être moralement certain qu'ils auroient eu une telle Révélation; il me faudroit toujours des Miracles; c'est-à-dire, des Faits qui ne ressortiroient point du Cours ordinaire de la Nature & qui tomberoient sous les Sens. [2]

JE découvre donc qu'il y a dans un *Miracle* deux choses essentiellement différentes & que je dois soigneusement distinguer; le *Fait* & la *Maniere* du Fait.

[1] Partie de la Philosophie qui traite des Loix générales & de l'Harmonie de l'Univers.

[2] Consultez le Chap. VI de la Part. XVII.

LA

La premiere de ces choses a un rapport direct aux Facultés de l'Homme : la seconde n'est en rapport direct qu'avec les Facultés de ces Intelligences qui connoissent le secret de l'Économie de notre Monde. [3]

Si toutefois les Témoins rapportoient à l'action de Dieu les Faits extraordinaires qu'ils m'attesteroient, ce jugement particulier des Témoins n'infirmeroit point à mes yeux leur Témoignage ; parce qu'il seroit fort naturel qu'ils rapportassent à l'intervention immédiate de la Toute-Puissance des Faits dont la Cause prochaine & efficiente leur seroit voilée ou ne leur auroit pas été révélée.

Mais, la premiere condition du Témoignage est, sans doute, que les Faits attestés ne soient pas physiquement impossibles ; je veux dire, qu'ils ne soient pas contraires aux Loix de la Nature.

C'est l'Expérience qui nous découvre ces Loix & le Raisonnement en déduit des conséquences, théorétiques & pratiques dont la Collection systématique (4) constitue la Science humaine.

[3] On peut consulter ici les Parties XII & XIII.

[4] L'Assemblage méthodique.

Or, l'Expérience la plus conſtante de tous les tems & de tous les lieux dépoſe contre la poſſibilité phyſique de la réſurrection d'un Mort.

Cependant, des Témoins que je ſuppoſe les plus dignes de foi m'atteſtent qu'un Mort eſt reſſuſcité ; ils ſont unanimes dans leur Dépoſition, & cette Dépoſition eſt très-claire & très-circonſtanciée.

Me voilà donc placé entre deux Témoignages directement oppoſés, & ſi je les ſuppòſois d'égale force, je demeurerois en équilibre & je ſuſpendrois mon jugement.

Je ne le ſuſpendrois pas apparemment ſi l'Athéiſme étoit démontré vrai : la Nature n'auroit point alors de Législateur : elle ſeroit à elle-même ſon propre Législateur, & l'Expérience la plus conſtante de tous les tems & de tous les lieux ſeroit ſon meilleur Interprête.

Mais, s'il eſt prouvé que la Nature a un Législateur, il eſt prouvé par cela même que ce Législateur peut en modifier les Loix. (5)

[5] Conſultez les Chapitres III, IV & VI de la Partie XVII.

Si ces modifications ſont des Faits palpables, elles pourront être l'objet direct du Témoignage.

Si ce Témoignage réunit au plus haut degré toutes les conditions que la Raiſon exige pour la validité de quelque Témoignage que ce ſoit, ſi même il en réunit que la Raiſon n'exige pas dans les Témoignages ordinaires, il ſera, ce me ſemble, moralement certain que le LE'GISLATEUR aura *parlé*.

CETTE certitude morale me paroîtra accroître ſi je puis découvrir avec évidence le but que le LE'GISLATEUR s'eſt propoſé en modifiant ainſi les Loix de la Nature. (6)

[6] Conſultez le Chapitre VI de la Part. XVII.



CHAPITRE IV.

Suite des Objections contre la preuve testimoniale relativement aux Faits miraculeux.

Réponses.

Considérations générales sur l'Ordre physique & sur l'Ordre moral.

MON scepticisme (1) ne doit pas en demeurer là: les Faits que je nomme *miraculeux* sont une violation de l'Ordre physique: l'imposture est une violation de l'Ordre moral quand elle a lieu dans des Témoins qui paroissent réunir au plus haut point toutes les conditions essentielles au Témoignage.

SEROIT-IL donc moins probable que de pareils Témoins attestassent des Faits faux, qu'il ne l'est qu'un Mort soit ressuscité?

JE rappelle ici à mon Esprit ce que j'ai exposé

[1] MOT qui exprime ici le doute vraiment philosophique & point du tout ce *doute universel* qui seroit le tombeau de toutes les vérités.

sur l'Ordre physique dans les Chapitres V & VI de la Part. XVII. Si j'ai reconnu assez clairement que les Miracles ont pu ressortir d'une prédétermination physique, ils ne seront pas des violations de l'Ordre physique ; mais, ils seront des dispensations particulieres de cet Ordre renfermées dans cette grande Chaîne qui lie le passé au présent, le présent à l'avenir, l'avenir à l'éternité.

Il n'en est donc pas de l'Ordre physique précisément comme de l'ordre moral. Le premier tient aux modifications possibles des Corps : le second tient aux modifications possibles de l'Ame.

L'ENSEMBLE de certaines modifications de l'Ame constitue ce que je nomme un *Caractere moral.*

L'ESPECE, la multiplicité & la variété des actes par lesquels un Caractere moral se fait connoître à moi fondent le jugement que je porte de ce Caractere. [2]

MON jugement approchera donc d'autant plus de la certitude que je connoîtrai un plus grand

[2] Voyez ce que j'ai dit là-dessus Chap. II de la Partie XVIII.

nombre de ces actes & qu'ils seront plus divers.

Si ces actes étoient marqués au coin de la plus solide vertu; s'ils tendoient vers un but commun; si ce but étoit le plus grand bonheur des Hommes, ce caractere moral me paroîtroit éminemment vertueux.

Il me semble donc qu'il est moins probable qu'un Témoin éminemment vertueux atteste pour vrai un Fait extraordinaire qu'il sauroit être faux, qu'il ne l'est qu'un Corps subisse une modification contraire au Cours ordinaire de la Nature: c'est que je découvre clairement une PREMIERE CAUSE & un but de cette modification: c'est que je ne découvre aucune contradiction entre cette modification & ce que je nomme l'*Essence* [3] du Corps: c'est que loin de découvrir aucune raison suffisante pourquoi un tel Témoin me tromperoit, je découvre, au contraire, divers motifs très-puissans qui pourroient l'engager à taire le Fait, si l'amour de la vérité n'étoit chez lui prédominant.

Et si plusieurs Témoins de cet ordre concourent à attester le même Fait miraculeux; s'ils

(3) Voyez sur ce Mot la Note 3 du Chap. I de la Part. XVI,

persévérent constamment dans leurs dépositions ; si en y persévérant ils s'exposent évidemment aux plus grandes calamités & à la mort même, je dirois que l'imposture de pareils Témoins seroit une violation de l'Ordre moral que je ne pourrois présumer sans choquer les notions du Sens-commun.

Il me semble que je choquerois encore ces Notions si je présumois que ces Témoins se sont eux-mêmes trompés : car j'ai supposé qu'ils attestoient un Fait très palpable, dont les Sens pouvoient aussi bien juger que de tout autre Fait ; un Fait enfin, dont les Témoins étoient fortement intéressés à s'assurer.

Une chose au moins que je ne puis contester c'est que ce Fait m'auroit paru indubitable si j'en avois été le Témoin. Cependant il ne m'en auroit pas paru moins opposé à l'*Expérience* ou au Cours ordinaire de la Nature. Or, ce que j'aurois pu voir & palper si j'avois été dans le tems & dans le lieu où le Fait s'est passé, nierai-je qu'il ait pu être vu & palpé par des Hommes qui possédoient les mêmes Facultés que moi ? (4)

(4) Consultez ce que j'ai dit sur ce point en posant les Fondemens analogiques du Témoignage dans le Chapitre I de la Part. XVIII.

Il me paroît donc que je suis raisonnablement obligé de reconnoître que la preuve que je tirois de l'Ordre physique ne sauroit être opposée à celle que me fournit l'Ordre moral: 1°. parce que ces preuves sont d'un genre très-différent, & que la certitude morale n'est pas la certitude physique: 2°. parce que je n'ai pas même ici une certitude physique que je puisse légitimement opposer à la certitude morale; puisque j'ai admis que l'Ordre physique étoit soumis à une INTELLIGENCE QUI a pu le modifier dans un rapport direct à un certain but, & que j'apperçois distinctement ce but. [5]

AINSI, je ne saurois tirer en bonne Logique une conclusion générale de l'Expérience ou de l'Ordre physique contre le Témoignage: cette conclusion s'étendroit au-delà des prémisses. (6) Je puis bien tirer cette conclusion particuliere, que suivant le Cours ordinaire de la Nature les Morts ne ressuscitent point: mais je ne saurois affirmer logiquement qu'il n'y a aucune Dispensation secrete de l'Ordre physique dont la résurrection des Morts puisse résulter. Je choque-

(5) Consultez le Chap. VI de la Part. XVII.

(6) Voyez sur ce Mot la Note 2 du Chap. III de la Part. XVI.

trois bien plus encore la saine Logique si j'affirmois en général l'impossibilité de la résurrection des Morts.

Au reste; quand il seroit démontré que les Miracles ne peuvent ressortir que d'une Action *immédiate* de la TOUTE-PUISSANCE, ils n'en seroient pas plus une violation de l'Ordre physique. C'est que le LÉGISLATEUR de la Nature ne viole point SES Loix lorsqu'IL les suspend ou les modifie. IL ne le fait pas même par une nouvelle Volonté: SON INTELLIGENCE découvroit d'un coup d'œil toute la Suite des Choses, & les Miracles entroient de toute Éternité dans cette Suite comme condition du plus grand bien. [7]

L'AUTEUR de l'*Essai de Psychologie* (8) a rendu ceci assez clairement, quoique son Style, souvent trop concis, ne le mette pas à la portée de tous les Lecteurs. " Lorsque le Cours „ de la Nature, dit-il, paroît tout à coup

[7] JE prie qu'on relise ce que j'ai dit sur les Miracles, Note 13, Part. XVI, Chap. VI. Je ne voudrois pas que l'on imaginât que je regarde mon hypothese comme vraie.

(8) *Essai de Psychologie; Principes philosophiques* : Part. III. Chap. III.

„ changé ou interrompu, on nomme cela un „ *Miracle*, & on croit qu'il eſt l'Effet de l'Ac„ tion immédiate de DIEU. Ce jugement peut „ être faux & le Miracle reſſortir encore des „ Cauſes ſecondes ou d'un arrangement préeta„ bli. La grandeur du bien qui devoit en ré„ ſulter exigeoit cet arrangement ou cette ex„ ception aux Loix ordinaires. Mais, s'il eſt „ des Miracles qui dépendent de l'Action im„ médiate de DIEU, cette Action entroit dans „ le Plan comme moyen néceſſaire du bonheur. „ Dans l'un & l'autre cas l'effet eſt le même „ pour la Foi. „

CHAPITRE V.

*S'il eſt probable que les Témoins de l'*EVANGILE *ont été trompeurs ou trompés.*

J'AI ſuppoſé que les Témoins dont il s'agit ne pouvoient ni tromper ni être trompés. La premiere ſuppoſition m'a paru fondée principalement ſur leur intégrité; la ſeconde ſur la palpabilité des Faits.

La probabilité de la premiere ſuppoſition me ſembleroit accroître beaucoup ſi les Faits atteſtés étoient de nature à ne pouvoir être crus par des Hommes de bon-ſens ſi ces Faits n'avoient été vrais.

Je conçois à merveille qu'une fauſſe Doctrine peut facilement s'accréditer. C'eſt à l'Entendement à juger d'une Doctrine, & l'Entendement n'eſt pas toujours pourvu des notions qui peuvent aider à diſcerner le faux en certains genres.

Mais, s'il eſt queſtion de Choſes qui tombent ſous tous les Sens, de Choſes de notoriété publique, de Choſes qui ſe paſſent dans un tems & dans un lieu féconds en Contradicteurs ; ſi enfin ces Choſes combattent des préjugés nationaux, des préjugés politiques & religieux, comment des Impoſteurs qui n'auront pas tout-à-fait perdu le ſens pourront-ils ſe flatter un inſtant d'accréditer de pareilles Choſes ?

Au moins ne s'aviſeront-ils pas de vouloir perſuader à leurs Compatriotes & à leurs Contemporains, qu'un Homme connu de tout le monde & qui eſt mort en public eſt reſſuſcité ; qu'à la mort de cet Homme il y a eu pendant

plusieurs heures des Ténebres sur tout le Pays; que la Terre a tremblé, &c. Si ces Imposteurs sont des Gens sans Lettres & du plus bas ordre, ils s'aviseront bien moins encore de prétendre parler des Langues étrangeres, & n'iront pas faire à une Société entiere & nombreuse le reproche absurde qu'elle abuse de ce même Don extraordinaire qu'elle n'auroit pourtant point reçu.

Je ne sais si je me trompe; mais il me semble que de pareils Faits n'auroient jamais pu être admis s'ils avoient été faux. Ceci me paroîtroit plus improbable encore, si ceux qui faisoient profession publique de croire ces Faits & qui les répandoient s'exposoient volontairement à tout ce que les Hommes redoutent le plus, & si néanmoins je n'appercevois dans leurs Dépositions aucune trace de fanatisme.

Enfin; l'improbabilité de la chose me sembleroit augmenter bien davantage, si le Témoignage public rendu à de pareils Faits avoit produit dans le Monde une Révolution beaucoup plus étonnante que celles que les plus fameux Conquérans y ont jamais produit.

Que les Témoins dont je parle, n'aient pu

être trompés, c'eſt ce qui m'a paru ſe déduire légitimement de la palpabilité des Faits. Comment pourrois-je mettre en doute ſi les Sens ſuffiſent pour s'aſſurer qu'un Paralytique marche, qu'un Aveugle voit, qu'un Mort reſſuſcite, &c.?

S'IL s'agiſſoit en particulier de la réſurrection d'un Homme avec lequel les Témoins euſſent vécu familiérement pendant pluſieurs années; ſi cet Homme avoit été condamné à mort par un Jugement ſouverain; s'il avoit expiré en public par un ſupplice très-douloureux; ſi ce ſupplice avoit laiſſé ſur ſon Corps des cicatrices; ſi après ſa réſurrection cet Homme s'étoit montré pluſieurs fois à ces mêmes Témoins; s'ils avoient converſé & mangé plus d'une fois avec lui; s'ils avoient reconnu ou viſité ſes cicatrices; ſi enfin, ils avoient fortement douté de cette réſurrection; s'ils ne s'étoient rendus qu'aux témoignages réitérés & réunis de leurs yeux, de leurs oreilles, de leur toucher; ſi, dis-je, tous ces Faits étoient ſuppoſés vrais, je n'imaginerois point comment les Témoins auroient pu être trompés.

MAIS, ſi encore les Miracles atteſtés for-

moient, comme je le disois, (1) une chaîne continue, dont tous les anneaux fussent étroitement liés les uns aux autres; si ces Miracles composoient, pour ainsi dire, un discours suivi, dont toutes les parties fussent dépendantes les unes des autres & s'étayassent les unes les autres; si le Don de parler des Langues étrangeres supposoit nécessairement la résurrection d'un certain HOMME & son Ascension dans le Ciel; si les Miracles que cette HOMME auroit prétendu faire avant sa mort & qui me seroient attestés par les Témoins oculaires tenoient indissolublement à ceux-là; si ces miracles étoient très-nombreux & très-diversifiés; s'ils avoient été opérés pendant plusieurs années; si, dis-je, tout cela étoit vrai, comme je le suppose, il me seroit impossible de comprendre que les Témoins dont il s'agit eussent pu être trompés sur tant de Faits si palpables, si simples, si divers.

IL me semble au moins que s'il avoit été possible qu'ils se fussent trompés sur quelques-uns de ces Faits extraordinaires, il auroit été physiquement impossible qu'ils se fussent trompés sur tous.

[1] Consultez le Chap. VI de la Part. XVII.

COMMENT concevrois-je fur-tout, que ces Témoins puffent s'être trompés fur les Miracles ni moins nombreux ni moins divers que je fuppofe qu'ils croyoient opérer eux-mêmes ?

CHAPITRE VI.

*Autres Objections contre le Témoignage tirées de l'*Idéalifme *& des illufions des Sens.*

Réponfes.

JE ne me jeterai pas ici dans des difcuffions de la plus fubtile Métaphyfique fur la réalité des Objets de nos fenfations, fur les illufions des Sens, fur l'exiftence des Corps. Ces fubtilités métaphyfiques n'entreroient pas effentiellement dans l'examen de mon Sujet. Je n'ai point refufé de les difcuter dans plufieurs de mes Ecrits précédens, & j'ai dit là-deffus tout ce que la meilleure Philofophie m'avoit enfeigné.

JE fais auffi bien que perfonne que les Objets de nos fenfations ne fauroient être en eux-mêmes ce qu'ils nous paroiffent être. Je vois

des Objets que je nomme *matériels* : je déduis des Propriétés essentielles de ces Objets la notion générale de la *Matiere.* " Je n'affirmerai
„ pas, disois-je ailleurs (1) que les Attributs
„ par lesquels la Matiere m'est connue soient
„ en effet ce qu'ils me paroissent être. C'est
„ mon Ame qui les apperçoit : ils ont donc du
„ rapport avec la maniere dont mon Ame ap-
„ perçoit : ils peuvent donc n'être pas précisé-
„ ment ce qu'ils me paroissent être. Mais as-
„ surément ce qu'ils me paroissent être résulte
„ nécessairement de ce qu'ils sont en eux-mêmes
„ & de ce que je suis par rapport à eux. Comme
„ donc je puis affirmer du cercle l'égalité de
„ ses rayons, je puis affirmer de la Matiere
„ qu'elle est étendue & solide ; ou pour parler
„ plus exactement, qu'il est hors de moi quel-
„ que chose qui me donne l'idée de l'Etendue
„ solide. Les Attributs à moi connus de la Ma-
„ tiere sont donc des effets ; j'observe ces effets
„ & j'en ignore les Causes. Il peut y avoir bien
„ d'autres effets dont je ne soupçonne pas le
„ moins du monde l'existence ; un Aveugle soup-
„ çonne-t-il l'usage d'un Prisme ? (2) Mais,

[1] Préface de l'*Essai analytique.*

[2] VERRE dont les Physiciens se servent dans leurs expériences sur la Lumiere & les Couleurs.

„ je

„ je suis au moins très-assuré que ces effets
„ qui me sont inconnus ne sont point opposés
„ à ceux que je connois. „

J'AI assez fait entrevoir dans la Partie XIII, Chap. II, que les Objets matériels ne sont aux yeux d'une Philosophie transcendante (3) que de purs phénomenes, de simples apparences fondées en partie sur notre maniere de voir & de concevoir, mais, ces phénomenes n'en sont pas moins réels, moins permanens, moins invariables. Ils n'en résultent pas moins des Loix immuables de notre Etre. Ils n'en fournissent donc pas un fondement moins solide à nos raisonnemens.

AINSI, parce que les Objets de nos sensations ne sont point en eux-mêmes ce qu'ils nous paroissent être, il ne s'ensuit point du tout que nous ne puissions pas raisonner sur ces Objets comme s'ils étoient réellement ce qu'ils nous semblent être. Il doit nous suffire que les apparences ne changent jamais.

JE pourrois dire beaucoup plus : quand le pur *Idéalisme* (4) seroit rigoureusement dé-

[3] LA Philosophie de LEIBNITZ.

[4] OPINION philosophique qui n'admet point de Corps

montré, rien ne changeroit encore dans l'ordre de nos idées senſibles & dans les jugemens que nous portons ſur ces idées. L'Univers, devenu purement idéal, n'en exiſteroit pas moins pour chaque Ame individuelle : il n'offriroit pas moins à chaque Ame les mêmes choſes, les mêmes combinaiſons & les mêmes ſucceſſions de choſes que nous contemplons à préſent. On n'ignore pas que le pieux & ſavant Prélat (5) qui s'étoit déclaré ſi ouvertement & ſi vivement le défenſeur de ce ſyſtème ſingulier, ſoutenoit qu'il étoit de tous les ſyſtèmes le plus favorable à cette RELIGION à laquelle il avoit conſacré ſes travaux & ſes biens.

SI donc je prétendois que notre ignorance ſur la nature particuliere des Objets de nos ſenſations pût infirmer le Témoignage rendu aux Faits miraculeux il faudroit néceſſairement me réſoudre à douter de tous les Faits de la Phyſique, de l'Hiſtoire naturelle & en général de tous les Faits hiſtoriques. Un Pyrrhoniſme (6) ſi uni-

dans la Nature, & qui réduit tout aux ſeules *idées*. On trouve une expoſition aſſez claire de cette ſinguliere Doctrine, Chapitre XXXIII de l'*Eſſai de Pſychologie*.

[5] BERKLEY, Evêque de Cloyne en Irlande.

[6] MOT qui exprime un doute *univerſel*. Les Pyrrho-

verfel feroit il bien conforme à la Raifon ? je devrois dire feulement au Sens commu,

Je ne dirai rien des illufions des Sens ; parce que j'ai fuppofé que les Eaits miraculeux étoient palpables, nombreux, divers ; tels, en un mot, que leur certitude ne pouvoit être douteufe. Il feroit d'ailleurs fort peu raifonnable que j'argumentaffe des illufions des Sens lorfqu'il s'agit de Faits qui ont pu être examinés par plufieurs Sens & que je fuppofe l'avoir été en effet.

niens foutenoient qu'il n'y avoit rien de *certain*. PYRRHON fut dans la Grece le principal Inftituteur de cette monftrueufe Philofophie & donna fon nom à cette Secte de Philofophes qui en faifoient profeffion. Il vivoit environ trois Siecles avant notre Ere.



CHAPITRE VII.

Opposition de l'Expérience avec elle-même : nouvelle Objection contre la preuve testimoniale.

Réponse.

N'AI-JE pas trop donné au Témoignage ? ne s'est-il point glissé d'erreur dans mes raisonnemens ? ai-je assez douté ?

JE ne suis assuré de la véracité (1) des Hommes que par la connoissance que j'ai des Hommes : cette connoissance repose elle-même sur l'Expérience, & c'est l'Expérience elle-même qui dépose contre la possibilité physique des Miracles.

VOILA donc l'Expérience en conflict avec l'Ex-

(1) LA *véracité* est en général la conformité de la parole avec la pensée ou si l'on veut, l'attachement le plus constant à la vérité.

périence: comment décider entre deux Expériences si opposées?

J'APPERÇOIS ici des distinctions qui naissent du fond du sujet, & que je veux essayer de me développer un peu à moi-même.

PRE'CISÉMENT parce que je ne pouvois exister dans tous les tems & dans tous dans tous les lieux mon Expérience personnelle est nécessairement très-resserrée, & il en est de même de celle de mes Semblables.

TOUTE Expérience que je n'ai pu faire moi-même ne sauroit donc m'être connue que par le Témoignage.

QUAND je dis que l'Expérience de tous les tems & de tous les lieux dépose que les Morts ne ressuscitent point, je ne dis autre chose sinon que le Témoignage de tous les tems & de tous les lieux atteste que les Morts ne ressuscitent point.

SI donc il se trouve des Témoignages, que je suppose très-valides, qui attestent que des Morts sont ressuscités, il y aura conflict entre les Témoignages.

Je dis que ces Témoignages ne seront point proprement contradictoires: c'est que les Témoignages qui attestent que les Morts ne ressuscitent point, n'attestent pas qu'il est impossible que les Morts ressuscitent.

Les Témoignages qui paroissent ici en opposition sont donc simplement différens.

Or, si les Témoins qui attestent que des Morts sont *ressuscités*, ont toutes les qualités requises pour mériter mon assentiment, je ne pourrai raisonnablement le leur refuser:

1°. parce que les Témoignages différens ne peuvent prouver l'impossibilité de cette résurrection;

2°. parce que je n'ai aucune preuve que l'Ordre physique ne renferme point des Dispensations secretes dont cette résurrection ait pu résulter:

3°, parce qu'en même-tems que les Témoins m'attestent cette résurrection, je découvre évidemment le but moral du Miracle.

Ainsi, il n'y a point proprement de con-

tradiction entre les Expériences; mais il y a diversité entre les Témoignages.

C'est bien l'Expérience qui me fait connoître l'Ordre physique: c'est bien encore l'Expérience qui me fait connoître l'Ordre moral: mais ces deux Expériences ne sont pas précisément du même genre & ne sauroient être balancées l'une par l'autre.

Je puis déduire légitimement de l'expérience du premier genre que suivant le Cours ordinaire de la Nature les Morts ne ressuscitent point; mais je ne puis en déduire légitimement qu'il est physiquement impossible que les Morts ressuscitent.

Je puis déduire légitimement de l'expérience du second genre que des Hommes qui possedent les mêmes Facultés que moi ont pu voir & palper des Choses que j'aurois vues & palpées moi-même si j'avois été placé dans le même tems & dans le même lieu.

Je puis déduire encore de cette sorte d'Expérience que ces Hommes ont vu & palpé ces Choses si j'ai des preuves morales suffisantes de la validité de leur Témoignage.

L'Indien qui décide qu'il est physiquement impossible que l'eau devienne un corps dur n'est pas Logicien : sa conclusion va plus loin que les propositions sur lesquelles il la fonde. Il devroit se borner à dire, qu'il n'a jamais vu & qu'on n'a jamais vu l'eau devenir dans son Pays un corps dur. Et parce que cet Indien n'auroit jamais vu cela, & qu'il seroit très-sûr que ses Compatriotes ne l'auroient jamais vu, il seroit très-juste qu'il se rendît fort difficile sur les Témoignages qui lui seroient rendus de ce fait.

Si je ne devois partir en Physique que des seuls Faits connus, il auroit fallu que j'eusse rejetté sans examen les merveilles de l'Electricité, les prodiges des Polypes & une multitude d'autres Faits de même genre ; car quelle analogie pouvois-je découvrir entre ces prodiges & ce qui m'étoit connu ?

Je les ai crus néanmoins, ces prodiges : 1°. parce que les Témoignages m'ont paru suffisans : 2°. parce qu'en bonne Logique mon ignorance des secrets de la Nature ne pouvoit être un titre suffisant à opposer à des Témoignages valides.

Mais, comme il faut un plus grand nombre de preuves morales pour rendre probable un

Fait miraculeux que pour rendre probable un prodige de Physique, je crois découvrir aussi dans les Témoignages qui déposent en faveur des Faits miraculeux des caracteres proportionnés à la nature de ces Faits.

J'ai indiqué ce qui m'a paru différencier le Miracle du prodige. (2) Je n'ai pas nommé les Miracles des Faits *surnaturels* ; j'avois assez entrevu qu'ils pouvoient ressortir d'un arrangement préétabli : je les ai donc nommés simplement des Faits *extraordinaires*, par opposition aux Faits renfermés dans le Cours ordinaire de la Nature.

Afin donc qu'il y eût ici une contradiction réelle entre les Témoignages, il faudroit que ces Témoins qui m'attestent la résurrection d'un Mort, m'attestassent en même tems qu'elle s'est opérée suivant le Cours ordinaire de la Nature. Or, je sais très-bien que loin d'attester cela, ils ont toujours rapporté le Miracle à l'intervention de la Toute-Puissance.

Ainsi, je ne puis argumenter logiquement de l'uniformité du Cours de la Nature contre le Témoignage qui atteste que cette uniformité

[2] Part. XVII, Chap. VI.

n'eſt pas conſtante : car, encore une fois, l'Expérience qui atteſte l'uniformité du Cours de la Nature ne prouve point du tout que ce Cours ne puiſſe être changé ou modifié. (3)

CHAPITRE VIII.

Réflexions ſur la certitude morale.

JE reconnois donc de plus en plus que je ne dois pas confondre la certitude morale avec la certitude phyſique. Celle-ci peut être ramenée à un calcul exact lorſque tous les cas poſſibles font connus, comme dans les jeux de hazard, &c. ou à des approximations (1) lorſque tous les cas poſſibles ne ſont pas connus ou que les expériences n'ont pas été aſſez multipliées, comme

[3] Conſultez la Traduct. Françoiſe de l'Ecrit de Mr. CAMPBELL ſur les *Miracles*, & ſur-tout les Notes du Traducteur.

[1] MOT emprunté des Mathématiques, & qui exprime une opération par laquelle on approche de plus en plus de la valeur d'une Quantité qu'on cherche, ſans cependant parvenir jamais à une préciſion parfaite.

dans les chofes qui concernent la durée & les accidens de la Vie humaine, &c.

Mais, les Chofes qu'on nomme *morales* ne fçauroient être ramenées au calcul. Ici le nombre des inconnues eft trop grand proportionnellement au nombre des connues. Le moral eft fondu avec le phyfique dans la compofition de l'Homme: de là naît une beaucoup plus grande complication. L'Homme eft de tous les Etres terreftres le plus compliqué. Comment donc donner l'expreffion algébrique d'un Caractere moral! Connoît-on affez l'Ame? connoît-on affez le Corps? connoit-on le myftere de leur Union? peut-on évaluer avec quelque précifion les effets divers de tant de circonftances qui agiffent fans ceffe fur cet Etre fi compofé? peut-on..... Mais, il vaut mieux que je prie mon Lecteur de relire ce que j'ai dit de l'imperfection de notre Morale dans les Chap. v & vi de la Part. xiii.

Conclurai-je néanmoins de tout cela qu'il n'y a point de certitude morale? parce que j'ignore le fecret de la compofition de l'Homme, en déduirai-je, que je ne connois rien du tout de l'Homme? parce que je ne fais point comment l'ébranlement de quelques fibres du Cerveau eft accompagné de certaines idées, nierai-je l'exif-

tence de ces idées ? ce seroit nier l'existence de mes propres idées : parce que je ne vois point ces fibres infiniment déliées dont les jeux divers influent sur l'exercice de l'Entendement & de la Volonté, mettrai-je en doute s'il est un Entendement & une Volonté ? ce seroit douter si j'ai un Entendement & une Volonté, &c. &c.

Je connois très-bien certains résultats généraux de la Constitution de l'Homme, & je vois clairement que c'est sur ces résultats que la certitude morale est fondée. Je sais assez ce que les Sens peuvent ou ne peuvent pas en matiere de Faits pour être très-sûr que certains Faits ont pu être vus & palpés. Je connois assez les Facultés & les Affections de l'Homme pour être moralement certain que dans telles ou telles circonstances données des Témoins auront attesté la vérité.

Je suis même forcé d'avouer, que si je refusois d'adhérer à ces principes, je renoncerois aux maximes les plus communes de la Raison & je m'éleverois contre l'Ordre civil de tous les Siecles & de toutes les Nations.

Si donc je cherche la vérité de bonne foi, je ne subtiliserai point une question assez simple

& de la plus haute importance: je tâcherai de la ramener à ses véritables termes: je conviendrai que le Témoignage peut prouver les Miracles; mais j'examinerai avec soin si ce Témoignage réunit des conditions telles qu'elles suffisent pour établir de pareils Faits ou du moins pour les rendre très-probables.

CHAPITRE IX.

Considérations particulieres sur les Miracles & sur les circonstances qui devoient les accompagner & les caractériser.

J'AI fait entrer dans les caracteres des Miracles une condition qui m'a paru essentielle; c'est qu'ils soient toujours accompagnés de circonstances propres par elles-mêmes à en déterminer évidemment le but. (1)

CES circonstances peuvent être fort étrangeres à la Cause secrete & efficiente du Miracle. Quelques mots qu'un Homme profere à haute

[1] Consultez le Chap. VI de la Part. XVII.

voix ne ſont pas la Cauſe efficiente de la réſurrection d'un Mort: mais, ſi la Nature obéit à l'inſtant à cette Voix, il ſera vrai que le MAÎTRE de la Nature aura parlé.

IL ſuit donc des principes que j'ai cherché à me faire ſur les Miracles, qu'ils ſe ſeroient opérés lors même qu'il n'y auroit eu ni ENVOYÉ ni Témoins qui paruſſent commander à la Nature. Les Miracles tenoient dans mes principes à cet Enchaînement univerſel qui prédétermine le tems & la maniere de l'apparition des choſes. (2)

[2] MAIS, parce que dans mon hypotheſe les Miracles reſſortoient d'un Syſtême *particulier* des Loix de la Nature, & qu'ils faiſoient ainſi partie de la grande Chaîne qui lie tous les événemens, on ne ſeroit point du tout fondé à en inférer, comme l'a fait un Critique, que dans mon hypotheſe, les Miracles ne different pas des événemens *les plus ordinaires*; & que conſéquemment, *ils ne ſauroient en aucune façon ſervir de preuve d'une Miſſion extraordinaire*. Sans doute, que les Miracles ne différeroient pas eſſentiellement des événemens *les plus ordinaires* pour des Intelligences qui connoîtroient à fond le ſecret de la Compoſition du Monde & toute l'étendue de la Sphere d'activité des Loix qui régiſſent les Etres naturels ou toutes les combinaiſons dont ces Loix étoient ſuſceptibles. Si donc DIEU vouloit parler à de telles Intelligences; s'IL vouloit SE révéler à elles pour leur enſeigner quelque choſe qui ne fût point renfermé dans la ſphere actuelle de leurs Facultés, il eſt bien évident qu'IL ne pourroit ſe ſervir de ce Langage des Loix de la Nature dont il eſt ici queſtion, & dont je

Mais, s'il n'y avoit eu ni Envoyé ni Témoins qui interprétassent aux Hommes cette Dispensation extraordinaire & en développassent le but, (3) elle seroit demeurée stérile & n'auroit été qu'un objet de pure curiosité & de vaines spéculations.

Les Miracles auroient pu paroître alors rentrer dans le Cours ordinaire de la Nature ou dépendre de quelques circonstances très-rares, &c. Ils n'auroient plus été que de simples pro-

me suis beaucoup occupé dans les Chapitres IV, V, VI de la Part. XVII. Des Facultés d'un autre Ordre exigeroient des Révélations d'un autre Ordre. Or, qui ne voit qu'il n'en va pas des Hommes comme de ces Intelligences? Qui ne voit que la Résurrection d'un Mort qui s'opere sur le champ à la seule parole d'un Envoyé, peut être pour des Hommes une bonne preuve de la *Mission extraordinaire* de cet Envoyé? Les Lecteurs intelligens & attentifs qui auront bien saisi mes principes sur les Miracles n'auront pas de peine à se tirer des objections qu'ils peuvent faire naître, & ces principes ne sont faits que pour des Lecteurs de cet ordre. Il ne leur paroîtra donc pas, comme au Critique que je releve, *qu'il soit si difficile de soutenir la preuve des Miracles par des raisonnemens philosophiques.*

[3] L'Envoyé ne se seroit donc pas conformé au but des Miracles s'il eût révélé aux Spectateurs le comment de ses Miracles ou le secret de leur exécution. Il suffisoit pour la persuasion & pour l'instruction des Spectateurs que les Faits dont il s'agit ne fussent point renfermés dans le cours ordinaire des événemens & que la Nature parût obéir à l'instant à la voix de l'Envoyé.

diges, ſur leſquels les Savans auroient enfanté bien des Syſtêmes, & que les Ignorans auroient attribués à quelque Puiſſance inviſible, &c.

PLUSIEURS de ces Miracles n'auroient pu même s'opérer, parce que leur exécution tenoit à des circonſtances extérieures qui devoient être préparées par l'ENVOYÉ ou par ſes Miniſtres.

MAIS, dans le Plan de la SAGESSE tout étoit enchaîné & harmonique. Les Miracles étoient en rapport avec un certain point de la durée & de l'eſpace: leur apparition étoit liée à celle de ces Perſonnages qui devroient ſignifier à la Nature les Ordres du LÉGISLATEUR & aux Hommes les Deſſeins de SA BONTÉ.

CE ſeroit donc principalement ici que je chercherois ce Parallélisme (4 de la Nature & de la Grace, ſi propre à annoncer aux Etres penſans cette SUPREME INTELLIGENCE QUI a tout préordonné par un ſeul acte. (5)

[4] CET accord ou cette correſpondance.

[5] ON entendroit fort mal mes principes ſur cette Préordination, ſi l'on prétendoit qu'ils détruiſent la Liberté humaine. Les actions libres ont eté prévues, parce qu'elles ſuppoſoient eſſentiellement des motifs, & que les motifs ont été prévus par CELUI QUI *ſonde les Cœurs & les Reins*. Prévoir

SI

SI l'ENVOYÉ & ses ministres ont prié pour obtenir des Guérisons extraordinaires ou d'autres Evénemens miraculeux, leurs prieres entroient, comme tout le reste, dans la grande Chaîne: elles avoient été prévues de toute éternité par CELUI QUI tient la Chaîne dans SA MAIN, & IL avoit coordonné les Causes de tel ou tel miracle à telles ou telles prieres.

une action libre n'est pas l'opérer; la permettre n'est pas la produire. La Prévision est toujours relative à la nature de l'action & à celle de l'agent. *Prévoir* est donc ici connoître avec certitude l'influence des Causes & la nature particuliere de l'Etre-mixte sur lequel ces Causes agissent ou à l'occasion desquelles cet Etre se détermine. L'AUTEUR de l'Homme *ne sauroit-IL point comment l'Homme est fait?* L'Auteur du Monde ignoreroit-IL le secret de la Composition du Monde? L'OUVRIER ne connoîtroit-IL point son Ouvrage? Et parce que l'AUTEUR de l'Homme sauroit *comment l'Homme est fait*, s'ensuivroit-il que l'Homme n'auroit ni Volonté ni Liberté? DIEU ne pouvoit-IL connoître la nature intime des Etres libres sans que cette connoissance détruisît la Liberté de ces Etres? Si la Connoissance suppose toujours un Objet, elle sera certaine ou infaillible lorsque l'Objet sera parfaitement connu. Et si cet Objet a des rapports naturels avec d'autres Objets, ceux-ci avec d'autres encore, &c, & qu'il doive résulter de ces rapports certains effets, ces effets seront exactement prévisibles si ces divers rapports sont exactement connus. Les effets devoient être subordonnés aux Causes; celles-ci devoient l'être les unes aux autres, autrement il n'y auroit eu ni Ordre ni Harmonie. De cette subordination naissoit la Prévision. L'INTELLIGENCE ADORABLE pour QUI tout est à nud dans l'Univers; qui découvre les Effets dans leurs Causes, ces Causes dans ELLE-même; QUI a vu de toute éternité les plus petites

CHAPITRE X.

Doute ſingulier.

Examen de ce doute.

IL me reſte un doute ſur le *Témoignage* qui mérite de m'occuper quelques momens.

J'AI admis, au moins comme très-probable; que ces Témoins qui m'atteſtent des Faits miraculeux, n'avoient été ni trompeurs ni trompés: mais, ſeroit-il moralement impoſſible qu'ils euſſent été des Impoſteurs d'une eſpece très-nouvelle & d'un ordre fort relevé? je m'explique.

manœuvres de la Fourmi comme les Prodiges du CHÉRUBIN, cette INTELLIGENCE, dis-je, ne *prévoit* pas proprement les actions libres; ELLE les *voit*; car l'avenir eſt pour ELLE comme le préſent, & tous les Siecles ne ſont devant ELLE que comme un inſtant indiviſible.

Je ne m'étendrai pas davantage ici ſur un Sujet ſi haut & ſi contentieux. Je prie qu'on veuille bien lire avec attention ce que j'ai expoſé ſur la Liberté dans les Articles XII & XIII de l'*Analyſe abrégée*, & j'eſpere qu'on reconnoîtra que mes principes ſur cette Matiere ne conduiſent point du tout au Fataliſme.

Je ſuppoſe des Hommes pleins de l'amour le plus ardent pour le Genre humain, & qui connoiſſant la beauté & l'utilité d'une Doctrine qu'ils auroient deſiré paſſionnément d'accréditer, auroient très-bien compris que des Miracles étoient abſolument néceſſaires à leur but. Je ſuppoſe que ces Hommes auroient en conſéquence feint des Miracles & ſe ſeroient produits ainſi comme des Envoyés du Très-Haut. Je ſuppoſe enfin, qu'inſpirés & ſoutenus par un genre d'héroïſme ſi nouveau, ils ſe ſeroient dévoués volontairement aux ſouffrances & à la mort pour ſoutenir une impoſture qu'ils auroient jugée ſi utile au bonheur du Genre humain.

Voila déja un grand entaſſement de ſuppoſitions toutes très-ſingulieres. Là-deſſus je me demande d'abord à moi-même, ſi un pareil héroïſme eſt bien dans l'analogie de l'Ordre moral? je dois éviter ſur-tout de choquer le ſens commun.

Des Hommes ſimples & illettrés inventeront-ils une ſemblable Doctrine? formeront-ils un tel projet? le mettront-ils en exécution? le conſommeront-ils?

Des Hommes qui font profeſſion de cœur & d'eſprit de croire une Vie à venir & un DIEU vengeur de l'impoſture, eſpéreront-ils d'aller à la félicité par la route de l'impoſture ?

Des Hommes qui, loin d'être aſſurés que Dieu approuvera leur impoſture, ont, au contraire, des raiſons très-fortes de craindre qu'IL ne la condamne, s'expoſeront-ils aux plus grandes calamités, aux plus grands périls, à la mort pour défendre & propager cette impoſture ?

Des Hommes qui aſpirent au glorieux titre de Bienfaiteurs du Genre humain expoſeront-ils leurs Semblables aux plus cruelles épreuves, ſans avoir aucune certitude des dédommagemens qu'ils leur promettent ?

Des Hommes qui ſe réuniſſent pour exécuter un projet ſi étrange, ſi compoſé, ſi dangereux, ſeront-ils bien ſûrs les uns des autres ? ſe flatteront-ils de n'être jamais trahis ? ne le ſeront-ils jamais en effet ?

Des Hommes qui n'entreprennent pas ſeulement de perſuader à leurs Contemporains la vérité & l'utilité d'une certaine Doctrine ; mais qui entreprennent encore de leur perſuader la

réalité de faits incroyables de leur nature, de faits publics, nombreux, divers, circonstanciés, récens, espéreront-ils d'obtenir la moindre créance si tous ces faits sont de pures inventions? pourront-ils se flatter raisonnablement de n'être jamais confondus? ne le seront-ils en effet jamais?

Des Hommes . . . je suis accablé sous le poids des objections, & je suis forcé d'abandonner des suppositions qui choquent si fortement toutes les notions du Sens commun. A peine pourrois-je concevoir qu'un héroïsme si singulier eût pu se glisser dans une seule Tête: comment concevrois-je qu'il se fût emparé de plusieurs Têtes & qu'il eût agi dans toutes avec la même force, la même constance, la même unité?

Et ce qui me paroît si improbable à l'égard de ce genre d'héroïsme, ne me le paroîtroit pas moins quand il ne s'agiroit que de l'amour de la gloire ou de la renommée.

Si des considérations solides m'ont convaincu qu'il est un Ordre moral; (1) si les juge-

(1) Voyez le Chap. I de la Part. XVIII.

mens que je porte des Hommes reposent essentiellement sur cet Ordre moral ; je ne saurois raisonnablement admettre des suppositions qui n'ont aucune analogie avec cet Ordre & qui me paroissent même lui être directement opposées.

CHAPITRE XI.

Autres doutes.

L'Amour du merveilleux :

les faux Miracles :

les Martyrs de l'erreur ou de l'opinion.

Réflexions sur tout cela.

ICI un doute en engendre promptement un autre. Le Sujet que je manie est aussi composé qu'important. Il présente une multitude de faces : je ne pouvois entreprendre de les considérer toutes : j'aurai au moins fixé les principales.

LES Annales religieuses de presque tous

les Peuples sont pleines d'apparitions, de miracles, de prodiges, &c. Il n'est presqu'aucune opinion religieuse qui ne produise en sa faveur des miracles & même des Martyrs.

L'ESPRIT humain se plait au merveilleux: il a une sorte de goût inné pour tout ce qui est extraordinaire ou nouveau: on le frappe toujours en lui racontant des prodiges: il leur prête au moins une oreille attentive, & il les croit souvent sans examen. Il semble même n'être pas trop fait pour douter: il aime plus à croire: le doute philosophique suppose des efforts qui, pour l'ordinaire, lui coûtent trop.

CES dispositions naturelles de l'Esprit humain sont très-propres à accroître la défiance d'un Philosophe sur tout ce qui a l'air de Miracle, & doivent l'engager à se rendre très-difficile sur les preuves qu'on lui produit en ce genre.

MAIS, les visions de l'Alchymie porteront-elles un Philosophe à rejeter les vérités de la Chymie? Parce que quantité de livres de Physique & d'Histoire fourmillent d'observations trompeuses & de faits controuvés ou hasardés, un Philosophe qui saura douter en tirera-t-il une

conclusion générale contre tous les Livres de Physique & d'Histoire? étendra-t-il sa conclusion indistinctement à toutes les observations, à tous les faits?

Si beaucoup d'opinions religieuses ont emprunté l'appui des Miracles, cela même me paroîtroit prouver que dans tous les tems & dans tous les lieux les miracles ont été regardés comme le Langage le plus expressif que la DIVINITÉ pût adresser aux Hommes, & comme le Sceau le plus caractéristique qu'ELLE pût apposer à la Mission de ses Envoyés. (1)

[1] AUSSI l'ENVOYÉ en appelle-t-il fréquemment à cette preuve comme à la plus convaincante. *Les Oeuvres que mon PERE m'a donné le pouvoir de faire rendent ce temoignage de moi que j'ai été envoyé par mon PERE. . . Si je n'avois fait devant eux des Oeuvres que nul autre n'a faites. . . Si vous ne croyez pas à mes Paroles, croyez au moins aux Oeuvres que je fais. . . Tyr & Sidon s'éleveront au jour du Jugement contre cette Nation; car si les Miracles qui ont été faits devant elle avoient été faits devant Tyr & Sidon, elles se seroient converties.*

Les Miracles étoient, en effet, un des principaux Caractères auxquels cette Nation pensoit qu'on reconnoîtroit le MESSIE ou le CHRIST: *quand* le MESSIE *viendra fera-t-il de plus grands Miracles que cet Homme?*

Et, si l'on prétendoit que le CHRIST lui-même a voulu infirmer cette grande preuve, lorsqu'IL a dit en termes formels:

Je descends ensuite dans le détail : je compare les Faits aux Faits, les Miracles aux Miracles : j'oppose les Témoignages aux Témoignages, & je suis frappé d'étonnement à la vue de l'énorme différence que je découvre entre les Miracles que m'attestent les Témoins dont j'ai parlé, & les faits qu'on me produit en faveur de certaines opinions religieuses. Les

il s'élevera de faux Christs & de faux Prophetes qui feront des choses si merveilleuses & si prodigieuses, que, s'il étoit possible, les Elus mêmes en seroient séduits; si, dis-je, l'on prétendoit que le Christ a voulu montrer par ces paroles le peu de fond qu'il y a à faire sur les Miracles, on choqueroit manifestement les regles de la plus saine Critique : car s'il étoit bien prouvé par l'Histoire que la Nation dont il s'agit dans ce passage étoit alors fort adonnée à la Magie & aux Enchantemens; s'il étoit bien prouvé encore par l'Histoire de cette Nation qu'il s'éleva peu de tems après la venue du Christ de faux-Prophetes qui recouroient aux Arts magiques pour séduire le Peuple; si cette séduction étoit d'autant plus facile, que la Nation entiere faisoit profession d'attendre alors la venue du Messie, il feroit de la plus grande évidence que le Christ n'auroit voulu par ces paroles que prémunir ses Disciples contre les prestiges de ces *faux-Christs* qui abuseroient de la crédulité du Peuple en lui persuadant qu'ils étoient eux-mêmes ce Christ dont les anciens Oracles annonçoient la venue. Un sage Médecin passeroit-il pour avoir voulu décréditer la Médecine, parce qu'il auroit pris soin de prémunir le Public contre les séductions des Charlatans? Mais, les vrais Médecins ne se laissent pas séduire par les Charlatans; aussi le Christ ajoute-t-il, *que* S'IL E'TOIT POSSIBLE *les E'lus mêmes en seroient séduits.*

premiers me paroissent si supérieurs soit à l'égard de l'espece, du nombre, de la diversité, de l'enchaînement, de la durée, de la publicité, de l'utilité directe ou particuliere; (2) soit sur-tout à l'égard de l'importance du but général, de la grandeur des suites, de la force des Témoignages; (3) que je ne puis raison-

(2) Ces Miracles ne sont point fastueux: ils ne sont point une vaine ostentation de Puissance: ils sont la plupart des Oeuvres de miséricorde, des actes de bienfaisance.

[3] Je prie instamment le Lecteur qui sait douter, de peser un à un à la balance de la Raison les divers caracteres que je viens d'indiquer & qui me paroissent réunis dans les Miracles de l'Evangile. Je le prie encore d'appliquer un à un tous ces caracteres aux faits soit anciens, soit modernes qu'on produit comme miraculeux, & de se demander à lui-même dans le silence du Cabinet, si ces faits soutiennent bien le parallele. Il remarquera le dénombrement que je fais ici des caracteres que j'aurois pu facilement pousser plus loin & développer beaucoup si le genre de mon travail me l'avoit permis: 1°. l'espece, 2°. le nombre, 3°. la diversité, 4°. l'enchaînement, 5°. la durée, 6°. la publicité, 7°. l'utilité directe ou particuliere, 8°. l'importance du but général, 9°. la grandeur des suites, 10°. la force des Témoignages.

Il est facile de trouver dans l'Histoire ancienne & moderne des faits attestés, même juridiquement comme miraculeux, & qui pourtant n'étoient que de pures inventions, des supercheries ou des effets naturels, mais frappans de diverses circonstances physiques ou morales. Notre Siecle en a offert & en offre encore plusieurs exemples. Le Lecteur vraiment Logicien & bon Critique appliquera donc à ces faits les divers

nablement ne les pas admettre au moins comme très-probables ; tandis que je ne puis pas raisonnablement ne point rejeter les autres comme des inventions aussi ridicules en elles-mêmes qu'indignes de la SAGESSE & de la MAJESTÉ du MAÎTRE du Monde.

HÉSITERAI-JE donc à prononcer entre les prestiges, les tours d'adresse d'un ALEXANDRE.

caracteres que présentent les Miracles de l'EVANGILE. Il ne se bornera point à des comparaisons générales ; il descendra dans le détail & dans le plus grand détail. Il ne s'arrêtera point aux grands traits, aux traits les plus saillans ; il voudra analyser encore les plus petits traits & pousser l'analyse jusques dans ses derniers élémens. Présumera-t-on qu'après un pareil examen, le Lecteur que je suppose soit fort porté à ranger dans la même catégorie & les Miracles de l'EVANGILE & tous les faits donnés pour miraculeux par différens Partis.

Je n'ai jamais dit, parce que je ne l'ai jamais pensé, qu'il suffise qu'un fait soit attesté comme miraculeux, pour qu'il faille le croire *miraculeux* : mais, j'ai fort insisté sur les différens caracteres que doivent avoir les Miracles & les Témoignages qui les attestent, pour obtenir l'acquiescement de la Raison. Je ne demande qu'une grace ; c'est de me lire avec l'attention & le recueillement qu'exige la nature de mon travail ; de ne juger point par quelques paragraphes de la Cause que je traite ; mais d'en juger par la chaine entiere des paragraphes, je veux dire par la collection de toutes les preuves que je rassemble ou que j'indique.

(4) du Pont ou d'un APOLLONIUS (5) de Thyane & les Miracles qui me ſont atteſtés par les Témoins dont il s'agit ? Demeurerai-je en ſuſpens entre l'autorité d'un PHILOSTRATE (6) & celle de ces Témoins ? Peſerai-je dans la même balance la Fable & l'Hiſtoire ? (7)

SI un Hiſtorien [8] d'un grand poids me rapporte qu'un Empereur Romain a rendu la vue à un Aveugle & guéri un Boiteux, j'examinerai ſi cet Hiſtorien, que je ſais très-bien

(4) Impoſteur fameux.

(5) AUTRE Impoſteur fameux du tems de NE'RON. HIE'ROCLES, Philoſophe Payen, qui vivoit au commencement du quatrieme Siecle, avoit compoſé un Ouvrage intitulé *Philalethes*, dans lequel il comparoit les prétendus Miracles d'APOLLONIUS à ceux de l'ENVOYE' de DIEU.

(6) AUTEUR du Roman d'APOLLONIUS, & qui le compoſa pour faire ſa cour à CARACALLA, Prince ſuperſtitieux & fort adonné à la Magie.

(7) ON ſent aſſez que la nature de cet Ecrit ne me permet point d'entrer dans des détails hiſtoriques & critiques qui contraſteroient trop avec une ſimple Eſquiſſe. On les trouvera, ces détails, dans preſque tous les Livres qui ont été publiés en faveur de la Vérité qui m'occupe. On peut ſe borner à conſulter les ſavantes Notes de l'eſtimable M. SEIGNEUX de CORREVON ſur l'Ouvrage du célebre ADDISSON.

(8) TACITE ſur VESPASIEN.

n'être point crédule, se donne pour le Témoin oculaire de ces faits; si je lis dans ses *Annales* qu'il ne les rapporte que comme un *bruit populaire*: (9) s'il insinue lui-même assez clairement que c'étoit là une petite invention destinée à favoriser la cause de l'Empereur: (10) s'il parle de cette invention comme d'une flatterie, [11] je ne pourrai inférer du récit de cet Historien que la réalité d'un bruit populaire.

Si dans le Siecle le plus éclairé qui fût jamais & dans la Capitale d'un grand Royaume on a prétendu que des miracles s'opéroient par des *convulsions*; si un Homme en place a consigné ces prétendus Miracles dans un gros Livre; s'il a tâché de les étayer de divers Témoignages; si une Société nombreuse a donné ces faits comme des preuves de la vérité de son opinion sur un passage d'un Traité de Théologie; je ne verrai dans tout cela qu'une invention burlesque, & j'y contemplerai à regret

(9) *Utrumque pro Concione tentavit, nec eventus defuit.*

(10) *Queis cœlestis favor, & quædam in Vespasianum inclinatio numinum ostenderetur.*

(11) *Vocibus adulantium in spem induci.*

les monstrueux écarts de la Raison humaine. (12)

(12) Le Lecteur judicieux me dispense, sans doute, de m'étendre davantage sur un événement qui fait si peu d'honneur à notre Siecle. Je serois même tenté de reprocher à quelques Ecrivains célebres le tems qu'ils ont consumé à discuter de pareils faits, si je ne connoissois les motifs très-louables qui les ont portés à y insister avec tant de force. Combien la Vérité qu'ils défendoient étoit-elle à l'abri de ces foibles traits qu'ils s'efforçoient de repousser ! Le Maître de la Nature en suspendra-t-il les Loix pour décider la ridicule question si quelques mots sont ou ne sont pas dans un certain Livre ou pour fixer le sens de quelques paroles d'un vieux Docteur?

Et il ne faudroit pas objecter que dans un cas pareil, le Maître de la Nature pourroit en suspendre les Loix pour confirmer la Religion ou la Doctrine qu'admettroit le Docteur ou la Société dont il seroit membre : car s'il étoit évident aux yeux de la Raison que les paroles de ce Docteur ne pouvoient influer sensiblement sur le bonheur du Genre-humain; seroit-il le moins du monde présumable que la Sagesse eût choisi une semblable occasion pour autoriser par des Miracles une certaine Croyance? Après cela, il resteroit toujours à faire l'examen critique des Miracles qu'on allégueroit en preuve de la vérité de cette Croyance, & à faire encore l'examen de la Croyance. Voyez sur ce sujet la Note 3.

Ceci s'applique de soi-même à tous les événemens du genre de celui qui donne lieu à cette Note. Ce seroit donc une objection bien frivole contre les Miracles de l'Evangile que celle qu'on s'obstineroit à tirer de certains faits qui ont été pris bonnement pour miraculeux par des Particuliers ou même par des Sociétés, & publiés comme tels : car il faudroit que celui qui entreprendroit de faire valoir cette objection montrât clairement & solidement que la crédibilité est de part & d'autre

Parce que l'erreur a eu ses Martyrs comme la vérité, je ne puis point regarder les Martyrs comme des Preuves de fait de la vérité d'une opinion. Mais, si des Hommes vertueux & d'un Sens droit souffrent le martyre en faveur d'une opinion, j'en conçlurai légitimement qu'ils étoient au moins très-persuadés de la vérité de cette opinion. Je rechercherai donc les fondemens de leur opinion, & si je vois que ce sont des Faits si palpables, si nombreux, si divers, si enchaînés les uns aux autres, si liés à la plus importante fin qu'il ait été moralement impossible que ces Hommes se soient trompés sur ces Faits, je regarderai leur martyre comme le dernier sceau de leur Témoignage.

égale ou à-peu-près. Il faudroit donc qu'il fît en Logicien & en Critique le Parallele dont je parlois dans la Note 3. C'est qu'il ne s'ensuivra jamais en bonne Logique que les Miracles de l'Evangile ne soient pas vrais, précisément parce qu'un assez grand nombre de Gens de tout ordre & de tout sexe ont pris & publié comme vrais des Miracles faux.



CHAPITRE XII.

Aveux des Adversaires.

SI après avoir ouï ces Témoins qui ont scellé de leur sang le Témoignage qu'ils ont rendu à des Faits miraculeux, j'apprends que leurs Ennemis les plus déclarés, leurs propres Compatriotes & leurs Contemporains ont attribué la plupart de ces Faits à la Magie ; cette accusation de Magie me paroîtra un aveu indirect de la réalité de ces Faits.

CET aveu me semblera acquérir une grande force, si ces Ennemis des Témoins sont en même tems leurs Supérieurs naturels & légitimes, & si ayant en main tous les moyens que la Puissance & l'Autorité peuvent donner pour constater une imposture présumée, ils ne l'ont jamais constatée.

QUE penserai-je donc si j'apprends encore que ces Témons que leurs propres Magistrats n'ont pu confondre, ont persévéré constamment à charger leurs Magistrats du plus grand des crimes,

crimes, & qu'ils ont même osé déférer une pareille accusation à ces Magistrats eux-mêmes ?

Si je viens ensuite à découvrir que d'autres Ennemis des Témoins ont aussi attribué aux Arts magiques les Faits miraculeux que ces derniers attestoient ; si je puis m'assurer que ces Ennemis étoient aussi éclairés que le Siecle le permettoit, aussi adroits, aussi subtils, aussi vigilans qu'acharnés ; si je sais que la plupart vivoient dans des tems peu éloignés de ceux des Témoins ; si je sais enfin, qu'un de ces Ennemis le plus subtil, le plus adroit, le plus obstiné de tous & assis sur un des premiers Trônes du Monde a avoué plusieurs de ces Faits miraculeux, pourrai-je en bonne Critique ne point regarder ces aveux comme de fortes présomptions de la réalité des Faits dont il s'agit ? (1)

[1] Je le répete : mon Plan m'interdit les détails historiques & critiques : je ne puis qu'indiquer les plus essentiels. Il faut voir dans les excellens Traités d'un GROTIUS, d'un DITTON, d'un VERNET, d'un BERGIER, d'un BULLET, &c. ces aveux des CELSE, des PORPHYRE, des JULIEN & des autres Adversaires des Témoins. Peut-être néanmoins pourroit-on reprocher avec fondement à quelques-uns des meilleurs Apologistes des Témoins de s'être plus attachés à nombrer les argumens qu'à les peser.

Si pourtant je cherchois à infirmer ces aveux par la considération de la croyance à la Magie qui étoit alors généralement répandue, il n'en demeureroit pas moins probable que ces Faits que les Adversaires attribuoient à la Magie, étoient vrais ou qu'au moins ces Adversaires les reconnoissoient pour vrais : car on n'attribue pas une cause à des faits qu'on croit faux : mais on nie des faits qu'on croit faux, & on en prouve la fausseté si l'on a les moyens de le faire.





DIX-NEUVIEME PARTIE.

SUITE DES IDÉES *SUR* L'ETAT FUTUR DE L'HOMME.

CONTINUATION DES *RECHERCHES SUR LE CHRISTIANISME.* LA DE'POSITION E'CRITE.

CHAPITRE I.

Caractere de la déposition écrite & celui des Témoins.

SANS doute, que les Témoins des Faits miraculeux ont consigné dans quelqu'Ecrit le Témoi-

gnage qu'ils ont rendu ſi publiquement, ſi conſtamment, ſi unanimement à ces Faits ? on me produit, en effet, un Livre qu'on me donne pour la Dépoſition fidele des Témoins.

J'EXAMINE ce Livre avec toute l'attention dont je ſuis capable, & j'avoue que plus je l'examine & plus je ſuis frappé des caracteres de vraiſemblance, d'originalité & de grandeur que j'y découvre, & qui me paroiſſent en faire un Livre unique & abſolument inimitable.

L'E'LE'VATION des penſées & la majeſtueuſe ſimplicité de l'expreſſion, la beauté, la pureté, je dirois volontiers l'homogénéité [1] de la Doctrine, l'importance, l'univerſalité & le petit nombre des préceptes, leur admirable appropriation à la nature & aux beſoins de l'Homme, l'ardente charité qui en preſſe ſi généreuſement l'obſervation, l'onction, la force & la gravité du Diſcours, le ſens caché & vraiment philoſophique que j'y apperçois; voilà ce qui fixe le plus mon attention dans le Livre que j'exa-

[1] UNE maſſe d'Or eſt dite *homogene*, quand toutes les particules qui la compoſent ſont de même nature ou d'Or pur. On voit donc ce que je veux exprimer ici par le mot d'*homogénéité* pris au figuré. L'*hétérogénéité* eſt le contraire de l'*homogénéité*.

mine, & ce que je ne trouve point au même degré dans aucune Production de l'Esprit humain.

Je suis très-frappé encore de la candeur, de l'ingénuité, de la modestie, je devrois dire de l'humilité des Ecrivains, & de cet oubli singulier & perpétuel d'eux-mêmes qui ne leur permet jamais de mêler leurs propres réflexions ni même le moindre éloge au récit des actions de leur Maître.

Quand je vois ces Ecrivains raconter avec tant de simplicité & de sens froid les plus grandes choses; ne chercher jamais à étonner les Esprits; chercher toujours à les éclairer & à les convaincre; je ne puis m'empêcher de reconnoître que le but de ces Ecrivains est uniquement d'attester au Genre-humain une Vérité qu'ils jugent la plus importante pour son bonheur.

Comme ils me paroissent n'être pleins que de cette Vérité, & ne l'être point du tout de leur propre Individu; je ne suis point surpris qu'ils ne voient qu'elle, qu'ils ne veuillent montrer qu'elle & qu'ils ne songent point à l'embellir. Ils disent donc tout simplement; *le Lé-*

preux étendit sa main, & elle devint saine: le Malade prit son lit & se mit à marcher.

J'APPERÇOIS bien là du vrai sublime; car lorsqu'il s'agit de DIEU, c'est être sublime que de dire *qu'*IL *veut & que la chose est*: mais, il m'est aisé de juger que ce sublime ne se trouve là que parce que la chose elle-même est d'un genre extraordinaire, & que l'Ecrivain l'a rendue comme il la voyoit; c'est-à-dire, comme elle étoit, & n'a rendu qu'elle.

NON seulement ces Ecrivains me paroissent de la plus parfaite ingénuité & ne dissimuler pas même leurs propres foiblesses; mais ce qui me surprend bien davantage, c'est qu'ils ne dissimulent point non plus certaines circonstances de la vie & des souffrances de leur MAÎTRE, qui ne tendent point à relever sa gloire aux yeux du Monde. S'ils les avoient tues, on ne les auroit assurément pas devinées, & les Adversaires n'auroient pu en tirer aucun avantage. Ils les ont dites, & même assez en détail: je suis donc obligé de convenir qu'ils ne se proposoient dans leurs Écrits que de rendre témoignage à la Vérité.

SEROIT-IL possible, me dis-je toujours à moi-

même, que ces Pêcheurs qui passent pour faire d'aussi grandes choses que leur MAÎTRE ; qui disent au Boiteux *leve-toi & marche ! & il marche*, n'aient pas le plus petit germe de vanité & qu'ils dédaignent les applaudissemens du Peuple spectateur de leurs Prodiges ?

C'EST donc avec autant d'admiration que de surprise que je lis ces paroles : *Israëlites ; pourquoi vous étonnez-vous de ceci ? & pourquoi avez-vous les yeux attachés sur nous, comme si c'étoit par notre propre puissance ou par notre piété que nous eussions fait marcher cet Homme ?* [2] A ce trait si caractéristique méconnoîtrois-je l'expression de l'humilité, du désintéressement, de la vérité ? J'ai un Cœur fait pour sentir, & j'avoue que je suis ému toutes les fois que je lis ces paroles.

QUELS sont donc ces Hommes qui, lorsque la Nature obéit à leur voix, craignent qu'on n'attribue cette obéissance à *leur puissance ou à leur piété* ? Comment récuserois-je de pareils Témoins ? comment concevrois-je qu'on puisse inventer de semblables choses ? & combien d'autres choses que je découvre, qui sont liées indissolublement à celle-ci, & qui ne viennent pas plus naturellement à l'Esprit !

(2) Act. III, 12.

CHAPITRE II.

Réflexions sur la Déposition des Témoins : maniere dont elle est circonstanciée.

Si elle a été formellement contredite par des Dépositions de même force & du même tems.

JE sais que plusieurs Pieces de la Déposition ont paru assez peu de tems après les événemens attestés par les Témoins. Si ces pieces sont l'Ouvrage de quelque Imposteur, il se sera bien gardé, sans doute, de circonstancier trop son récit & de fournir ainsi des moyens faciles de le confondre. Cependant rien de plus circonstancié que cette Déposition que j'ai en main : j'y trouve les Noms des Personnes, leur Qualité, leur Office, leur Demeure, leurs Maladies : j'y vois une désignation des lieux, du tems, des circonstances, & cent menus détails qui concourent tous à déterminer l'événement de la maniere la plus précise. En un mot, je ne puis m'empêcher de sentir que si j'avois été dans le lieu & dans le tems où la Déposition

a été publiée, il m'auroit été très-facile de vérifier les Faits. Ce que ſûrement je n'aurois pas manqué de faire ſi j'avois exiſté dans ce lieu & dans ce tems, auroit-il été négligé par les plus obſtinés & les plus puiſſans Ennemis des témoins?

Je cherche donc dans l'Hiſtoire du Tems quelques Dépoſitions qui contrediſent formellement celle des Témoins, & je ne rencontre que des accuſations très-vagues d'impoſture, de Magie ou de ſuperſtition. Là-deſſus je me demande, ſi c'eſt ainſi qu'on détruit une Dépoſition circonſtanciée?

Mais peut-être, me dis-je à moi-même, que les Dépoſitions qui contrediſoient formellement celle des Témoins ſe ſont perdues. Pourquoi néanmoins la Dépoſition des Témoins ne s'eſt-elle point perdue auſſi? c'eſt qu'elle a été précieuſement conſervée par une Société nombreuſe qui exiſte encore & qui me l'a tranſmiſe. Mais, je découvre une autre Société (1) auſſi nombreuſe & beaucoup plus ancienne, qui deſcendant par une ſucceſſion non interrompue des premiers Adverſaires des Témoins & héritiere de la haine de ces Adverſaires comme de

(1) Les Juifs.

leurs préjugés, auroit pu facilement conserver les Dépositions contraires aux Témoins, comme elle a conservé tant d'autres Monumens qu'elle produit encore avec complaisance & dont plusieurs la trahissent.

J'APPERÇOIS même des raisons très-fortes qui devoient engager cette Société à conserver soigneusement toutes les Pieces contraires à celles des Témoins; j'ai sur-tout dans l'Esprit cette accusation si grave, si odieuse, si ténorisée, si répétée que les Témoins avoient osé intenter aux Magistrats de cette Société, & les succès étonnans du Témoignage que les Témoins rendoient aux Faits sur lesquels ils fondoient leur accusation. Combien étoit-il facile à des Magistrats qui avoient en main la Police de contredire juridiquement ce Témoignage! combien étoient-ils intéressés à le faire! Quel n'eût point été l'effet d'une Déposition juridique & circonstanciée qui auroit contredit à chaque page celle des Témoins!

PUIS donc que la Société dont je parle ne peut produire en sa faveur une semblable Déposition, je suis fondé à penser en bonne Critique qu'elle n'a jamais eu de Titre valide à opposer aux Témoins.

Il me vient bien dans l'Eſprit que les Amis (2) des Témoins, devenus puiſſans, ont pu anéantir les Titres qui leur étoient contraires: mais, ils n'ont pu anéantir cette grande Société leur ennemie déclarée, & ils ne ſont devenus puiſſans que pluſieurs Siecles après l'Événement qui étoit l'Objet principal du Témoignage. Je ſuis donc obligé d'abandonner un ſoupçon qui me paroît deſtitué de fondement.

Tandis que la Société dont il s'agit ſe renferme dans des accuſations très-vagues d'impoſture, je vois les Témoins conſigner dans leurs Ecrits des *Informations*, des *Interrogatoires* faits par les Magiſtrats mêmes de cette Société ou par ſes principaux Docteurs, & qui prouvent au moins qu'ils n'étoient point indifférens à ce qui ſe paſſoit dans leur Capitale.

Je ne préſumois pas cette indifférence; elle étoit trop improbable: je préſumois, au contraire, que ces Magiſtrats ou ces Docteurs n'avoient pas négligé de s'aſſurer des Faits. J'examine donc ces Informations & ces Interrogatoires contenus dans les Ecrits des Témoins ou de leurs premiers Sectateurs. Comme ces Ecrits n'ont point été formellement contredits par ceux qui

(2) Les Chrétiens ſous Constantin.

avoient le plus d'intérêt à les contredire, je ne puis, ce me semble, disconvenir qu'ils n'aient une grande force.

Je goûte un plaisir toujours nouveau à lire & à relire ces intéressans Interrogatoires, & plus je les relis, plus j'admire le sens exquis, la précision singuliere, la noble hardiesse & la candeur qui brillent dans les Réponses. Il me semble que la Vérité sorte ici de tous côtés & qu'il suffise de lire pour sentir que de tels Faits n'ont pu être controuvés : au moins si l'on invente, invente-t-on ainsi ?

CHAPITRE III.

Le Boiteux de naissance.

A peine les Témoins ont-ils commencé à attester au milieu de la Capitale ce qu'ils nomment la *Vérité*, que je les vois traduits devant les Tribunaux. Ils y sont examinés, interrogés, & ils attestent hautement devant ces Tribunaux ce qu'ils ont attesté devant le Peuple.

Un Boiteux de naissance vient d'être guéri &

ce Boiteux a plus de quarante ans. [1] Deux des Témoins paſſent pour les Auteurs de cette guériſon. Ils ſont mandés par les Sénateurs. Ceux-ci leur font cette demande : *par quel pouvoir & au nom de qui avez-vous fait cela?* La demande eſt préciſe & en forme : *Chefs du Peuple,* répondent les Témoins, *puiſqu'aujourd'hui nous ſommes recherchés pour avoir fait du bien à un homme impotent & que vou nous demandez par quel moyen il a été guéri, ſachez vous tous & tout le Peuple, que cet Homme que vous voyez guéri l'a été au* NOM *de* CELUI *que vous avez crucifié & que* DIEU *a reſſuſcité.*

QUOI ! les deux Pêcheurs ne cherchent point à captiver la bienveillance de leurs Juges ! ils débutent par leur reprocher ouvertement un crime atroce, & finiſſent par affirmer le Fait le plus révoltant aux yeux de ces Juges !

ICI je raiſonne avec moi-même & mon raiſonnement eſt tout ſimple : ſi Celui que les Magiſtrats ont crucifié l'a été juſtement, s'il n'eſt point reſſuſcité, ſi le Miracle opéré ſur le Boiteux eſt une autre ſupercherie, ces Magiſtrats qui, ſans doute, ont des preuves de tout cela, vont reprocher hautement & publiquement aux deux Témoins leur effronterie, leur impoſture,

[1] Act. III, IV.

leur méchanceté & les punir du dernier supplice.

Je poursuis ma lecture : *lorsque les Chefs du Peuple voient la hardiesse des deux Disciples, connoissant d'ailleurs que c'étoient des Hommes sans Lettres & du commun Peuple, ils sont dans l'étonnement, & ils reconnoissent que ces Gens ont été avec Celui qui a été crucifié. Et comme ils voient là debout avec eux l'Homme qui a été guéri, ils n'ont rien à repliquer. Ils leur commandent donc de sortir du Conseil, & ils consultent entr'eux. . . Ils les rappellent ensuite, & leur défendent avec menaces de parler ni d'enseigner au nom du Crucifié.*

Que vois-je ! ces Sénateurs, si prévenus contre les Témoins & leurs Ennemis déclarés, ne peuvent les confondre ! ces Sénateurs auxquels deux de ces Témoins viennent de parler avec tant de hardiesse & si peu de ménagement se bornent à leur *faire des menaces* & à leur *défendre d'enseigner* ! le Boiteux a donc été guéri ? mais il l'a été au Nom du Crucifié : ce Crucifié est donc *ressuscité* ? les Sénateurs avouent donc tacitement cette *résurrection* ? leur conduite me paroît démontrer au moins qu'ils ne sauroient prouver le contraire.

Je ne puis raisonnablement objecter que l'Historien des Pêcheurs a fabriqué toute cette Procédure ; parce que ce n'est pas à moi qui suis placé à plus de dix-sept Siecles de cet Historien à former contre lui une accusation qui devoit lui être intentée par ses Contemporains, & sur-tout par les Compatriotes des Témoins, & qu'ils ne lui ont point intentée ou que du moins ils n'ont jamais prouvée.

J'apprends de cet Écrivain que *cinq mille Personnes* se sont converties à la vue du Miracle : je ne dirai pas que ce sont cinq mille Témoins ; je n'ai pas leur déposition : mais, je dirai que ce nombre si considérable de Convertis est au moins une preuve de la publicité du Fait. Je ne prétendrai pas que ce nombre est exagéré ; parce que je n'ai point en main de Titre valide à opposer à l'Ecrivain, & que ma simple négative ne seroit point un titre contre l'affirmative expresse de cet Ecrivain.

Je ne saurois obtenir de ne point m'arrêter un instant sur quelques expressions de cet intéressant Récit.

Ce que j'ai, je te le donne ; au NOM *du* SEIGNEUR, *leve-toi & marche ! Ce que j'ai,*

je te le donne : il n'a que le Pouvoir de faire marcher un Boîteux, & c'est chez un pauvre Pêcheur que ce pouvoir réside. *Au* NOM *du* SEIGNEUR, *leve-toi & marche*! quelle précision, quelle sublimité dans ces paroles! qu'elles sont dignes de la MAJESTE' de CELUI qui commande à la Nature!

Puisque nous sommes recherchés pour avoir fait du bien à un Impotent : c'est une Oeuvre de miséricorde & non d'ostentation qu'ils ont faite. Ils n'ont point fait paroître des Signes dans le Ciel : *ils ont fait du bien à un Impotent* : *du bien*! Et dans la simplicité d'un Cœur honnête & vertueux.

Que vous avez crucifié, & que DIEU *a ressuscité* : nul correctif, nul ménagement, nulle considération & nulles craintes personnelles : ils sont donc bien sûrs de leur fait, & ne redoutent point d'être confondus! ils avoient dit en parlant au Peuple : *nous savons bien que vous l'avez fait par ignorance* : ils ne le disent point devant le Tribunal : ils craindroient apparemment d'avoir l'air de flatter leurs Juges & de vouloir se les rendre favorables? *que vous avez crucifié, & que* DIEU *a ressuscité.*

CHAPITRE

CHAPITRE IV.

Saint Paul.

JE continue à parcourir l'Hiſtorien des Témoins, & je rencontre bientôt l'Hiſtoire [1] d'un jeune Homme qui excite beaucoup ma curioſité.

QUOIQU'ÉLEVÉ aux pieds d'un Sage, il ne ſe pique point d'en imiter la modération. Son caractere vif, ardent, courageux, ſon eſprit perſécuteur, ſon attachement aveugle aux maximes ſanguinaires d'une Secte dominante lui font deſirer paſſionnément de ſe diſtinguer dans la guerre ouverte que cette Secte déclare aux Témoins. Déja il vient de conſentir & d'aſſiſter à la mort violente d'un des Témoins; mais, ſon zele impétueux & fanatique ne pouvant être contenu dans l'enceinte de la Capitale, il va demander à ſes Supérieurs des Lettres qui l'autoriſent à pourſuivre au dehors les Partiſans de la nouvelle Opinion.

(1) Act. VIII, IX.

Il part accompagné de plusieurs Satellites; *il ne respire que menaces & que carnage*, & il n'est pas encore arrivé au lieu de sa destination, qu'il est lui-même un Ministre de l'Envoye'. Cette Ville où il alloit déployer sa rage contre la Société naissante, est celle-là même où se fait l'ouverture de son Ministere & où il commence à attester les *Faits* que les Témoins attestent.

L'Ordre moral a ses Loix comme l'Ordre physique: les Hommes ne dépouillent pas sans cause & tout d'un coup leur caractere: ils ne renoncent pas sans cause & tout d'un coup à leurs préjugés les plus enracinés, les plus chéris, & à leurs yeux les plus légitimes; bien moins encore à des préjugés de naissance, d'éducation & sur-tout de Religion.

Qu'est-il donc survenu sur la route à ce furieux Persécuteur qui l'a rendu tout d'un coup le Disciple zélé de celui qu'il persécutoit? car il faut bien que je suppose une Cause & quelque grande Cause à un changement si subit & si extraordinaire. Son Historien, & lui-même m'apprennent quelle est cette Cause: une Lumiere céleste l'a environné, son éclat lui a fait perdre la vue; il est tombé par terre, & la Voix de l'Envoye' s'est fait entendre à lui.

BIENTÔT il devient l'objet des fureurs de cette Secte qu'il a abandonnée : il est traîné dans les Prisons, traduit devant les Tribunaux de sa Nation & devant des Tribunaux étrangers, & par-tout il atteste avec autant de fermeté que de constance les Faits déposés par les premiers Témoins.

JE me plais sur-tout à le suivre devant un Tribunal étranger, où assiste par hazard un Roi de sa Nation. Là, je l'entends raconter très-en détail l'Histoire de sa conversion : il ne dissimule point ses premieres fureurs ; il les peint même des couleurs les plus fortes : [2] *lorsqu'on les faisoit mourir*, dit-il, *j'y consentois par mon suffrage : souvent même je les contraignois de blasphêmer à force de tourmens, & transporté de rage contr'eux je les persécutois jusques dans les Villes étrangeres.* Il passe ensuite aux circonstances extraordinaires de sa conversion, rapporte ce qui les a suivi, atteste la Résurrection du *Crucifié*, & finit par dire en s'adressant au Juge ; *le Roi est bien informé de tout ceci, & je parle devant lui avec d'autant plus de confiance, que je sais qu'il n'ignore rien de ce que je dis, parce que*

(2) Act. XVVI, 10, 11.

ce ne sont pas des Choses qui se soient passées dans un lieu caché. [3]

Le nouveau Témoin ne craint donc pas plus que les premiers d'être contredit? c'est qu'il parle de *Choses qui ne se sont point passées dans un lieu caché*; & je vois sans beaucoup de surprise que son Discours ébranle le Prince: *tu me persuades à-peu-près.* Le Prince ne le croit donc pas un *Imposteur?*

Ce Témoin avoit dit les mêmes Choses au sein de la Capitale en parlant devant une Assemblée nombreuse du Peuple, & n'avoit été interrompu que lorsqu'il étoit venu à choquer un préjugé ancien & favori de son orgueilleuse Nation. [4]

Je trouve dans l'Historien que j'ai sous les yeux d'autres Procédures très-circonstanciées, dont le nouveau Disciple est l'objet, & qui sont poursuivies à l'instance de Compatriotes qui ont juré sa perte. J'analyse avec soin ces Procédures, & à mesure que je pousse l'analyse plus loin,

(3) Act. XXVI. 26.

(4) Act. XXII. 21. Le Préjugé sur la Vocation des Gentils.

je sens la probabilité s'accroître en faveur des Faits que le Témoin atteste.

Je trouve encore dans le même Historien d'autres Discours de ce Témoin qui me paroissent des Chefs-d'œuvres de Raison & d'Eloquence, si néanmoins le mot trop prodigué d'Eloquence peut convenir à des Discours de cet ordre. Je n'oserois donc ajouter qu'il en est qui sont pleins d'esprit; ce mot contrasteroit bien davantage encore avec un si grand Homme & de si grandes Choses. *Athéniens! je remarque qu'en toutes Choses vous êtes, pour ainsi dire, dévots jusqu'à l'excès: car ayant regardé, en passant, les Objets de votre Culte, j'ai trouvé même un Autel, sur lequel il y a cette Inscription,* AU DIEU INCONNU. *C'est donc ce* DIEU, *que vous adorez sans le connoître, que je vous annonce.* [5] Parmi ces Discours, il en est de si touchant que je ne puis me défendre de l'impression qu'ils me font éprouver. *Des chaînes & des afflictions m'attendent: mais rien ne me fait de la peine pourvu que j'acheve avec joie ma course & le Ministere que j'ai reçu du* SEIGNEUR*.... Je sais au reste, qu'aucun de vous... ne verra plus mon visage..... Je n'ai desiré ni l'argent ni l'or ni les vêtemens de personne: & vous savez vous-*

[5] Act. XVII. 22, 23.

mêmes, que ces mains que vous voyez ont fourni à tout ce qui m'étoit nécessaire & à ceux qui étoient avec moi. Je vous ai montré qu'il faut soulager ainsi les Infirmes en travaillant, & se souvenir de ces paroles du SEIGNEUR; *qu'il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir.* [6] *Mon visage..... ces mains que vous voyez....*

JE suis étonné du nombre, du genre, de la grandeur, de la durée des travaux & des épreuves de ce Personnage extraordinaire: & si la gloire doit se mesurer par l'importance des vues, par la noblesse des motifs & par les Obstacles à surmonter, je ne puis pas ne le regarder point comme un véritable Héros.

MAIS, ce Héros a lui-même écrit: j'étudie donc ses Productions, & je suis frappé de l'extrême désintéressement, de la douceur, de la singuliere onction, & sur-tout de la sublime bienveillance qui éclatent dans tous ses E'crits. Le Genre-humain entier *n'est point à l'étroit dans son Cœur.* Il n'est aucune branche de la Morale qui ne végete & ne fructifie chez lui. Il est lui-même une Morale qui vit, respire & agit sans

[6] Act. XX. 23, 24, 25, 33, 34, 35.

cesse. Il donne à la fois l'exemple & le précepte ; & quels préceptes !

QUE votre Charité soit sincere. Ayez en horreur le mal & attachez-vous fortement au bien. Aimez-vous réciproquement d'une affection fraternelle. Prévenez-vous les uns les autres par honnêteté. Ne soyez point paresseux à rendre service. Réjouissez-vous dans l'espérance. Soyez patiens dans l'affliction. Empressez-vous à exercer la bienfaisance & l'Hospitalité. Bénissez ceux qui vous persécutent ; bénissez-les, & ne les maudissez point. Réjouissez-vous avec ceux qui sont dans la joie & pleurez avec ceux qui pleurent. N'ayez tous ensemble qu'un même esprit. Conduisez-vous par des pensées modestes & ne présumez pas de vous-mêmes. [7]

COMMENT une Morale si élevée, si pure, si assortie aux besoins de la Société universelle a-t-elle pu être dictée par ce même Homme *qui ne respiroit que menaces & que carnage* & qui mettoit son plaisir & sa gloire dans les tortures de ses Semblables ? Comment sur-tout un tel Homme est-il parvenu tout d'un coup à pratiquer lui-même une Morale si parfaite ? CELUI

[7] Rom. XII.

qui étoit venu rappeller les Hommes à ces grandes maximes lui avoit donc parlé ?

Que dirai-je encore de cet admirable Tableau de la *Charité*, si plein de chaleur & de vie, que je ne me lasse point de contempler dans un autre Ecrit [8] de cet excellent Moraliste ! Ce n'est pourtant pas ce Tableau lui-même qui fixe le plus mon attention ; c'est l'occasion qui le fait naître. De tous les Dons que les Hommes peuvent obtenir & exercer ; il n'en est point, sans contredit, de plus propres à flatter la vanité que les Dons miraculeux. Des Hommes sans Lettres & du commun Peuple qui viennent tout d'un coup à parler des Langues étrangeres, sont bien tentés de faire parade d'un Don si extraordinaire & d'en oublier la fin.

Une Société nombreuse de nouveaux Néophytes fondée par cet Homme illustre abuse donc bientôt de ce Don : il se hâte de lui écrire & de la rappeller fortement au véritable emploi des Miracles : il n'hésite point à préférer hautement à tous les Dons miraculeux cette bienveuillance sublime qu'il nomme la *charité*, & qui est, selon lui, l'ensemble le plus parfait de

[8] 1. Cor. XIII.

toutes les vertus sociales. *Quand je parlerois les Langues des Hommes & celles des Anges mêmes, si je n'ai point la Charité je ne suis que comme l'Airain qui résonne ou comme une Cymbale qui retenti. Et quand j'aurois le don de Prophétie; que j'aurois la connoissance de tous les Mysteres & la Science de toutes choses; quand j'aurois aussi toute la Foi jusqu'à transporter les Montagnes, si je n'ai point la charité je ne suis rien.*

COMMENT ce Sage a-t-il appris à faire un si juste discernement des Choses? Comment n'est-il point ébloui lui-même des Dons éminents qu'il possede ou que du moins il croit posséder? Un Imposteur en useroit-il ainsi? Qui lui a découvert que les Miracles ne sont que de simples *Signes pour ceux qui ne croient point encore?* Qui avoit enseigné au Persécuteur fanatique à préférer l'Amour du Genre-humain aux Dons les plus éclatans? Pourrois-je méconnoître aux enseignemens & aux vertus du Disciple la voix toujours efficace de ce MAÎTRE qui s'est sacrifié lui-même pour le Genre-humain?



CHAPITRE V.

L'Aveugle-né.

CE ſont toujours les Interrogatoires contenus dans la Dépoſition des Témoins qui excitent le plus mon attention. C'eſt là principalement que je dois chercher les ſources de la probabilité des faits atteſtés. Si, comme je le remarquois, ces Interrogatoires n'ont jamais été formellement contredits par ceux qui avoient le plus grand intérêt à le faire, je ne pourrai raiſonnablement me refuſer aux conſéquences qui en découlent naturellement.

ENTRE ces Interrogatoires il en eſt un ſurtout que je ne lis point ſans un ſecret plaiſir : c'eſt celui qui a pour objet un Aveugle-né guéri par l'ENVOYÉ. [1] Ce Miracle étonne beaucoup tous ceux qui avoient connu cet Aveugle : ils ne ſavent qu'en penſer & ſe partagent là-deſſus. Ils le conduiſent aux Docteurs : ceux-ci l'interrogent & lui demandent *comment il a reçu la vue?*

(1) JEAN. IX.

Il m'a mis de la boue sur les yeux, leur répond-il; *je me suis lavé & je vois.*

Les Docteurs ne se pressent point de croire le Fait. Ils doutent & se divisent. Ils veulent fixer leurs doutes, & soupçonnant que cet Homme *n'avoit pas été aveugle*, *ils font venir son Pere & sa Mere. Est-ce là votre Fils, que vous dites être né aveugle*, leur demandent-ils? *comment donc voit-il maintenant?*

Le Pere & la Mere répondent; nous savons que c'est là notre Fils & qu'il est né aveugle; mais nous ne savons comment il voit maintenant. Nous ne savons pas non plus qui lui a ouvert les yeux. Il a assez d'âge, interrogez-le; il parlera lui-même sur ce qui le regarde.

Les Docteurs interrogent donc de nouveau cet Homme *qui avoit été aveugle de naissance: ils le font venir pour la seconde fois par devant eux & lui disent; donne gloire à DIEU: nous savons* que Celui que tu dis qui t'a ouvert les yeux, *est un méchant. Si c'est un Homme méchant; Homme*, réplique-t-il, *je n'en sais rien: je sais seulement que j'étois aveugle & que je* vois.

A cette réponse si ingénue les Docteurs revien-

nent à leur premiere question : *que t'a-t-il fait?* lui demandent-ils encore : *comment t'a-t-il ouvert les yeux? Je vous l'ai déja dit*, répond cet Homme aussi ferme qu'ingénu, *pourquoi voulez-vous l'entendre de nouveau? avez-vous aussi envie d'être de ses Disciples?*

CETTE rplique irrite les Docteurs : *ils le chargent d'injures.... Nous ne savons*, disent-ils, *de la part de qui vient* Celui dont tu parles. *C'est quelque chose de surprenant que vous ignoriez de quelle part il vient*; ose repliquet encore cet Homme plein de candeur & de bon sens; *& pourtant il m'a ouvert les yeux*, &c.

QUELLE naïveté ! quel naturel ; quelle précision ! quel intérêt ! quelle suite ! Si la vérité n'est point faite ainsi, me dis-je à moi-même, à quels caracteres pourrai-je donc la reconnoître?

CHAPITRE VI.

La Résurrection du FONDATEUR.

DE toutes les Procédures que renferme la Déposition qui m'occupe, il n'en est point, sans

doute, de plus importante que celle qui concerne la Personne même de l'ENVOYÉ. Elle est aussi la plus circonstanciée, la plus répétée, & celle à laquelle tous les Témoins font des allusions plus directes & plus fréquentes. Elle est toujours le centre de leur Témoignage. Je la retrouve dans les principales Pieces de la Déposition, & en comparant ces Pieces entr'elles sur ce point si essentiel, elles me paroissent très-harmoniques.

L'ENVOYÉ est saisi, examiné, interrogé par les Magistrats de sa Nation: ils le somment de déclarer qui il est; il le déclare: sa réponse est prise pour un blasphême: on lui suscite de faux Témoins qui jouent sur une équivoque; il est condamné: on le traduit devant un Tribunal supérieur & étranger: il y est de nouveau interrogé; il fait à peu près les mêmes réponses: le Juge convaincu de son innocence veut le relâcher; les Magistrats qui l'ont condamné persistent à demander sa mort: ils intimident le Juge supérieur; il le leur abandonne: il est crucifié, enséveli: les Magistrats scellent le Sépulcre; il y placent leurs propres Gardes, & peu de tems après les Témoins attestent dans la Capitale & devant les Magistrats eux-mêmes, *que Celui qui a été crucifié est ressuscité*.

Je viens de rapprocher les Faits les plus essentiels : je les compare, je les analyse, & je ne découvre que deux hypotheses qui puissent satisfaire au dénouement : ou les Témoins ont enlevé le Corps ; ou l'Envoyé est réellement ressuscité. Il faut que je me décide entre ces deux hypotheses ; car je ne parviens point à en découvrir une troisieme.

Je considere d'abord les opinions particulieres, les préjugés, le caractere des Témoins ; j'observe leur conduite, leurs circonstances, la situation de leur Esprit & de leur Cœur avant & après la mort de leur Maître.

J'examine ensuite les préjugés, le caractere, la conduite & les allégués de leurs Adversaires.

Il me suffiroit de connoître la Patrie des Témoins pour savoir en général leurs opinions, leurs préjugés. Je n'ignore pas que leur Nation fait profession d'attendre un Libérateur temporel, & qu'il est le plus cher Objet des vœux & des espérances de cette Nation. Les Témoins attendent donc aussi ce Libérateur ; & je trouve dans leurs Ecrits une multitude de traits qui me le confirment & qui me prouvent qu'ils sont persuadés que Celui qu'ils nomment leur Maître

doit être ce Libérateur temporel. En vain ce MAÎTRE tâche-t-il de ſpiritualiſer leurs idées ; ils ne parviennent point à dépouiller le préjugé national dont ils ſont ſi fortement imbus : *nous eſpérions que ce ſeroit Lui qui délivreroit notre Nation.* [1]

CES Hommes dont les idées ne s'élevent pas au-deſſus des Choſes ſenſibles, ſont d'une ſimplicité & d'une timidité qu'ils ne diſſimulent point eux-mêmes. A tout moment ils ſe méprennent ſur le ſens des Diſcours de leur MAITRE, & lorſqu'il eſt ſaiſi, ils s'enfuient. Le plus zélé d'entr'eux nie par trois fois & même avec imprécation de l'avoir connu, & je vois cette honteuſe lâcheté décrite en détail dans quatre des principales Pieces de la Dépoſition.

JE ne puis douter un inſtant qu'ils ne fuſſent très-perſuadés de la réalité des Miracles opérés par leur MAÎTRE : j'en ai peſé les raiſons, & elles m'ont paru de la plus grande force. [2] Je ne puis douter non plus qu'ils ne ſe fuſſent attachés à ce MAÎTRE par une ſuite des idées qu'ils s'étoient formées du but de ſa Miſſion.

[1] LUC. XXIV, 21.

[2] Conſultez les Chapitres II, III, V, de la Part. XVIII.

L'attachement des Hommes a toujours un fondement, & il falloit bien que les Hommes dont je parle efpéraffent quelque chofe de Celui au fort duquel ils avoient lié le leur.

ILS *efpéroient* donc au moins *qu'il délivreroit leur Nation* d'un joug étranger : mais, ce MAÎTRE dont ils attendoient cette grande délivrance, eft trahi, livré, abandonné, condamné, crucifié, enféveli, & avec lui s'évanouiffent toutes leurs efpérances temporelles. *Celui qui fauvoit les autres n'a pu fe fauver lui-même*: fes Ennemis triomphent, & fes Amis font humiliés, conflernés, confondus.

SERA-CE dans des circonftances fi défefpérantes que les Témoins enfanteront l'extravagant projet d'enlever le Corps de leur MAÎTRE? Me perfuaderai-je facilement qu'un pareil projet puiffe monter à la tête de Gens auffi fimples, auffi groffiers, auffi dépourvus d'intrigue, auffi timides? Quoi! ces mêmes Hommes qui viennent d'abandonner fi lâchement leur MAÎTRE formeront tout à coup l'étrange réfolution d'enlever fon Corps au Bras féculier! ils s'expoferont évidemment aux plus grands périls! ils affronteront une mort certaine & cruelle! & dans quelles vues?

Ou

Ou ils sont persuadés que leur MAÎTRE ressuscitera ; ou ils ne le sont pas : si c'est le premier, il est évident qu'ils abandonneront son Corps à la PUISSANCE DIVINE : si c'est le dernier, toutes leurs espérances temporelles doivent être anéanties. Que se proposeroient-ils donc en enlevant ce Corps ? de publier qu'il est ressuscité ? mais, des Hommes faits comme ceux-ci, des Hommes sans crédit, sans fortune, sans autorité espéreront-ils d'accréditer jamais une aussi monstrueuse imposture ?

ENCORE si l'enlévement étoit facile : mais le Sépulcre est scellé : des Gardes l'environnent, & ces Gardes ont été choisis & placés par ceux-mêmes qui avoient le plus grand intérêt à prévenir l'imposture. Combien de telles précautions sont-elles propres à écarter de l'esprit des timides Pêcheurs toute idée d'enlévement ! Des Gens qui *n'ont ni argent ni or* entreprendront-ils de corrompre ces Gardes ? des Gens qui s'enfuient au premier danger entreprendront-ils de les combattre ? de Gens haïs ou méprisés du Gouvernement trouveront-ils des Hommes hardis qui veuillent leur prêter la main ? se flatteront-ils que ces Hommes ne les trahiront point ? &c.

MAIS, suis-je bien assuré que le Sépulcre a

été ſcellé & qu'on y a placé des Gardes ? J'obſerve que cette circonſtance ſi importante, ſi déciſive ne ſe trouve que dans une ſeule Piece (3) de la déſpoſition, & je m'en étonne un peu. Je recherche donc avec ſoin ſi cette circonſtance ſi eſſentielle de la Narration n'a point été contredite par ceux qu'elle intéreſſoit le plus directement, & je parviens à m'aſſurer qu'elle ne l'a jamais été. Il faut donc que je convienne que le Récit du Témoin demeure dans toute ſa force & que le ſimple ſilence des autres Auteurs de la Dépoſition écrite ne ſauroit le moins du monde infirmer ſon Témoignage ſur ce point.

INDÉPENDAMMENT d'un Témoignage ſi exprès, combien eſt-il probable en ſoi que des Magiſtrats qui ont à redouter beaucoup une impoſture & qui ont en main tous les moyens de la prévenir, n'auront pas négligé de faire uſage de ces moyens ! & s'ils n'en avoient point fait uſage, quelles raiſons en aſſignerois-je ?

IL me paroîtra plus probable encore que ces Magiſtrats ont pris toutes les précautions néceſſaires, ſi j'ai une preuve qu'ils ont ſongé à tems aux moyens de s'oppoſer à l'impoſture:

[3] MATTHIEU, XXVII, 66.

Seigneur! nous nous sommes souvenus que ce Séducteur a dit, lorsqu'il vivoit; je ressusciterai dans trois jours. Commandez donc que le Sépulcre soit gardé sûrement jusqu'au troisieme jour; de peur que ses Disciples ne viennent la nuit enlever son Corps, & ne disent au Peuple qu'il est ressuscité. Cette derniere imposture seroit pire que la premiere. (4)

Si donc les Chefs du Peuple ont pris les précautions que la chose exigeoit, ne se font-ils pas ôtés à eux-mêmes tout moyen de supposer un enlévement? Cependant ils osent le supposer: *ils donnent une somme d'argent aux Gardes*, qui à leur instigation répandent dans le Public *que les Disciples sont venus de nuit, & qu'ils ont enlevé le corps, pendant que les Gardes dormoient.* (5)

Je n'insiste point sur la singuliere absurdité de ce rapport suggéré aux Gardes. Elle saute aux yeux: comment ces Gardes pouvoient-ils déposer, sur ce qui s'étoit passé *pendant qu'ils dormoient?* Est-il d'ailleurs bien probable que

[4] Matthieu. XXVII, 63, 64.

[5] *Ibid.* XXVIII, 12, 13.

des Gardes affidés & choisis tout exprès pour s'opposer à l'imposture la plus dangereuse se soient livrés au sommeil ?

Je fais un raisonnement qui me frappe beaucoup plus : il me paroît de la plus grande évidence que les Magistrats ne peuvent ignorer la vérité. S'ils sont convaincus de la réalité de l'enlévement, pourquoi ne font-ils point le Procès aux Gardes ? pourquoi ne publient-ils point ce *procès* ? quoi de plus démonstratif & de plus propre à arrêter les progrès de l'imposture & à confondre les Imposteurs !

Ces Magistrats, si fortement intéressés à confondre l'imposture, ne prennent pourtant point une route si directe, si lumineuse, si juridique. Ils ne s'assurent pas même de la Personne des Imposteurs : ils ne les confrontent point avec les Gardes : ils ne punissent ni les Imposteurs ni les Gardes : ils ne publient aucune Procédure : ils n'éclairent point le Public : leurs Descendans ne l'éclairent pas davantage, & se bornent, comme leurs Peres, à affirmer l'imposture.

Il y a plus : lorsque ces mêmes Magistrats mandent bientôt après par devant eux deux des principaux Disciples à l'occasion d'une Guéri-

ſon qui fait bruit, (6) & que ces Diſciples oſent leur reprocher en face un grand crime & atteſter en leur préſence la *Réſurrection* de Celui *qu'ils ont crucifié*; que font ces Magiſtrats? ils ſe contentent *de menacer ces deux Diſciples & de leur défendre d'enſeigner.* [7] Ces menaces n'intimident point les Témoins; ils continuent à publier hautement dans le lieu même & ſous les yeux de la Police la Réſurrection du Crucifié. Ils ſont mandés de nouveau par devant les Magiſtrats ils comparoiſſent & perſiſtent avec la même hardieſſe dans leur Dépoſition: *le* DIEU *de nos Peres a reſſuſcité celui que vous avez fait mourir : . . . . nous en ſommes les Témoins.* [8] Que font encore ces Magiſtrats? *ils font fouetter les Témoins, leur renouvellent la premiere défenſe & les laiſſent aller . .* [9] . . . *les laiſſent aller!* Le Lecteur judicieux ne me demande pas de nouvelles obſervations: il a tout vu & tout ſenti.

[6] Voyez le Chap. III de cette Partie.

[7] Act. IV, 18, 21.

[8] Act. V. 30, 32.

[9] *Ibid.* 40.

CHAPITRE VII.

Conséquences du Fait.

Remarques : objections :

Réponses.

VOILA des Faits circonstanciés, des Faits qui n'ont jamais été contredits, des Faits attestés constamment & unanimément par des Témoins que j'ai reconnu posséder toutes les qualités qui fondent en bonne Logique la crédibilité d'un Témoignage. (1) Dirai-je pour infirmer de tels Faits, que la *crainte du Peuple* empèchoit les Magistrats de faire des Informations, de poursuivre juridiquement & de punir les Témoins comme Imposteurs, de publier des Procédures authentiques,

[1] VOYEZ le Chapitre II de la Part. XVIII. Je dois éviter ici de tomber dans ces répétitions trop fréquentes, même chez les meilleurs Auteurs. Je ne reviens donc plus à ce que je pense avoir assez bien etabli. C'est au Lecteur à retenir la liaison des faits & de leurs Conséquences les plus immédiates. C'est à lui encore à s'approprier mes principes & à en faire l'application au besoin.

&c.? Mais, si le Crucifié n'avoit rien fait pendant sa vie qui eût excité l'admiration & la vénération du Peuple ; s'il n'avoit fait aucun Miracle; si le Peuple *n'avoit point béni* DIEU à son occasion *d'avoir donné aux hommes un tel Pouvoir*; si la doctrine & la maniere d'enseigner du Crucifié n'avoient point paru au Peuple l'emporter de beaucoup sur tout ce qu'il entendoit dire à ses Docteurs ; s'il n'avoit point tenu pour vrai que *jamais Homme n'avoit parlé comme celui-là* ; pourquoi les Magistrats auroient-ils eu à craindre ce Peuple en poursuivant juridiquement les Disciples abjects d'un Imposteur, aussi Imposteurs eux-mêmes que leur Maître? Comment les Magistrats auroient-ils eu à redouter un Peuple prévenu si fortement & depuis si long-tems en leur faveur, s'ils avoient pu lui prouver par des Procédures légales & publiques que la Guérison de l'Aveugle-né, la résurrection de LAZARE, la guérison du Boiteux, le Don des langues, &c. n'étoient que de pures supercheries? Combien leur avoit-il été facile de prendre des informations sur de pareils faits ! combien leur étoit-il aisé en particulier de prouver rigoureusement que les Témoins ne parloient que leur Langue maternelle! Comment encore les Magistrats auroient-ils eu à *craindre le peuple*,

s'ils avoient pu lui démontrer juridiquement que les Disciples avoient enlevé le Corps de leur Maître? & ceci étoit-il plus difficile à constater que le reste? &c.

PUIS-JE douter à présent de l'extrême improbabilité de la premiere hypothese ou de celle qui suppose un enlévement? puis-je raisonnablement refuser de convenir que la seconde hypothese a au moins un degré de probabilité égal à celui de quelque Fait historique que ce soit, pris dans l'Histoire du même Siecle ou des Siecles qui l'ont suivi immédiatement?

TRACERAI-JE ici l'affreuse peinture du caractere des principaux Adversaires? puiserai-je cette peinture dans leur propre Historien? [2] opposerai-je ce caractere à celui des Témoins, le vice à la vertu, la fureur à la modération, l'hypocrisie à la sincérité, le mensonge à la vérité? J'oublierois que je ne fais qu'une esquisse & point du tout un Traité.

DIRAI-JE encore que la resurrection de l'ENVOYÉ n'est point un fait isolé; [3] mais qu'il

[2] JOSEPHE.

[3] Voyez le Chapitre VI de la Partie XVII & le Chapitre V de la Partie XVIII.

est le maître Chaînon d'une Chaîne de Faits de même genre & d'une multitude d'autres Faits de tout genre, qui deviendroient tous absolument inexplicables si le premier Fait étoit supposé faux? Si en quelque matiere que ce soit, une hypothese est d'autant plus probable qu'elle explique plus heureusement un plus grand nombre de Faits ou un plus grand nombre de particularités essentielles d'un même Fait; ne serai-je pas dans l'obligation logique de convenir que la premiere hypothese n'explique rien & que la seconde explique tout & de la maniere la plus heureuse ou la plus naturelle? Si une certaine hypothese me conduit nécessairement à des conséquences qui choquent manifestement ce que je nomme l'*Ordre moral*, (4) pourrois-je recevoir cette hypothese & la préférer à celle qui auroit son fondement dans l'Ordre moral même?

AJOUTERAI-JE que si l'ENVOYE' n'est point ressuscité, il a été lui-même un insigne Imposteur? car du propre aveu des Témoins il avoit prédit sa mort & sa résurrection & établi un Mémorial de l'une & de l'autre. Si donc il n'est point ressuscité, ses Disciples ont dû penser,

[4] Consultez ce que j'ai dit de l'*Ordre moral*, dans le Chapitre I de la Part. XVIII.

qu'il les avoit trompés ſur ce point le plus important ; & s'ils l'ont penſé, comment ont ils pu fonder ſur une Réſurrection qui ne s'étoit point opérée les eſpérances ſi relevées d'un bonheur à venir? Comment ont-ils pu annoncer en ſon Nom au Genre-humain, ce bonheur à venir? Comment ont-ils pu s'expoſer pendant ſi long-tems à tant de contradictions, à de ſi cruelles épreuves, à la mort même pour ſoutenir une Doctrine qui repoſoit toute entiere ſur un Fait faux, & dont la fauſſeté leur étoit ſi évidemment connue? Comment des Hommes qui faiſoient une profeſſion ſi publique, ſi conſtante, & en apparence ſi ſincere de l'amour le plus délicat & le plus noble du Genre humain, ont-ils été aſſez dénaturés pour tromper tant de milliers de leurs Semblables & les précipiter avec eux dans un abîme de malheurs? Comment d'inſignes Impoſteurs ont ils pu eſpérer d'être dédommagés dans une autre Vie des ſouffrances qu'ils enduroient dans celle-ci! Comment de ſemblables Impoſteurs ont-ils pu enſeigner aux Hommes la Doctrine la plus épurée, la plus ſublime, la mieux appropriée aux beſoins de la grande Société? Comment encore . . . . mais j'ai déja aſſez inſiſté (5) ſur ces monſtrueuſes

(5) Voyez le Chapitre X de la Part. XVIII.

oppofitions à l'Ordre moral : elles s'offrent ici en fi grand nombre, elles font fi frappantes qu'il me fuffit d'y réfléchir quelques momens pour fentir de quel côté eft la plus grande probabilité.

OBJECTERAI-JE que la Réfurrection de l'ENVOYÉ' n'a pas été affez publique, & qu'il auroit dû fe montrer à la Capitale & fur-tout à fes Juges après fa réfurrection ? Je verrai d'abord que la queftion n'eft point du tout de favoir ce que DIEU auroit pu faire, mais qu'elle gît uniquement à favoir ce qu'IL a fait. C'étoit à l'Homme intelligent, à l'Homme moral que DIEU vouloit parler : IL ne vouloit pas le forcer à croire & laiffer ainfi l'intelligence fans exercice. Il s'agit donc uniquement de m'affurer fi la réfurrection de l'ENVOYÉ' à été accompagnée de circonftances affez décifives, précédée & fuivie de Faits affez frappans pour convaincre l'Homme raifonnable de la Miffion extraordinaire de l'ENVOYÉ'. Or, quand je rapproche toutes les circonftances & tous les Faits ; quand je les pefe à la balance de ma Raifon, je ne puis me diffimuler à moi-même que DIEU n'ait fait tout ce qui étoit fuffifant pour donner à l'Homme raifonnable cette certitude morale qui lui manquoit, qu'il defiroit avec ar-

deur, & qui étoit si bien assortie à sa condition présente.

Je reconnoîtrois encore que mon objection sur le défaut de publicité de la Résurrection de l'Envoyé envelopperoit une grande absurdité ; puisqu'en développant cette objection j'appercevrois aussi-tôt que chaqu'Individu de l'Humanité pourroit requérir aussi que l'Envoyé lui apparût, (6) &c.

(6) Voyez le second paragraphe du Chapitre I de la Part. XVIII.

Il y avoit eu sous l'ancienne Economie des Miracles ou des Signes d'une très-grande publicité. Je crois entrevoir des raisons de cette publicité : je ne ferai que les indiquer. La Nation qui vivoit sous cette Economie n'étoit proprement qu'une seule grande Famille, qui ne devoit jamais se mêler aux Peuples voisins, pour n'altérer point le grand Dépôt qui lui étoit confié. Le Gouvernement de cette Famille étoit une *Théocratie*. Il étoit fort dans l'esprit de cette Théocratie, que le Ministre du Monarque fût accrédité par le Monarque lui-même auprès de la Famille assemblée en Corps de Nation. Il l'étoit encore que la Loi publiée par ce Ministre au Nom du Monarque fût autorisée par les Signes les plus éclatans & les plus imposans, par des Signes qui peignissent la Majeste' redoutable du Monarque, & dont la Famille entiere fût spectatrice. Une autre raison encore paroissoit exiger cette Dispensation : le Ministre de l'ancienne Economie n'avoit point été annoncé de loin à la Nation par des Oracles qui le caractérisassent assez clairement pour qu'il ne pût en être raisonnablement méconnu. Il falloit donc que la grande

Il ne faut point que je dise cela est sage, donc Dieu l'a fait ou l'a dû le faire; mais je dois dire Dieu l'a fait, donc cela est sage. Est-

publicité des Miracles ou des Signes destinés à autoriser la Mission du Ministre, suppléât au défaut d'Oracles. Le caractere de la Nation & ses circonstances particulieres entroient, sans doute, aussi dans les vues de cette Dispensation: on démêle assez quelles idées ces mots de *caracteres* & de circonstances réveillent dans mon Esprit, & il n'est pas besoin que je les énonce.

Le Plan de la nouvelle Economie étoit bien différent. Elle ne devoit point être appropriée à une seule Famille. Toutes les Nations de la Terre devoient y participer dans la longue durée des Siecles. Comment eût-il été possible de rassembler dans un même lieu toutes les Nations pour accréditer auprès d'elles par des Signes extraordinaires le Ministre de cette nouvelle Economie, destinée à succéder à l'ancienne, à l'universaliser & à la perfectionner? Mais, si la Mission de ce Ministre avoit été annoncée *en divers tems & en diverses manieres* par des Oracles assez nombreux, assez circonstanciés, assez clairs pour que le tems de sa venue, les caracteres de sa Personne, ses Fonctions, &c, ne pussent être raisonnablement méconnus par le Peuple auquel il devoit d'abord s'adresser; si les autres Peuples pouvoient acquérir la connoissance de ces Oracles; si le Ministre de la nouvelle Economie devoit être revêtu d'une Puissance & d'une Sagesse surnaturelles; *s'il devoit faire des Oeuvres que nul autre n'avoit faites; si jamais Homme n'avoit parlé comme Celui-ci devoit parler*; s'il devoit donner à d'autres Hommes le Pouvoir de faire de *semblables Oeuvres & même de plus grandes encore*; s'il devoit les envoyer à toutes les Nations pour les éclairer & leur signifier la *bonne Volonté* de leur Pere commun; si en conséquence il devoit revêtir ces Envoyés d'un Don ex-

ce à un Etre auſſi profondément ignorant que je le ſuis à prononcer ſur les Voies de la SAGESSE ELLE-même? La ſeule choſe qui ſoit ici proportionnée à mes petites Facultés eſt d'étudier les Voies de cette SAGESSE ADORABLE & de ſentir le prix de SON Bienfait.

traordinaire au moyen duquel ils communiqueroient leurs Penſées à ces Nations & en ſeroient entendus ; ſi . . . . mais, le Lecteur intelligent & ami du vrai m'a déja ſaiſi : j'abandonne ces conſidérations à ſon jugement.

Il eſt une autre choſe ſur laquelle il voudra bien réfléchir encore. Ces Miracles de l'ancienne Economie qui avoient été opérés aux yeux d'une Nation entiere ne ſe ſont pas perpétués d'âge en âge chez cette Nation. Toutes les Générations qui ſe ſont ſuccédées de Siecle en Siecle juſqu'à nos jours n'ont pas vu de leurs propres yeux la *grande Apparition* du MONARQUE : toutes ont été pourtant très-attachées à leur LOI ; toutes ont été très-perſuadées de la certitude de cette *Apparition* & de la Divinité de la Miſſion du premier Légiſlateur. Quel a donc été le fondement logique de cette forte & conſtante perſuaſion? comment la Génération qui exiſte aujourd'hui perſévere-t-elle dans la croyance des Générations qui l'ont précédée? Ce fondement logique repoſe, ſans doute, dans la Tradition écrite & dans la Traditron orale : les preuves des Miracles de l'ancienne Economie tiennendonc eſſentiellement, comme celles des Miracles de la nouvelle Economie, aux regles du Témoignage.

Ainſi, la queſtion ſe réduit à examiner ſi les Témoignages ſur leſquels repoſe la Miſſion du ſecond LÉGISLATEUR ſont inférieurs en force à ceux qui fondent la Miſſion du premier Légiſlateur. Cet examen important regarde, en particulier, les Sages de cette Nation diſperſée aujourd'hui parmi tous les

CHAPITRE VIII.

Oppositions entre les Pieces de la Déposition.

Réflexions sur ce sujet.

J'AI dit que toutes les Pieces de la Déposition m'avoient paru très-harmoniques ou très-convergentes. J'y découvre néanmoins bien des variétés soit dans la forme, soit dans la matiere. J'y apperçois même çà & là des oppositions au moins apparentes. J'y vois des difficultés qui tombent sur certains points de Généalogie, sur certains Lieux, sur certaines Personnes, sur certains Faits, &c. & je ne trouve pas d'abord la solution de ces difficultés.

COMME je n'ai aucun intérêt secret à croire ces difficultés insolubles, je ne commence point par imaginer qu'elles le sont. J'ai étudié la Lo-

Peuples & qui continue à rejetter la Mission de ce second LÉGISLATEUR, que le premier avoit annoncé lui-même assez clairement, & qui l'avoit été d'une Maniere plus claire & plus précise par les Oracles postérieurs.

gique (1) du Cœur & celle de l'Esprit : je me mets un peu au fait de cette autre Science qu'on nomme la *Critique* (2) & qu'il ne m'est point permis d'ignorer entiérement. Je rapproche les passages *paralleles*, [3] je les confronte; je les anatomise & j'emprunte le secours des meilleurs Interprêtes. Bientôt je vois les difficultés s'applanir, la lumiere s'accroître d'instant en instant, se répandre de proche en proche, se réfléchir de tous côtés & éclairer les parties les plus obscures de l'objet.

Si cependant il est des recoins que cette lumiere n'éclaire pas assez à mon gré; s'il reste encore des ombres que je ne puis achever de dissiper, il ne me vient pas dans l'Esprit & bien moins dans le Cœur d'en tirer des conséquences contre l'ensemble de la Déposition : c'est que ces ombres légeres n'éteignent point à mes yeux la lumiere que réfléchissent si fortement les grandes parties du Tableau.

[1] La Logique est l'Art de penser ou de raisonner.

[2] La Science ou l'Art qui enseigne les regles par lesquelles on doit juger des Livres & de leurs Auteurs.

[3] Passages qui ont à peu près le même sens ou qui tendent à établir la même vérité.

Il

Il m'eſt bien permis de douter : le doute philoſophique eſt lui-même le ſentier de la vérité ; mais il ne m'eſt point permis de manquer de bonne foi, parce que la vraie Philoſophie eſt abſolument incompatible avec la mauvaiſe foi, & qu'on eſt Philoſophe par le Cœur beaucoup plus encore que par la Tète. Si dans l'examen critique de quelqu'Auteur que ce ſoit, je me conduis toujours par les regles les plus ſûres & les plus communes de l'Interprétation ; ſi une de ces regles me preſcrit de juger ſur l'enſemble des choſes ; ſi une autre regle m'enſeigne que de légeres difficultés ne peuvent jamais infirmer cet enſemble, quand d'ailleurs il porte avec lui les caracteres les plus eſſentiels de la vérité ou du moins de la probabilité, pourquoi refuſerois-je d'appliquer ces regles à l'examen de la Dépoſition qui m'occupe, & pourquoi ne jugerois-je pas auſſi de cette Dépoſition par ſon enſemble ?

Ces oppoſitions apparentes elles-mêmes, ces eſpeces d'*antinomies*, [4] ces difficultés de divers genres ne m'indiquent-elles pas d'une maniere aſſez claire que les Auteurs des différentes Pieces

[4] Mot qui dans ſon ſens propre exprime des contradictions ou des oppoſitions entre deux ou pluſieurs Loix.

de la Dépofition ne fe font pas copiés les uns les autres, & que chacun d'eux a rapporté ce qu'il tenoit du Témoignage de fes propres Sens ou ce qu'il avoit appris des Témoins oculaires?

Si ces différentes Pieces de la Dépofition avoient été plus femblables entr'elles; je ne dis pas feulement dans la forme, je dis encore dans la matiere, n'aurois-je point eu lieu de foupçonner qu'elles partoient toutes de la même main ou qu'elles avoient été copiées les unes fur les autres? & ce foupçon, auffi légitime que naturel, n'auroit-il pas infirmé à mes yeux la validité de la Dépofition?

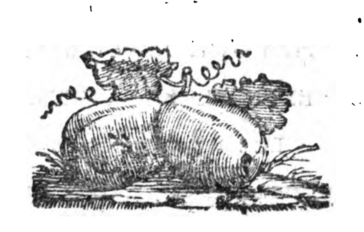
Ne fuis-je pas plus fatisfait quand je vois un de ces Auteurs commencer ainfi fon Récit? (5) *Comme plufieurs ont entrepris d'écrire l'Hiftoire des chofes dont la vérité a été connue parmi nous avec une entiere certitude, par le rapport que nous en ont fait ceux qui les ont vues eux-mêmes dès le commencement & qui ont été les Miniftres de la Parole; j'ai cru auffi que je devois vous les écrire avec ordre, après m'en être exactement informé dès leur origine; afin que vous reconnoiffiez la certitude des récits que l'on vous*

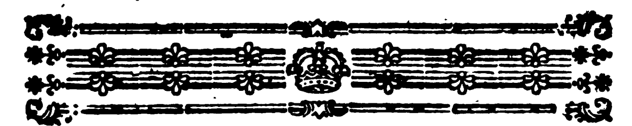
[5] Luc. I, 1, 2, 3, 4.

« *faits*. Ne ſens-je pas ma ſatisfaction s'accroître lorſque je lis dans le principal Ecrit d'un des premiers Témoins; (6) *Celui qui l'a vu en a rendu témoignage, & ſon témoignage eſt véritable, & il ſait qu'il dit la vérité, afin que vous la croyiez?* ou que je lis dans un autre Ecrit de ce même Témoin? [7] *ce que nous avons ouï, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé & que nos mains ont touché concernant la Parole de Vie, nous vous l'annonçons.*

[6] JEAN. XIX. 35.

[7] 1. Ep. I, 1, 3.





VINGTIEME PARTIE.



SUITE DES IDÉES SUR L'ETAT FUTUR DE L'HOMME.

CONTINUATION DES *RECHERCHES SUR LE CHRISTIANISME.*

L'AUTHENTICITE' DE LA DE'POSITION.

LES PROPHÉTIES

CHAPITRE PREMIER.

L'Authenticité de la Dépofition écrite.

JE pourfuis mon examen : je n'ai pas envifagé toutes les faces de mon Sujet : il en préfente

un grand nombre : je dois me borner aux principales.

COMMENT puis-je m'assurer de *l'Authenticité* des Pieces les plus importantes de la Déposition ?

J'APPERÇOIS d'abord que je ne dois point confondre l'Authenticité de la Déposition avec sa *Vérité*. Je fixe donc le sens des termes & j'évite toute équivoque.

J'ENTENDS par l'*Authenticité* d'une Piece de la Déposition, ce degré de certitude qui m'assure que cette Piece est bien de l'Auteur dont elle porte le Nom.

LA *Vérité* d'une Piece de la Déposition sera sa conformité avec les Faits.

J'APPRENDS donc de cette distinction logique que la vérité historique ne dépend pas de l'Authenticité de l'Histoire : car je conçois facilement qu'un Ecrit peut être très-conforme aux Faits, & porter un Nom supposé ou n'en point porter du tout.

MAIS si je suis certain de l'Authenticité de l'Histoire, & si l'Historien m'est connu pour très-véridique, l'Authenticité de l'Histoire m'en

persuadera la Vérité ou du moins me la rendra très-probable.

Le Livre que j'examine n'est pas tombé du Ciel : il a été écrit par des Hommes comme tous les Livres que je connois. Je puis donc juger de l'Authenticité de ce Livre comme de celle de tous les Livres que je connois.

Comment sais-je que l'Histoire de Thucydide, [1] celle de Polybe, (2) celle de Tacite, &c. [3] sont bien des Auteurs dont elles portent les Noms ? c'est de la Tradition que je l'apprends. Je remonte de Siecle en Siecle ; je consulte les Monumens des différens Ages ; je les compare avec ces Histoires elles-mêmes, & le résultat général de mes recherches est qu'on a

[1] Historien Grec, qui vivoit environ quatre Siecles avant notre Ere. Il écrivit une Histoire de la Guerre du Péloponnese.

[2] Autre Historien Grec, qui naquit environ deux Siecles avant notre Ere. Il composa une Histoire militaire de Rome.

[3] Historien Latin, qui fleurissoit dans le premier Siecle de notre Ere, & qui écrivit des Annales de Rome.

Ce n'est point ici le lieu de faire l'éloge de ces grands Modeles dans l'Art si difficile d'écrire l'Histoire : je ne puis que les nommer.

attribué conftamment ces Hiftoires aux Auteurs dont elles portent aujourd'hui les Noms.

Je ne puis raifonnablement fufpecter la fidélité de cette Tradition : elle eft trop ancienne, trop conftante, trop uniforme, & jamais elle n'a été démentie.

Je fuis donc la même méthode dans mes recherches fur l'Authenticité de la Dépofition dont il s'agit, & j'ai le même réfultat général & effentiel.

Mais, parce qu'il s'en faut beaucoup que l'Hiftoire du Péloponnefe [4] intéreffât autant les Grecs que l'Hiftoire de l'Envoyé' intéreffoit fes premiers Sectateurs, je ne puis douter que ceux-ci n'aient apporté bien plus de foin à s'affurer de l'Authenticité de cette Hiftoire que les Grecs n'en prirent pour s'affurer de l'Authenticité de celle de Thucydide.

Une Société qui étoit fortement perfuadée que le Livre dont je parle contenoit les affurances d'une Félicité éternelle ; une Société affligée, méprifée, perfécutée, qui puifoit fans ceffe dans ce Livre les confolations & les fecours que

[4] Prefqu'Ile qui tient à la Grece par un Ifthme. On la nomme aujourd'hui la *Morée*.

fes épreuves lui rendoient fi néceffaires ; cette Société, dis-je, s'en feroit-elle laiffé impofer fur l'Authenticité d'une Dépofition qui lui devenoit de jour en jour plus précieufe ?

Une Société, au milieu de laquelle les Auteurs mêmes de la Dépofition avoient vécu, qu'ils avoient eux-mêmes gouvernée pendant bien des années, auroit-elle manqué de moyens pour s'affurer de l'Authenticité des E'crits de ces Auteurs ? auroit-elle été d'une indifférence parfaite fur l'emploi de ces moyens ? E'toit-il plus difficile à cette Société de fe convaincre de l'Authenticité de ces E'crits, qu'il ne l'eft à quelque Société que ce foit de s'affurer de l'Authenticité d'un E'crit attribué à un Perfonnage très-connu ou qui en porte le Nom ?

Des Sociétés particulieres (5) & nombreufes auxquelles les premiers Témoins avoient adreffé divers E'crits, pouvoient-elles fe méprendre fur l'Authenticité de pareils E'crits ? pouvoient-elles douter le moins du monde fi ces Témoins leur avoient écrit, s'ils avoient répondu à diverfes queftions qu'elles leur avoient propofées, fi ces Témoins avoient féjourné au milieu d'elles, &c ?

[5] Les Eglifes fondées par les Apôtres.

Je me rapproche le plus qu'il m'est possible du premier Age de cette grande Société fondée par les Témoins : je consulte les Monumens les plus anciens, & je découvre que presqu'à la naissance de cette Société ses Membres se diviserent sur divers points de Doctrine. Je recherche ce qui se passoit alors dans les différens Partis, & je vois que ceux qu'on nommoit *Novateurs* [6] en appelloient, comme les autres, à la Déposition des premiers Témoins & qu'ils en reconnoissoient l'Authenticité.

Je découvre encore que des Adversaires (7)

[6] †† On les nommoit aussi *Hérétiques*; mais il faut observer à cet égard qu'on a souvent donné le nom d'*Hérétiques* à des Philosophes Orientaux qui n'étoient point nés dans le sein de l'Eglise, & qui à proprement parler n'étoient pas Chrétiens. Ces Philosophes associoient divers Dogmes du Christianisme à ceux de la Philosophie orientale ou de cette Philosophie dont ZOROASTRE passoit pour le principal Auteur. La Secte fameuse des *Gnostiques*, divisée en tant de branches différentes, n'étoit point du tout une Secte Chrétienne : elle étoit une Secte philosophique qui allioit les Dogmes des Mages à ceux de l'ENVOYÉ qu'elle altéroit plus ou moins. On peut voir les preuves de ceci dans le dernier Volume de l'excellent *Traité de la Vérité de la Religion Chrétienne* de mon célebre Compatriote, M. VERNET.

[7] LES Auteurs Payens des premiers Siecles; CELSE, PORPHYRE, JULIEN, &c.

de tous ces Partis, des Adversaires éclairés & assez peu éloignés de ce premier Age ne contestoient point l'Authenticité des principales Pieces de la Déposition.

Je trouve cette Déposition citée fréquemment par des E'crivains [8] d'un grand poids, qui touchoient à ce premier Age & qui faisoient profession d'en reconnoître l'Authenticité.

[8] Les Peres Apostoliques & les Peres qui leur ont succédé immédiatement. Je pourrois citer ici des passages formels de JUSTIN, d'IRENÉE, de TERTULLIEN; de CLÉMENT d'*Alexandrie*, d'ORIGENE, de CYPRIEN, &c, qui prouveroient que tous ces Peres n'ont reconnu pour *authentiques* que les mêmes EVANGILES qui composent aujourd'hui notre Code sacré. Mais, de pareils détails choqueroient l'esprit de mon travail, & toute cette Erudition seroit fort déplacée dans des Recherches du genre de celles-ci. Je ne veux présenter à mes Lecteurs que les résultats les plus essentiels & les plus saillans. Il doit me suffire que je puisse toujours fournir les preuves de détail si on me les demande. Je me bornerai donc dans cette Note au seul ORIGENE, qui s'exprimoit ainsi: *Je sais par une Tradition constante, que les quatre Evangiles de* MATTHIEU, *de* MARC, *de* LUC, *de* JEAN *sont les seuls qui avoient été reconnus sans aucune contestation dans toute l'Eglise de DIEU, qui est sous le Ciel.* Ceux de mes Lecteurs qui desireront plus de détails sur l'*Authenticité* des EVANGILES, consulteront en particulier le *Discours* si solidement pensé & si sagement écrit de M. de BEAUSOBRE; *Histoire du Manichéisme*, Tom. I, & l'excellent Ecrit de M. BERGIER intitulé la *Certitude des Preuves du Christianisme.* On trouverà encore des Choses intéressantes sur cette importante Matiere dans les savantes *Notes* de M. SEIGNEUX sur ADDISSON.

comme ils faisoient profession de reconnoître la validité du Témoignage rendu par les premiers Témoins aux Faits miraculeux. Je compare ces citations avec la Déposition que j'ai en main, & je ne puis m'en dissimuler la conformité.

En continuant mes recherches, je m'assure qu'assez peu de tems après la naissance de la Société dont je parle, il se répandit dans le Monde une foule de fausses Dépositions, dont quelques-unes étoient citées comme vraies par des Docteurs de cette Société qui étoient fort respectés. Je suis d'abord porté à en inférer qu'il n'étoit donc pas aussi difficile que je le pensois d'en imposer à cette Société, & même à ses principaux Conducteurs. Ceci excite mon attention autant que ma défiance, & j'examine de fort près ce point délicat.

Je ne tarde pas à m'appercevoir que c'est ici le lieu de faire usage de ma distinction logique entre *l'Authenticité* d'un E'crit & sa *Vérité*. Si un E'crit peut être vrai sans être authentique, les fausses Dépositions dont il est question pouvoient être *vraies* quoiqu'elles ne fussent point du tout *authentiques*. Ces Docteurs contemporains qui les citoient savoient bien apparemment si elles étoient conformes aux Faits essentiels,

& je sais moi-même qu'on a de bonnes preuves qu'elles y étoient conformes. Elles étoient donc plutôt des Histoires *inauthentiques* que de fausses Histoires ou des Romans.

Je vois d'ailleurs que les Docteurs dont je parle citoient rarement ces Histoires inauthentiques, tandis qu'ils citoient fréquemment les Histoires authentiques. Je découvre même qu'il y avoit de ces Histoires inauthentiques qui n'étoient que l'Histoire authentique elle-même modifiée ou interpolée çà & là.

Je ne puis m'étonner du grand nombre de ces Histoires inauthentiques qui se répandirent alors dans Monde : je m'étonnerois plutôt qu'il n'y en ait pas eu davantage. [9] Je conçois

[9] Le savant Fabricius, dans sa *Notice des Evangiles Apocryphes*, compte jusqu'à cinquante de ces *faux Evangiles* : il fait remarquer néanmoins qu'il s'en trouve plusieurs qui ne different que par l'*intitulation*. L'illustre Beausbore dans son excellente *Histoire du Manichéisme*, Tom. I, Pag. 453, s'attache à montrer qu'un bon nombre de ces Evangiles *Apocryphes* n'étoient au fond que l'Evangile de St. Matthieu plus ou moins altéré ou changé. Tels étoient entr'autres les Evangiles *selon les Hébreux*, *selon les Egyptiens*, *selon les Ebionites*, *selon* S. Barthélemi, *selon* S. Barnabé, &c. Cet habile Critique distingue soigneusement les Ecrits apocryphes ou inauthentiques qui parurent dans le premier Siecle de ceux qui parurent dans les Siecles suivans ; ces derniers

à merveille que des Disciples zèlés des princi-

étoient beaucoup moins exacts que les premiers, soit à l'égard de la Doctrine, soit à l'égard des Faits. Il n'est pas difficile d'en assigner la raison. Les fausses Doctrines ne commencerent à se multiplier qu'après la mort des premiers Témoins; & il étoit fort naturel que des Hommes qui s'éloignoient plus ou moins de la Doctrine reçue, altérassent plus ou moins la vérité dans leurs E'crits. Le Témoignage formel que de pareils E'crivains ne laissoient pas de rendre aux Faits les plus essentiels n'en est donc que plus remarquable & plus convaincant.

Au reste, si l'on prétendoit que les E'crits apocryphes détruisent l'Autorité des Ecrits *Canoniques*, je répondrois avec notre judicieux Critique, Pag. 462, qu'il vaudroit autant dire „ qu'il „ n'y a point d'Actes certains, parce qu'on en a supposé quan„ tité de faux; qu'il n'y a point d'Histoires véritables, par„ ce qu'il y en a de fabuleuses; qu'il n'y a point de bonne „ Monnoie; parce qu'il y en a de fausse & de contrefaite.

« Si l'on recherche, dit encore cet E'crivain, en quoi les „ E'vangiles apocryphes du premier Siecle différoient des vé„ ritables, on verra que tout consistoit dans quelques parti„ cularités de la vie de notre Seigneur qui étoient ou retran„ chées ou ajoutées; dans quelques paroles, dans quelques „ sentences attribuées à l'ENVOYE', & omises par nos Evan„ gélistes. Tel est, par exemple, ce mot du SAUVEUR, *il* „ *est plus heureux de donner que de recevoir*. EUTHALIUS rap„ porte, qu'il se trouvoit dans le Livre intitulé *la Doctrine* „ *des Apôtres*. . . Ces sentences étoient prises de quelques „ Livres reçus parmi les Chrétiens ou s'étoient conservées par „ la Tradition. De là aussi plusieurs passages que les Copistes „ insérerent dans les Evangiles, & que S. JE'ROME en re„ trancha lorsqu'il réforma les Exemplaires de son tems sur „ les plus anciens Manuscrits. „ Pag. 462.

paux Témoins purent être portés tout naturellement à écrire ce qu'ils avoient ouï dire à leur Maître, & à donner à leur Narration (10) un *Titre* semblable à celui des Pieces authentiques. De pareilles Histoires pouvoient facilement être très-conformes aux Faits essentiels; puisque leurs Auteurs les tenoient de la bouche des premiers Témoins ou du moins de celle de leurs premiers Disciples. [11]

Je trouve que différens Sectaires avoient aussi leurs Histoires, [12] & qui s'éloignoient plus

[10] Les *Evangiles apocryphes* connus sous les titres d'*Evangile de* S. Jaques, d'*Evangile de* S. Thomas, &c.

[11] „ La Vie du Seigneur etoit si belle, son Caractere si sublime & si divin, sa Doctrine si excellente, les „ Miracles, par lesquels il l'avoit confirmée, si éclatans & „ en si grand nombre, qu'il n'étoit pas possible que plusieurs „ Ecrivains n'entreprissent d'en composer des Mémoires. Cela „ produisit plusieurs Histoires de notre Seigneur, plus ou „ moins exactes les unes que les autres. . . . S. Luc, qui „ parle des Relations ou des Evangiles qui avoient précédé „ le sien, insinue bien qu'ils étoient défectueux, mais il ne „ les condamne pas comme des Livres fabuleux ou mauvais. „ Beausorbe: *Disc. sur l'Authenticité*, &c. *Hist. du Manichéisme*, Tom. I. Pag. 449.

[12] Tous les *faux-Evangiles* de ces différens Sectaires n'étoient pas des Ecrits purement historiques: il y en avoit

ou moins de l'Hiſtoire authentique, mais, il ne m'eſt pas difficile de m'aſſurer que ces Hiſtoires malicieuſement ſuppoſées contenoient la plupart des Faits eſſentiels qui avoient été atteſtés par les principaux Témoins. (13) Plu-

qui n'étoient gueres que dogmatiques, & dans leſquels certaines Sectes raſſembloient, comme en un Corps, leurs opinions particulieres. Tel étoit, par exemple, l'*Evangile de* VALENTIN ou *des Valentiniens*, auquel ces Sectaires avoient donné le nom d'*Evangile de Vérité*. Tel étoit encore l'E'crit que les Philoſophes Orientaux connus ſous le nom de *Gnoſtiques*, avoient intitulé l'*Evangile de Perfection*. *Ibid*. P. 454 Voy. la Not. 6.

[13] JE veux dire, les Miracles, la Réſurrection & l'Aſcenſion du FONDATEUR. Il eſt vrai qu'il y avoit des Sectaires qui nioient qu'IL eût un Corps ſemblable au nôtre, & qui prétendoient que ſa Mort & ſa Réſurrection n'avoient été que de pures apparences; mais, cette ſinguliere imagination, qui choque ſi directement l'eſprit & la lettre du Texte ſacré, prouve elle-même que ces Sectaires reconnoiſſoient la validité des Témoignages rendus à la *Réſurrection* du FONDATEUR; puiſque leur erreur ne conſiſtoit pas à nier cette Réſurrection; mais qu'elle conſiſtoit à l'expliquer par des *apparences*. Ils avouoient donc le Fait; & parce que l'*Incarnation* ne s'accordoit pas avec les idées qu'ils s'étoient formées de la Perſonne du FONDATEUR; ils forgeoient un Syſtême d'*apparences* pour concilier leurs idées avec les Témoignages.

Ainſi, dans ces premiers tems on ne s'aviſoit pas de mettre en queſtion ſi le FONDATEUR avoit fait des Miracles, s'Il étoit reſſuſcité, s'Il étoit monté au Ciel: les Témoignages rendus à ces Faits étoient trop récens, trop nombreux, trop

sieurs de ces Sectaires me paroissent fort animés contre le Parti qui leur étoit contraire, & puisqu'ils inséroient dans leurs Histoires les mèmes Faits essentiels que ce Parti faisoit profession de croire, je ne puis point ne pas envisager une telle conformité entre des Partis si opposés, comme la plus forte présomption en faveur de l'Authenticité & de la vérité de la Déposition que j'ai sous les yeux.

J'OBSERVE encore que la Société dépositaire fidele de la Doctrine & des E'crits des Témoins ne cessoit, ainsi que ses Docteurs, de réclamer contre les Sectaires & contre leurs E'crits & d'en

valides, & la Tradition trop certaine pour qu'on pût raisonnablement les révoquer en doute. Ces Faits étoient donc avoués par les Sectaires comme par les Orthodoxes; & on ne disputoit que sur certains points de Doctrine. Aujourd'hui on dispute & sur la Doctrine & sur les Faits; & au bout de dix-sept Siecles on se met à entasser objections sur objections, doutes sur doutes contre des Faits que les Contemporains de tous les Partis, plus intéressés encore à s'assurer du vrai & plus à portée de le faire, n'avoient ni contredit ni pu contredire. Je conviens néanmoins qu'il est fort dans l'esprit d'un Siecle qui porte le beau nom de *philosophique*, de ne croire aux Miracles que d'après l'examen le plus logique & le plus critique. Je demande seulement, s'il seroit vraiment philosophique de rejetter les Miracles de l'EVANGILE sans un pareil examen? Je demande encore s'il seroit possible en bonne Philosophie de les rejetter après un pareil examen?

appeller

appeller constamment aux E'crits authentiques comme au Juge suprême & commun de toutes les controverses. J'apprends même de l'Histoire de cette Société, (14) qu'elle avoit grand soin de lire chaque semaine ces E'crits, dans ses Assemblées, & qu'ils étoient précisément ceux qu'on me donne aujourd'hui pour la Déposition authentique des Témoins.

Je ne puis donc supposer, en bonne Critique, que cette Société s'en laissoit facilement imposer sur l'Authenticité des nombreux E'crits répandus dans son sein. (15) S'il me restoit

(14) *L'Histoire Ecclésiastique.*

(15) Les anciens Peres avoient trois moyens principaux de discerner les Ecrits *apocryphes* qui se répandoient dans la Société Chrétienne. Le premier étoit la Prédication des premiers Témoins & de leurs successeurs immédiats, qui se conservoit & se perpétuoit dans chaque Société particuliere. Le second étoit le Témoignage constant, perpétuel, uniforme que la Société primitive universelle avoit rendu aux E'crits des premiers Témoins & à ceux de leurs premiers Disciples ; Témoignage que les Peres trouvoient consigné dans les Ecrits des Conducteurs de la Société Chrétienne, & qu'ils recueilloient encore de la Tradition, sur laquelle ils pouvoient d'autant plus compter, que la Chaîne des Témoins étoit plus courte ; & que les Témoins eux-mêmes étoient d'un plus grand poids. Le troisieme moyen enfin, consistoit dans la comparaison que les Peres ne manquoient point de faire des E'crits apocryphes avec les E'crits authentiques, dont les Originaux ou au moins

fur ce point effentiel quelque doute raifonnable, il feroit diffipé par un Fait remarquable que je découvre: c'eft que cette Société étoit fi éloignée d'admettre légérement pour authentiques des E'crits qui ne l'étoient point, qu'il lui étoit arrivé de fufpecter long-tems l'Authenticité de divers E'crits qu'un examen continué & réfléchi lui apprit enfin qui partoient de la Main des Témoins. (16)

les Copies les plus Originales exiftoient encore : eft-il un moyen plus sûr de juger de faux-Actes que de les comparer à des Actes dont l'Authenticité eft bien conftatée?

[16] Ce Fait eft affurément un de ceux qui prouvent le mieux que les Peres ne recevoient pas fans examen tous les E'crits qui circuloient dans l'E'glife. Ce qui en eft encore une bonne confirmation, c'eft le foin qu'ils prenoient de les diftribuer en différentes Claffes, relativement à leur degré d'*Authenticité*. L'infatigable & profond Origene, qui vivoit dans le troifieme Siecle, faifoit trois de ces Claffes. Il plaçoit dans la premiere les E'crits *vraiment authentiques* : il mettoit dans la feconde les E'crits *Apocryphes*; & il compofoit la troifieme des E'crits *mixtes* ou *douteux*. C'étoit dans cette derniere Claffe qu'il rangeoit entr'autres la feconde Epître de S. Pierre, la feconde & la troifieme de S. Jean, l'Epître de S. Jude; &c. Le Pere de l'Hiftoire eccléfiaftique, le judicieux & docte Eusebe, qui fleuriffoit dans le Siecle fuivant, faifoit une Divifion affez femblable. Confultez l'excellent *Difcours* de Mr. de Beausobre fur l'*Authenticité* des Ecrits Evangéliques; *Hiftoire du Manichéifme*, Tom. I, pag. 438 & fuiv. Des Hommes qui favoient faire des diftinctions auffi logiques &

Un autre Fait plus remarquable encore vient à l'appui de celui-ci : je lis dans l'Histoire du Tems que les Membres de la Société dont je parle s'exposoient aux plus grands supplices, plutôt que de livrer à leurs persécuteurs ces Livres qu'elle réputoit authentiques & sacrés & que ces ardens Persécuteurs destinoient aux flammes. (17) Présumerai-je que les plus zélés Partisans de la Gloire des Grecs se fussent sacrifiés pour sauver les E'crits de Thucydide ou de Polybe ?

Si je jette ensuite les yeux sur les meilleures

aussi critiques ne recevoient donc pas sans discernement tous les E'crits qui tomboient entre leurs mains.

[17] On se méprendroit beaucoup si l'on s'imaginoit que je donne ce Fait remarquable pour preuve de l'Authenticité & de la Vérité de la Déposition. Un Turc pourroit se faire brûler pour son *Alcoran*; mais un Turc qui se feroit brûler pour l'Alcoran ne prouveroit ni l'Authenticité ni la Vérité de l'Alcoran. Il ne faut pas être un bien fin Critique pour sentir cela. Mais, d'un autre côté, il faudroit être bien déraisonnable pour ne pas convenir qu'un Turc qui se feroit brûler pour l'Alcoran ne pourroit donner une plus forte preuve de la sincérité de sa Croyance & de son attachement à cette Croyance. Resteroit ensuite à comparer les preuves que ce Turc auroit de la vérité de son opinion avec celles que les premiers Chrétiens avoient de l'Authenticité & de la Vérité de leurs Livres sacrés; & ce sont ces preuves que j'ai tâché de rassembler en abrégé dans ces *Recherches*.

Notices des Manuſcrits de la Dépoſition, je m'aſſurerai que les principales Pieces de cette Dépoſition portent dans ces Manuſcrits les *Noms* des mêmes Auteurs auxquels la Société dont je parle les avoit toujours attribués. Cette preuve me paroîtra d'autant plus convaincante qu'il ſera plus probable que quelques-uns de ces Manuſcrits remontent à une plus haute haute antiquité. (18)

J'ai donc en faveur de l'Authenticité de la Dépoſition qui m'occupe le Témoignage le plus ancien, le plus conſtant, le plus uniforme de la Société qui en eſt la dépoſitaire ; & j'ai encore le Témoignage des plus anciens Novateurs, celui des plus anciens Adverſaires & l'Autorité des Manuſcrits les plus originaux.

Comment m'éleverois-je à préſent contre tant de Témoignages réunis & d'un ſi grand poids ? Serois-je mieux placé que les premiers Novateurs ou les premiers Adverſaires pour contredire le Témoignage ſi invariable, ſi unanime de la Société primitive ? Connois-je aucun Livre du même Tems dont l'Authenticité ſoit éta-

[18] Entr'autres le Manuſcrit du Vatican & celui d'Alexandrie, eſtimés du quatrieme ou cinquieme Siecle.

blie ſur des preuves auſſi ſolides, auſſi ſingulieres, auſſi frappantes & de genres ſi divers?

CHAPITRE II.

Si la Dépoſition écrite a été altérée dans ſes Parties eſſentielles ou ſuppoſée.

JE n'inſiſterai pas beaucoup avec moi-même ſur la poſſibilité de certaines altérations du Texte authentique: je ne dirai point que ce Texte a pu être falſifié. Je vois tout d'un coup combien il ſeroit improbable qu'il eût pu l'être pendant la vie des Auteurs: (1) leur oppoſition & leur autorité auroient confondu bientôt les Fauſſaires.

Il me ſembleroit tout auſſi improbable que de pareilles falſifications euſſent pu être exécutées avec quelque ſuccès immédiatement après la mort des Auteurs: leur Enſeignemens & leurs E'crits étoient trop récents & déja trop répandus.

[1] Les Apôtres.

L'IMPROBABILITÉ me paroîtroit accroître à l'indéfini pour les Ages suivans; car il me paroîtroit très-évident qu'elle accroîtroit en raison directe de ce nombre prodigieux de Copies & de cette multitude de Versions qu'on ne cessoit de faire du Texte authentique, & qui voloient dans toutes les Parties du Monde connu. Comment falsifier à la fois tant de Copies & tant de Versions? Je ne dis point assez, comment la seule pensée de le faire seroit-elle montée à la Tête de Personne?

JE sais d'ailleurs, qu'il est bien prouvé par l'Histoire du Tems que les premiers Novateurs ne commencerent à écrire qu'après la mort des premiers Témoins. Si ces Novateurs, pour favoriser leurs opinions particulieres, avoient entrepris de falsifier les Écrits des Témoins ou ceux de leurs plus illustres Disciples, la Société (2) nombreuse & vigilante qui en étoit la gardienne ne s'y seroit-elle pas d'abord fortement opposée? Et si cette Société elle-même, pour réfuter avec plus d'avantage les Novateurs, avoit osé falsifier le Texte authentique, ces Novateurs qui en appelloient eux-mêmes à ce Texte, auroient-ils gardé le silence sur de semblables impostures?

[2] L'Eglise Chrétienne.

Ceci s'applique de soi-même aux suppositions. Il ne me semble pas moins improbable qu'on ait pu dans aucun tems supposer des E'crits aux Témoins, qu'il ne me le paroît qu'on ait pu dans aucun tems falsifier leurs propres E'crits.

En y regardant de près, il m'est facile de reconnoître que les Divisions continuelles & si multipliées de la Société fondée par les Témoins, ont dû naturellement conserver le Texte authentique dans sa premiere intégrité.

Si ces divisions dégénérerent ensuite en guerres ouvertes & acharnées; si les Parties belligérentes en appelloient toujours au Texte authentique comme à l'Arbitre irréfragable de leurs querelles; si l'on vint enfin à découvrir un moyen nouveau (3) de multiplier à l'infini & avec autant de précision que de promptitude les Copies du Texte authentique, ne ferai-je pas dans l'obligation la plus raisonnable de convenir que la crédibilité de la Déposition écrite n'a rien perdu par le laps du tems, & que ces E'crits qu'on me donne aujourd'hui pour ceux

[3] L'Imprimerie.

des Témoins, font bien les mêmes qui leur ont toujours été attribués? (4)

(4) Je me refferre beaucoup: confultez la *Note* que le Traducteur du célebre DITTON a mife au bas de la page 46 du Tome II. 1728.

Voici le précis des raifonnemens de ce Traducteur, qui étoit, comme l'on fait, un habile Critique.

„ Il s'agit de favoir fi le *Témoignage écrit* que nous avons „ à cette heure, eft le même que celui que les Apôtres prê- „ cherent & écrivirent. Certaines Gens tâchent d'en affoiblir „ la certitude ou par des calculs de probabilité qui dépérit „ tous les jours, ou par le nombre des *Variantes* qui fon- „ dent, à leur avis, le foupçon que les Livres facrés d'au- „ jourd'hui ne font pas ceux des Apôtres. Il me paroît que „ ces calculs & ces foupçons tombent à terre, fi l'on partage „ les Siecles de l'Eglife en quatre *Périodes* ou quatre *Géné-* „ *rations périodiques*.

„ La premiere eft depuis les Apôtres jufqu'au Regne de „ CONSTANTIN. La feconde eft depuis ce Prince jufqu'à la „ Domination temporelle des Papes. La troifieme eft depuis „ le commencement de l'Empire Papal jufqu'au Siecle de „ l'Imprimerie, qui fut, ou peu s'en faut, celui de la Ré- „ formation.

„ Or, je trouve qu'à bien prendre les chofes, la certitude „ du *Témoignage écrit* a été dans ces quatre Générations en „ croiffant au lieu de diminuer. Dans la premiere qui fut un „ tems continuel de perfécution ou de dégoût pour les Chré- „ tiens, on ne peut nier que cette certitude ne fût bien vive „ pour infpirer tant de courage & de fermeté aux Chrétiens.

CHAPITRE III.

Les Variantes :

solution de quelques difficultés qu'elles font naître.

LA Déposition imprimée que j'ai en main me représente donc les meilleurs Manuscrits

„ La seconde fut un tems d'orage dans l'E'glise. Il n'y eut „ que disputes cruelles sur la Religion, & si les Livres auxquels „ tous les Partis appelloient eussent été falsifiés ou supposés „ dans la Génération précédente; le mystere dut naturellement „ éclater dans celle-ci. „ . . . Lorsqu'ensuite sous la troisieme Génération, l'etablissement du pouvoir temporel des Papes eut fait naître dans l'Eglise de nouvelles disputes, on juge aisément que l'*Authenticité des* E'CRITS *Apostoliques* devenoit d'autont plus certaine, que les Partis contendans réclamoient également l'Autorité de ces E'CRITS & que l'un des Partis paroissoit à l'autre s'éloigner davantage de l'esprit ou de la lettre du TEXTE SACRE'. Enfin; sous la quatrieme Génération arriva la fameuse découverte de l'Imprimerie, & presqu'en même tems le grand Schisme qui divisa l'Eglise & la divise encore. . . Le reste du Raisonnement saute aux yeux; & il n'est pas besoin que je l'acheve.

Ainsi par une dispensation particuliere de la PROVIDENCE, les Divisions de la Société Chrétienne ont contribué à conserver dans son intégrité primitive la CHARTRE vénérable de l'Immortalité.

de cette Dépofition qui foient parvenus jufqu'à moi; & ces Manufcrits me repréfentent eux-mêmes les Manufcrits plus anciens ou plus originaux, dont ils font les Copies.

Mais, combien d'altérations de genres différens ont pu furvenir à ces Manufcrits par l'injure des Tems; par les révolutions des E'tats & des Sociétés, par la négligence, par l'inattention, par l'impéritie des Copiftes! & combien d'autres fources d'altération que je découvre encore! Il ne faut point que je me diffimule ceci: puis-je maintenant me flatter que la Dépofition authentique des Témoins foit parvenue jufqu'à moi dans fa pureté originelle, à travers dix-fept Siecles, & après avoir paffé par tant de milliers de Mains la plupart imbécilles ou ignorantes?

J'approfondis ce point important de Critique, & je fuis effrayé du nombre prodigieux des *Variantes*. [1] Je vois un habile Critique [2] en compter plus de *trente mille*, &

[1] On nomme *Variantes* les différentes manieres dont le même paffage eft écrit dans différentes Copies du même Livre. Ces différentes manieres portent encore le nom de *leçons*.

[2] Le Docteur Mill.

ce Critique se flatte pourtant d'avoir donné la meilleure Copie de la Déposition des Témoins, & assure l'avoir faite sur plus de nonante Manuscrits, recueillis de toutes parts & collationnés exactement.

J'ai peine à revenir de mon étonnement: mais, ce n'est point pendant qu'on est si étonné qu'on peut réfléchir. Je dois me défier beaucoup de ces premieres impressions & rechercher avec plus de soin & dans le sens froid du Cabinet les sources de ce nombre prodigieux de Variantes.

Les réflexions s'offrent ici en foule à mon Esprit: je m'arrête aux plus essentielles. Je ne connois, il est vrai, aucun Livre ancien qui présente ni à beaucoup près un aussi grand nombre de *leçons* diverses que celui dont je fais l'examen. Ceci a-t-il néanmoins de quoi me surprendre beaucoup? Depuis qu'il est des Livres dans le Monde, en est-il aucun qui ait dû être lu, copié, traduit, commenté aussi souvent, en autant de lieux & par autant de Lecteurs, de Copistes, de Traducteurs, d'Interprêtes que celui-ci? Un Savant laborieux consumeroit ses veilles à lire & à collationner les nombreuses Versions qui ont été faites de ce Livre en différentes Langues & dès les premiers tems de sa

publication. Je l'ai déja remarqué : un Livre qui contient les Gages d'un bonheur éternel pouvoit-il ne pas paroître le plus important de tous les Livres à cette grande Société à laquelle il avoit été confié, qui en reconnoissoit l'Authenticité & la Vérité, & qui en a transmis d'Age en Age le précieux Dépôt ?

Je ne suis donc plus si étonné de ces *trente mille Variantes*. Il est bien dans la nature de la Chose que plus les Copies d'un Livre se multiplient, & plus les Variantes de ce Livre soient nombreuses. Mon étonnement se dissipe même en entier, lorsque retournant au Savant Critique, j'apprends de lui-même que ces trente mille Variantes ont été puisées, non seulement dans les Copies du Texte original ; mais encore dans celles de toutes les Versions, &c.

Je parcours ces Variantes, & je me convaincs par mes propres yeux, qu'elles ne portent point sur des choses essentielles, sur des choses qui affectent le fond ou l'ensemble de la Déposition. Ici je trouve un mot substitué à un autre : là, un ou plusieurs mots transposés ou omis : ailleurs quelques mots plus remarquables, qui paroissent avoir passé de la marge dans

le Texte, & que je ne rencontre point dans les Manuscrits les plus originaux, &c. [3]

Si malgré les Variantes assez nombreuses des E'crits de CICÉRON, d'HORACE, de VIRGILE les plus séveres Critiques pensent néanmoins posséder le Texte authentique de ces Auteurs, pourquoi ne croirai-je pas posséder aussi le Texte authentique de la Déposition dont il s'agit? Si les Variantes de cette Déposition étoient un titre suffisant pour me la faire rejeter, ne faudroit-il pas que je rejetasse pareillement tous les Livres de l'Antiquité?

CETTE remarque me ramene aux réflexions de même genre que je faisois dans le Chapitre

[3] PERSONNE n'ignore que les E'pîtres de S. PAUL contiennent tout l'essentiel des E'vangiles. L'Authenticité de treize de ces E'pîtres n'a jamais été contestée : on n'a douté que de l'Authenticité de l'Epître aux Hébreux, & l'on s'est réuni ensuite à l'attribuer à cet Apôtre, au moins pour la matiere. Les Critiques observent qu'il y a beaucoup moins de *Variantes* dans ces E'pîtres que dans les E'vangiles : "c'est que „ les Copistes en écrivant des Histoires ou des Discours pa- „ ralleles & ayant dans l'Esprit les expressions d'un autre E'van- „ gélifte, pouvoient facilement les mettre dans celui qu'ils co- „ pioient. Ils semblent même quelquefois l'avoir fait à dessein „ pour éclaircir un endroit par l'autre. Cela est fort peu ar- „ rivé dans les E'pîtres de S. PAUL, &c. „ *Préface Générale sur les E'pîtres de* S. PAUL. N. T. de Berlin, 1741; pag. III.

II au sujet des Antinomies [4] vraies ou prétendues de la Déposition. Si je veux raisonner sur cette matiere avec quelque justesse, je dois me conformer aux regles de la plus saine Critique, & je ne dois pas prétendre juger du Livre en question autrement que de tout autre Livre.

MAIS, un Livre destiné par la SAGESSE à accroître les lumieres de la Raison & à donner au Genre-humain les assurances les plus positives d'un bonheur à venir, n'auroit-il pas dû être préservé par cette SAGESSE de toute espece d'altération? & s'il en eût été préservé cela même n'auroit-il pas été la preuve la plus démonstrative que le LÉGISLATEUR avoit parlé?

JE me livre sans réserve aux objections : je poursuis la vérité, je ne cherche qu'elle, & je crains toujours de prendre l'ombre pour le corps. Que voudrois-je donc à cette heure? je voudrois que la PROVIDENCE fût intervenue *miraculeusement* pour préserver de toute altération ce Livre précieux qu'ELLE paroît avoir abandonné, comme tous les autres à l'influence dangereuse des Causes secondes.

[4] Les oppositions.

JE ne démêle pas bien encore ce que je voudrois : j'entrevois en gros le besoin d'une intervention extraordinaire propre à conserver la Déposition dans sa pureté natale. Je desirerois donc que la PROVIDENCE eût inspiré ou dirigé extraordinairement tous les Copistes, tous les Traducteurs, tous les Interprêtes de tous les Siecles & de tous les Lieux ou qu'ELLE eût prévenu les guerres, les incendies, les inondations, & en général toutes les révolutions qui ont fait périr les E'crits originaux des Témoins.

MAIS, cette intervention extraordinaire n'auroit-elle pas été un Miracle perpétuel, & un Miracle perpétuel auroit-il bien été un *Miracle?* une pareille intervention auroit-elle bien été dans l'Ordre de la SAGESSE ? Si les moyens naturels (5) ont pu suffire à conserver dans son intégrité primitive l'ensemble de cette Déposition si nécessaire, serois-je bien Philosophe de requérir un Miracle perpétuel pour prévenir la substitution, la transposition ou l'omission de quelques mots? Autant vaudroit que j'exigeasse un Miracle perpétuel pour prévenir les erreurs de chaqu'Individu en matiere de Croyance, [6] &c.

[5] Consultez la Note 4 du Chapitre II. de cette Partie.

[6] Consultez ici ce que j'ai exposé sur la Nature & le

JE rougis de mon objection ; je reconnois que mes desirs étoient insensés. Ce qui les excuse à mes propres yeux, c'est que je les formois dans la simplicité d'un Cœur honnête qui cherchoit sincérement le vrai & qui ne l'avoit pas d'abord apperçu. [7]

but des Miracles dans le Chapitre VI de la Part. XVII, & dans le Chap. IX de la Part. XVIII.

[7] J'AUROIS pu facilement entrer dans de beaucoup plus grands détails sur l'Authenticité des Livres sacrés, sur les altérations de divers genres survenues à ces Livres, sur les Variantes, sur les Pieces supposées, & sur divers autres points d'Histoire & de Critique auxquels je n'ai fait que toucher. Je suis revenu plus d'une fois à cette remarque, & je ne pouvois trop y revenir pour qu'on ne prît pas le change sur le genre & le but de mon travail. De savans Hommes ont tant écrit sur ces Matieres depuis deux Siecles, qu'on peut en consultant leurs Ouvrages & en les extraisant paroître très-érudit à fort peu de fraix. Mais, moi qui n'avois point du tout dans l'Esprit d'étaler une E'rudition d'emprunt, & qui n'avois jamais goûté les Ouvrages de compilation ; moi qui ne voulois point faire un Traité historique & critique sur les preuves du CHRISTIANISME ; moi qui ne voulois que saisir & faire saisir le philosophique & le moral de ces preuves, je devois m'attacher principalement à ce qui constituoit ce philosophique & ce moral ; je devois me cramponner au Trone & aux maîtresses Branches, & abandonner les Rameaux & les Feuilles au Philologue de profession, plus fait que je ne le suis pour manier les épines de la Critique. Les Lecteurs que j'avois sur-tout en vue ne m'auroient su aucun gré de ces détails scientifiques. On sait d'ailleurs assez, que lorsqu'il s'agit

CHAPITRE

CHAPITRE IV.

La Vérité de la Déposition écrite.

SI je me suis assez convaincu de l'Authenticité de cette Déposition qui est le grand objet de mes recherches ; si je suis moralement certain qu'elle n'a été ni supposée ni essentiellement altérée : pourrai-je raisonnablement douter de sa *Vérité ?*

JE l'ai dit : la *Vérité* d'un E'crit historique

d'une Matiere extrêmement abondante, il n'y a point d'art à se dilater & qu'il y en a beaucoup à se resserrer. Enfin ; il en est des proportions d'un Livre bien fait comme de celles du Corps humain ; les Extrémités doivent être en rapport avec la Tête & le Tronc. Si donc quelque Critique me reprochoit de ne m'être pas étendu davantage sur tel ou tel Article, je le prierois de considérer que c'étoit mon Livre que je faisois & non le sien. Un Philosophe renonceroit à s'occuper des preuves du CHRISTIANISME, si ces preuves reposoient sur la multitude presqu'infinie de ces petits détails qui forment le Dédale de la Critique moderne. Le Temple auguste de la VE'RITE' n'a point été placé au milieu de ce Dédale : la SAGESSE en a rendu l'accès plus facile aux Humains : les routes qui y conduisent ne sont ni tortueuses ni obscures : le Bon-sens & la Raison qui se tiennent à l'entrée ont été chargés d'y introduire les Amis sinceres de la Vérité & de la Vertu.

est sa conformité avec les Faits. Si je me suis suffisamment prouvé à moi-même que les Faits miraculeux contenus dans la Déposition sont de nature à n'avoir pu être supposés ni admis comme vrais s'ils avoient été faux : s'il m'a paru encore solidement établi que les Témoins qui attestoient publiquement & unanimement ces Faits ne pouvoient ni tromper ni être trompés sur de semblables Faits, pourrai-je rejeter leur déposition sans choquer, je ne dis pas seulement toutes les regles de la plus saine Logique ; je dis simplement les maximes les plus reçues en matiere de conduite ? (1)

Je fais ici une réflexion qui me frappe : quand il seroit possible que je conçusse quelque doute raisonnable sur l'authenticité des E'crits historiques (2) des Témoins ; quand je fonderois ces doutes sur ce que ces E'crits n'ont été adressés à aucune Société particuliere chargée spécialement de les conserver, je ne pourrois du moins former le moindre doute légi-

[1] Je prie qu'on veuille bien relire avec attention ce que j'ai dit sur le Témoignage dans les Chapitres I, II, IV, V, VIII de la Part. XVIII. J'évite les répétitions, & je ne reviens pas aux choses dont je pense avoir assez montré la certitude ou la probabilité.

(2) Les E'vangiles.

time ſur ces E'pîtres adreſſeés par les Témoins à des Sociétés particulieres & nombreuſes qu'ils avoient eux-mêmes fondées & gouvernées. Combien ces Sociétés étoient-elles intéreſſées à conſerver précieuſement ces Lettres de leurs propres Fondateurs ! Je lis donc ces Lettres avec toute l'attention qu'elles méritent, & je vois qu'elles ſuppoſent par-tout les Faits miraculeux contenus dans les E'crits hiſtoriques, & qu'elles y renvoient fréquemment comme à la Baſe inébranlable de la Croyance & de la Doctrine.

CHAPITRE V.

Les Prophéties.

SI le LE'GISLATEUR de la Nature ne s'étoit point borné à adreſſer au Genre-humain ce Langage de Signes [1] qui affectoit principalement les Sens; S'IL lui avoit encore annoncé de fort loin *en divers tems & en diverſes manieres* [2]

[1] Les Miracles: Chapitre IV de la Part XVI. Chap. I, II, de la Partie XVII.

[2] *Héb.* I, 1.

la Miſſion de l'ENVOYE', ce ſeroit, ſans doute, une nouvelle preuve bien éclatante de la Vérité de cette Miſſion, & une preuve qui accroîtroit beaucoup la ſomme déja ſi grande de ces probabilités que je viens de raſſembler en faveur de l'E'tat futur de l'Homme.

JE ſerois bien plus frappé encore de cette preuve, ſi par une Diſpenſation particuliere de la SAGESSE SUPREME, les Oracles dont je parle avoient été confiés aux Adverſaires mêmes de l'ENVOYE' & de ſes Miniſtres, & ſi ces premiers & ces plus obſtinés Adverſaires avoient fait juſqu'alors une profeſſion conſtante d'appliquer ces Oracles à cet ENVOYE' qui devoit venir.

J'OUVRE donc ce livre [3] que me produiſent aujourd'hui comme authentique & divin les Deſcendans en ligne directe de ces mêmes Hommes qui ont crucifié l'ENVOYE' & perſécuté ſes Miniſtres & ſes premiers Sectateurs. Je parcours divers morceaux de ce Livre, & je tombe ſur un E'crit [4] qui me jette dans

[3] Le V. Teſtament.

[4] ESAÏE LIII: ESAÏE ou ISAÏE, de la Race Royale; le premier des quatre *Grands Prophetes*. Il prophétiſoit environ ſept ſiecles avant notre Ere. On a dit avec raiſon de ce Prophete qu'il étoit, en quelque ſorte, un *cinquieme E'vangéliſte*.

le plus profond étonnement. Je crois y lire une Hiſtoire anticipée & circonſtanciée de l'ENVOYE' : j'y retrouve tous ſes Traits, ſon Caractere & les principales particularités de ſa Vie. Il me ſemble, en un mot, que je lis la Dépoſition même des Témoins.

JE ne puis détacher mes yeux de ce ſurprenant Tableau : quels traits ! quel coloris ! quelle expreſſion ! quel accord avec les Faits ! quelle juſteſſe, quel naturel dans les emblêmes ! que dis-je ! ce n'eſt point une peinture emblématique d'un avenir fort éloigné ; c'eſt une repréſentation fidele du préſent, & ce qui n'eſt point encore eſt peint comme ce qui eſt.

IL a paru comme une foible Plante & comme un Rejeton qui ſort d'une terre aride. Il n'y a en lui ni beauté ni éclat ; nous l'avons vu & nous n'avons rien trouvé qui nous atirrât vers lui.

ME'PRISE', à peine au rang des Hommes ; Homme de douleur & qui a connu les ſouffrances, ſemblable à ceux dont on détourne les yeux ; il a été un objet de mépris ; & nous n'en avons fait aucun cas.

CEPENDANT il s'est chargé de nos maladies & il a pris sur lui nos douleurs. . . . . .

. . . . . IL étoit percé pour nos forfaits & froissé pour nos iniquités; le châtiment qui nous procure la paix est sur lui, & c'est par sa meurtrissure que nous sommes guéris.

. . . . . IL a été opprimé & affligé; cependant il n'a point ouvert la bouche; il a été conduit à la mort comme un Agneau & comme une Brebis qui est muette devant celui qui la tond. . . . .

IL a été tiré de l'oppression & de la condamnation; & qui pourra exprimer sa durée? Il a été retranché de la Terre des Vivans, mais c'est à cause des péchés de mon Peuple qu'il a été frappé.

ON avoit ordonné son sépulcre avec les Méchans, & il a été avec le Riche dans sa mort; car il n'avoit point commis de violence & il n'y avoit point eu de fraude dans sa bouche.

. . . . . après qu'il aura donné sa vie en sacrifice pour le péché, il se verra de la Postérité; ses jours seront prolongés, & le bon plaisir de l'ETERNEL prospérera entre ses mains.

IL verra le fruit de ses peines ; il en sera satisfait, & ce Juste justifiera un grand nombre d'Hommes par la connoissance qu'ils auront de lui. . . .

C'EST pour cela que l'ETERNEL lui donnera sa portion parmi les grands ; il partagera le butin avec le Puissans ; parce qu'il se sera offert lui même à la mort, qu'il aura été mis au rang des criminels, qu'il aura porté les péchés de plusieurs & qu'il aura intercédé pour les Coupables.

. . . . . . IL (5) *sera haut & puissant. Comme il a été pour plusieurs un sujet d'étonnement, tant il a paru abject & inférieur même aux plus petits des Hommes ; ainsi sera-t-on frappé d'étonnement quand il répandra sa lumiere sur plusieurs Nations. . . . . .*

CELUI QUI peignoit ainsi aux Siecles futurs l'ORIENT D'ENHAUT, leur auroit-il désigné encore le tems de son Lever ? J'ai peine à en croire mes propres yeux, lorsque je lis dans un autre E'crit [6] du même Livre

[5] LII.

[6] DANIEL IX : le dernier des quatre *grands Prophetes*

cet Oracle admirable qu'on prendroit pour une Chronologie composée après l'Evénement.

Il nâquit environ l'an 616 avant notre Ere. Il fut emmené Captif à Babylone environ l'an 606, & instruit dans toutes les Sciences des Chaldéens. On sait comment il fut élevé aux premieres Dignités de l'Empire. Il mourut vers la fin du regne de CYRUS, âgé de près de 90 ans.

On sait encore que les Prophéties de DANIEL sont celles qui exercent le plus la sagacité & le savoir des plus habiles Interprêtes; je pourrois ajouter des plus profonds Astronomes: car j'en connois un dont je regretterai toujours la mort prématurée, qui avoit fait dans ces admirables Prophéties des Découvertes astronomiques qui avoient étonné deux des premiers Astronomes de notre Siecle, Mrs. de MAIRAN & CASSINI. Je parle de feu Mr. de CHE'SEAUX, mort à 33 ans, en 1751, & dont les rares & nombreuses Connoissances étoient relevées par une modestie, une candeur & une piété plus rares encore. Voyez l'*Avertissement* de ses *Mémoires posthumes sur divers sujets d'Astronomie & de Mathématiques*: Lausanne 1754, in 4°., ouvrage profond, trop peu connu & si digne de l'être; mais qui ne sauroit être entendu que des Savans les plus initiés dans les secrets de la haute Astronomie.

Il n'y a pas moyen de disconvenir des Vérités & des Découvertes qui sont prouvées dans votre Dissertation, écrivoit l'illustre MAIRAN au jeune Astronome: *mais je ne puis comprendre comment & pourquoi elles sont aussi réellement renfermées dans l'*ECRITURE SAINTE. Eût-on soupçonné que l'étude d'un Prophete enrichiroit l'Astronomie & qu'elle nous vaudroit sur certains points très-difficiles de cette belle Science un degré de précision supérieur à celui que le calcul avoit donné jusqu'alors?

IL y a septante Semaines déterminées sur ton Peuple & sur ta sainte Ville pour abolir l'infidélité, consumer le péché, faire propitiation pour l'iniquité, pour amener la Justice des Siecles, pour mettre le Sceau à la Vision & à la Prophétie, & pour oindre le SAINT *des* SAINTS.

TU sauras donc & tu entendras, que depuis la sortie de la Parole portant qu'on s'en *retourne & qu'on rebâtisse la Ville, jusqu'au* CHRIST *le Conducteur, il y a sept Semaines & soixante-deux Semaines.* . . . . .

ET après ces soixante-deux Semaines le CHRIST *sera retranché, mais non pas pour soi.* . . . .

ET il confirmera l'Alliance à plusieurs dans une Semaine, & à la moitié de cette semaine il fera cesser le Sacrifice & l'Oblation. . . . . .

JE sais que ces *Semaines* de l'Oracle sont des *Semaines* d'*Années*, chacune de sept Ans. Il s'a-

†† . Le Lecteur qui desirera d'avoir une idée des découvertes de Chronologie & d'Astronomie que M. de CHÉSEAUX avoit faites dans les Oracles de DANIEL, en trouvera un Précis très-net à la fin du Tom. III de l'ADDISSON de M. CORREVON, imprimé à Geneve en 1771.

git donc ici d'un événement qui ne doit arriver qu'au bout de 490 Ans.

Je sais par l'Histoire le Tems de la venue de ce CHRIST que l'Oracle annonce. Je remonte donc de ce CHRIST jusqu'à 490 Ans, car l'E'vénement doit être l'interprête le plus sûr de l'Oracle.

J'ARRIVE ainsi au regne de ce Prince [7]

[7] ARTAXERXES *longue-main*; environ la 20me. année de son Regne, selon quelques Chronologistes, & la 7me. selon PRIDEAUX. Ce célebre E'crivain a montré, en effet, que si l'on compte les 70 *Semaines* en partant de la 7me. année du Regne d'ARTAXERXES *longue-main* ou de l'E'dit que ce Prince accorda à ESDRAS, on trouve précisément 70 *Semaines* ou 490 ans, mois par mois, jusqu'à la mort du CHRIST : précision étonnante ! accord merveilleux avec l'événement ! Le hasard opéreroit-il ainsi? un Esprit judicieux & impartial se refusera-t-il à de semblables preuves? Voyez l'*Histoire des Juifs* du docte Anglois; Tom. II, Pag. 10 & suiv. de l'E'dit. de 1722.

† † M. de CHÉSEAUX s'étoit aussi occupé des 70 Semaines de DANIEL & avoit embrassé l'opinion de PRIDEAUX comme celle qui cadre le mieux & avec l'Histoire & avec la maniere la plus sûre de calculer les Tems de l'Oracle. Consultez là-dessus le court E'crit de l'Astronome de Lausanne, inséré Tom. III de l'ADDISSON de M. de CORREVON, P. 332. Vous y trouverez précisément le même résultat chronologique que dans l'Historien Anglois.

dont *ſort* en effet la derniere [8] *Parole pour le rétabliſſement* de cette Nation captive dans les Etats de ce Prince ; & c'eſt de la main de cette Nation elle-même que je tiens cet Oracle qui la trahit & la confond.

DOUTERAI-JE de l'Authenticité des Ecrits où ces étonnans Oracles ſont conſignés ? mais, la Nation qui en a toujours été la Dépoſitaire n'en a jamais douté : qu'oppoſerois-je à un Témoignage ſi ancien, ſi conſtant, ſi uniforme ? Je n'imaginerai pas que cette Nation a ſuppoſé de pareils E'crits : combien cette imagination ſeroit-elle abſurde ! les Oracles eux-mêmes ne la démentiroient-ils pas ? ne ſeroit-elle pas démentie encore par tant d'autres endroits des mêmes E'crits qui couvrent cette Nation d'ignominie & qui lui reprochent ſi fortement ſes déſordres & ſes crimes ? elle n'a donc rien ſuppoſé, rien altéré, rien retranché, puiſqu'elle a laiſſé ſubſiſter des Titres ſi humilians pour elle & ſi favorables à la grande Société qui reconnoît le CHRIST pour ſon Fondateur.

[8] IL y avoit eu deux *E'dits* antérieurs : le premier avoit été accordé par CYRUS, la premiere année de ſon Regne à Babylone, environ l'an 537 avant le CHRIST. Le ſecond E'dit avoit été donné par DARIUS, Fils d'HYSTASPE, environ l'an 518 avant le CHRIST.

Recourrai-je à l'étrange ſuppoſition que l'accord des événemens avec les Oracles eſt le fruit du haſard? mais, trouverai-je dans la coïncidence de tant de traits & de traits ſi divers l'empreinte d'une cauſe aveugle? (9)

Un doute plus raiſonnable s'éleve dans mon Eſprit: puis-je me démontrer à moi-même que ces Oracles dont je ſuis ſi frappé ont bien précédé de cinq à ſix ſiecles les événemens qu'ils annonçoient en termes ſi exprès & ſi clairs? connois-je des monumens contemporains qui m'atteſtent que les Auteurs des E'crits dont je parle ont bien vécu cinq à ſix Siecles avant le Christ? Je ne m'engage point dans cette ſavante & laborieuſe recherche: j'apperçois une route plus courte, plus facile, plus ſûre & qui doit me conduire à un réſultat plus déciſif.

J'ai appris de l'Hiſtoire, que ſous un Roi d'E'gypte (10) on fit une *Verſion Grecque* des E'crits dont il eſt queſtion. Je conſulte cette fameuſe Verſion, & j'y retrouve ces mêmes Oracles que me préſente le Texte original. Cette Verſion, exécutée par des Interprêtes

(9) Voyez le Chap. IV de la Part. XVI.

(10) Ptolome'e *Philadelphe*.

(11) de cette même Nation Dépositaire du Texte original, avoit précédé de près de trois Siecles [12] la naissance du CHRIST. Je suis donc certain que les Oracles qui m'occupent ont précédé d'environ trois Siecles les événemens qu'ils annonçoient.

JE ne serois pas le moins du monde fondé à soupçonner que des Membres de la Société fondée par le CHRIST ont *interpolé* [13] dans cette Version ces Oracles qui leur étoient si favorables. La Nation gardienne du Texte original n'auroit-elle pas réclamé d'abord contre une telle imposture? D'ailleurs n'auroit-il pas

[11] LES LXX Interprêtes. On lira, si l'on veut, dans l'*Histoire des Juifs* du savant PRIDEAUX tout ce qu'on a débité sur ces *Interprêtes* & sur leur *Version* d'après le faux ARISTE'E. Il reste toujours très-certain, que cette célebre Version fut faite par des Juifs d'Alexandrie, à l'usage de ceux de leur Nation qui vivoient parmi les Grecs ou qui parloient la langue Grecque. On trouvera un Précis de cette Discussion critique dans l'excellente *Préface générale* du N. T. de Berlin, Pag. CLVI & CLVII de l'E'dit. de 1741.

[12] LA Version des LXX fut faite 271 ans avant notre Ere.

[13] CE Mot désigne les *Additions* qu'une Main étrangere insere furtivement dans un Manuscrit.

fallu interpoler encore tous les E'crits des Docteurs de cette Nation qui font mention de ces Oracles & qui n'hésitent point à les appliquer à cet Envoyé qui devoit venir ?

Si pour donner au Genre-humain un plus grand nombre de preuves de sa Destination future, l'Auteur du Genre-humain a voulu joindre au Langage de Signes, (14) déja si persuasif, le *Langage prophétique* ou *typique*, il n'aura pas donné à ce Langage des caracteres moins expressifs qu'à celui de Signes. Il l'aura tellement approprié aux événemens futurs qu'il s'agissoit de représenter, qu'il n'aura pu s'appliquer exactement ou d'une maniere complete qu'à ces seuls événemens. Il l'aura fait entendre dans un tems & dans des circonstances tels qu'il fût impossible à l'Esprit humain de déduire naturellement de ce tems & de ces circonstances l'existence future de ces événemens. Et parce que si ce Langage avoit été de la clarté la plus parfaite, les Hommes auroient pu s'opposer à la naissance des événemens, il aura été mêlé d'ombres & de lumiere : il y aura eu assez de lumiere pour qu'on pût reconnoître à la naiss-

[14] Les Miracles : voyez les Chap. IV, VI de la partie XVII.

sance des événemens que le LÉGISLATEUR avoit parlé, & il n'y en aura point eu assez pour exciter les passions criminelles des Hommes.

JE découvre tous ces caracteres dans les Oracles que j'ai sous les yeux. Je vois dans le même Livre beaucoup d'autres Oracles semés çà & là & qui ne ne sont gueres moins significatifs. *Ils ont percé mes mains..... Ils ont partagé entr'eux mes vêtemens & jetté ma robe au sort*, (15) &c.

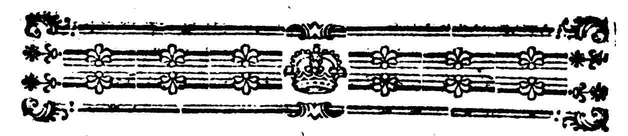
QUEL autre que CELUI pour QUI tous les Siecles sont comme un instant pouvoit dévoiler aux Hommes cet Avenir si reculé & *appeller les Choses qui ne sont point comme si elles étoient* !

[15] Pseaume XXI. Je me serois étendu davantage sur les Prophéties, & je les aurois présentées sous un autre point de vue si j'avois adressé ces *Recherches* à ce Peuple illustre, l'ancien & fidele Gardien de ces Oracles sacrés. Peut-être néanmoins en ai-je dit assez pour faire sentir à un Lecteur judicieux & exempt de préjugés combien les deux principaux Oracles auxquels je me suis borné sont décisifs en faveur du MESSIE que les Chrétiens reconnoissent. Je ne vois pas que les Docteurs modernes de ce Peuple infortuné réussissent mieux que leurs Prédécesseurs à infirmer les conséquences que le Chrétien tire si légitimement de ces admirables Prophéties. Divers Apologistes du CHRISTIANISME ont approfondi ce

grand Sujet : on ne consultera, si l'on veut, que les excellens E'crits d'un ABBADIE & & d'un JAQUELOT; qui sont entre les mains de tout le monde. Je renvoie encore sur ma maniere de traiter ici les Prophéties à la Note 7 du Chapitre III de cette Partie.



VINGT-



VINGT-UNIEME PARTIE.



SUITE DES IDÉES *SUR* L'ETAT FUTUR DE L'HOMME.

FIN DES RECHERCHES *SUR LE CHRISTIANISME.* LA DOCTRINE. LES SUCCÈS DU TÉMOIGNAGE.

CHAPITRE PREMIER.

La Doctrine du FONDATEUR.

S'IL est bien vrai que la SAGESSE ELLE-même ait daigné descendre sur la Terre pour éclairer des Hommes mortels, je dois, sans doute,

retrouver dans la Doctrine de SON ENVOYÉ l'empreinte indélébile de cette SAGESSE ADORABLE.

JE médite profondément ce grand Sujet : je commence par me tracer à moi-même les caracteres que cette Doctrine devroit avoir pour me paroître conforme aux lumieres les plus pures de la Raison & pour ajouter à ces lumieres ce que les besoins de l'Humanité exigeoient & qu'elles ne peuvent fournir. (1)

JE ne puis disconvenir que l'Homme ne soit un Etre sociable & que plusieurs de ses principales Facultés n'aient pour Objet direct l'état de Société. Le Don seul de la Parole suffiroit pour m'en convaincre. La Doctrine d'un ENVOYÉ CE'LESTE devroit donc reposer essentiellement sur les grands principes de la sociabilité. Elle devroit tendre le plus directement à perfectionner & à ennoblir tous les sentimens naturels qui lient l'Homme à ses Semblables : elle devroit multiplier & prolonger à l'indéfini les cordages de l'Humanité : elle devroit présenter à l'Homme l'amour de ses Semblables comme la source la plus féconde & la plus pure de son bonheur présent & de son bonheur

[1] Consultez le Chap. III de la Part. XVI.

à venir. Eſt-il un principe de Sociabilité plus épuré, plus noble, plus actif, plus fécond que cette bienveillance ſi relevée qui porte dans la Doctrine de l'ENVOYE' le nom ſi peu uſité [2] & ſi expreſſif de *Charité? Je vous donne un commandement nouveau, c'eſt de vous aimer les uns les autres. . . . . C'eſt à ceci qu'on reconnoîtra que vous êtes mes Diſciples ſi vous avez de l'amour les uns pour les autres. . . . . Il n'eſt point de plus grand amour que de donner ſa vie pour ſes Amis.* . . . Et qui étoient les *Amis* de l'ENVOYE'? les Hommes de tous les Siecles & de tous les Lieux : il eſt mort pour le Genre humain.

A ces préceptes ſi réitérés d'amour fraternel à cette Loi ſublime de la Charité méconnoîtrai-je le FONDATEUR & le LE'GISLATEUR de la Société univerſelle? à ce grand exemple de bienfaiſance, à ce Sacrifice ſi volontaire méconnoîtrai-je l'AMI DES HOMMES le plus vrai & le plus généreux?

[2] JE ne dis pas *ſi nouveau*, quoique je le puiſſe dans un certain ſens. CICÉRON avoit dit dans ce beau paſſage qu'on lit dans ſon Livre des *Fins V*, 23; *in omni autem honeſto, nihil eſt tam illuſtre, nec quod latiùs pateat, quàm conjunctio inter homines hominum, & quaſi quædam Societas & communicatio utilitatum, & ipſa* caritas Generis humani : *&c.* Ce Sage faiſoit entendre à ſon Siecle les premiers accens de la Charité.

C'EST toujours le Cœur qu'il s'agit de perfectionner : il est le Principe universel de toutes les affections : une DOCTRINE CE'LESTE ne se borneroit point à regler les actions extérieures de l'Homme : elle voudroit porter encore ses heureuses influences jusques dans les plus profonds replis du Cœur. *Vous avez ouï dire ; vous ne commettrez point d'adultere : mais, moi je vous dis, que celui qui regarde une Femme avec des yeux de convoitise a déja commis l'adultere dans son Cœur.* Quelle est donc cette nouvelle DOCTRINE qui condamne le crime pensé comme le crime commis ? c'est la DOCTRINE de ce Philosophe par excellence qui savoit bien comment l'Homme est fait, & que telle est la constitution de son Etre qu'un mouvement imprimé trop fortement à certaines parties du Cerveau pouvoit le conduire insensiblement au crime. Un Psychologue [3] ne doit pas avoir de la peine à comprendre ceci. Le Voluptueux insensé le sentiroit au moins s'il pouvoit appercevoir son Cœur à travers les immondices de son Imagination. *Mais moi je vous dis* ; c'est un Maître qui parle, & quel MAÎTRE ! il *parloit comme ayant autorité.*

[3] LA *Psychologie* est la Science de l'Ame & de ses opérations Le *Psychologue* est le Philosophe qui s'attache particuliérement à cette Science.

L'homme de bien tire de bonnes choses du bon trésor de son Cœur ; & le méchant Homme tire de mauvaises choses de son mauvais trésor : que de simplicité dans ces expressions ! que de vérité dans la pensée ! que la chose est bien faite comme cela ! l'*Homme de bien*: . . . ce n'est pas le grand Homme ; c'est mieux encore. . . *son bon trésor*. . . *son Cœur*. . . *le Cœur de l'Homme de bien*.

Il n'y a pas de passion plus antipatique avec l'Esprit social que la vengeance : il n'en est point non plus qui tyrannise plus cruellement le Cœur qui a le malheur d'en être possédé. Une DOCTRINE CE'LESTE ne se borneroit donc pas à réprouver un sentiment si dangereux & si indigne de l'Etre social : elle ne se borneroit pas même à exiger de lui le sacrifice de ses propres ressentimens ; bien moins encore lui laisseroit-elle la peine du *Talion* : [4] elle voudroit lui inspirer le genre d'Héroïsme le plus relevé & lui enseigner à punir par ses bienfaits l'Offenseur. *Vous avez appris qu'il a été dit ; œil pour œil & dent pour dent* : *& moi je vous dis* ; . . . *aimez vos Ennemis* ; *bénissez ceux qui vous haïssent*, *priez pour ceux qui vous*

[4] PUNITION pareille à l'offense : *œil pour œil*, &c.

maltraitent & qui vous persécutent... car si vous n'aimez que vos Freres, que faites-vous d'extraordinaire? [5] Et quel motif présente ici l'AUTEUR d'une DOCTRINE si propre à ennoblir le Cœur de l'Etre social? *afin que vous soyiez les Enfans de votre PERE CE'LESTE qui fait lever son soleil sur les méchans & sur les Gens de bien, & qui répand la pluie sur les Justes & sur les Injustes.* L'Etre vraiment social répand donc ses bienfaits comme la PROVIDENCE répand les siens. Il fait du bien à tous & s'il agit par des principes généraux, les exceptions à ces principes sont encore des bienfaits & de plus grands bienfaits. Dispensateur Judicieux des Biens de la Providence, il sait, quand il le faut, les proportionner à l'excellence des Etres auxquels il les distribue. Il tend sans cesse vers la plus grande perfection, parce qu'il sert un MAÎTRE *parfait*... *Soyez parfaits*...

UNE DOCTRINE qui proscrit jusqu'à l'idée de vengeance & qui ne laisse au Cœur que le choix des bienfaits prescrira, sans doute, la réconciliation & le pardon des injures personnelles. L'Etre vraiment social est trop grand pour

[5] JE sais que ces belles paroles, ainsi que plusieurs autres de cet admirable Discours, s'adressoient plus directement aux Disciples du MAÎTRE qu'au Peuple qui l'écoutoit. Mais, qui ignore que la DOCTRINE de ce MAÎTRE exige ces heureuses dispositions de tous ceux qui la professent?

être jamais inaccessible à la réconciliation & au pardon. *Lors donc que vous présenterez votre Offrande pour être mise sur l'Autel, si vous vous souvenez que votre Frere a quelque chose contre vous, laissez votre Offrande devant l'Autel & allez premiérement vous réconcilier avec votre Frere: après cela, venez & présentez votre Offrande.* C'est encore que le Dieu de paix qui est le Dieu de la Société universelle, veut des Sacrificateurs de la paix. . . . *sur l'Autel.* . . . elle le profaneroit. . . . *devant l'Autel.* . . . elle n'y demeurera qu'un moment. *Combien de fois pardonnerai-je à mon Frere? sera-ce jusqu'à sept fois?* demande ce Disciple dont l'Ame n'étoit pas encore assez ennoblie: *jusqu'à septante fois sept fois*, répond CELUI qui pardonne toujours, parce qu'il a toujours à pardonner.

UNE DOCTRINE qui ne respireroit que Charité feroit apparemment de la Tolérance une des premieres Loix de l'Etre social: car il seroit contre la nature de la Chose qu'un Etre social fût intolérant. Des Hommes encore charnels voudroient disposer du *Feu du Ciel*: ils voudroient. . . . . . SEIGNEUR! *voulez-vous.* . . . . que répond l'AMI DES HOMMES à cette demande aussi inhumaine qu'insensée? *vous ne savez de quel Esprit vous êtes*

animés : je ne suis pas venu pour perdre les Hommes, mais je suis venu pour les sauver. Des Hommes qui se disent les Disciples de ce bon MAÎTRE poursuivront-ils donc leurs Semblables parce qu'ils ont le malheur de ne pas attacher à quelques mots les mêmes idées qu'eux ? Emploieront-ils le fer & le feu pour. . . . . je ne puis achever. . . . je frémis d'horreur. . . . cette affreuse nuit commence à se dissiper. . . . un rayon de lumiere y pénetre. . . . puisse le SOLEIL DE JUSTICE y pénétrer enfin !

UNE DOCTRINE CE'LESTE devroit éclairer l'Homme sur les vrais Biens. Il est un Etre sensible : il a des affections ; il faut des Objets à sa faculté de desirer : il en faut à son Cœur. Mais, quels Objets une telle DOCTRINE présenteroit-elle à un Etre qui n'est sur la Terre que pour quelques momens & dont la vraie Patrie est le Ciel ? Cet Etre dont l'Ame immortelle engloutit le Tems & saisit l'E'ternité, attacheroit-il son Cœur à des Objets que le Tems dévore ? Cet Etre doué d'un si grand discernement, prendroit-il les couleurs changeantes des gouttes de la rosée pour l'éclat des Rubis ? *Ne vous amassez pas des Trésors sur la Terre où les Vers & la rouille les consument & où les Voleurs*

percent & dérobent. Mais, amassez-vous des Trésors dans le Ciel où les Vers & la rouille ne gâtent rien & où les Voleurs ne percent ni ne dérobent : car où sera votre Trésor, là aussi sera votre Cœur. Quoi de plus vrai & quoi de plus senti par celui qui est aisez heureux pour se faire un semblable Trésor ! Son *Cœur y est* tout entier. Cet Homme est déja *assis dans les Lieux célestes. Il est affamé & altéré de la Justice, & il sera rassasié.*

CHAPITRE II.

Continuation du même Sujet.

Objection : Réponse.

Si une DOCTRINE CÉLESTE prescrivoit un Culte, il seroit en rapport direct avec la nature de l'Intelligence & aussi approprié à la noblesse de l'Etre moral qu'à la MAJESTE' & la Spiritualité de l'ETRE des ETRES. *Apprenez ce que signifient ces Paroles ; je veux miséricorde & non point sacrifice. . . miséricorde. . .* la chose *signifiée* & non *le signe. Le tems vient*

& il est même déja venu, que les vrais Adorateurs adoreront DIEU en Esprit & en Vérité; car ce sont là les Adorateurs qu'IL demande. DIEU est un ESPRIT, & il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en Esprit & en Vérité. . . en Esprit. . . en Vérité. . . ces deux mots épuisent tout & ne peuvent être épuisés; mais ils peuvent être oubliés: l'aveugle superstition ne les connut jamais. *En Esprit. . . en Vérité*: que ces deux mots caractérisent bien encore cette RELIGION universelle, opposée ici à cette RELIGION locale, donnée à une seule Famille pour être ainsi la Dépositaire de ces grandes & éternelles Vérités utiles à tous les Siecles & à toutes les Nations! [1]

(1) LES Vérités les plus importantes de la Religion naturelle. Reprocherai-je à la Famille qui en a été la Dépositaire son ignorance dans les Sciences de Raisonnement? Si elle avoit été un peu dialecticienne n'auroit-elle point altéré le Dépôt ou n'auroit-elle point passé pour l'avoir elle-même enfanté? Je médite avec plaisir sur cette conduite de la PROVIDENCE. Il me paroît assez remarquable que le meilleur, le plus court & le plus ancien Abrégé des Loix naturelles nous soit produit par cette Famille qui le possede depuis plus de 32 Siecles, & dont le Législateur n'inventa ni la Métaphysique ni la Logique. Quelles hautes idées encore ce Législateur ne donne-t-il point de la CAUSE PREMIERE! Quel Volume à commenter dans tous les Mondes, dans le Tems & dans l'Eternité, que le seul JE SUIS CELUI QUI SUIS! Pensée prodigieuse & qui ne pouvoit venir que de CELUI à QUI seul il appartient de

Mais, parce que l'Homme est un Etre sensible, & qu'une Religion qui réduiroit tout au pur Spiritualisme pourroit ne point convenir assez à un tel Etre; il seroit fort dans le caractere d'une DOCTRINE CÉLESTE de frapper les Sens par quelque chose d'extérieur. Cette DOCTRINE établiroit donc un Culte extérieur; elle institueroit des Cérémonies, [2] mais en petit nombre, & dont la noble simplicité & l'expression seroient exactement appropriées au but particulier de l'Institution & au spiritualisme du Culte intérieur.

De même encore; parce qu'un des effets naturels de la Priere est de retracer fortement à l'Homme ses foiblesses, ses miseres, ses besoins; parce qu'un autre effet naturel de cet Acte religieux est d'imprimer au Cerveau les dispositions les plus propres à surmonter la trop forte impression des Objets sensibles; enfin, parce que la Priere est une partie essentielle de cet hommage raisonnable que la Créature intelligente doit à son CRÉATEUR, une DOCTINE CÉLESTE rappel-

dite ce qu'IL EST! Le premier Législateur annonçoit le JÉHOVA, l'ÉTERNEL DES ARME'ES; le second LE'GISLATEUR a annoncé l'UNIQUE-BON, le DIEU DES MISE'RICORDES.

(2) Les *Sacremens*.

leroit l'Homme à la Priere, & lui en feroit un devoir. Elle lui en prefcriroit même un *Formulaire*, [3] & l'exhorteroit à *n'ufer point de vaines redites*. Et comme l'Ame ne fauroit demeurer long-tems dans ce profond recueillement que la Priere exige, le Formulaire prefcrit feroit très-court, & ne contiendroit que les chofes les plus néceffaires, exprimées en termes énergiques & d'une fignification très-étendue.

Il feroit bien encore dans l'efprit d'une DOCTRINE CE'LESTE de redreffer les jugemens des Hommes fur le défordre moral, fur la confufion des Méchans avec les Bons, & en général fur la conduite de la PROVIDENCE. La Philofophie moderne s'éleve bien haut ici, & n'atteint pas encore à la hauteur de cette PHILOSOPHIE populaire qui cache fous des images familieres les Vérités les plus tranfcendantes. *SEIGNEUR n'avez-vous pas femé du bon Grain dans votre Champ? d'où vient donc qu'il y a de l'Yvraie?... Voulez-vous que nous allions la cueillir? Non, dit-il; de peur qu'en cueillant l'Yvraie vous n'arrachiez auffi le bon Grain. Laiffez croître l'un & l'autre jufqu'à la Moiffon, & au tems de la Moiffon je dirai aux Moiffon-*

[2] L'Oraifon *Dominicale*.

ueurs, cueillez premiérement l'Yvraie & liez-la en bottes; . . . mais amassez le bon Grain dans mon Grenier. Des Ignorans en Agriculture voudroient dévancer la Saison & nettoyer le Champ avant le tems. Ils ne le voudroient plus, s'il leur étoit permis de lire dans le Grand Livre du MAÎTRE du Champ.

SI l'Amour de soi-même est le Principe universel des actions de l'Homme; si l'Homme ne peut jamais être dirigé plus sûrement au bien que par l'espoir des récompenses ou par la crainte des peines; si une DOCTRINE CÉLESTE doit étayer la Morale de motifs capables d'influer sur des Hommes de tout Ordre; une telle DOCTRINE annoncera, sans doute, au Genre-humain un État futur de bonheur ou de malheur relatif à la nature des actions morales. Elle donnera les plus magnifiques idées du bonheur à venir, & peindra des couleurs les plus effrayantes le malheur futur. Et comme ces Objets sont de nature à ne pouvoir être représentés à des Hommes que par des comparaisons tirées de choses qui leur soient très-connues, la DOCTRINE dont je parle recourra fréquemment à de semblables comparaisons. Ce seront des *festins*, des *Noces*, des *Couronnes*, des *rassasiemens de joie*, des *fleuves de délices*, &c. ou ce seront des *pleurs*,

des *grincemens de dents*, des *ténebres*, un *ver rongeant*, un *feu dévorant*, &c. Enfin; parce que les menaces ne sauroient être trop réprimantes, puisqu'il arrive tous les jours que les Hommes s'exposent volontairement pour un plaisir d'un moment à des années de misere & de douleur; il seroit fort dans l'esprit de la chose que la DOCTRINE dont il s'agit représentât les peines comme *éternelles* ou du moins comme un malheur d'une durée indéfinie. Mais, en ouvrant cet épouvantable abîme aux yeux des Hommes sensuels, cette DOCTRINE DE VIE exalteroit en même tems les compassions du PERE commun des Hommes & permettroit d'entrevoir sur le bord de l'abîme une MAIN bienfaisante qui ... Si dans l'ETRE SUPREME la JUSTICE est la BONTÉ dirigée par la SAGESSE..... si la SOUVERAINE BIENFAISANCE veut essentiellement le perfectionnement de tous les Etres sentans & de tous les Etres intelligens..... si les peines pouvoient être un moyen naturel de perfectionnement..... si elles étoient dans l'Économie morale ce que les Remedes sont dans l'E'conomie physique..... *s'il y a plus de joie au Ciel pour un Pécheur qui se repent*..... *si l'on aime beaucoup, parce qu'il a été beaucoup pardonné*..... mon Cœur tressaille..... je suis dans

l'admiration..... quelle merveilleuse Chaîne qui unit..... les compassions du SEUL BON *sont infinies..... Il ne veut point la mort du Pécheur; mais* IL *veut sa conversion & sa vie...* IL veut..... & veut-IL en vain?

MAIS, une DOCTRINE qui prendroit les Hommes par l'intérêt seroit-elle une DOCTRINE CÉLESTE? Ne devroit-elle pas, au contraire, diriger les Hommes au bien par l'amour pur & désintéressé du bien? Une Ame qui aime la perfection peut être facilement séduite par une idée sublime de perfection. N'ai-je point à me défier ici de cette sorte d'illusion? Une Doctrine qui ne présenteroit point d'autre motif aux Hommes que la considération toute philosophique de la satisfaction attachée à la pratique du bien, seroit elle une Doctrine assez universelle, assez efficace? Le plaisir attaché à la perfection intellectuelle & morale seroit-il bien fait pour être senti par toutes les Ames? Ce plaisir si délicat, si pur, si angélique suffiroit-il dans tous les cas & principalement dans ceux où les passions & les appétits tyrannisent ou sollicitent l'Ame si puissamment? Que dis-je! l'Homme est-il un ANGE? son Corps est-il d'une substance éthérée? la *chair & le sang* n'entrent-ils point dans sa composition? CELUI QUI a fait l'Homme

connoissoit mieux ce qu'il lui falloit que le Philosophe trop épris d'une perfection imaginaire. L'Auteur de toute vraie perfection a apporprié à la plus importante fin des moyens plus sûrs & plus agissans : IL a assorti SES préceptes à la nature & aux besoins de cet Etre mixte qu'IL vouloit exciter & retenir. " IL a parlé au Sage „ par la voix de la Sagesse ; au Peuple par celle „ du Sentiment & de l'Autorité. Les Ames gran-„ des & généreuses peuvent se conformer à „ l'Ordre par amour pour l'Ordre. Les Ames „ d'une moins forte trempe peuvent être diri-„ gées au même but par l'espoir de la récom-„ pense ou par la crainte de la peine. [4] En „ rappellant l'Homme à l'Ordre moral, l'AU-„ TEUR de l'Homme le rappelle en même tems „ à la Raison. Il lui dit ; fais bien & tu seras „ heureux ; *semes & tu recueilleras* : c'est l'ex-„ pression fidele du vrai, la relation de la cause „ à l'Effet : une Graine mise en terre s'y déve-„ loppe. [5] „

SI l'Homme est de sa nature un Etre mixte ; si son Ame exerce toutes ses Facultés par l'intervention d'un Corps ; si le Sentiment de la

[4] *Essai de Psychologie*, Préf.

[5] *Ibid.* Chap. LIV,

Personnalité

Perſonnalité eſt attaché au jeu de certaines parties de ce Corps; [6] une DOCTRINE qui viendroit du CIEL ne ſe borneroit pas à enſeigner à l'Homme le Dogme de l'immortalité de ſon Ame; elle lui enſigneroit encore celui de l'immortalité de ſon Etre. Et ſi cette DOCTRINE empruntoit des comparaiſons tirées de ce qui ſe paſſe dans les Plantes, elle parleroit au Peuple un langage familier, mais très-expreſſif; & ſous cette enveloppe le Philoſophe découvriroit une préordination qui le frapperoit d'autant plus qu'elle ſeroit plus conforme aux notions les plus pſychologiques de la Raiſon. [7] Il admireroit ici.

[6] Revoyez ici le Chap. I de la Part. XVI.

[7] C'EST cette *Préordination* que j'ai tâché de développer dans le Chap. XXIV de l'*Eſſai analyt.* & dont j'ai crayonné les E'lémens dans le Chap. I de la Partie XVI. Un habile Journaliſte (*Bibliot. des Sciences*, Tom. XVI, Part. II.) m'a objecté que dans cette hypotheſe il n'y auroit proprement ni *mort* ni *réſurrection* : qu'il n'y auroit point de *mort*, parce que le Corps incorruptible que je ſuppoſe ne *meurt* point & que l'Ame ne *s'en ſépare* point : qu'il n'y auroit donc point auſſi de *réſurrection*, puiſque les deux Subſtances n'étant jamais *ſéparées*, ne ſeroient jamais *réunies*. Il m'oppoſe cette déclaration de la RE'VE'LATION; *que ceux qui ſont dans les Sépulcres en ſortiront en réſurrection de vie ou en réſurrection de condamnation*, &c.

Je propoſerai à mon tour quelques queſtions ſur l'opinion commune. Sait-on bien ce que c'eſt que la *mort*? A-

comme ailleurs, l'accord merveilleux de la Nature & de la grace, & reconnoîtroit dans

t-on de bonnes preuves qu'il soit nécessaire que l'*Ame se sépare* entiérement de *tout Corps* pour qu'il y ait *une mort proprement dite*? La RE'VE'LATION nous apprend-elle que l'Ame de LAZARE *se sépara* de son *Corps* pour *s'y réunir* quatre jours après? La rupture de toute espece de commerce entre le Corps incorruptible que je suppose & le Corps grossier ou terrestre, la cessation absolue des mouvemens vitaux de celui-ci ne pourroient-elles suffire à constituer la *mort* proprement dite? Dans la rigueur philosophique & même théologique la *résurrection* exigeroit-elle indispensablement que l'Ame allât se réunir à un Corps qu'elle auroit entiérement abandonné, & ne suffiroit-il pas que le Corps incorruptible auquel elle auroit été unie dès le commencement & qu'elle n'auroit point dépouillé se développât pour prendre une nouvelle vie? Convient-il de presser ces expressions de la RE'VE'LATION, *que ceux qui sont dans les Sépulcres en sortiront, &c.?* La RE'VE'LATION devoit-elle parler au Peuple une Langue toute philosophique? JOSUE' auroit-il été entendu s'il avoit dit; *Terre, arrête-toi?* Combien est-il dans les E'CRITURES de ces expressions dont il ne faut prendre que l'esprit? celles de la belle Parabole du *Grain semé en terre* ne sont-elles pas de ce nombre? Si le grand but de la RE'VE'LATION étoit d'annoncer au Genre humain que l'Homme tout entier étoit appellé à jouir d'une vie éternelle, étoit-il nécessaire qu'elle s'exprimât plus exactement sur la mort & sur la résurrection? Falloit-il qu'elle nous enseignât le secret de l'Union des deux Corps; car c'est là qu'est cachée la Science de la *mort*?

Ce n'est pas ici le lieu de pousser plus loin ces questions: j'en accumulerois facilement un grand nombre d'autres: j'y reviendrai peut-être ailleurs. On comparera mon opinion avec

cette Doctrine Céleste la perfection ou le complément de la vraie philosophie. *Le tems viendra où ceux qui sont dans les sépulcres entendront la voix du* FILS *de* DIEU, *& en sortiront, les uns en résurrection de vie, les autres en résurrection de condamnation. . . . . résurrection de vie. . . . .* Heureuse immortalité! ce ne sera donc pas l'Ame seule qui jouira de cette félicité: ce sera tout l'Homme. *Je suis la résurrection & la vie. . . . .* paroles étonnantes! langage que l'oreille n'avoit jamais entendu! expressions dont la majesté annonçoit le PRINCE *de la Vie! . . . Je suis la résurrection. . . .* Il commande à la Mort & arrache au *Sépulcre sa Victoire.*

QUE n'aurois-je point à dire encore? car ce grand Sujet est inépuisable, & je n'ai fait que l'effleurer. Une DOCTRINE qui viendroit du CIEL devroit être dans une harmonie si parfaite avec la Nature de l'Homme & ses relations diverses, que l'expérience que l'Homme feroit des préceptes & des maximes de cette DOCTRINE lui en prouvât elle-même la vérité. Celui qui auroit annoncé une pareille

celle qui est plus généralement admise, & on jugera de la préférence que la mienne peut mériter. Consultez la Note 8 du Chap. II de la Part. XVI.

Doctrine n'auroit donc pas craint d'en appeller à l'expérience : l'*Homme qui voudra faire la Volonté de mon PERE connoîtra si ma Doctrine vient de* LUI *ou si je parle de mon chef.* Que de vérités pratiques je découvre dans ce peu de mots ! . . . *la Volonté de mon PERE.* . . . l'amour de l'ordre, l'observation des rapports qui lient l'Homme à ses semblables & à tous les Etres. . . . . *La Volonté de mon PERE ; ce qu'*IL *veut est bon, agréable & parfait.* . . . . *De mon chef :* cet ENVOYÉ, qui en appelle ailleurs *à ses Oeuvres*, n'en appelle ici qu'à l'expérience journaliere de chaque individu : c'est que le Précepteur de l'Homme connoissoit l'Homme : c'est qu'IL savoit que la Conscience parleroit un langage assez clair : c'est qu'en observant les Loix de la Raison l'Homme reconnoîtroit que la RAISON E'TERNELLE parloit : *il connoîtra si ma Doctrine vient de DIEU.* [8]

[8] QUE le Lecteur qui a une Ame faite pour sentir, pour savourer, pour palper le vrai, le bon, le beau, le pathétique, le sublime, lise, relise, relise encore les Chapitres XIV, XV, XVI, XVII de l'E'vangile du Disciple chéri de l'ENVOYE'; & qu'il se demande à lui-même, dans la douce émotion qu'il éprouvera, si ces admirables Discours ont pu sortir de la bouche d'un simple Mortel ? je n'ajoute pas d'un Imposteur ; car le Lecteur que je suppose seroit trop ému, trop attendri, trop étonné pour que l'odieux soupçon d'im-

CHAPITRE III.

La Doctrine des premiers Disciples du FONDATEUR.

Parallèle de ces Disciples & des Sages du Paganisme.

SI après avoir ouï la SAGESSE ELLE-même, j'écoute ces Hommes extraordinaires qu'ELLE inspiroit, je croirai l'entendre encore; c'est qu'ELLE parlera encore. Je ne me demanderai donc plus à moi-même comment de simples Pêcheurs

posture pût s'élever un instant dans son Ame. Combien regretté-je que mon Plan ne me conduise pas à essayer d'analyser ces derniers Entretiens du meilleur & du plus respectable des MAÎTRES, de ce MAÎTRE qui alloit *donner sa vie pour ses Amis*, & qui en consacroit les derniers momens à les instruire & à les consoler ! mais que dis-je ! l'admiration m'égare & m'ôte jusqu'au sentiment de mon incapacité : de pareils Entretiens ne pouvoient être analysés que par ceux auxquels le MAÎTRE disoit qu'*Il ne leur donnoit plus le nom de Serviteurs*, &c. O que je plains l'Homme assez dépourvu de Sentiment ou d'Intelligence ou assez dominé par ses préjugés pour demeurer froid à des Entretiens où le BIENFAITEUR de l'Humanité se peignoit Lui-même avec une vérité & une simplicité si touchantes & si majestueuses !

ont pu dicter au Genre humain des Cahiers de Morale fort supérieurs à tout ce que la raison avoit conçu jusqu'alors; des Cahiers qui épuisent tous les Devoirs; qui les rappellent tous à leur véritable Source ; qui font des différentes Sociétés répandues sur le Globe une seule Famille; qui lient étroitement entr'eux tous les Membres de cette Famille ; qui enchaînent cette Famille à la grande Famille des INTLLIGENCES CE'LESTES; & qui donnent pour PERE à ces Familles CELUI dont la BONTE' embrasse depuis le Passereau jusqu'au CHE'RUBIN? Je reconnoîtrai facilement qu'une si haute Philosophie n'est point sortie des fanges du Jourdain & qu'une Lumiere si éclatante n'a point jailli des épaisses ténebres de la Synagogue.

JE m'affermirai de plus en plus dans cette pensée, si j'ai la patience ou l'espece de courage de parcourir les E'crits des plus fameux Docteurs (1) de cette fanatique & orgueilleuse

[1] LES *Rabbins* & les *Thalmudistes* : les anciens Docteurs de la Nation. *Thalmud* signifie *Doctrine*. Le *Thalmud* est le Recueil de toutes les *Traditions* sur la Doctrine, sur la Police, sur les Cérémonies. Deux de ces Recueils portent le nom de *Thalmud*; l'un est celui qu'on nomme de *Jérusalem*, qui est le plus ancien; l'autre est celui de *Babylonne*, qu'on croit avoir été compilé dans le cinquieme Siecle de notre Ere.

Synagogue, & si je compare ces E'crits à ceux de ces Hommes qu'elle persécutoit avec tant de fureur, parce que leurs vertus l'affligeoient & l'irritoient. Quels monstrueux amas de rêves & de visions! que d'absurdités entassées sur

Les plus Sages entre les Docteurs modernes de la Nation sont bien éloignés d'adopter les rêves des anciens *Thalmudistes*, & tâchent d'épurer de plus en plus la Doctrine en la séparant du vil alliage que la barbarie ou l'ignorance des Siecles de ténebres y avoit introduit. On peut voir dans quelques Apologistes du CHRISTIANISME, & en particulier dans HOUTTEVILLE, T. I. P. 188, de l'Édit. de 1765, divers traits de la Doctrine des anciens *Thalmudistes*.

Je ferai néanmoins observer; que quelques efforts que puissent faire les Sages de cette Nation pour épurer & perfectionner leur Doctrine; ils n'y parviendront pas en entier, s'ils n'y joignent point le Complément nécessaire & naturel que lui fournit le CHRISTIANISME, & qu'elle suppose si évidemment. Ils ne sauroient dérober aux yeux du Spectateur clairvoyant ces nombreuses Pierres d'attente que l'ARCHITECTE LUI-même a laissées çà & là dans cet Édifice majestueux que SA MAIN élevoit il y a 3000 ans. Je n'ose espérer que mon foible Travail sur le CHRISTIANISME engagera quelques-uns de ces Sages à examiner de plus près & avec l'impartialité la plus soutenue une DOCTRINE *qui auroit pour eux les Promesses de la Vie présente* & des Promesses plus expresses de *celle qui est à venir* : mais, mon cœur m'inspire ici des vœux dans lesquels il se complaira toujours & qu'ils desireroit ardemment qui fussent exaucés par *le PERE des Lumieres & l'AUTEUR de tout Don parfait.*

d'autres absurdités ! quel abus de l'interprétation ; quel étrange oubli de la Raison ! quelles insultes au bon-sens ! &c. Je tente de fouiller dans ce Marais ; sa profondeur m'étonne ; je fouille encore, & j'en tire un *Livre* (2) précieux tout défiguré & que j'ai peine à reconnoître.

Je me tourne ensuite vers les Sages du Paganisme : j'ouvre les E'crits immortels d'un Platon, d'un Xénophon, d'un Cicéron, &c. & mes yeux sont réjouis par ces premiers traits de l'Aurore de la Raison. Mais, que ces traits sont foibles, mélangés, incertains ! que de nuages ils ont à percer ! la Nuit finit à peine ; le Jour n'a pas commencé ; l'Orient d'En-haut n'a pas paru encore ; mais les Sages esperent son lever & l'attendent. (3)

[2] Le vieux Testament.

[3] Voyez le *second Alcibiade* de Platon. †† C'est dans cet intéressant Dialogue que Platon fait dire à Socrate : *il faut attendre qu'il vienne un Personnage qui nous apprenne comment on doit se conduire envers la Divinité & envers les Hommes. Quand viendra ce tems-là*, dit alors Alcibiade, *& qui sera celui qui m'instruira ? Ce sera celui qui prend soin de vous*, répond Socrate.

Et dans le *Phédon* : *pour savoir ces choses avec certitude dans cette vie, c'est ce qui est impossible ou très-difficile, à moins*

Je ne refuse point mon admiration à ces beaux Génies. Ils consoloient la Nature humaine des outrages qu'elle recevoit de la superstition & de la Barbarie. Ils étoient, en quelque sorte, les Précurseurs de cette RAISON qui devoit *mettre en évidence la Vie & l'Immortalité.* Je leur appliquerois; si je l'osois, ce qu'un E'crivain, qui étoit mieux encore qu'un beau Génie, disoit des Prophetes; *ils étoient des Lampes qui luisoient dans un lieu obscur.*

MAIS plus j'étudie ces Sages du Paganisme, & plus je reconnois qu'ils n'avoient point atteint à cette plénitude de Doctrine que je découvre dans les Ouvrages des *Pêcheurs* & dans ceux du *Faiseur de Tentes.* Tout n'est point homogene [4] dans les Sages du Paganisme, tout n'y est point du même prix, & j'y apperçois quelquefois la perle sur le fumier. Ils disent des choses admirables & qui semblent

qu'on n'y puisse parvenir par un moyen plus assuré, comme quelque Révélation divine.

Dans un autre endroit encore de l'*E'pinomide*, le Sage Payen, parlant du Culte de la Divinité, s'énonce ainsi : *qui sera en état de nous l'enseigner si DIEU ne lui sert de Guide ?*

[4] Voyez la Note 1 du Chap. I de la Part. XIX.

tenir de l'inſpiration ; mais, je ne ſais ; ces choſes ne vont point autant à mon Cœur que celles que je lis dans les E'crits de ces Hommes que la Philoſophie humaine n'avoit point éclairés. Je trouve dans ceux-ci un genre de pathétiſme, une onction, une gravité, une force de ſentiment & de penſée ; j'ai preſque dit, une force de nerfs & de muſcles que je ne trouve point dans les autres. Les premiers atteignent aux moëlles de mon Ame ; les ſeconds à celles de mon Eſprit. Et combien ceux-là me perſuadent-ils davantage que ceux-ci ! c'eſt qu'ils ſont plus perſuadés ; ils ont *vu*, *ouï & touché*.

Je découvre bien d'autres caracteres qui me paroiſſent différencier beaucoup les Diſciples de l'Envoyé de ceux de Socrate [5] & ſur-tout des Diſciples de Ze'non. (6) Je m'arrête à

[5] Le plus ſage des Philoſophes Grecs. Il illuſtroit la Grece plus de quatre Siecles avant notre Ere. On ſait que Cice'ron diſoit de lui qu'*il avoit fait deſcendre du Ciel la Philoſophie pour l'introduire dans les Villes & dans les Maiſons*, *&c*. Il s'étoit conſacré tout entier à la Morale, &c. Platon & Xe'nophon furent les plus illuſtres Diſciples de ce grand Maître.

[6] Autre Philoſophe Grec, Fondateur de la Secte des *Stoïciens*. Ce nom fut donné à cette Secte de celui d'un Por-

considérer ces différences, & celles qui me frappent le plus sont cet entier oubli de soi-même qui ne laisse à l'Ame d'autre sentiment que celui de l'importance & de la grandeur de son Objet, & au Cœur d'autre desir que celui de remplir fidélement sa destination & de faire du bien aux Hommes; cette patience réfléchie qui fait supporter les épreuves de la vie, non point seulement parce qu'il est grand & philosophique de les supporter; mais, parce qu'elles sont des Dispensations d'une PROVIDENCE SAGE, aux yeux de LAQUELLE la résignation est le plus bel hommage; cette hauteur de pensées & de vues, cette grandeur de courage qui rendent l'Ame supérieure à tous les événemens, parce qu'elles la rendent supérieure à elle-même; cette constance dans le vrai & le bon que rien ne peut ébranler, parce que ce vrai & ce bon ne tiennent pas à l'opinion, mais qu'ils reposent sur une *démonstration d'Esprit & de Puissance*; cette juste appréciation des Choses...,

tique où ZE'NON enseignoit. Il faisoit consister le *Souverain Bien* à vivre d'une maniere conforme à ce qu'il nommoit *la Nature* & à suivre les conseils de la Raison. Il fleurissoit plus de deux Siecles avant notre Ere. La Secte des *Stoïciens* est de toutes les Sectes de l'Antiquité celle qui a produit les plus grands Hommes. *Si je pouvois cesser un instant de penser que je suis Chrétien, je voudrois être Stoïcien*, disoit l'Auteur de l'*Esprit des Loix*.

mais, combien de tels Hommes sont-ils au-dessus de mes foibles éloges! ils se sont peints eux-mêmes dans leurs E'crits: c'est là qu'ils veulent être contemplés; & quel parallele pourrois-je faire entre les E'leves de la SAGESSE DIVINE & ceux de la Sagesse humaine?

CHAPITRE IV.

L'E'glise primitive:

ses principes: ses mœurs.

Aveux tacites ou exprès des Adversaires.

CEs Sages du Paganisme qui disoient de si belles choses & qui en faisoient tant penser aux Adeptes, avoient-ils enlevé au Peuple un seul de ses préjugés & abattu la moindre Idole? SOCRATE, que je nommerois l'Instituteur de la Morale naturelle & qui fut dans le Paganisme le premier Martyr de la Raison; le prodigieux SOCRATE avoit-il changé le Culte d'Athenes & opéré la plus légere révolution dans les mœurs de son Pays?

PEU de tems après la Mort de l'ENVOYÉ je vois se former dans un coin obscur de la Terre une Société dont les Sages du Paganisme n'avoient pas même entrevu la possibilité. Cette Société n'est presque composée que de SOCRATES & d'ÉPICTETES. (1) Tous ses Membres sont unis étroitement par les liens de l'amour fraternel & de la bienveuillance la plus pure & la plus agissante. Ils n'ont tous qu'un même Esprit, & cet Esprit est celui de leur FONDATEUR. Tous adorent le GRAND ETRE *en Esprit & en Vérité*, & la *Religion* de tous *consiste à visiter les Orphelins & les Veuves dans leurs afflictions, & à se préserver des impuretés du Siecle..... Ils prennent leurs repas avec joie & simplicité de cœur.... Il n'est point de Pauvres parmi eux, parce que tous ceux qui possedent des Fonds de Terre ou des Maisons les vendent & en apportent le prix aux Conducteurs* de la So-

[1] ÉPICTETE, Philosophe Grec, & l'un de ceux qui ont le plus honoré la Secte des Stoïciens. Il vivoit dans le premier Siecle. Il fut Esclave d'un Officier de NE'RON qui le traitoit durement. Il mourut dans une extrême vieillesse. On a dit de lui qu'il étoit de tous les anciens Philosophes celui dont la Doctrine se rapprochoit le plus du Christianisme. Ses mœurs étoient plus douces & plus sociables que celles de la plupart des Stoïciens. Il disoit que toute la Philosophie étoit renfermée en ces deux mots; *supportez & abstenez-vous*. Il fut toujours un Exemple vivant de cette admirable Philosophie pratique.

ciété, En un mot; je crois contempler un nouveau Paradis terrestre; mais dont tous les Arbres sont des *Arbres de Vie.*

QUELLE est donc la Cause secrete d'un si grand Phénomene moral? par quel prodige inconnu à tous les Siecles qui ont précédé, vois-je naître au sein de la corruption & du fanatisme une Société dont le principe est l'amour des Hommes, la fin leur bonheur, le mobile l'approbation du SOUVERAIN JUGE, l'Espérance la Vie éternelle?

M'ABUSEROIS-JE? le premier Historien [2] de cette Société en auroit-il exagéré les vertus, les mœurs, les actions? Mais, les Hommes dont il parloit n'avoient guere tardé à se faire connoître dans le Monde: ils étoient environnés, pressés, observés, persécutés par une foule d'ennemis & d'envieux; & si l'adversité manifeste le caractere des Hommes, je dois convenir que jamais Hommes ne purent être mieux connus que ceux-ci. Si donc leur Historien avoit exagéré ou déguisé les Faits, est-il à croire qu'il n'eût point été relevé par des Contempo-

[2] LUC, Act.

rains soupçonneux, vigilans, prévenus & qui n'étoient point animés du même intérêt ?

Au moins ne pourrai-je suspecter avec fondement le Témoignage que je lis dans cette fameuse *Lettre* d'un Magistrat [3] également éclairé & vertueux, chargé par un grand Prince (4) de veiller sur la conduite de ces Hommes nouveaux que la Police surveille par-tout. Ce Témoignage si remarquable est celui que rendoient à la nouvelle Société ceux mêmes qui l'abandonnoient & la trahissoient ; & c'est ce mêm eTémoignage, que le Magistrat ne contredit point, qu'il met sous les yeux du Prince.

" Ils assuroient que toute leur erreur ou leur „ faute avoit été renfermée dans ces points :

[3] Pline le jeune : Lettre 97, Liv. X. Traduct. de Sacy. On sait que Pline étoit Consulaire & Gouverneur de la Bithynie & du Pont.

[4] Trajan. †† Ce grand Prince qui n'aimoit pas la nouvelle Société, par ce qu'il en redoutoit les progrès, fut pourtant si frappé du rapport de Pline, qu'il interdit l'odieuse voie des délations secretes & anonymes contre les Membres présumés de cette Société, & ne voulut pas même permettre une Inquisition de Police. *Il ne faut pas en faire perquisition*, répondoit-il à Pline ; *mais s'ils sont accusés & convaincus, il faut les punir.*

„ qu'à un jour marqué ils s'aſſembloient avant
„ le lever du Soleil, & chantoient tout-à-tour
„ des vers à la louange du CHRIST, comme
„ s'il eût été DIEU; qu'ils s'engageoient par
„ ſerment, non à quelque crime, mais à ne
„ point commettre de vol ni d'adultere, à ne
„ point manquer à leur promeſſe, à ne point
„ nier un dépôt; qu'après cela ils avoient cou-
„ tume de ſe ſéparer, & enſuite de ſe raſſem-
„ bler pour manger en commun des mèts in-
„ nocens. „

IL me ſemble que je n'ai point changé de lecture & que je lis encore l'Hiſtorien de cette Société extraordinaire. Ceux qui rendoient un Témoignage ſi avantageux à ſes principes & à ſes mœurs, étoient pourtant des Hommes (5) qui, aſſurés de la protection du Prince & de ſes Miniſtres, auroient pu la calomnier impunément. Le Magiſtrat ne combat point ce Témoignage; il n'a donc rien à lui oppoſer? il avoue donc tacitement ces principes & ces mœurs? *Eſt-ce le nom ſeul que l'on punit en eux*, dit-il, *ou ſont-ce les crimes attachés à ce nom?* il in-

[5] † † C'ETOIENT des Apoſtats qui abjuroient le Chriſtianiſme & retournoient au Paganiſme pour ſe ſouſtraire aux châtimens ou pour conſerver ou obtenir des avantages temporels.

ſinue

ſinue donc très-clairement que c'étoit un *nom qu'on puniſſoit*, plutôt que des *crimes?* Quel accord ſingulier entre deux E'crivains dont les opinions religieuſes & les vues étoient ſi différentes! quel monument! quel éloge! Le Magiſtrat eſt contemporain de l'Hiſtorien : tous deux voient les mêmes Objets & preſque de la même maniere. Seroit-il poſſible que la vérité ne fût point là?

Mais, le Magiſtrat fait un reproche à cette Société d'Hommes de bien, & quel eſt ce reproche? *une opiniâtreté & une inflexible obſtination qui lui paroiſſent puniſſables. J'ai jugé*, ajoute-t-il; *qu'il étoit néceſſaire d'arracher la vérité par la force des tourmens.... Je n'ai découvert qu'une mauvaiſe ſuperſtition portée à l'excès.*

Ici le Magiſtrat ne voit plus comme l'Hiſtorien; *mauvaiſe ſuperſtition*: c'eſt que ce ne ſont plus des faits, des mœurs que le Magiſtrat voit; c'eſt une Doctrine; & pour être bien vue, cette Doctrine demandoit des yeux plus exercés dans ce genre d'obſervation. Je fais d'ailleurs beaucoup d'attention à l'heureuſe oppoſition qui ſe rencontre ici entre les deux E'crivains : elle me paroît concourir, comme le reſte

à mettre la vérité dans tout ſon jour. Ce n'eſt point comme un Partiſan ſecret de la nouvelle Secte que le Magiſtrat en juge; c'eſt au travers de tous ſes préjugés de naiſſance, d'éducation, de Philoſophie, de Politique, de Religion, &c. J'aime à apprendre de lui cette *inflexible obſtination:* quel eſt donc le ſujet d'une *obſtination* qui réſiſte à la force des tourmens? Seroit-ce quelqu'opinion particuliere? non; ce ſont des Faits & des Faits dont tous les Sens ont pu juger.

†† Je trouve en faveur de la nouvelle Société un autre Témoignage qui ne me frappe guere moins que celui du Gouverneur de la Bithynie; je parle du Témoignage du mordant & ingénieux LUCIEN, [6] un des meilleurs Écrivains & des plus beaux-Eſprits du même Siecle, & qui exerça auſſi une des principales Magiſtratures dans une grande Province de l'Empire. " Le Législateur des Chrétiens, dit-„ il, (7) leur perſuade qu'ils ſont tous Freres...

[6] IL nâquit ſous l'Empire de TRAJAN, & mourut dans un âge très-avancé ſous celui de MARC-AURELE qui l'avoit élevé à la Préfecture d'E'gypte.

[7] *De Morte Peregrini.*

„ ils se séparent de nous ; ils renient les Dieux
„ des Grecs ; ils adorent leur Docteur cruci-
„ fié, & conforment leur vie à ses Loix. Ils
„ méprisent les richesses ; tout est commun en-
„ tr'eux, & ils sont constans dans leur Foi....
„ Jusqu'à ce jour, ils adorent ce grand Homme
„ crucifié dans la Palestine. „ Je m'arrête sur-tout à ce mot si remarquable, *leur persuade qu'ils sont tous Freres*, & je me rappelle aussi-tôt ces belles paroles du MAÎTRE *c'est à ceci qu'on reconnoîtra que vous êtes mes Disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres.* Ainsi, l'amour fraternel étoit bien la livrée des premiers Sectateurs de cette RELIGION douce qui fait de l'aimable Charité une de ses principales Loix, & c'est des E'crivains mêmes du Paganisme que je tiens la confirmation d'un fait qui dépose si clairement en faveur de l'Origine céleste de cette admirable Doctrine. (8)

[8] SI le Genre de cet E'crit le comportoit je citerois bien d'autres Témoignages avantageux que les Auteurs Payens ont rendus aux vertus & aux mœurs des premiers Chrétiens. On en trouvera un bon nombre dans la plupart des Apologistes. On se bornera à consulter là-dessus les savans E'crits d'un COLONIA ou d'un BULLET.



CHAPITRE V.

Les succès du Témoignage.

Remarque sur les Martyrs.

LA Société naissante se fortifie de jour en jour ; elle s'étend de proche en proche, & partout où elle s'établit je vois la corruption, le fanatisme, la superstition, les préjugés, l'idolatrie tomber au pied de la Croix du FONDATEUR.

BIENTÔT la Capitale du Monde se peuple de ces Néophytes ; elle en regorge : *multitudo ingens.* (1) Ils inondent les plus grandes Provinces de l'Empire, & c'est encore de ce même Magistrat, (2) l'ornement de son Pays & de son Siecle que je l'apprends. Il étoit Gouverneur de deux grandes Provinces, la Bithynie & le Pont. Il écrit à son Prince : « l'affaire » m'a paru digne de vos réflexions par la mul-

[1] TACITE sur NÉRON.

[2] PLINE le jeune, dans la même *Lettre.*

„ titude de ceux qui ſont enveloppés dans ce
„ péril; car un très-grand nombre de Perſonnes de tout Age, de tout Ordre, de tout
„ Sexe, ſont & ſeront tous les jours impliquées dans cette accuſation. Ce mal contagieux n'a pas ſeulement infecté les Villes; il
„ a gagné les Villages & la Campagne.... Ce
„ qu'il y a de certain, c'eſt que les Temples
„ étoient preſque déſerts, les Sacrifices négligés
„ & les Victimes preſque ſans Acheteurs. „

CORINTHE, Epheſe, Theſſalonique, Philippes, Coloſſes & quantité d'autres Villes plus ou moins conſidérables m'offrent une foule de Citoyens qui embraſſent la nouvelle Doctrine. Je trouve l'Hiſtoire de la Fondation de ces Sociétés particulieres, non ſeulement dans l'Hiſtorien de la grande Société dont elles faiſoient partie, mais encore dans les *Lettres* de ce Diſciple infatigable qui les a fondées.

JE vois la Tradition orale s'unir ici à la Tradition écrite & concourir avec elle à conſerver & à fortifier le Témoignage. Je vois les Diſciples du ſecond Siecle donner la main à ceux du premier, un IRE'NE'E [3] recevoir d'un Po-

[3] L'UN des plus ſavans Peres Grecs. Il nâquit dans la

LYCARPE [4] ce que celui-ci avoit lui-même reçu d'un des premiers Témoins oculaires, [5]

Grece selon les uns, l'an 97; selon d'autres, l'an 120, ou 140. Il avoit été dans sa jeunesse Disciple de POLYCARPE. Il fut Evêque de Lyon. On place sa mort à l'an 202. „ La „ Tradition des Apôtres, disoit ce Pere, s'est répandue dans „ tout l'Univers, & tous ceux qui cherchent la vérité dans „ sa source trouveront cette Tradition consacrée dans chaque „ E'glise. Nous pourrions faire un dénombrement de tous „ ceux que les Apôtres ont constitués E'vêques dans ces E'gli- „ ses & de tous leurs successeurs jusqu'à nos jours... C'est „ par une telle succession non interrompue que nous avons „ reçu la Tradition qui subsiste actuellement dans l'Eglise, „ de même que la Doctrine de la Vérité, telle qu'elle a été „ prêchée par les Apôtres. „ Voyez la Note 15 du Chap. I „ de la Part. XX.

[4] ÉVEQUE de Smyrne & Conducteur des E'glises d'Asie. Il avoit été Disciple de S. JEAN, & il se plaisoit à raconter les Discours qu'il avoit ouïs de la bouche de cet Apôtre. „ POLYCARPE, écrivoit IRE'NE'E, enseigne les mêmes choses „ qu'ont enseigné les Apôtres; il a conversé avec plusieurs „ de ceux qui ont vu le CHRIST... Je l'ai vu dans ma „ jeunesse, car il a vécu long-tems, & a souffert le plus „ glorieux Martyre dans une très-grande vieillesse. „

[5] " JE pourrois, dit encore IRE'NE'E, marquer la „ place où POLYCARPE enseignoit: je pourrois décrire sa „ façon de vivre & tout ce qui caractérisoit sa Personne. Je „ pourrois encore rendre les Discours qu'il tenoit au Peuple „ & tout ce qu'il racontoit de ses conversations avec JEAN „ & avec d'autres qui avoient vu le SEIGNEUR. Tout ce „ qu'il disoit de sa Personne, de ses Miracles & de sa Doc-

& cette Chaîne de Témoignages traditionnels se prolonger sans interruption dans les Ages suivans, &c.

Les Princes & leurs Ministres exercent de tems en tems sur l'innocente Société des cruautés inconnues aux nations les plus barbares & qui font frémir la nature ; & c'est au milieu de ces horribles persécutions que cette Société s'enracine & se propage de plus en plus.

Cependant, ce n'est pas tant cet effet assez naturel des persécutions qui excite mon attention, que l'espece très-nouvelle du Martyre. De violentes contradictions peuvent irriter & exalter les Ames. Mais, ces milliers de Martyrs qui expirent dans les tortures ne sont pas des Martyrs de l'*Opinion* : ils meurent volontairement pour attester des *Faits*. Je connoissois des Martyrs de l'Opinion : il y en a eu dans tous les tems & presque dans tous les lieux : il en

„ trine, il le rapportoit comme il le tenoit des Témoins oculaires de la Parole de Vie : tout ce que disoit là-dessus ce saint Homme étoit exactement conforme à nos E'critures. „ Eusebe, L. v, Chap. xv & xx. Voyez les Notes de Mr. Seigneux sur l'Ouvrage d'Adisson, pag. 228, 229; T. I de la premiere Édition.

eſt encore dans ces Contrées malheureuſes [6] que la folle ſuperſtition tyranniſe : mais je ne connois que les Diſciples de l'ENVOYÉ' qui ſoient morts pour atteſter des *Faits*.

J'OBSERVE encore que ceux qui ſe ſacrifient ſi courageuſement pour ſoutenir ces Faits, ne ſont point attachés à leur Croyance par la naiſſance, par l'éducation, par l'autorité ni par aucun intérêt temporel. Cette Croyance choque, au contraire, tout ce qu'ils ont reçu de la naiſſance, de l'éducation, de l'autorité, & *elle* ne choque pas moins leur intérêt temporel. Il n'y a donc que la plus forte conviction de la certitude des Faits qui puiſſe me fournir la raiſon ſuffiſante de ce dévouement ſi volontaire aux ſouffrances & à une mort ſouvent cruelle.

ENFIN ; après trois Siecles de travaux, d'épreuves ; de tourmens ; après avoir combattu pendant trois Siecles avec les armes de la patience & de la charité ; la Société triomphe : la nouvelle RELIGION monte ſur le Trône des CÉSARS ; [7] les Idoles ſont renverſées & le Paganiſme expire.

[6] L'Inde.

[7] Par la converſion de l'Empereur CONSTANTIN environ l'an 312.

CHAPITRE VI.

Continuation du même Sujet.

Foiblesse apparente des Causes :

grandeur, rapidité, durée de l'Effet.

Obstacles à vaincre :

moyens qui en triomphent.

Voies de la PROVIDENCE dans l'établissement du CHRISTIANISME.

QUELLE étonnante Révolution viens-je de contempler? quels hommes l'ont opérée? quels obstacles ont-ils eu à surmonter?

UN HOMME pauvre *qui n'avoit pas où reposer sa Tête*, qui passoit pour le Fils d'un Charpentier, & qui a fini ses jours par un supplice infâme, a fondé cette RELIGION victorieuse du Paganisme & de ses Monstres.

CET HOMME s'est choisi des Disciples dans

la lie du Peuple ; il les a pris la plupart parmi de ſimples Pêcheurs, & c'eſt à de tels Hommes qu'il a confié la charge de publier ſa RELIGION par toute la Terre : *allez & inſtruiſez toutes les Nations. . . . Vous me ſervirez de Témoins juſqu'aux extrémités de la Terre.*

ILS obéiſſent à la voix de leur MAÎTRE : ils annoncent aux Nations la DOCTRINE DE VIE : ils leur atteſtent la *réſurrection du Crucifié*, & les Nations croient au *Crucifié* & ſe convertiſſent.

VOILA le grand Phénomene moral que j'ai à expliquer : voilà cette Révolution plus ſurprenante que toutes celles que l'Hiſtoire conſacre, dont il faut que j'aſſigne la raiſon ſuffiſante.

JE jete un coup d'œil rapide ſur la face du Monde avant la naiſſance de cette grande Révolution. Deux Religions principales s'offrent à mes regards, le Théiſme [1] & le Polythéiſme. [2]

[1] LA Croyance d'un ſeul DIEU & d'une PROVIDENCE.

[2] LA Croyance de la *pluralité des Dieux.*

Je ne parle pas du Théïſme des Philoſophes Payens : ce très-petit nombre de Sages qui, comme ANAXAGORE [3] ou SOCRATE, attribuoient l'Origine des Choſes à un *Eſprit E'ternel*; ces Sages, dis-je, ne faiſoient point un Corps, & laiſſoient le Peuple dans la fange du préjugé & de l'idolatrie. Ils avoient la la main pleine de vérités & ne daignoient l'ouvrir que devant les Adeptes.

Je parle du Théïſme de cette Nation ſi ſinguliere & ſi nombreuſe, ſéparée par ſes Loix, par ſes coutumes, par ſes préjugés mêmes de toutes les autres Nations, & qui croit tenir ſa Religion & ſes Loix de la MAIN de DIEU. Cette Nation eſt fortement perſuadée que cette Religion & ces Loix ont été appuyées de Miracles éclatans & divers : elle eſt fort attachée à ſon culte extérieur, à ſes Uſages, à ſes Traditions ; & quoiqu'elle ſoit fort déchue de ſa premiere ſplendeur & ſoumiſe à un Joug étranger, elle conſerve encore tout l'orgueil de ſon ancienne Liberté, & penſe être l'unique Objet des complaiſances du CRE'ATEUR :

(3) PHILOSOPHE Grec, né 500 ans avant notre Ere. Il fut ſurnommé l'*Eſprit*, parce qu'il croyoit qu'un *Eſprit* étoit la Cauſe de l'Univers. Il appelloit le Ciel *ſa Patrie*.

elle méprise profondément les autres Nations ; & fait profession d'attendre un Libérateur qui lui assujetira l'Univers.

Le Polythéisme est à-peu-près la Religion universelle & par-tout la dominante. Il revêt toutes sortes de formes suivant le Climat & le Génie des Peuples. Il favorise toutes les passions & même les plus monstrueuses. Il abandonne le cœur, mais il retient quelquefois la main. Il flatte tous les Sens & associe la *Chair avec l'Esprit.* Il présente aux peuples les exemples fameux de ses Dieux, & ces Dieux sont des Monstres de cruauté & d'impureté, qu'il faut honorer par des cruautés & des impuretés. Il fascine les yeux de la Multitude par ses Enchantemens, par ses Prodiges, par ses Augures, par ses Devinations, par la pompe de son Culte, &c. Il éleve des Autels au vice, & creuse des Tombeaux à la vertu.

Comment les *Pêcheurs*, transformés en Missionnaires, persuaderont-ils aux *Théistes* dont il s'agit que tout ce Culte extérieur, si majestueux, si ancien, si vénéré n'est plus ce que Dieu demande d'eux & qu'il est aboli pour toujours, que toutes ces Cérémonies si augustes, si mystérieuses, si propres à étonner les Sens ne sont

que l'Ombre des Choses dont on leur présente le Corps ? Comment les forcer à reconnoître que ces Traditions auxquelles ils sont si attachés de cœur & d'esprit ne sont que des *Commandemens d'Hommes* & qu'elles *anéantissent cette Loi* qu'ils croient divine ? Comment sur-tout les Pêcheurs persuaderont-ils à ces orgueilleux *Théistes* que cet Homme si abject, que leurs Magistrats ont condamné & qui a expiré sur une Croix est lui-même ce grand *Libérateur* qui leur avoit été annoncé & qu'ils attendoient ; qu'ils ne sont plus les seuls Objets des Graces extraordinaires de la Providence, & que toutes les Nations de la Terre sont appellées à y participer ? &c.

Comment des Pêchieurs abattront-ils ces verres à facettes [4] qui sont sur les yeux du grossier *Polythéiste*, & qui lui font voir presque autant de Dieux qu'il y a d'Objets dans la Nature ? Comment parviendront-ils à spiritualiser ses idées, à le détacher de cette Matiere morte à laquelle il est incorporé, & *à le convertir au* Dieu vivant ? Comment l'arracheront-ils aux plaisirs séduisans des Sens, aux

[4] Verres qui multiplient les images des objets.

voluptés de tout genre? (5) Comment purifieront-ils & ennobliront-il toutes ses affections? Comment en feront-ils un Sage & plus qu'un Sage? Comment retiendront-ils son cœur autant que sa main? Comment sur-tout lui persuaderont-ils de rendre ses hommages à un homme flétri par un supplice ignominieux, & convertiront-ils aux yeux du Polythéiste *la folie de la Croix en sagesse?*

COMMENT les Hérauts du *Crucifié* porteront-ils leurs nouveaux Sectateurs à renoncer à leurs intérêts temporels les plus chers, à vivre dans le mépris, dans l'humiliation, dans l'opprobre, à braver tous les genres de douleurs & de supplices, à résister à toutes les tentations & à persévérer jusqu'à la mort dans une DOCTRINE qui ne leur promet de dédommagement que dans une autre vie?

PAR quels moyens est-il donc arrivé que les

[5] QUAND on considere l'affreux tableau que l'Apôtre des Gentils trace des mœurs des Payens, *Rom.* 1, on seroit tenté de croire qu'il a trop noirci ce tableau: mais lorsqu'on vient à consulter les Historiens contemporains, un TACITE, un SUETONE, on y retrouve les mêmes peintures, & on en trouve de plus affreuses encore dans les Poëtes du même Siecle. Voyez FLEURY *Mœurs des Chrétiens*; pag. 27, Edition de Bruxelles, 1753.

Pècheurs de Poiſſons ſont devenus *des Pêcheurs d'Hommes* ? comment a-t-il été poſſible qu'en moins d'un demi-Siecle tant de Peuples divers aient embraſſé la nouvelle DOCTRINE ? Comment le *grain de Senevé eſt-il devenu un grand Arbre ?* comment cet Arbre a-t-il ombragé de ſi grandes contrées ?

JE ſais qu'en général les Hommes ne ſont pas ennemis de la ſévérité en Morale ; c'eſt qu'elle ſuppoſe un plus grand effort ; c'eſt que les Hommes ont un goût naturel pour la perfection ; ce n'eſt point qu'ils la cherchent toujours; mais, ils l'aiment toujours au moins dans la ſpéculation. Une pauvreté volontaire , un grand déſintéreſſement , un genre de vie pénible, laborieux s'attirent facilement l'attention & l'eſtime des Hommes. Ils admireront volontiers tous cela pourvu qu'on ne les oblige point à le pratiquer.

SI donc cette nouvelle DOCTRINE qui eſt annoncée au Monde étoit purement *ſpéculative*, je concevrois ſans beaucoup de peine qu'elle auroit pu obtenir l'eſtime & même l'admiration de quelques Peuples. Ils l'auroient regardée comme une nouvelle Secte de philoſophie, & ceux

qui la professoient auroient pu leur paroître des Sages d'un Ordre très-particulier.

MAIS, cette DOCTRINE ne consiste point en pures spéculations; elle est toute pratique; elle l'est essentiellement & au sens le plus étroit: elle est le Genre le plus relevé de l'Héroïsme pratique: elle suppose le renoncement le plus entier à soi-même, combat toute les passions, enchaîne tous les penchans, réprime tous les desirs, ne laisse au cœur que l'Amour de DIEU & du Prochain, exige des sacrifices continuels & les plus grands sacrifices, & ne propose jamais que des récompenses que l'œil ne voit point & que la main ne palpe point.

JE conçois encore que les charmes de l'éloquence, l'appas des richesses, l'éclat des Dignités, l'influence du Pouvoir accréditeront facilement une Doctrine & lui concilieront bien des Partisans.

MAIS, la Doctrine du *Crucifié* est annoncée par des Hommes simples & pauvres dont l'éloquence consiste plus dans les choses que dans les mots; par des Hommes qui publient des choses qui choquent toutes les opinions reçues; par des Hommes du plus bas Ordre & qui ne promettent

promettent dans cette Vie à leurs Sectateurs que des souffrances, des tortures & des croix. Et ce sont pourtant ces Hommes qui triomphent *de la Chair & du Sang* & convertissent l'Univers.

L'Effet est prodigieux, rapide, durable; il existe encore: je ne découvre aucune Cause naturelle capable de le produire: il doit néanmoins avoir une Cause & quelque grande Cause: quelle est donc cette Cause? *au nom du Crucifié les Boiteux marchent, les Lépreux sont rendus nets, les Sourds entendent, les Aveugles voient, les Morts ressuscitent.* Je ne cherche plus: tout est expliqué: le problême est résolu. Le Législateur de la Nature a parlé: les Nations l'ont écouté, & l'Univers a reconnu son Maître. [6] Celui qui

[6] S'il y avoit une Loi Divine qui ordonnât expressément à une Nation de croire aux Miracles que des Prophetes opéreroient au milieu d'elle; il faudroit que cette Loi reposât elle-même sur quelque grand Miracle; autrement elle ne seroit pas d'obligation *divine*, au sens rigoureux, puisqu'il ne seroit pas prouvé que Dieu lui-même auroit parlé. Mais, parce que les Miracles ne sauroient être perpétuels & universels, il faudroit encore que ceux qui obéiroient aujourd'hui à cette Loi comme *divine*, la crussent telle sur les Témoignages qui auroient été rendus de vive voix & par écrit aux Miracles dont sa publication auroit été accompagnée. Il me semble donc que celui qui seroit né sous cette Loi ne seroit pas fondé à dire aujourd'hui; *ce n'est pas sur des Mi-*

voyoit dans *le grain de Senevé le grand Arbre* étoit donc l'ENVOYÉ de ce MAÎTRE QUI *avoit choisi les choses foibles du Monde pour confondre les fortes.*

† † *LES Choses foibles du Monde*. . . . ici j'invite le Lecteur qui sait se placer à une certaine hauteur pour contempler de ce Sommet élevé la Marche de la PROVIDENCE, à réfléchir avec moi sur les Voies admirables de SA SAGESSE dans l'établissement du CHRISTIANISME.

UNE RELIGION dont l'universalité embrassoit tous les Siecles, tous les Lieux, toutes les Nations, toutes les Conditions, tous les E'tats de la Vie; une RELIGION qui étoit donnée sur la Tête des Rois comme sur celle du moindre

racles, mais c'est sur la Législation que repose ma Foi à une Révélation : car il faudroit toujours que cette *Législation* eût été autorisée par des *Miracles*, pour être réputée *divine* par celui qui y seroit soumis; & s'il n'avoit pas vu lui-même ces *Miracles*, si ses Contemporains ne les avoient pas vus non plus, s'ils avoient été opérés un grand nombre de Siecles avant lui, il seroit à cet égard dans le même cas que ceux qui croient à la Mission du CHRIST sur les Témoignages rendus aux Miracles destinés à la confirmer. Je prie mon Lecteur de relire attentivement la *Note* 6 du Chap. VII de a Part, XIX, à laquelle celle-ci se rapporte : il en démêlera mieux l'objet particulier de ces réflexions.

de leurs Sujets ; une RELIGION qui devoit sans cesse détacher le Cœur des choses terrestres, ennoblir, épurer, sublimiser toutes les pensées, toutes les affections de l'Homme ; le remplir, le pénétrer de la dignité de son Etre & de la grandeur de sa fin, porter ses espérances jusques dans l'Eternité & l'associer ainsi aux INTELLIGENCES SUPÉRIEURES ; une RELIGION qui donnoit tout à l'Esprit & rien à la Chair, qui appelloit ses premiers Sectateurs aux plus grands Sacrifices, parce qu'il n'est point de sacrifices que ne puissent faire des Hommes qu'elle instruit *à ne craindre que* DIEU ; que dirai-je enfin, pour concentrer mes foibles pensées sur une si haute Matiere ! une RELIGION qui étoit la Perfection ou le Complément de la Loi naturelle, la Science des vrais Sages, la ressource des petits & la consolation des Malheureux ; une RELIGION si majestueuse dans sa simplicité, si sublime dans ses Enseignemens, si grande dans sa fin, si étonnante dans ses Effets ; une telle RELIGION, dis-je, ne devoit point être donnée aux hommes par un ENVOYE' revêtu de la Majesté & de la pompe des Rois : il falloit que CELUI qui devoit commander aux Elémens & à la Mort *n'eût pas un Lieu où reposer sa Tête*, qu'il se désignât lui-même par l'humble titre de *Fils de l'Homme*, qu'il

vint *pour servir & non pour être servi*, & *qu'il lavât les pieds de ceux qui l'appelloient leur* MAÎTRE & *leur* SEIGNEUR.

LES Choses foibles du Monde. . . . . si cet ENVOYE' devoit avoir un Précurseur, il étoit encore dans l'Ordre de cette ÉCONOMIE sublime que ce Précurseur vécût dans la pauvreté & dans la frugalité, que ses mœurs fussent austeres, ses actions irréprochables, qu'il précédât sous des vêtemens grossiers le PRINCE de la Vie caché lui-même sous le voile d'une Chair infirme : il falloit encore que ce Précurseur rappellât les Hommes aux Devoirs les plus essentiels de l'Humanité, & qu'il leur enseignât une Doctrine qui fût comme une préparation à la Doctrine plus complete & plus relevée du SOUVERAIN DOCTEUR : il falloit enfin, qu'il annonçât & qu'il caractérisât par des traits frappans CELUI qui *venoit après lui*.

LES choses foibles du Monde. . . . . par une suite de ces mêmes Vues si supérieures à toutes les Vues humaines, l'ENVOYÉ du TRES-HAUT devoit naître d'une Vierge, dans une Famille obscure, mais issue d'un Sang illustre & auquel d'anciens Oracles avoient fait les plus magnifiques promesses : cette naissance de-

voit être annoncée à de ſimples Bergers, & les HÉRAUTS CÉLESTES chargés de la célébrer par leurs Hymnes devoient inſtruire ces Bergers de l'objet & de l'étendue de la Miſſion du CHRIST; *paix ſur la Terre & Bienveuillance envers les Hommes: Bienveuillance*. . . . . non point envers une ſeule Nation, mais envers toutes les Nations; *Bienveuillance*. . . . . non point envers une ſeule Génération, mais envers toutes les Générations: la Bienveuillance du TRES-BON embraſſe le Genre humain entier, c'eſt que le TRES-BON eſt le Pere du Genre-humain.

LES choſes foibles du Monde. . . . . que de traits ne découvré-je point encore dans cette Diſpenſation merveilleuſe de la Providence, qui tendent tous à détourner les regards des Hommes des Grandeurs humaines pour les concentrer ſur la véritable Grandeur! cet ENFANT, *le deſiré des Nations*, naît dans une hotellerie; il a pour berceau une crèche & paſſe pour le fils d'un Charpentier: mais CELUI aux pieds duquel tous les Trônes devoient un jour s'abaiſſer, devoit-il emprunter ſa Gloire de l'éclat des Trônes? CELUI qui devoit commander à la Nature & aux Eſprits, devoit-IL être armé de la Puiſſance des Rois? & parce qu'IL pouvoit conférer à ſes Miniſtres le Pouvoir de commander

comme lui à la Nature & aux Esprits, il devoit choisir ses Ministres parmi les Pècheurs & les Péagers & donner à de tels Hommes la charge d'enseigner les Nations & de réformer l'Univers.

CHAPITRE VII.

Difficultés générales.

*Que la Lumiere de l'*EVANGILE *ne s'est point autant répandue que la grandeur de sa Fin paroissoit l'exiger, &c.*

Que la plupart des Chrétiens font peu de progrès dans la vertu.

Réponses.

Ne précipité-je point mon Jugement? ne me pressé-je point trop de croire & d'admirer? l'univers a-t-il reconnu son MAÎTRE? cette DOCTRINE salutaire a-t-elle réformé l'Univers entier? Je jette les yeux sur le Globe, & je vois avec étonnement que cette LUMIERE CÉLESTE n'éclaire qu'une petite Partie de la Terre, & que tout le reste est couvert d'épaisses ténebres. Et encore dans les Portions éclairées combien découvré-je de Taches!

Cette difficulté ne me paroît pas considérable. Si cette Doctrine de vie doit durer autant que l'État présent de notre Globe, que sont dix-sept Siecles relativement à la durée totale? peut-être ce que dix-sept jours ou dix-sept heures sont à dix-sept Siecles. Jugerai-je de la durée de cette Religion comme de celle des Empires? tout Empire *est comme l'Herbe & toute la gloire* des Empires *comme la fleur de l'herbe; l'herbe seche, sa fleur tombe, mais la* Religion *du* Seigneur *demeure:* elle survivra à tous les Empires: son Chef *doit régner jusqu'à ce que DIEU ait mis tous ses Ennemis sous ses pieds. Le dernier Ennemi qui sera détruit c'est la Mort.*

J'examine de plus près la difficulté, & je m'apperçois qu'elle revient précisément à celle que je pourrois élever sur la distribution si inégale de tous les dons & de tous les biens soit de l'esprit, soit du Corps. Cette seconde difficulté bien approfondie me conduit à une absurdité palpable. Les dons de l'Esprit, comme ceux du Corps, tiennent à une foule de circonstances physiques enchaînées les unes aux autres, & cette chaîne remonte

jusqu'au premier instant de la Création. Afin donc que tous les Hommes eussent possédé les mêmes dons & au même degré, il auroit fallu en premier lieu qu'ils ne fussent point nés les uns des autres; car combien la génération ne modifie-t-elle pas l'organisation primitive des Germes! Il auroit fallu en second lieu que tous les Hommes fussent nés dans le même Climat, se fussent nourris des mêmes alimens, qu'ils eussent eu le même Genre de vie, la même E'ducation, le même Gouvernement; &c. car pourrois-je nier que toutes ces choses n'influent plus ou moins sur l'Esprit? Ici la plus légere cause porte ses influences fort au-delà de ce que je puis penser.

Ainsi, pour opérer cette égalité parfaite de dons entre tous les Individus de l'Humanité, il auroit fallu que tous ces Individus eussent été jetés dans le même moule; que la Terre eût été éclairée & échauffée par-tout également; que ses Productions eussent été les mêmes par-tout; qu'elle n'eût point eu de Montagnes, de Vallées, &c, &c. Je ne finirois point si je voulois épuiser tout cela.

Combien de pareilles difficultés qui saisissent d'abord un Esprit peu pénétrant, & dont il verroit sortir une foule d'absurdités s'il étoit

capable de les analyser! L'Esprit se tient volontiers à la surface des Choses; il n'aime pas à les creuser, parce qu'il redoute le travail & la peine. Quelquefois il redoute plus encore la *Vérité*.

Si donc l'Etat des choses ne comportoit point que tous les Hommes participassent aux mêmes dons & à la même mesure de dons, pourquoi m'étonnerois-je qu'ils n'aient pas tous la même Croyance? Combien la Croyance elle-même est-elle liée à l'ensemble des circonstances physiques & des circonstances morales!

Mais cette Religion Sainte qui me paroît si bornée dans ses progrès & qu'un Cœur bienfaisant voudroit qui éclairât le Monde entier, doit-elle demeurer renfermée dans ses limites actuelles comme dans des bornes éternelles? Que de moyens divers la Providence ne peut-elle point s'être reservés pour lui faire franchir un jour & avec éclat ces limites étroites où est elle renfermée! Que de Monumens frappans, que de Documens démonstratifs ensévelis encore dans les entrailles de la Terre ou sous des ruines & qu'elle saura en tirer dans le tems marqué par sa Sagesse! Que de révolutions futures dans les grands Corps politiques

qui partagent notre Monde, dont elle a préordonné le tems & la maniere dans des Vues dignes de SA SOUVERAINE BONTÉ! Ce Peuple, le plus ancien & le plus singulier de tous les Peuples; ce Peuple dispersé & comme disséminé depuis dix-sept Siecles dans la Masse des Peuples, sans s'incorporer jamais avec elle, sans former jamais lui-même une Masse distincte; ce Peuple Dépositaire fidele des plus anciens Oracles, Monument perpétuel & vivant de la Vérité des nouveaux Oracles; ce Peuple, dis-je, ne sera-t-il point un jour dans la MAIN de la PROVIDENCE un des grands Instrumens de SES desseins en faveur de cette RELIGION qu'il méconnoît encore? [1] Cette Chaîne des événe-

(1) PUISSE ce Peuple si vénérable par son antiquité & *duquel vient le* SALUT de tous les Peuples, ouvrir bientôt les yeux à la Lumiere, & célébrer avec les Chrétiens le SAINT *d'Israël, le* CHEF *& le* CONSOMMATEUR *de la Foi!* Puisse l'*Olivier sauvage* n'oublier jamais *qu'il a été enté sur l'Olivier franc!* Puissent tous les Enfans du CHRIST ne fermer plus leur cœur à ce Peuple infortuné que DIEU a aimé, qu'IL aime encore, qu'IL semble avoir confié à leurs soins, mis sous leur sauve-garde, & dont la conversion sera un jour leur consolation & leur joie! Que ne puis-je hâter par mes desirs ce moment heureux, & prouver aux nombreux descendans d'ABRAHAM toute la vivacité des vœux que mon cœur forme pour leur rétablissement! *Sont-ils tombés* sans ressource? *point du tout: mais leur chûte a donné occasion au Salut des Gentils; afin que* le bonheur des Gentils *leur donnât de l'émulation. Et*

mens qui contenoit ça & là les Principes ſecrets des Effets *miraculeux*, ne renfermeroit-elle point de ſemblables Principes dans d'autres Portions de ſon étendue, dans ces portions que la nuit de l'avenir nous dérobe ; & ſes principes en ſe développant ne produiront-ils point un jour ſur le Genre humain des changemens plus conſidérables encore que ceux qui furent opérés il y a dix-ſept Siecles ? (2)

SI la DOCTRINE dont je parle ne produit pas de plus grands effets moraux chez la plupart de ceux qui la profeſſent, l'attribuerai je à ſon imperfection ou au défaut de motifs ſuffiſans? Mais, connois-je aucune Doctrine dont les principes tendent plus directement au bonheur de la Société univerſelle & à celui de ſes Membres? En eſt-il aucune qui préſente des motifs plus propres à influer ſur l'Eſprit & ſur le Cœur ? Elle éleve l'Homme mortel juſqu'au

ſi leur chûte a fait *la richeſſe du Monde*, . . . *que ne fera pas la converſion du Peuple entier!* . . . *car ſi leur réjection* a été *la réconciliation du Monde, que* ſera *leur rappel, ſinon un retour à la Vie?* Rom. XI, 11, 12, 15.

(2) Conſultez ce que j'ai expoſé ſur les *Miracles* dans les Chapitres IV, V, VI, Partie XVII. Chap. IX, Partie XVIII.

Trône de DIEU, & porte ses espérances jusques dans l'Eternité.

MAIS, en publiant cette LOI sublime, le LÉGISLATEUR de l'Univers n'a pas transformé en pures Machines les Etres intelligens auxquels IL la donnoit. IL leur a laissé le Pouvoir physique de la suivre ou de la violer. IL a mis ainsi dans leur main la décision de leur sort. IL a mis devant eux le bien & le mal, le bonheur & le malheur.

OBJECTER contre la DOCTRINE du FONDATEUR que tous ceux qui la professent ne sont pas Saints, c'est objecter contre la Philosophie que tous ceux qui la professent ne sont pas Philosophes. Hélas! pourquoi cela encore est-il si vrai! S'ensuit-il néanmoins que la Philosophie ne soit pas propre à faire des Philosophes? Jugerois-je d'une Doctrine uniquement par ses effets? ne serai-je pas plus équitable si j'en juge par ses principes, par ses maximes, par ses motifs & par l'appropriation de toutes ces choses au but que je découvre dans cette Doctrine? Si malgré l'excellence de cette Doctrine, si malgré son appropriation à son but, je suis forcé de reconnoître qu'elle n'atteint pas toujours ce but, j'en conclurai seulement que les préjugés, les pas-

ſions, le tempérament affoibliſſent, ou détruiſent ſouvent l'impreſſion que cette Doctrine tend à produire ſur les Ames. Je n'en ſerai point du tout ſurpris; parce que je concevrai facilement qu'un Etre intelligent & libre ne peut être contraint par des motifs, & que des raiſons ne ſont jamais des cauſes *néceſſitantes*, des poids, des leviers, des reſſorts. J'obſerverai encore que tous ceux qui profeſſent extérieurement une Doctrine ne ſont pas intimement convaincus de ſa verité.

Et s'il réſultoit de tout cela dans mon Eſprit, que le nombre des vrais Sages qu'une certaine Doctrine peut produire eſt très-petit, je ne m'en étonnerois pas davantage; parce que je comprendrois qu'une grande perfection en quelque genre que ce ſoit, ne ſauroit jamais être fort commune, & qu'elle doit l'être bien moins encore dans le genre de la vertu que dans tout autre. Mais, je comprendrois auſſi qu'une vertu moins parfaite n'en ſeroit pas moins vertu, comme l'Or n'en eſt pas moins Or quoique mêlé à des Matieres qui ne ſont point Or. Comme je voudrois être toujours équitable, je tiendrois compte à cette Doctrine des plus petits biens qu'elle produiroit & de tous les maux qu'elle préviendroit. Et s'il s'agiſſoit en particu-

lier d'une DOCTRINE qui prescrivît de faire le bien sans éclat, de faire de *bonnes œuvres* plutôt que de *belles œuvres*; si elle exigeoit *que la main gauche ne sût pas* alors *ce que feroit la main droite*, j'en inférerois l'impossibilité de calculer tout le bien dont la Société pourroit être redevable à une telle DOCTRINE.

CHAPITRE VIII.

Autre difficulté générale :

que les preuves du CHRISTIANISME *ne sont pas assez à la portée de tous les Hommes.*

Réponse.

Précis des raisonnements de l'Auteur sur les Miracles & sur le Témoignage.

UNE autre difficulté s'offre à mon examen. Une DOCTRINE qui devoit être annoncée à tous les Peuples de la Terre; une DOCTRINE qui devoit donner au Genre humain entier les Gages de l'Immortalité; une DOCTRINE qui

émanoit de la SAGESSE ELLE-même, ne devoit-elle pas repoſer ſur des preuves que tous les Hommes de tous les tems & de tous les lieux puſſent ſaiſir avec une égale facilité, & ſur leſquelles ils ne puſſent élever aucun doute raiſonnable? Cependant, combien de Connoiſſances de divers genres ne ſont point néceſſaires pour recueillir, pour entendre & pour apprécier ces preuves! Combien de recherches profondes, pénibles, épineuſes ces Connoiſſances ne ſuppoſent-elles point! combien le nombre de ceux qui peuvent s'y appliquer avec ſuccès eſt-il petit! que de talens, que de ſagacité, que de diſcernement ne faut-il point pour comparer les preuves entr'elles, pour eſtimer le degré de probabilité de chacune, pour juger de la ſomme des probabilités réunies, pour balancer les preuves par les objections, pour fixer la valeur des objections relatives à chaque genre de preuves, pour réſoudre ces objections & former de tout cela des réſultats qui engendrent la certitude! Une DOCTRINE qui ſuppoſoit tant de qualités rares de l'Eſprit & du Cœur, tant de Connoiſſances, tant de recherches étoit-elle bien appropriée à tous les Individus de l'Humanité? étoit-elle bien propre à leur fournir des aſſurances raiſonnables d'un Bonheur à venir? pouvoit-elle diſſiper leurs doutes, fortifier &

accroître les espérances de la Raison, *mettre en évidence la Vie & l'Immortalité?*

Je ne me déguise point cette difficulté; je ne cherche point à l'affoiblir à mes propres yeux; je me la présente à moi-même dans toute sa force; seroit-il possible qu'elle fût insoluble? je veux m'en assurer; je vais donc l'examiner de fort près & l'analyser si je le puis

J'Ai reconnu avec évidence, (1) que l'Homme ne sauroit s'assurer par les seules lumieres de sa Raison de la certitude d'un État futur. Il ne pouvoit donc être conduit à cette certitude que par des Voies extraordinaires. Je conçois sans peine que l'acquisition de nouvelles Facultés ou seulement peut-être un grand accroissement de perfection dans ses Facultés actuelles auroit pu mettre cet E'tat futur à la portée de sa Connoissance intuitive, & lui permettre de le contempler, en quelque sorte, comme il contemple son E'tat actuel. Je conçois encore qu'une Révélation intérieure ou des Miracles extérieurs pouvoient donner à l'Homme cette certitude si néceſſaire à son bonheur & suppléer ainsi à l'imperfection de ses Facultés actuelles.

[1] Chap. III de la Part. XVI.

MAIS

Mais, l'acquisition de nouvelles Facultés ou seulement un grand accroissement de perfection dans les Facultés actuelles de l'Homme auroit fait de l'Homme un Etre très-différent de celui que nous connoissons sous le nom d'*Homme*. Et comme toutes les Parties de notre Monde sont en rapport entr'elles & avec le Système entier, il est très-évident que si l'Homme, le principal Etre de notre Planete, avoit été changé, il n'auroit plus été en rapport avec cette Planete où il devoit passer les premiers instans de sa durée. Une Vue beaucoup plus perçante, un Toucher incomparablement plus délicat, &c. l'auroient exposé à des tourmens continuels. Il auroit donc fallu changer aussi l'E'conomie de la Planete elle-même, pour la mettre en rapport avec la nouvelle E'conomie de l'Homme.

J'apperçois donc que la difficulté, considérée sous ce point de vue, ne tend pas à moins qu'à demander pourquoi Dieu n'a pas fait une autre Terre? & demander cela, c'est demander pourquoi Dieu n'a pas créé un autre Univers? car la Terre est liée à l'Univers, comme l'Homme l'est à la Terre. L'Univers est l'Ensemble de tous les Etres créés. Cet Ensemble est systématique ou harmonique. Il ne s'y trouve pas une seule Piece qui n'ait sa raison dans

le Tout. Prétendrois-je que dans l'Ouvrage de l'INTELLIGENCE SUPREME il y ait quelque chose qui soit sans aucune liaison avec l'Ouvrage, & qui pourtant en fasse partie? Si malgré l'extrême foiblesse de mes talens & de mes lumieres; si malgré la grande imperfection de mes Instrumens je ne laisse pas de découvrir tant de liaisons, de rapports, d'harmonie entre les diverses parties du Monde que j'habite; si ces liaisons se multiplient, se combinent, se diversifient à mesure que je multiplie, que je combine & que je diversifie mes observations & mes expériences; combien est-il probable que si mes Facultés & mes Instrumens étoient incomparablement plus parfaits, je découvrirois partout & jusques dans les moindres Parties, les mêmes liaisons, les mêmes rapports, la même harmonie! Et cela devroit bien être, puisque les plus grandes Pieces sont toujours formées de Pieces plus petites; celles-ci de plus petites encore; &c. & qu'un Tout quelconque dépend essentiellement de l'ordre & des proportions des Parties qui le composent.

IL ne seroit donc point du tout philosophique de vouloir que l'AUTEUR de l'Univers eût changé l'E'conomie de l'Homme pour lui procurer plus de certitude sur son E'tat à venir. Il ne le

ſeroit pas plus de vouloir qu'une Révélation intérieure lui en eût donné l'aſſurance : car une pareille Révélation auroit dû être univerſelle ou s'étendre à tous les Individus de l'Humanité : puiſqu'il n'en étoit aucun à qui la certitude d'un Bonheur à venir ne fût également néceſſaire. Mais, je l'ai déja remarqué au commencement du Chapitre I de la Part. XVIII : il étoit dans l'analogie de l'E'conomie de l'Homme d'être conduit par les Sens & par la Réflexion : une Révélation intérieure & univerſelle qui ſe ſeroit perpétuée d'âge en âge auroit-elle été en rapport avec la Conſtitution préſente de l'Homme ? Et ſi le bonheur dont il devoit jouir dans ſon E'tat futur avoit été lié dès l'Origine des Choſes à l'application qu'il devoit faire de ſa Raiſon à la recherche des fondemens de ce bonheur, comment auroit-il pu appliquer ſa Raiſon à cette belle recherche dès qu'une Révélation intérieure & irréſiſtible auroit rendu inutile cet exercice de ſon Intelligence ?

Il reſtoit une autre Voie extraordinaire qui pouvoit conduire l'Homme à cette certitude ſi deſirable que la Raiſon ſeule ne pouvoit lui fournir. Cette Voie étoit celle de Miracles palpables, éclatants, nombreux, divers, enchaînés les uns aux autres & liés indiſſolublement à des

circonſtances qui les caractériſaſſent & en déterminaſſent la fin. Il eſt bien manifeſte que cette Voie extraordinaire étoit la ſeule, à nous connue, qui ne changeât rien à la Conſtitution préſente de l'Homme & qui laiſſât un libre exercice à toutes ſes Facultés.

Mais, ſi les Miracles étoient deſtinés à manifeſter aux Hommes les Volontés du GRAND ETRE; s'ils étoient en quelque ſorte, l'expreſſion phyſique de ces Volontés, tous les Hommes avoient un droit égal à cette faveur extraordinaire; tous pouvoient aſpirer à voir des Miracles; & ſi pour ſatisfaire, comme je le diſois, (2) aux beſoins ou aux deſirs de chaque Individu de l'Humanité, les Miracles avoient été univerſels & perpétuels, comment auroient-ils pu conſerver leur qualité de *Signes extraordinaires?* comment auroient-ils été diſtingués du Cours ordinaire de la Nature? (3)

Il étoit donc dans la nature même des Miracles qu'ils fuſſent opérés dans un certain lieu

(2) Au commencement du Chap. I de la Part. XVIII.

(3) Je prie qu'on reliſe ce que j'ai dit ſur ce beau Sujet dans les Chap. IV, V, VI de la Part. XVII.

& dans un certain tems. Or; cette relation au lieu & au tems; cette relation néceſſaire ſuppoſoit évidemment le Témoignage ou la Tradition orale & la Tradition écrite. La Tradition ſuppoſoit elle-même une certaine Langue qui fût entendue de ceux auxquels cette Tradition étoit tranſmiſe. Cette Langue ne pouvoit être univerſelle, perpétuelle, inaltérable: une telle Langue n'étoit pas plus dans l'E'conomie de notre Planete qu'une reſſemblance parfaite, ſoit phyſique, ſoit morale, entre tous les Individus du Genre humain.

Ainsi, c'étoit une ſuite naturelle de la viciſſitude des Choſes humaines que la Langue dans laquelle les Témoins des Faits miraculeux avoient publié leur Dépoſition devînt un jour une Langue morte & qui ne fût plus entendue que des Savans. C'étoit encore une ſuite de cette même viciſſitude des Choſes de ce bas Monde que les Originaux de la Dépoſition ſe perdiſſent; que les premieres Copies de ces Originaux ſe perdiſſent auſſi; que les Copies poſtérieures préſentaſſent un grand nombre de *variantes*; qu'une multitude de petits Faits, de petites circonſtances, très-connus des Contemporains, & propres à répandre du jour ſur certains paſſages du Texte fuſſent inconnus à leurs Deſ-

cendans; que bien d'autres connoissances plus ou moins utiles leur fussent inconnues encore; &c. &c. C'étoit enfin une suite naturelle de l'Etat des Choses & de la nature des Facultés de l'Homme qu'on inventât un Art (4) qui eût pour objet direct l'interprétation du plus important de tous les Livres. Ce bel Art devoit donc naître; il devoit éclairer les Sages, dissiper ou affoiblir les ombres qui obscurcissoient certaines vérités, & les Sages devoient éclairer & conduire le Peuple.

Je ne reviendrai pas à objecter que Dieu auroit pu prévenir par une intervention extraordinaire la chûte de la Langue dans laquelle la Déposition avoit été écrite, qu'il auroit pu prévenir par le même moyen la perte des Originaux de la Déposition, les oppositions, les altérations, les variantes du Texte: j'ai vu assez (5) combien une pareille objection seroit peu raisonnable, puisqu'elle supposeroit encore des Miracles continuels &c. J'ai reconnu aussi que ces oppositions, ces altérations, ces

(4) La *Critique* qu'on pourroit appeller la *Logique* des Littérateurs ou des Commentateurs. Voy. la Note 2 du Chapitre VIII de la Partie XIX.

(5) Consultez le Chap. III de la Part. XX.

variantes du Texte ne portent point ſur le fond ou l'enſemble de la Dépoſition, & qu'il n'eſt même jamais impoſſible de concilier les paſſages d'une maniere ſatisfaiſante. (6)

Je me rapproche de plus près de la difficulté que j'examine. Dès que la certitude d'un E'tat futur ne pouvoit repoſer que ſur des preuves de fait; dès que la nature & le but des Miracles exigeoient qu'ils fuſſent opérés dans un certain lieu & dans un certain tems, il en réſultoit néceſſairement que les preuves d'un E'tat à venir devoient être ſoumiſes à l'examen de la raiſon, comme toutes les autres preuves de fait. Les preuves d'un E'tat à venir devoient donc être autant du reſſort de la Critique que tout autre fait hiſtorique: elles devenoient donc ainſi l'objet le plus important des recherches des Savans; & il entroit dans le Plan de la PROVIDENCE que les Savans recueilleroient ces preuves, les diſtribueroient dans un certain ordre, les développeroient, les éclairciroient, réſoudroient les objections qu'elles feroient naître, compoſeroient de tout cela des Traités particuliers, & qu'ils feroient auprès du Peuple les

(6) Voyez le Chap. VIII de la Part. XIX, & les Chapitres II & III de la Part. XX

Interprètes de cette Dépofition où étoient renfermées les *Paroles de la Vie éternelle.*

Je voudrois concentrer mes raifonnemens. L'Homme a deux moyens de connoître ; les Sens & la Réflexion. Ni l'un ni l'autre de ces moyens ni tous les deux enfemble ne pouvoient le conduire à une certitude morale fur fon E'tat à venir : ils étoient trop difproportionnés avec la nature des Chofes qui faifoient l'Objet de cette certitude. Je l'ai montré. (7) l'Homme ne pouvoit donc être conduit à cette certitude que par quelque moyen extraordinaire. Mais, c'étoit un certain Etre intelligent & moral qu'il s'agiffoit d'y conduire : c'étoit l'Homme ; c'eft-à-dire, un Etre mixte doué de certaines Facultés, & dont les Facultés étoient renfermées dans certaines limites actuelles. Si donc le moyen extraordinaire dont je parle avoit confifté à donner à l'Homme de nouvelles Facultés ou à changer la portée actuelle de fes Facultés, ce n'auroit point été l'Homme qui auroit été conduit à cette certitude dont il eft queftion ; c'auroit été un Etre très-différent de l'Homme actuel. Il étoit donc néceffaire que ce moyen extraordinaire fût dans un tel rapport avec la

(7) Chap. III de la Part. XVI.

Conſtitution préſente de l'Homme, que ſans y apporter aucun changement, il pût ſuffire à convaincre la Raiſon de la certitude d'un E'tat futur. Les Miracles étoient ce moyen; car rien n'étoit plus propre que des Miracles à prouver aux Hommes que le MAÎTRE de la Nature *parloit.* (8) Mais, ſi les Miracles avoient été opérés en tout lieu & en tout tems, ils ſeroient rentrés dans le Cours ordinaire de la Nature, & il n'auroit plus été poſſible de s'aſſurer que le MAÎTRE de la Nature parloit. Il falloit donc que les Miracles fuſſent opérés dans un certain lieu & dans un certain tems. Ils devoient donc être ſoumis aux regles du Témoignage comme tous les autres faits. La Raiſon devoit donc leur appliquer ces regles & juger par cette application de la réalité de ces Faits. Et parce que ces Faits étoient miraculeux, & que des Faits miraculeux exigent pour être crus un plus grand nombre de Témoignages & des Témoignages d'un plus grand poids, il étoit dans l'ordre de cette ſorte de preuve qu'elle fût donnée par des Témoins qui réuniſſent au plus haut degré les conditions qui fondent aux yeux de la Raiſon la crédibilité de quelque Fait que

(8) Voyez les Chap. IV, V, VII de la Part. XVII & le Chap. II de la Part. XVIII.

ce ſoit. (9) Je dis *de quelque Fait que ce ſoit*, parce qu'il me paroît très-évident que les Miracles n'en ſont pas moins des Faits, quoique ces Faits ne ſoient point renfermés dans la ſphere des Loix communes de la Nature. Je l'ai déja remarqué ailleurs: [10] la raiſon acquieſcera donc aux preuves de fait que les Miracles lui fourniſſent, ſi en appliquant à ces preuves les regles de la plus ſaine Critique & celles d'une Logique exacte, ces preuves lui paroiſſent ſolidement établies.

Je n'ajoute plus qu'une réflexion, & j'aurai ſatisfait, je penſe, à la difficulté que je me ſuis propoſée au commencement de ce Chapitre. N'ai-je point exagéré beaucoup cette difficulté? faut-il, en effet, de ſi grands talens & des connoiſſances ſi diverſes & ſi relevées pour juger ſainement des preuves de cette RÉVÉLATION que les beſoins de l'Homme ſollicitoient auprès de la BONTÉ SUPREME? Un bon Eſprit, un Eſprit impartial & dégagé des préjugés d'une fauſſe Philoſophie, un Cœur droit, une Ame

(9) Voyez le Chap. II de la Part. XVIII.

(10) Je prie qu'on reliſe avec attention le Chap. III de la Part. XVIII.

honnête, un degré assez médiocre d'attention ne suffisent-ils point pour apprécier des preuves palpables, rassemblées par les meilleurs Génies avec autant d'ordre que de clarté dans des Livres qu'ils ont su mettre à la portée de tout le Monde? Afin qu'un Lecteur sensé puisse juger de la vérité d'une certaine Histoire & d'une certaine Doctrine, est-il rigoureusement nécessaire qu'il possede tous les talens & toutes les Connoissances des Auteurs qui ont rassemblé les preuves de cette Histoire & de cette Doctrine? La décision de quelque Procès que ce soit exige-t-elle indispensablement que tous les Juges aient la même mesure de connoissances, les mêmes connoissances & les mêmes talens que les Rapporteurs? N'arrive-t-il pas tous les jours qu'on est obligé de s'en rapporter aux Experts ou aux Maîtres de l'Art sur je ne sais combien de Choses plus ou moins nécessaires? Pourquoi donc le Peuple ne s'en rapporteroit-il pas aux Savans sur le choix & sur l'appréciation des preuves de cette RÉVÉLATION dont ils tâchent de mettre la certitude à sa portée? D'ailleurs, parmi ces preuves n'en est-il pas qui peuvent être saisies facilement par les Esprits les plus bornés? Combien l'excellence de la Morale du FONDATEUR est-elle propre à frapper fortement les Ames

honnètes & fenfibles ! Combien le Caractere du FONDATEUR lui même excite-t-il l'admiration & la vénération d'un Ami fincere de la vérité & de la vertu! Combien ce Caractere s'eft-il empreint dant celui de fes premiers Difciples! quelle vie! quelles mœurs ! quels exemples! quelle Bienveuillance! quelle CHARITÉ! Le Peuple ne fauroit-il faifir de telles Chofes, & demeureroit-il froid à tout cela ? Il ne croira pas, fi l'on veut, fur autant de preuves réunies qu'un Docteur; mais il croira fur les preuves qui feront le plus à fa portée, & fa croyance n'en fera ni moins raifonnable ni moins pratique ni moins confolante.

CHAPITRE IX.

Autre difficulté générale tirée de la Liberté humaine.

Réponfe.

TOURNERAI-JE contre la DOCTRINE du FONDATEUR la *néceffité morale* des actions humaines? Prétendrai-je que cette forte de né-

ceſſité exclut toute imputation, & conſéquemment toute Loi, toute Religion? Ne verrai-je pas clairement que la néceſſité morale n'eſt point du tout une vraie néceſſité; qu'elle n'eſt au fond que la certitude conſidérée dans les actions libres? Parce que l'Homme ne peut pas ne point s'aimer lui-même; parce qu'il ne peut pas ne ſe déterminer point pour ce que ſon Entendement a jugé le plus convenable; parce que ſa Volonté tend eſſentiellement au bien réel ou apparent, s'enſuit-il que l'Homme agiſſe comme une pure Machine? s'enſuit-il que les Loix ne puiſſent point le diriger à ſa véritable fin; qu'il ne puiſſe point les obſerver; qu'il n'ait point un Entendement, une Volonté, une Liberté; que ſes actions ne puiſſent point lui être imputées dans aucun ſens; qu'il ne ſoit point ſuſceptible de bonheur & de malheur; qu'il ne puiſſe point rechercher l'un & éviter l'autre; qu'il ne ſoit point, en un mot, un Etre moral? Je regrette que la pauvreté de la Langue ait introduit dans la Philoſophie ce malheureux mot de *néceſſité morale*, ſi impropre en ſoi, & qui cauſe tant de confuſion dans une choſe très-ſimple & qui ne ſauroit être expoſée avec trop de préciſion & de clarté. (1)

(1) Voyez ce que j'ai dit ſur la Volonté & ſur la Li-

berté dans les Chap. XII & XIX de l'*Essai anal. sur les Facultés de l'Ame*. Je n'ai rien négligé pour y ramener la question à ses termes les plus simples & les plus vrais. Voyez encore les Art. XII, XIII de l'*Analyse abrégée* de cet Ouvrage.

Les mouvemens des Corps sont d'une nécessité *physique*; parce qu'ils résultent des Propriétés essentielles de la Matiere. Un Corps est mû & il meut. Il ne peut ni n'être pas mû ni ne pas mouvoir.

Les déterminations des Esprits sont d'une nécessité *morale*; parce qu'elles dépendent des Facultés de l'Esprit. Un Esprit n'est pas déterminé à agir, comme un Corps est déterminé à se mouvoir. Un Esprit se *détermine* & n'est jamais *déterminé*. Il se détermine sur la vue plus ou moins distincte des motifs. Ces motifs sont des idées présentes à l'Intelligence. Il juge du rapport ou de l'opposition des motifs avec les idées qu'il a du bonheur. Ce jugement est le principe moral de sa détermination. Cette détermination tient essentiellement à la nature de l'Intelligence & de la Volonté. Elle est d'une nécessité *morale*, parce qu'il seroit contradictoire à la nature d'un Etre moral ou doné d'Intelligence & de Volonté qu'il ne se déterminât pas pour ce qui lui paroîtroit le plus conforme à son bonheur. La détermination est l'effet d'une *Force* qui est propre à l'Esprit, & qui n'est point mise en action par les motifs, comme la *Force motrice* des Corps l'est par l'impulsion. Comme l'Agent est très-différent, le Principe de l'action ne l'est pas moins. Enfin; l'Etre moral a toujours le Pouvoir physique de se déterminer autrement dans chaque cas particulier. Mais, parce qu'il se détermine conformément aux Loix de la Sagesse, seroit-on fondé à dire que ses déterminations sont d'une nécessité *fatale*? Ne seroit-ce pas confondre volontairement des Choses très-distinctes & qu'il est facile de distinguer ?

CHAPITRE X.

Suite des difficultés générales.

Que la DOCTRINE E'VANGE'LIQUE *ne paroît pas favorable au Patriotisme.*

Qu'elle a produit de grands maux sur la Terre.

Réponses.

OBJECTERAI-JE que la DOCTRINE de l'ENVOYÉ n'est point favorable au *Patriotisme*, & *qu'elle n'est propre qu'à faire des Esclaves?* Ne serois-je pas démenti sur le Champ par l'Histoire fidele de son établissement & de ses progrès? E'toit-il des Sujets plus soumis, des Citoyens plus vertueux, des Ames plus généreuses, des Soldats plus intrépides que ces Hommes nouveaux répandus par-tout dans l'E'tat, persécutés par-tout, toujours humains, toujours bienfaisans, toujours fideles au Prince & à ses Ministres? Si la source la plus pure de la grandeur d'Ame est dans le sentiment vif & profond

de la noblesse de son Etre, quelle ne sera pas la grandeur d'Ame & l'élévation des pensées d'un Etre dont les vues ne sont point renfermées dans les limites du tems.

RÉPÉTERAI-JE que de véritables Disciples de l'ENVOYÉ *ne formeroient pas un E'tat qui pût subsister ?* " Pourquoi non, répond un vrai Sage [1] qui savoit apprécier les Choses & qui ne peut être soupçonné de crédulité ni de partialité; „ pourquoi non? ce seroient des Ci„ toyens infiniment éclairés sur leurs Devoirs, „ & qui auroient un très-grand zele pour les „ remplir; ils sentiroient très-bien les Droits „ de la défense naturelle; plus ils croiroient „ devoir à la Religion, plus ils penseroient de„ voir à la Patrie. Les principes de cette Re„ ligion bien gravés dans le Cœur seroient in„ finiment plus forts que ce faux honneur des „ Monarchies, ces vertus humaines des Répu„ bliques & cette crainte servile des Etats Des„ potiques. „.

ME plairai-je à exagérer les maux que cette DOCTRINE a occasionés dans le Monde, les

(1) MONTESQUIEU : *Esprit des Loix*; Liv. XXIV, Chap. VI.

Guerres

Guerres cruelles qu'elle a fait naître, le sang qu'elle a fait répandre, les injustices atroces qu'elle a fait commettre, les calamités de tout genre qui l'accompagnoient dans les premiers Siecles & qui se sont reproduites dans des Siecles fort postérieurs, &c? Mais, confondrai-je jamais l'abus ou les suites accidentelles, & si l'on veut, nécessaires d'une Chose excellente avec cette Chose même? Quoi donc! étoit-ce bien une DOCTRINE qui ne respire que douceur, miséricorde, charité qui ordonnoit ces horreurs? E'toit-ce une bien DOCTRINE si pure, si sainte qui prescrivoit ces crimes? E'toit-ce bien la PAROLE du PRINCE de la Paix qui armoit des Freres contre des Freres & qui leur enseignoit l'art infernal de raffiner tous les genres de supplices? E'toit-ce bien la TOLÉRANCE elle-même qui aiguisoit les poignards, préparoit les tortures, dressoit les E'chaffauds, allumoit les bûchers? Non; je ne confondrai point les ténebres avec la lumiere, le Fanatisme furieux avec l'aimable Charité. Je sais que la *Charité est patiente & pleine de bonté; qu'elle n'est point envieuse ni vaine ni insolente; qu'elle ne s'enfle point d'orgueil, ne fait rien de malhonnête, ne cherche point son intérêt particulier; ne s'irrite point, ne soupçonne point le mal, ne se réjouit point de l'injustice; mais se plait à la droiture,*

excuse tout, espere tout, supporte tout. Non; CELUI qui *alloit de lieu en lieu faisant du bien* n'avoit point armé d'un glaive homicide la main de ses Enfans & ne leur avoit point dicté un Code d'intolérance. Le plus doux, le plus compatissant & le plus juste des Hommes n'avoit point *soufflé* (2) dans le cœur de ses Disciples l'esprit de persécution; mais il l'avoit *embrasé* (3) du Feu divin de la Charité.

AVANCER, dit encore ce grand Homme [4] que j'ai déja cité & que je voudrois citer toujours; " avancer que la Religion n'est pas un „ motif réprimant parce qu'elle ne réprime pas „ toujours, c'est avancer que les Loix Civiles „ ne sont pas un motif réprimant non plus. „ C'est mal raisonner contre la Religion que „ de rassembler dans un grand Ouvrage une „ longue énumération des maux qu'elle a pro„ duits, si l'on ne fait de même celle des biens

(2) IL *souffla sur eux*, &c. JEAN XX, 22. Action symbolique, mais très-significative.

(3) *Ne nous sentions-nous pas le cœur embrasé, &c.* LUC, XXIV, 32.

(4) MONTESQUIEU : *Esprit des Loix;* Liv. XXIV, Chap. II.

„ qu'elle a faits. Si je voulois raconter tous les „ maux qu'ont produit dans le Monde les Loix „ Civiles, la Monarchie, le Gouvernement Ré- „ publicain, je dirois des choses effroyables. „ Quand il seroit inutile que les Sujets eussent „ une Religion, il ne le seroit pas que les „ Princes en eussent, & qu'ils blanchissent d'é- „ cume le seul frein que ceux qui ne crai- „ gnent pas les loix humaines puissent avoir. „ Un Prince qui aime la Religion & qui la craint „ est un Lion qui cede à la main qui le flatte „ ou à la voix qui l'appaise: celui qui craint la „ Religion & qui la hait est comme les Bêtes „ sauvages qui mordent la chaîne qui les em- „ pêche de se jeter sur les Passans: celui qui „ n'a point du tout de Religion est cet Animal „ terrible qui ne sent la liberté que lorsqu'il „ déchire & dévore. „

Que j'aime à voir cet E'crivain si profond & si humain, ce Précepteur des Rois & des Nations tracer de sa main immortelle l'éloge de cette Religion qu'un bon Esprit admire d'autant plus qu'il est plus Philosophe; je pourrois ajouter, plus Métaphysicien: car il faut l'être pour généraliser ses idées, & voir en grand. (5)

(5) Montesquieu: *Esprit des Loix*; Liv. XXIV, Chap. III.

„ Que l'on se mette devant les yeux d'un „ côté les massacres continuels des Rois & des „ Chefs Grecs & Romains, & de l'autre la „ destruction des Peuples & des Villes par ces „ mêmes Chefs; TIMUR (6) & GENGISKAN „ (7) qui ont dévasté l'Asie; & nous verrons „ que nous devons à la RELIGION, & dans „ le Gouvernement un certain Droit politique „ & dans la Guerre un certain Droit des Gens „ que la Nature humaine ne sauroit assez re„ connoître. „

" C'EST ce Droit des Gens qui fait que „ parmi nous la victoire laisse aux Peuples vain„ cus ces grandes choses, la vie, la liberté, „ les Loix, les biens, & toujours la Religion „ lorsqu'on ne s'aveugle pas soi-même. „

(6) TIMUR-BEC ou TAMERLAN, Empereur des Tartares, & l'un des plus fameux Conquérans, mort en 1415, âgé de 71 ans. Il remporta diverses victoires sur les Perses, subjugua les Parthes, soumit la plus grande partie des Indes, s'assujettit la Mésopotamie & l'Égypte; triompha de BAJAZET I, Empereur des Turcs, & domina ainsi sur les trois Parties du Monde.

[7] GENGISKAN, l'un des plus illustres Conquérans, vainqueur des Mogols & des Tartares & Fondateur d'un des plus grands Empires du Monde. Il mourut en 1226 à 72 ans.

COMBIEN de vertus domestiques, combien d'œuvres de miséricorde exercées dans le secret des cœurs cette DOCTRINE DE VIE n'a-t-elle pas produit & ne produit-elle pas encore! Combien de SOCRATES & d'EPICTETES déguisés sous l'habit de vils Artisans! si toutefois un honnête Artisan peut jamais être un Homme vil. Combien cet Artisan en fait-il plus sur les Devoirs & sur la Destination future de l'Homme que n'en surent SOCRATE & EPICTETE!

A DIEU ne plaise que je sois ni injuste ni ingrat! je compterai sur mes doigts les bienfaits de la RELIGION, & je reconnoîtrai que la vraie Philosophie elle-même lui doit sa naissance, ses progrès & sa perfection. Oserois-je bien assurer, que si le PERE *des lumieres* n'avoit point daigné éclairer les Hommes, je ne serois pas moi-même Idolâtre? Né peut-être au sein des plus profondes ténebres & de la plus monstrueuse superstition, j'aurois croupi dans la fange de mes préjugés; je n'aurois apperçu dans la Nature & dans mon propre Etre qu'un Cahos. Et si j'avois été assez heureux ou assez malheureux pour m'élever jusqu'au doute sur l'AUTEUR des Choses, sur ma Destination présente, sur ma Destination future, &c. ce doute auroit été per-

pétuel ; je ne ferois point parvenu à le fixer ; & il auroit fait peut-être le tourment de ma vie.

La vraie Philosophie pourroit-elle donc méconnoître tout ce qu'elle doit à la Religion ? Mettroit-elle sa gloire à lui porter des coups qu'elle sauroit qui retomberoient infailliblement sur elle-même ? La vraie Religion s'éleveroit-elle à son tour contre la Philosophie & oublieroit-elle les services importans qu'elle peut en retirer ?

CHAPITRE XI.

Fin des difficultés générales.

L'obscurité des Dogmes & leur opposition apparente avec la Raison.

Réponse.

Enfin ; attaquerai-je la Religion de l'Envoyé par ses Dogmes ? Argumenterai-je de ses Mysteres, de leur incompréhensibilité, de leur

oppoſition, au moins apparente, avec la Raiſon ?

MAIS, quel droit aurois-je de prétendre que tout ſoit lumiere dans la Nature & dans la GRACE ? Combien la Nature a-t-elle de Myſteres que je ne puis percer ! combien m'en ſuis-je occupé dans les Parties XII & XIII de cet Ouvrage ! combien le catalogue que j'en dreſſois eſt-il incomplet ! combien me feroit-il facile de l'étendre ſi je le voulois ! Serois-je bien fondé après cela à m'étonner de l'obſcurité qui enveloppe certains Dogmes de la RELIGION ? cette obſcurité elle-même n'emprunte-t-elle pas de nouvelles ombres de celle qui couvre certains myſteres de la Nature ? Seroit-il bien philoſophique de me plaindre que DIEU ne m'ait pas donné les yeux & l'Intelligence d'un ANGE pour voir juſqu'au fond dans les ſecrets de la Nature & dans ceux de la GRACE ? Voudrois-je donc que pour ſatisfaire à mon impertinente curioſité DIEU eût renverſé l'Harmonie univerſelle, & qu'IL m'eût placé ſur un E'chelon plus élevé de l'Echelle immenſe des Etres ? N'ai-je pas aſſez de lumieres pour me conduire ſûrement dans la route qui m'eſt tracée, aſſez de motifs pour y affermir mes pas, aſſez d'eſpérance pour animer mes efforts & m'exciter à

remplir ma destinée? La Religion naturelle, cette Religion que je crois tenir des mains de ma Raison & dont elle se glorifie, la Religion naturelle, ce Systême qui me paroît si harmonique, si lié dans toutes ses Parties, si essentiellement philosophique, combien a-t-il de mysteres impénétrables! Combien la seule idée de l'ETRE NE'CESSAIRE, de l'ETRE EXISTANT PAR SOI renferme-t-elle d'abîmes que l'ARCHANGE même ne peut sonder! Et sans remonter jusqu'à ce PREMIER ETRE QUI engloutit comme un Gouffre, toutes les conceptions des INTELLIGENCES créées, mon Ame elle-même, cette Ame dont la Religion naturelle me fait espérer l'immortalité, que de questions interminables ne m'offre-t-elle point! &c.

MAIS, ces Dogmes de la RELIGION de l'ENVOYÉ qui paroissent au premier coup-d'œil si incompréhensibles, & même si opposés à la Raison, le sont-ils, en effet, autant qu'ils paroissent l'être? Des Hommes trop prévenus peut-être en faveur de leurs propres idées ou trop préoccupés de la pensée qu'il y a toujours du mérite à croire & que ce mérite augmente en raison du nombre & de l'espece des Choses qu'on croit, n'auroient-ils point mêlé de fausses interprétations aux images emblêma-

tiques & aux paroles métaphoriques du FONDATEUR & de ses premiers Disciples ? N'auroient-ils point altéré & multiplié ainsi les Dogmes ? Ne prends-je point ces interprétations pour les Dogmes mêmes ? Je vais à la Source la plus pure de toute Vérité dogmatique : j'étudie ce Livre admirable qui fortifie & accroît mes espérances : je tâche de l'interpréter par lui-même, & non par les songes & les visions de certains Commentateurs : je compare le Texte au Texte, le Dogme au Dogme, chaque E'crivain à lui-même, tous les E'crivains entr'eux & tout cela aux principes les plus évidens de la Raison ; & après cet examen réfléchi, sérieux, impartial, long-tems continué, souvent repris, je vois les oppositions disparoître, les ombres s'affoiblir, la lumiere jaillir du sein de l'obscurité, la FOI s'unir à la Raison & ne former plus avec elle que la même Unité. [1]

[1] ON sent assez qu'une Exposition des Dogmes n'entroit point dans le Plan d'un Ouvrage calculé pour toutes les Sociétés Chrétiennes, & où je devois me borner à établir les Fondemens de la crédibilité de la RE'VE'LATION. Mais, je répéterai ici ce que je disois dans l'*Essai anal.* en terminant mon Exposition du Dogme de la Résurrection : § 754. " L'explication que je viens de hasarder d'un des principaux » Dogmes de la RE'VE'LATION montre qu'elle ne se refuse pas aux idées philosophiques, & cette explication peut

CHAPITRE XII.

Considérations générales sur la liaison & sur la nature des Preuves.

Conclusion des Recherches sur le CHRISTIANISME.

J'AI parcouru en Philosophe les principales preuves de cette RÉVE'LATION que ma Raison avoit jugé si nécessaire au plus grand bonheur de l'Homme. Je retrace fortement à mon Esprit toutes ces preuves. Je les pese de nouveau. Je ne les sépare point : j'en embrasse la collection, l'ensemble. Je vois évidemment qu'elles forment un tout unique, & que chaque preuve principale est une partie essentielle de ce tout. Je découvre une subordination, une liaison, une harmonie entre toutes ces parties, une tendance de toutes vers un centre commun. Je me place dans ce centre : je reçois ainsi les diverses im-

„ faire juger encore de celles dont les autres Dogmes seroient
„ susceptibles s'ils étoient mieux entendus. „

pressions qui partent de tous les points de la circonférence: j'éprouve l'effet de chaque impression particuliere & celui de l'impression totale. Je démêle les effets particuliers; je les compare & je sens fortement l'effet général.

Je reconnois donc que cet effet qui peut tant sur l'Esprit & sur le Cœur seroit anéanti, si au lieu d'embrasser les preuves collectivement ou dans leur ensemble, je les prenois séparément pour ne les point réunir. Ce seroit pis encore, si je les réduisois toutes aux seuls Miracles. Je délierois le faisceau; j'en détacherois un trait unique, & je ne ferois usage que de ce trait unique.

Ma méthode est naturelle & me paroît conduire au but par la ligne la plus courte. Je me la retrace à moi-même. Dès que je posois mes fondemens dans la Constitution physique & morale de l'Homme [1] telle que nous la connoissons par l'expérience & par le raisonnement; je devois rechercher d'abord s'il étoit dans l'analogie de cette Constitution que l'Homme pût parvenir par les seules forces de sa Raison à une certitude suffisante sur sa Destination fu-

[1] Chap. I, II, Part. XVI.

ture? [2] Et puisqu'il me paroissoit évident que la chose n'étoit pas possible ; il étoit fort naturel que je recherchasse si sans changer la Constitution présente de l'Homme l'AUTEUR de l'Homme ne pouvoit lui donner cette certitude si desirable. Cette belle question me conduisoit par une route aussi philosophique que directe aux Miracles : [3] car il s'agissoit d'abord d'examiner si DIEU LUI-même avoit parlé : puis, comment IL avoit parlé ; par Qui IL avoit parlé ; à Qui IL avoit parlé ; &c. [4]

MAIS, parce que dans mes principes les Miracles ne sont que l'office d'un Langage particulier & que le Langage n'est qu'une Collection de signes qui ne signifient rien par eux-mêmes, je devois porter ma vue sur le but ou l'emploi de ce Langage extraordinaire que le LÉGISLATEUR de la Nature m'avoit paru avoir adressé aux Hommes, [5] sur le Carac-

[2] Chap. III, Part. XVI, Chap. VIII, Part. XXI.

[3] Chap. IV, V, VI, Part. XVII.

[4] Chap. I, II, III, Part. XVIII.

[5] Chap. VI, Part. XVII & Chap. IX, Part. XVIII.

tere moral des Hommes extraordinaires qui avoient été chargés d'interpréter ce Langage au Genre humain, (6) sur les Oracles qui avoient annoncé la Mission d'un ENVOYE' CE'LESTE, (7) sur la DOCTRINE de cet ENVOYE', (8) sur le succès de sa Mission, &c. (9)

DE cette réunion & de cette comparaison des preuves *externes* (10) & des preuves *internes* (11) du CHRISTIANISME résulte dans mon Esprit cette conséquence importante; qu'il n'est point d'Histoire ancienne qui soit aussi bien attestée.

[6] Chap. II, Part. XVIII.

[7] Chap. V, Part. XX.

[8] Chap. I, II, III, Part. XXI.

[9] Chap. V & VI, Part. XXI.

[10] ON appelle *externes* les preuves que fournissent les Miracles, les Prophéties, le Caractere du FONDATEUR, celui de ses Disciples, &c. Toutes ces preuves sont extérieures à la DOCTRINE considérée *en elle-mime*; mais toutes concourent avec la DOCTRINE à établir la même Vérité fondamentale.

[11] ON nomme *internes* les preuves qu'on tire de la nature même de la DOCTRINE; c'est-à-dire, de son excellence, de son appropriation aux besoins de l'Homme, &c.

que celle de l'ENVOYÉ, qu'il n'eſt point de Faits hiſtoriques qui ſoient établis ſur un ſi grand nombre de preuves, ſur des preuves auſſi ſolides, auſſi frappantes, auſſi diverſes, que le ſont les Faits ſur leſquels repoſe la RELIGION de l'ENVOYE'.

UNE ſaine Logique m'a enſeigné à diſtinguer exactement les différens genres de la certitude & à n'exiger point la rigueur de la démonſtration en matiere de Faits ou de Choſes qui dépendent eſſentiellement du Témoignage. (12) Je ſais que ce que je nomme la *certitude morale* n'eſt point & ne peut être une certitude parfaite ou rigoureuſe; que cette ſorte de certitude n'eſt jamais qu'une probabilité plus ou moins grande, & qui ſe rapprochant plus ou moins de ce point indiviſible où réſide la certitude complete, entraîne plus ou moins l'aſſentiment de l'Eſprit.

JE ſais encore que ſi je voulois n'adhérer

[12] JE crois avoir ſuffiſamment prouvé dans le Chap. III de la Part. XVIII; que certains Faits, quoique miraculeux, n'en ſont pas moins du reſſort des Sens, & conſéquemment de celui du Temoignage. Je ſuppoſe toujours que mon Lecteur s'eſt approprié la ſuite de mes principes & qu'il n'a pas lu mon Livre comme un Roman.

jamais qu'à l'évidence proprement dite, ou à la démonſtration, ne croire jamais que ce que mes propres Sens m'atteſteroient, il faudroit me jeter dans le Pyrrhoniſme le plus abſurde ; car quel Pyrrhoniſme plus abſurde que celui qui douteroit ſérieuſement de tous les Faits de l'Hiſtoire, de la Phyſique, de l'Hiſtoire naturelle, &c. & qui rejeteroit entiérement toute eſpece de Témoignage ! Et quelle Vie plus miſérable & plus courte que celle d'un Homme qui ne ſe confieroit jamais qu'au rapport des ſes propres Sens, & qui ſe refuſeroit opiniâtrément à toute concluſion analogique ; (13)

JE ne dirai point que la Vérité du CHRISTIANISME eſt *démontrée* : (14) cette expreſſion admiſe & répétée avec trop de complaiſance par les meilleurs Apologiſtes ſeroit aſſuré-

[13] Conſultez ſur ceci le Chap. I de la Part. XVIII.

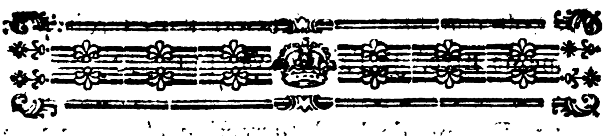
[14] ON voit aſſez que je prends ici ce mot dans ſon ſens propre ou littéral. Ceux qui ſe choqueroient de mon expreſſion n'entreroient guere dans les vues de mon Travail. J'écris pour des Lecteurs qui aiment l'exactitude, & je l'aime auſſi. Je ſais très-bien & je l'ai répété plus d'une fois, que dans les Choſes morales l'évidence morale produit ſur les Eſprits judicieux les mêmes effets eſſentiels que l'évidence mathématique : mais il ne me paroît pas convenable de tranſporter à l'évidence morale une expreſſion qui n'eſt propre qu'à l'évidence mathématique.

ment impropre. Mais, je dirai ſimplement, que les Faits qui fondent la crédibilité du CHRISTIANISME me paroiſſent d'une telle probabilité, que ſi je les rejetois, je croirois choquer les regles les plus ſûres de la Logique & renoncer aux maximes les plus communes de la Raiſon.

J'AI tâché de pénétrer dans le fond de mon Cœur, & comme je n'y ai découvert aucun motif ſecret qui puiſſe me porter à rejeter une DOCTRINE ſi propre à ſuppléer à la foibleſſe de ma Raiſon, à me conſoler dans mes épreuves, à perfectionner mon Etre, je reçois cette DOCTRINE comme le plus grand bienfait que DIEU pût accorder aux Hommes, & je la recevrois encore quand je ne la conſidérerois que comme le meilleur Syſtême de Philoſophie pratique.



VINGT-



VINGT-DEUXIÉME PARTIE.

FIN DES IDÉES
SUR
L'ÉTAT FUTUR DE L'HOMME.

LÉGERES CONJECTURES
SUR LES
BIENS A VENIR.

CHAPITRE I.

Accord des idées de l'Auteur sur la Restitution future de l'Homme avec les déclarations les plus expresses de la RÉVÉLATION.

Réflexions à ce Sujet.

SI un Etre formé essentiellement de l'Union de deux Substances étoit appellé à durer, il

dureroit comme Etre-mixte ou il ne seroit plus le même Etre. Je l'ai prouvé. [1]

Le Dogme de la Résurrection est donc une conséquence immédiate de la nature de l'Homme. Il est donc un Dogme très-philosophique. Ceux qui veulent tout ramener à l'Ame oublient l'Homme.

« Si l'Ame humaine pouvoit exercer ses Facultés sans le secours d'un Corps ; si la nature de notre Etre comportoit que nous pussions sans ce secours jouir du bonheur, concevroit-on pourquoi l'Auteur de la Révélation qui est celui de notre Etre, auroit enseigné aux Hommes le Dogme de la Résurrection ? » [2]

L'Homme est doué de Mémoire, & cette Mémoire tient au Cerveau. [3] Elle est le fon-

[1] Relisez la Part. VIII & consultez le commencement de la Part. XVI de cette *Palingénésie*. Le nombre des Lecteurs qui savent lire est si petit, que je suis obligé de recourir fréquemment aux renvois.

[2] *Essai anal.* Parag. 727.

[3] *Ibid* Chap. VII, XXII. *Anal. abrégée*; XV, XVI, XVII, XVIII.

dement de la Perſonnalité de l'Homme & le Tréſor de ſes Connoiſſances.

Si la *même* Perſonne eſt appellée à durer, elle devra conſerver la Mémoire des Choſes paſſées & retenir un certain fond d'idées acquiſes.

Il faut donc qu'il y ait dans l'Homme un Siege phyſique de la Perſonnalité qui ne ſoit point ſoumis aux Cauſes deſtructives de la Vie *préſente.*

La Révélation annonce un Corps *ſpirituel* qui doit ſuccéder au Corps *animal.* L'oppoſition du mot *ſpirituel* au mot *animal* montre aſſez que le Corps futur ſera formé d'une ſubſtance très-déliée. C'eſt ce que prouvent encore ces expreſſions remarquables que l'Apôtre Philoſophe ne préſente point au figuré: *tout ce que j'ai dit* ſur la Réſurrection, *revient à ceci que la Chair & le Sang ne peuvent poſſéder le Royaume de* Dieu, *& que la Corruption ne jouira point de l'Incorruptibilité.* [4]

La comparaiſon ſi philoſophique du *Grain de*

[4] 1. Cor. XV, 50.

Bled que l'Apôtre emploie indique encore que la Résurrection ne sera que le développement plus ou moins rapide du Corps *spirituel* logé dès le commencement dans le Corps animal, comme la *Plante* dans sa *Graine. Mais, quelqu'un dira; comment les Morts peuvent-ils ressusciter? & avec quel Corps viendront-ils? Insensés! ce que vous semez ne reprend point de vie s'il ne meurt...* [5]

Ce Corps *spirituel* destiné à succéder au Corps *animal* n'en différera, sans doute, pas moins par son organisation que par la matiere dont il sera formé. A un Séjour très-différent répondront apparemment des Organes très-différens. Tous les Organes du Corps *animal* qui ne sont en rapport qu'avec la Vie présente seront, sans doute, supprimés. La Raison seule conduit à le présumer, & la RÉVÉLATION supplée ici, comme ailleurs, aux efforts de la Raison. Quand la RE'VE'LATION va jusqu'à nous déclarer que *l'Estomac sera détruit*, que les *Sexes seront abolis*, elle nous fait concevoir les plus grands changemens dans la Partie matérielle de l'Homme: car dans un

[5] L'ENVELOPPE du Grain *meurt*; le *Germe* subsiste, se développe, fructifie; &c. Rien de plus significatif que cette Parabole dont il est si facile de saisir l'esprit. 1. Cor. XV, 35, 36.

Tout organique dont toutes les Parties sont si enchaînées, quel prodigieux changement ne suppose point la suppression des Organes de la Nutrition & de la Génération !

Il faut lire dans le Chapitre XXIV de *l'Essai Analytique*, l'exposition philosophique du Dogme de la Résurrection, & l'on conviendra, je m'assure, que mes principes psychologiques sur l'État présent de l'Homme & sur son E'tat futur s'accordent exactement avec les déclarations les plus expresses & les plus claires de la RE'VE'LATION.

Il faut relire encore ce que j'ai exposé sur l'E'tat futur des Animaux (6) dans les cinq pre-

[6] Mon Libraire faisoit imprimer la Part. XVI de cet Ouvrage lorsque j'ai reçu la premiere Partie du Tom. XXIX de la *Bibliotheque des Sciences & des Beaux-Arts*, *premier Trimestre* de 1768. Je me suis mis d'abord à parcourir les *Nouvelles littéraires*, & ce n'a point été sans quelque surprise que j'ai vu à l'Article de la *Grande-Bretagne*, l'annonce d'un Livre Anglois en deux petits Volumes, sous ce Titre : An *Essai*, &c, c'est-à-dire, Essai sur la Vie future des Animaux bruts, par M. Dean, Vicaire de *Middleton* 1768, chez Kearsly.

Comme je n'ai point vu encore cet Ouvrage, dont j'ignorois l'existence, je ne puis donner à mes Lecteurs une idée

mieres Parties de cette *Palingénésie* & dans la Partie XIV, & appliquer à l'Homme toutes celles de ces analogies qui peuvent lui convenir.

des Principes & de la marche de l'Auteur ni comparer son travail avec le mien. Je me bornerai donc à transcrire ici la *Notice* que les Savans Journalistes ont insérée aux pages 209 & 210 du *Trimestre* que j'ai cité. La voici.

« Cet Ouvrage sans être supérieurement écrit, ne laisse pas „ de se faire lire avec plaisir. M. DEAN tâche d'y établir „ les propositions suivantes.

„ 1. L'E'criture Sainte insinue en divers endroits que les „ Brutes existeront dans un état à venir.

„ 2. La Doctrine de leur existence future a été soutenue „ par divers Savans Juifs & par quelques Peres de l'E'glise.

„ 3. La Raison en nous apprenant que les Bêtes ont une „ Ame, nous enseigne par cela même qu'elles existeront dans „ un état à venir.

„ 4. Toutes les Notions que nous avons d'une Ame, nous „ conduisent à croire qu'elle doit être immortelle & exister „ toujours.

„ 5. Le Systême de ceux qui croient que DIEU anéantit „ l'Ame des Bêtes n'est appuyé sur aucun fondement solide.

„ 6. Les Objections que l'on tire de l'E'criture Sainte „ contre l'existence future des Brutes sont frivoles & ne „ viennent que de ce qu'on a mal entendu les passages cités.

On voudra bien que je ne ralentisse pas ma marche par des répétitions superflues.

„ 7. Les autres objections sont également foibles, & ne „ sont dictées que par l'orgueil des Hommes.

„ Au reste, ces idées de M. DEAN ne sont rien moins que „ nouvelles. Divers Savans du premier ordre, sans prendre „ un ton aussi affirmatif que lui, ont cru qu'il étoit vraisem- „ blable que l'Ame des Bêtes existeroit quelque part après „ qu'elle auroit cessé d'animer le corps qui lui étoit assigné; „ & qu'elle seroit dédommagée des maux qu'elle auroit souf- „ ferts dans ce Monde. On peut voir entr'autres ce que dit „ là-dessus le célebre M. DITTON à l'endroit que nous ci- „ tons à la marge. „

Il paroît par cette Notice que M. DEAN s'est uniquement attaché dans cet Ouvrage à prouver l'immortalité de l'Ame des Brutes, & qu'il en a déduit la probabilité de leur Vie future. Peut-être même qu'il n'a point prétendu se borner simplement à rendre probable cette Vie future, & qu'oubliant les regles d'une Logique exacte, il s'est persuadé trop facilement d'avoir porté la chose jusqu'à la démonstration. C'est au moins ce que je puis inférer légitimement du reproche que lui font les Journalistes, d'*avoir pris un ton trop affirmatif*. J'ose espérer qu'il ne leur paroîtra pas que je mérite le même reproche.

Au reste, la Notice que je viens de transcrire m'apprend assez que mes principes & ma marche different beaucoup des principes & de la marche de l'Auteur Anglois. Ce n'est pas uniquement l'*immortalité* de l'Ame des Brutes que j'ai essayé de prouver : la chose étoit certes bien facile : mais, j'ai tenté de rendre probable l'*immortalité* de leur Etre, en les consi-

CONSIDÉRATION *importante*, dit très-bien

dérant comme des *Etres mixtes*. J'ai fort développé mes idées ſur ce Sujet auſſi nouveau qu'intéreſſant : je les ai enviſagées ſous divers rapports plus ou moins nombreux & plus ou moins étendus. J'ai ouvert au Lecteur Philoſophe dans les Part. I, II, III, IV, V, VI, XIV une vaſte & agréable perſpective J'ai enchaîné tout cela à l'état futur de l'Homme, & j'ai tâché d'accroître ainſi la ſomme des probabilités que la Lumiere naturelle nous fournit en faveur de l'immortalité de notre Etre, &c.

Ce n'étoit non plus que l'*immortalité* ou la *permanence* de l'Ame des Brutes, que le célebre DITTON avoit en vue dans le paſſage auquel les Journaliſtes renvoient. Sect. VIII de la *Diſſertation* qui termine ſon Livre *ſur la Vérité de la* RELIGION CHRÉTIENNE. On en jugera par la lecture de ce paſſage même, que je me fais un devoir de placer ici.

„ Comme je ne connois ni toutes les fins que DIEU „ s'eſt propoſées en créant les Bêtes ni tous les uſages qu'il „ en fait dans l'Univers, je ne ſais pas non plus de quelle „ maniere il diſpoſe de leurs Ames quand elles ceſſent de „ vivre.

„ Ceux qui diſent qu'elles n'exiſtent point ou qu'elles ne „ conſervent point leur individualité, ne peuvent non plus „ prouver ce qu'ils affirment que ceux qui diſent le contraire.

„ D'autre part ceux qui ſuppoſent qu'elles paſſent ſucceſ- „ ſivement en d'autres Corps & qu'elles ſubiſſent pluſieurs „ révolutions dans la Nature ne ſont pas fondés, à mon avis, „ ſur un plus grand degré de certitude que les Perſonnes qui, „ rejettant la Tranſmigration, laiſſent les Ames dans un

un Anonyme [7] qui a beaucoup penſé & qui vouloit faire penſer; " ceux qui reprochent à la „ RE'VE'LATION de n'avoir pas mis dans un „ aſſez grand jour les Objets de la Foi, ſavent-„ ils ſi la choſe étoit poſſible? Sont-ils certains „ que ces Objets ne different pas aſſez des Objets „ terreſtres pour ne pouvoir pas être ſaiſis par

„ état inconnu aux Hommes, mais où elles peuvent répondre „ aux vues de DIEU & à la perfection de l'Univers d'une „ maniere plus efficace, qu'elles ne le font à préſent dans le „ vil rang où elles ſont placées.

„ Encore un coup, je confeſſe ici mon ignorance. Tout cela „ eſt couvert pour moi d'épaiſſes ténebres. Tout ce qui me „ paroît de très-ſûr, c'eſt que les Bêtes ne font point de pures „ Machines, & ce qui me paroît de la même évidence, c'eſt „ que ces Ames ne ſont point conduites par une Ame com-„ mune. „

Je l'ai dit ailleurs : dès qu'on admet que les Bêtes ont une *Ame*, il eſt très-évident qu'on doit admettre que cette Ame, Subſtance ſimple, indiviſible ne périt pas par les cauſes qui détruiſent le *Corps groſſier*. On doit convenir encore que la Raiſon ne découvre aucun motif pourquoi DIEU anéantiroit cette Ame, &c. Il ne faut donc qu'y réfléchir un inſtant pour ſe perſuader la ſurvivance de cette Ame, &c. Mais, je me ſuis aſſez expliqué ſur ce point de Pſychologie en divers endroits de cet Ouvrage.

[7] *Eſſai de Pſychologie*; Princ. Phil. Part. VI, Chapitre XXII.

» des Hommes? Notre maniere actuelle de con-
» noître tient à notre Constitution présente, &
» nous ignorons les rapports de cette Constitu-
» tion à celle qui doit lui succéder. Nous n'a-
» vons des idées que par les Sens: c'est en com-
» parant entr'elles les idées sensibles, c'est en gé-
» néralisant que nous acquérons des notions de
» différens genres. Notre capacité de connoître
» est donc limitée par nos Sens; nos Sens le sont
» par leur structure; celle-ci l'est par la place
» que nous occupons. Nous connoissons, sans
» doute, de la Vie à venir tout ce que nous
» en pouvions connoître ici-bas: pour nous
» donner plus de lumiere sur cet E'tat futur, il
» eût fallu apparemment changer notre État
» actuel. Le tems n'est pas venu où ce change-
» ment doit s'opérer: *Nous marchons encore par*
» *la Foi & non par la Vue*: l'Animal stupide
» qui broute l'herbe abstrairoit-il? Il distingue
» une touffe de gazon d'une motte de terre,
» & cette connoissance suffit à son État pré-
» sent. Il acquerroit des connoissances plus re-
» levées, il atteindroit à nos Sciences & à nos
» Arts si la conformation essentielle de ses Or-
» ganes venoit à changer; mais alors ce ne se-
» roit plus cet Animal. Ferez-vous entrer dans
» le Cerveau d'un Enfant la Théorie sublime de

„ l'Infini ? Ce Cerveau contient actuellement
„ toutes les fibres néceſſaires à l'acquiſition de
„ cette Théorie ; mais vous ne pouvez encore
„ les mettre en action.

„ TOUT ſe fait par degrés dans la Nature :
„ un développement plus ou moins lent conduit
„ tous les Êtres à la perfection qui leur eſt
„ propre. Notre Ame ne fait que commencer
„ à ſe développer : mais cette Plante ſi foible
„ dans ſes principes, ſi lente dans ſes progrès
„ étendra ſes racines & ſes branches dans l'É-
„ ternité.

„ C'EST aſſurément un trait de la ſageſſe de
„ la RÉVÉLATION que ſon ſilence ſur la na-
„ ture de notre État futur. L'HOMME DIVIN
„ qui enſeigna à des Hommes mortels la Réſur-
„ rection, étoit trop bon Philoſophe pour parler
„ de Muſique à des Sourds, de couleurs à des
„ Aveugles. „

JE profiterai de l'avis judicieux de cet Anony-
me : je n'oublierai pas que je ſuis *aveugle* & *ſourd*,
& je ne prononcerai point ſur les *couleurs* ni ſur
les *ſons*. Oublierois-je néanmoins ma Condition
préſente ſi je haſardois ſur les Biens à venir

quelques légeres conjectures que je déduirois des Choses qui me sont connues ?

Ce que l'Anonyme vient d'exposer sur l'impossibilité où nous sommes de nous représenter les Biens à venir, est de la meilleure Logique. Quand il dit ; l'*Animal stupide qui broute l'herbe abstrairoit-il ?* il fait bien sentir par cette comparaison philosophique que l'Homme ne sauroit pas plus se représenter la véritable nature des Biens à venir, que l'Animal ne peut se représenter les plaisirs intellectuels de l'Homme. L'*Animal stupide qui broute l'herbe* devineroit-il nos Sciences & nos Arts ? L'Homme, qui ignore tant de Choses [8] qui appartiennent au Monde qu'il habite, devineroit-il les Choses qui appartiennent à ce Monde qu'il habitera un jour ?

Je pense donc, comme notre Psychologue, *que nous connoissons de la Vie à venir tout ce que nous en pouvions connoître ici-bas ; & que pour nous donner plus de lumiere sur cet État futur il auroit fallu apparemment chan[illegible] actuel.*

Ceci est bien simple : comment

[8] Voyez les Part. XII & XIII.

nous à connoître des Objets qui, non seulement n'ont aucune *proportion* avec nos Facultés actuelles, mais qui supposent, sans doute, encore d'autres Facultés pour être saisis ou conçus? L'Homme le plus éclairé & le plus pénétrant qui seroit privé de l'Ouïe devineroit-il l'usage d'une Trompette?

SI cependant un voile épais dérobe à nos regards avides ces Biens à venir après lesquels notre Cœur soupire, nous pouvons au moins entrevoir quelques-unes des principales Sources dont ils découleront.

CHAPITRE II.

Considérations sur les Facultés de l'Homme envisagées dans le rapport à son état futur.

Moyens par lesquels ces Facultés pourront se perfectionner à l'indéfini.

L'HOMME possède trois Facultés émi-

nentes; la Facultés de connoître, la Faculté d'aimer & celle d'agir.

NOUS concevons très-clairement que ces Facultés sont perfectibles à l'indéfini. Nous suivons à l'œil leur développement, leurs progrès, leurs effets divers. Nous contemplons avec étonnement les Inventions admirables auxquelles elles donnent naissance, & qui démontrent d'une maniere si éclatante la suprême élévation de l'Homme sur tous les Etres terrestres.

IL est, ce semble, dans la Nature de la BONTE' autant que dans celle de la SAGESSE de perfectionner tout ce qui peut l'être. Il l'est sur-tout de perfectionner des Etres qui, doués de Sentiment & d'Intelligence, peuvent goûter le plaisir attaché à l'accroissement de leur perfection.

EN étudiant avec quelque soin les Facultés de l'Homme, en observant leur dépendance mutuelle ou cette subordination qui les assujettit les unes aux autres & à l'action de leurs objets, nous parvenons facilement à découvrir quels sont les moyens naturels par lesquels elles se développent & se perfectionnent ici-bas. Nous pouvons donc concevoir des moyens ana-

logues plus efficaces qui porteroient ces Facultés à un plus haut degré de perfection.

Le degré de perfection auquel l'Homme peut atteindre sur la Terre est en rapport direct avec les moyens qui lui sont donnés de connoître & d'agir. Ces moyens sont eux-mêmes en rapport direct avec le Monde qu'il habite actuellement.

Un E'tat plus relevé des Facultés humaines n'auroit donc pas été en rapport avec ce Monde dans lequel l'Homme devoit passer les premiers momens de son existence. (1) Mais, ces Facultés sont indéfiniment perfectibles, & nous concevons fort bien que quelques-uns des moyens naturels qui les perfectionneront un jour peuvent exister dès à présent dans l'Homme. (2)

Ainsi, puisque l'Homme étoit appellé à habiter successivement deux Mondes différens, sa constitution originelle devoit renfermer des cho-

[1] Il faut consulter ce que j'ai dit là-dessus dans la Part. XIII, Chap. VIII.

[2] Qu'on prenne la peine de relire le Chap. I de la Part. XVI.

ſes relatives à ces deux Mondes. Le Corps *animal* devoit être en rapport direct avec le premier Monde ; le Corps *ſpirituel* avec le *ſecond*.

DEUX Moyens principaux pourront perfectionner dans le Monde à venir toutes les Facultés de l'Homme : des Sens plus exquis & de nouveaux Sens.

LES Sens ſont la premiere Source de toutes nos connoiſſances. Nos idées les plus réfléchies, les plus abſtraites dérivent toujours de nos idées ſenſibles. L'eſprit ne crée rien ; (3) mais il opere ſans ceſſe ſur cette multitude preſqu'infinie de perceptions diverſes qu'il acquiert par le miniſtere des Sens. (4)

DE ces opérations de l'Eſprit qui ſont toujours des comparaiſons, des combinaiſons, des abſtractions naiſſent par une génération naturelle toutes les Sciences & tous les Arts.

[3] Voyez l'*Eſſai anal.* Parag. 528, 529, 530 & la Note que j'ai miſe à la fin de la Partie VII de cette *Palingénéſie*.

[4] Conſultez le Chap. XV de l'*Eſſai anal.*

LES

Les Sens, destinés à transmettre à l'Esprit les impressions des Objets, sont en rapport avec les Objets. L'Oeil est en rapport avec la Lumiere; l'Oreille avec le Son; &c.

Plus les rapports que les Sens soutiennent avec leurs Objets sont parfaits, nombreux, divers, & plus ils manifestent à l'Esprit de qualités des Objets; & plus encore les perceptions de ces qualités sont claires, vives, completes.

Plus l'idée sensible que l'Esprit acquiert d'un Objet est vive, complete, & plus l'idée réfléchie qu'il s'en forme est distincte.

Nous concevons sans peine que nos Sens actuels sont susceptibles d'un degré de perfection fort supérieur à celui que nous leur connoissons ici-bas & qui nous étonne dans certains Sujets. Nous pouvons même nous faire une idée assez nette de cet accroissement de perfection par les effets prodigieux des Instrumens d'Optique & d'Acoustique.

Qu'on se figure, comme moi, Aristote observant une Mitte avec nos Microscopes ou contemplant avec nos Télescopes Jupiter & ses Lu-

nes : quels n'eussent point été sa surprise & son ravissement ! quels ne seront donc point aussi les nôtres lorsque revêtus de notre Corps *spirituel* nos Sens auront acquis toute la perfection qu'ils pouvoient recevoir de l'AUTEUR BIENFAISANT de notre Etre !

ON imaginera, si l'on veut, que nos Yeux réuniront alors les avantages des Microscopes & des Télescopes, & qu'ils se proportionneront exactement à toutes les distances. Et combien les Verres de ces nouvelles Lunettes seront-ils supérieurs à ceux dont l'Art se glorifie !

ON doit appliquer aux autres Sens ce que je viens de dire de la Vue. Peut-être néanmoins que le Goût, qui a un rapport si direct à la Nutrition, sera supprimé ou converti en un autre Sens d'un usage plus étendu & plus relevé.

QUELS ne seroient point les rapides progrès de nos Sciences physico-mathématiques s'il nous étoit donné de découvrir les premiers principes des Corps, soit fluides, soit solides ! Nous verrions alors par intuition ce que nous tentons de deviner à l'aide de raisonnemens ou de calculs d'autant plus incertains que no-

tre Connoiſſance directe eſt plus imparfaite. Quelle multitude innombrable de rapports nous échappe, préciſément parce que nous ne pouvons appercevoir la figure, les proportions, l'arrangement de ces Corpuſcules infiniment petits ſur leſquels pourtant repoſe tout le grand E'difice de la Nature!

Il ne nous eſt pas non plus fort difficile de concevoir que le Germe du Corps *ſpirituel* peut contenir dès à préſent les Elémens organiques de nouveaux Sens qui ne ſe développeront qu'à la Réſurrection.

„ Ces nouveaux Sens nous manifeſteront
„ dans les Corps des Propriétés qui nous ſeront
„ toujours inconnues ici bas. Combien de qua-
„ lités ſenſibles que nous ignorons encore, &
„ que nous ne découvririons point ſans éton-
„ nement! Nous ne connoiſſons les différentes
„ Forces répandues dans la Nature, que dans
„ le rapport aux différens Sens ſur leſquels
„ elles déploient leur action. Combien eſt-il de
„ Forces dont nous ne ſoupçonnons pas même
„ l'exiſtence, parce qu'il n'eſt aucun rapport
„ entre les idées que nous acquérons par nos

„ cinq Sens & celles que nous pourrons ac„ quérir par d'autres Sens ! „ (5)

Qu'on ſe repréſente un Homme qui naîtroit avec une paralyſie complete ſur trois ou quatre des principaux Sens, & qu'on ſuppoſe des cauſes naturelles qui rendiſſent la vie & le mouvement à ces Sens & les miſſent tous en valeur : quelle foule de perceptions nouvelles, variées, imprévues cet Homme n'acquerroit-il point en peu de tems ! quel prodigieux accroiſſement de perfection n'en réſulteroit-il point pour toutes ſes Facultés &c ! Je rappelle ici mon Lecteur à cette *Statue* que j'eſſayois d'animer dans l'*Eſſai Analytique.* Nous ne ſommes encore que des *Statues* qui ne jouiſſent, pour ainſi dire, que d'un ſeul Sens, mais dont les autres Sens ſe déploieront dans ce Monde que la Raiſon entrevoit & que la Foi contemple.

Ces Sens nouveaux, renfermés infiniment en petit dans le Siege de l'Ame, ſont donc en rapport direct avec ce Monde à venir qui eſt notre vraie Patrie. Ils peuvent avoir encore des rapports particuliers avec d'autres Mondes qu'il nous ſera permis de viſiter & où nous puiſe-

(5) *Eſſai anal.* §. 779.

rons ſans ceſſe de nouvelles Connoiſſances & de nouveaux Témoignages des LIBE'RALITE's INFINIES du BIENFAITEUR de l'Univers.

CHAPITRE III.

Perfectionnement que la Faculté de connoître pourra recevoir dans l'état futur de l'Homme, par une vue plus parfaite & plus étendue des Mondes Planétaires.

Enchaînement & variétés de tous ces Mondes.

ELEVONS nos regards vers la Voûte étoilée: contemplons cette Collection immenſe de Soleils & de Mondes diſſéminés dans l'Eſpace, & admirons que ce Vermiſſeau qui porte le nom d'Homme ait une raiſon capable de pénétrer l'exiſtence de ces Mondes & de s'élançer ainſi juſqu'aux extrémités de la Création.

MAIS, cette Raiſon dont la vue eſt ſi perçante, la curioſité ſi active & dont les deſirs ſont ſi étendus, ſi relevés, ſi aſſortis à la no-

blesse de son Etre auroit-elle été renfermée pour toujours dans les limites étroites d'un Télescope? Ce DIEU si BIENFAISANT qui a daigné se révéler à elle par les Merveilles du Monde qu'elle habite, ne lui auroit-il point réservé de plus hautes Révélations dans ces Mondes où SA PUISSANCE & SA SAGESSE éclatent avec plus de magnificence encore, & où ELLES se peignent par des Traits toujours nouveaux, toujours variés, toujours inépuisables?

SI notre Connoissance réfléchie dérive essentiellement de notre Connoissance intuitive; si nos richesses intellectuelles s'accroissent par les comparaisons que nous formons entre nos idées sensibles de tout genre; si nous comparons d'autant plus que nous connoissons davantage; si enfin, notre Intelligence se développe & se perfectionne à proportion que nos comparaisons s'étendent, se diversifient, se multiplient, quels ne feront point l'accroissement & le perfectionnement de nos Connoissance naturelles lorsque nous ne serons plus bornés à comparer les Individus aux Individus, les Especes aux Especes, les Regnes aux Regnes, & qu'il nous sera donné de comparer les Mondes aux Mondes!

SI la SUPREME INTELLIGENCE a varié ici

bas toutes SES Oeuvres ; si une progression harmonique regne entre tous les Etres terrestres ; si une même Chaîne les embrasse tous, (1) combien est-il probable que cette Chaîne merveilleuse se prolonge dans tous les Mondes Planétaires, qu'elle les unit tous, & qu'ils ne sont ainsi que des Parties constituantes & infinitésimales de la même Série ! [2]

NOUS ne découvrons à présent de cette grande Chaîne que quelques Anneaux : nous ne sommes pas même sûrs de les observer dans leur Ordre naturel : nous ne suivons cette progression admirable que très-imparfaitement & à travers mille & mille détours : nous y rencontrons des interruptions fréquentes ; mais, nous sentons toujours que ces lacunes sont bien moins celles de la Chaîne que celles de nos Connoissances.

LORSQU'IL nous aura été accordé de contempler cette Chaîne comme j'ai supposé que la contemplent ces INTELLIGENCES pour les-

[1] Consultez la *Cont. de la Nat.* Part. I, Chap. VII Part. II, Chap. IX, X, XI, XII, XIII.

[2] *Cont. de la Nat.* Part. IV, Chap. XI.

quelles notre Monde a été principalement fait ; (3) lorsque nous pourrons, comme elles, en suivre les prolongemens dans d'autres Mondes, alors & seulement alors nous connoîtrons l'Ordre naturel des Chaînons, leur dépendance réciproque, leurs relations secretes, la raison prochaine de chaque Chaînon & nous nous éleverons ainsi par une E'chelle de perfections relatives jusqu'aux Vérités les plus transcendantes & les plus lumineuses.

CHAQUE Monde Planétaire a donc son E'conomie particuliere, ses Loix, ses Productions, ses Habitans, & rien de tout cela ne se retrouve de la même maniere ni dans le même Ordre dans aucune autre Planete. La répétition des mêmes Modeles en différens Mondes seroit un indice de stérilité ; & comment concevoir un terme à la fécondité de l'INTELLIGENCE INFINIE ? Si une Méthaphysique relevée nous persuade qu'il n'est pas sur la Terre deux Individus précisément semblables ; si des observations délicates poussées fort loin paroissent confirmer la même vérité, quels ne doivent point être les Caracteres qui différencient un Monde d'un

(3) Voyez les Part. XII, XIII. Relisez sur-tout le Chap. VII de la Part. XIII.

autre Monde & même deux Mondes les plus voisins ! Ainsi, chaque Monde est un Systême particulier, un Ensemble de Choses qui ne se rencontre dans aucun autre Point de l'Espace, & ce Systême particulier est au Systême général ce qu'est un pignon ou une roue dans une Machine, ou mieux encore, ce qu'est une fibre, une glande dans un Tout organique.

De quels sentimens notre Ame ne sera-t-elle donc point inondée lorsqu'après avoir étudié à fond l'E'conomie d'un Monde, nous volerons vers un autre, & que nous comparerons entr'elles ces deux E'conomies ! Quelle ne sera point alors la perfection de notre Cosmologie ! Quels ne seront point la généralisation & la fécondité de nos principes, l'enchaînement, la multitude & la justesse de nos conséquences ! quelle lumiere réjaillira de tant d'Objets divers sur les autres Branches de nos Connoissances, sur notre Physique, sur notre Géométrie, sur notre Astronomie, sur nos Sciences rationnelles & principalement sur cette SCIENCE DIVINE qui s'occupe de l'ETRE des ETRES.

TOUTES les vérités sont enchaînées & les plus éloignées tiennent les unes aux autres par des nœuds cachés. Le propre de l'Entendement

eſt de découvrir ces nœuds. NEWTON s'applaudiſſoit, ſans doute, d'avoir ſu démêler les rapports ſecrets de la chûte d'une Pierre au mouvement d'une Planete : transformé un jour en INTELLIGENCE CE'LESTE, il ſourira de ce jeu d'Enfant, & ſa haute Géométrie ne ſera plus pour lui que les premiers E'lémens d'un autre Infini.

CHAPITRE IV.

Excellence & ſublimité des Connoiſſances que l'Homme acquerra dans ſon E'tat futur par la contemplation des Merveilles de la Cité de DIEU.

LA Raiſon de l'Homme perce encore au délà de tous les Mondes Planétaires : elle s'éleve juſqu'au Ciel où DIEU habite : elle contemple le Trône auguſte de l'ANCIEN DES JOURS : elle voit toutes les Spheres rouler ſous ſes Pieds & obéir à l'Impulſion que SA MAIN PUISSANTE leur a imprimée : elle entend les acclamations de toutes les INTELLIGENCES, & mêlant ſes

adorations & ses louanges aux Chants majestueux de ces HIÉRARCHIES, elle s'écrie dans le sentiment profond de son néant, SAINT, SAINT, SAINT est CELUI QUI EST! l'E'TERNEL est le SEUL BON! *gloire soit à DIEU dans les Lieux Célestes; Bienveuillance envers l'Homme!*

BIENVEUILLANCE envers l'Homme! O profondeur des richesses de la BONTE' DIVINE! ELLE ne s'est point bornée à SE manifester à l'Homme sur la Terre par les Traits les plus multipliés, les plus divers, les plus touchans; ELLE veut encore l'introduire un jour dans les Demeures Célestes & l'abreuver au Fleuve de délices. *Il y a plusieurs demeures dans la Maison de notre PERE; si cela n'étoit pas*, SON ENVOYÉ *nous l'auroit dit: Il y est allé pour nous y préparer une place...... Il en reviendra; & nous prendra avec Lui, afin que nous soyions où Il sera..... où Il sera;* non dans les *Parvis*, non dans le *Sanctuaire* de la Création Universelle; mais, dans le *Saint des Saints...... où il sera*; où sera *le* ROI *des* ANGES *& des Hommes, le* ME'DIATEUR *de la nouvelle Alliance; le* CHEF *& le* CONSOMMATEUR *de la* FOI, CELUI *qui nous a frayé le chemin nouveau qui méne à la Vie, qui nous a donné la liberté d'entrer dans le*

Lieu Très-Saint, qui nous a fait approcher de la Ville du DIEU VIVANT, *de la Jérusalem Céleste, de l'innombrable multitude des* ANGES, *de* DIEU *même* QUI *est le* JUGE *de tous.*

SI la SOUVERAINE BONTE' s'est plue à parer si richement la premiere Demeure de l'Homme; si ELLE y a répandu de si grandes beautés; prodigué tant de douceurs, accumulé tant de biens; si toutes les Parties de la Nature conspirent ici-bas à fournir à l'Homme des sources intarissables de plaisirs; que dis-je! si cette BONTE' INEFFABLE enveloppe & serre l'Homme de toutes parts ici-bas; quel ne sera point le Bonheur dont ELLE le comblera dans la Jérusalem d'En-haut! quelles ne seront point les beautés, la richesse & la variété du magnifique Spectacle qui s'offrira à ses regards dans la Maison de DIEU, dans cet autre Univers qui enceint tous les Orbes Planétaires & où l'ETRE EXISTANT PAR SOI donne aux HIÉRARCHIES CÉLESTES les Signes les plus Augustes de SA PRÉSENCE ADORABLE!

CE sera dans ces Demeures éternelles, au sein de la Lumiere, de la Perfection & du Bonheur que nous lirons l'Histoire Générale & Particuliere de la PROVIDENCE. Initiés alors, jus-

qu'à un certain point, dans les Mysteres profonds de SON Gouvernement, de SES Loix, de SES Dispensations nous verrons avec admiration les raisons secretes de tant d'événemens généraux & particuliers qui nous étonnent, nous confondent & nous jettent dans des doutes que la Philosophie ne dissipe pas toujours, mais sur lesquels la RELIGION nous rassure toujours. Nous méditerons sans cesse ce Grand Livre des *Destinées* des *Mondes*. Nous nous arrêterons surtout à la page qui concerne celles de cette petite Planete, si chere à notre cœur, le Berceau de notre Enfance, & le premier Monument des Complaisances paternelles du CRE'ATEUR à l'égard de l'Homme. Nous n'y découvrirons point sans surprise les différentes Révolutions que ce petit Globe a subies avant que de revêtir sa forme actuelle, & nous y suivrons à l'œil celles qu'il est appellé à subir dans la durée des Siecles. [1] Mais, ce qui épuisera notre admiration & notre reconnoissance ce seront les Merveilles de cette grande RÉDEMPTION qui renferme encore tant de Choses au-dessus de notre foible portée, *qui ont été l'Objet de l'exacte recherche & de la profonde meditation des Pro-*

(1) Voyez les Part. VI, XII, XIII.

phetes, & dans lesquelles les ANGES *desirent de voir jusqu'au fond.* Un mot de cette page nous tracera aussi notre propre Histoire & nous développera le pourquoi & le comment de ces calamités, de ces épreuves, de ces privations qui exercent souvent ici-bas la patience du Juste, épurent son Ame, rehaussent ses vertus, ébranlent & terrassent les Foibles. Parvenus à ce degré si supérieur de Connoissances, l'Origine du Mal physique & du Mal moral ne nous embarrassera plus : nous les envisagerons distinctement dans leur source & dans leurs effets les plus éloignés ; & nous reconnoîtrons avec évidence *que tout ce que DIEU avoit fait étoit bon.* [2] Nous n'observons sur la Terre que des effets : nous ne les observons même que d'une maniere très-superficielle : toutes les Causes nous sont voilées : (3) alors nous verrons les effets dans leurs Causes, les conséquences dans leurs principes, l'Histoire des Individus dans celle de l'Espece, l'Histoire de l'Espece dans l'Histoire du Globe, cette derniere dans celle des Mondes, &c. *Présentement nous ne voyons les Choses que confusément & comme par un Verre*

(2) Voyez *Cont. de la Nat.* Part. I, Chap. III.

[3] *Essai anal.* §. 123. *Paling.* Part. XII, Chap. III.

obſcur; *mais alors nous verrons face à face, & nous connoîtrons*, en quelque ſorte, *comme nous avons été connus*. Enfin; parce que nous aurons des Connoiſſances incomparablement plus completes & plus diſtinctes de l'Ouvrage, nous en acquerrons auſſi de beaucoup plus profondes des PERFECTIONS de l'OUVRIER. Et combien cette Science, la plus ſublime, la plus vaſte, la plus deſirable de toutes ou plutôt la ſeule Science ſe perfectionnera-t-elle ſans ceſſe par un commerce plus intime avec la SOURCE E'TERNLLE de toute Perfection! je n'exprime point aſſez; je ne fais que begayer; les termes me manquent; je voudrois emprunter la Langue des ANGES: s'il étoit poſſible qu'une Intelligence finie épuiſât jamais l'Univers, elle puiſeroit encore d'E'ternité en E'ternité dans la Contemplation de ſon AUTEUR de nouveaux Tréſors de Vérités; & après mille myriades de Siecles conſumés dans cette Méditation, elle n'auroit qu'effleuré cette SCIENCE dont la plus élevée des INTELLIGENCES ne poſſede peut-être que les premiers Rudimens. Il n'y a de vraie Réalité que dans CELUI QUI EST; car tout ce qui eſt, eſt par LUI & exiſtoit de toute E'ternité en LUI avant que d'être hors de LUI. (4) Il n'y

(4) Conſultez le Chap. I de la Part. XVI.

a qu'une seule EXISTENCE parce qu'il n'y a qu'un *seul* ETRE dont l'ESSENCE soit *d'exister* & tout ce qui porte le nom impropre d'*Etre* étoit renfermé dans l'EXISTENCE NE'CESSAIRE comme la conséquence dans son principe.

CHAPITRE V.

Réflexions sur notre Faculté d'aimer : ses imperfections actuelles : comment elle se perfectionnera dans un autre séjour.

COMBIEN notre Faculté d'aimer est-elle actuellement bornée, imparfaite, aveugle, grossiérement intéressée ! Combien toutes nos Affections participent-elles à la Chair & au Sang ! Combien notre Cœur est-il étroit ; combien a-t-il de peine à s'élargir & à embrasser la Totalité des Hommes ! Combien, encore une fois, le *physique* de notre Constitution s'oppose-t-il à l'épurement & à l'exaltation de notre Faculté d'aimer ! Combien

Combien lui est-il difficile de se concentrer un peu fortement dans l'ETRE SOUVERAINEMENT AIMABLE !

. . . .

Nos besoins toujours renaissans nous lient aux Objets qui peuvent les satisfaire. Le cercle de nos Affections ne s'étend guere au-delà de ces Objets. Il semble qu'il ne nous reste point assez de Capacité d'aimer pour aimer encore ce qui ne se rapporte pas d'une maniere directe à notre Individu. Notre Amour propre ne cherche que lui-même, ne voit & ne sent que lui-même dans tout ce qui l'environne. Il se reproduit dans tout ce qui le flatte, & il est rarement assez élevé pour n'être fortement touché que du plaisir de faire des Heureux. Il y a toujours je ne sais quoi de terrestre qui se mêle à nos Sentimens les plus délicats & à nos actions les plus généreuses. Il faut toujours que les Ames les plus sensibles, les plus nobles retiennent quelque chose de la Partie matérielle de notre Etre. Et combien sur-tout n'en retient point cette Passion si douce & si terrible dans ses effets, qui fait sentir son pouvoir à tous les Individus, & sans laquelle l'Espece ne seroit plus !

TELLE est sur la Terre notre Faculté d'ai-

mer : telles sont ses limites, ses imperfections ; ses taches. Mais cette Puissance excellente, cette Puissance si impulsive, si féconde en effets divers, si expansible, embarrassée à présent dans les liens de la chair en sera un jour dégagée ; & CELUI QUI nous a faits pour L'aimer & pour aimer nos Semblables saura ennoblir, épurer, sublimiser tous nos desirs & faire converger toutes nos Affections vers la plus grande & la plus noble fin.

LORSQUE nous aurons été revêtus de ce Corps *spirituel* & *glorieux* que la FOI espere, notre Volonté perfectionnée dans le rapport à notre Connoissance n'aura plus que des desirs assortis à la haute élévation de notre nouvel Etre. Elle tendra sans cesse à tout bien, au vrai bien, au plus grand bien. Toutes ses déterminations auront un but & le meilleur but. [1] L'Ordre sera la regle immuable de ses desirs, & l'AUTEUR de l'Ordre le Centre de toutes ses Affections. Comme elle sera fort réfléchie, parce que la Connoissance sera fort distincte & fort étendue, ses inclinations se proportionneront constamment à la Nature des

(1) Voyez dans le Chap. VI de la Part. XV le Tableau que je crayonnois de l'*Homme moral*.

Choses & elle aimera dans un rapport direct à la Perfection de chaqu'Etre. La Connoissance assignera à chaqu'Etre son juste prix : elle dressera l'E'chelle exacte des valeurs relatives ; & la Volonté éclairée par la Connoissance ne se méprendra plus sur le prix des Choses & ne confondra plus le bien apparent avec le bien réel.

DE'POUILLE'S pour toujours de la Partie *corruptible* de notre Etre, *revêtus de l'Incorruptiliblité*, unis à la Lumiere, [2] nos Sens ne dégraderont plus nos Affections ; notre Imagination ne corrompra plus notre Cœur ; les grandes & magnifiques images qu'elle lui offrira sans cesse vivifieront & échaufferont tous ses Sentimens ; notre Puissance d'aimer s'exaltera & se déploiera de plus en plus, & la sphere de son activité s'agrandissant à l'indéfini embrassera les INTELLIGENCES de tous les Ordres & se concentrera dans l'ETRE SOUVERAINEMENT BIENFAISANT. Notre bonheur s'accroîtra par le sentiment vif & pur du bon-

[2] DANS mon hypothese, le Corps *spirituel* dont parle la RE'VE'LATION sera formé d'une Matiere semblable ou analogue à celle de l'Ether ou de la Lumiere. Voyez en particulier le Chap. II de la Part. XVI.

heur de nos Semblables & de celui de tous les Etres sentans & de tous les Etres intelligens. Il recevra de plus grands accroissemens encore par le sentiment délicieux & toujours présent de l'approbation & de l'amour de CELUI QUI *sera tout en tous.* Notre Cœur brûlera éternellement du beau Feu de la Charité, de cette CHARITE' CE'LESTE, qui après avoir jeté sur la Terre quelques étincelles, éclatera de toutes parts dans le séjour de l'Innocence & de la Paix. *La Charité ne finira jamais.*

CHAPITRE VI.

Remarques sur notre Faculté d'agir :

ses limitations actuelles & ce qui en résulte :

son perfectionnement dans l'E'tat futur.

LA force, comme la portée de nos Organes, est ici bas très-limitée. Nous ne saurions les exercer pendant un tems un peu long sans éprouver bientôt ce sentiment incommode & pénible

que nous exprimons par le terme de *fatigue*. Nous avons à surmonter une résistance continuelle pour nous transporter ou plutôt pour ramper d'un lieu dans un autre. Notre Attention, cette belle Faculté qui décide de tout dans la Vie intellectuelle, notre Attention s'affoiblit en se partageant & se consume en se concentrant. Notre Mémoire ne retient qu'avec effort ce que nous lui confions: elle souffre des déperditions journalieres: l'âge & mille accidens la menacent, l'alterent, la détruisent. Notre Raison, l'appanage le plus précieux de notre nature, tient en dernier ressort à quelques fibres délicates, que des Causes assez légeres peuvent déranger & dérangent quelquefois. Que dirai-je encore! notre Machine entiere, cette Machine qui nous est si chere & où brille un Art si prodigieux, est toujours près de succomber sous le poids & par l'action continuée de ses ressorts. Elle ne subsiste que par des secours étrangers & par une sorte d'artifice. Le principe de la vie est précisément le principe de la mort & ce qui nous fait vivre est réellement ce qui nous fait mourir.

Le Corps *animal* est formé d'Elémens très-hétérogenes, & dont une multitude de petites

Forces tendent continuellement à troubler l'harmonie. Il faut que des Elémens étrangers viennent sans cesse s'unir aux Elémens primitifs pour remplacer ce que les mouvemens intestins & la transpiration dissipent sans cesse. Le jeu perpétuel des Vaisseaux, nécessaire à ce remplacement, altere peu à peu l'Economie générale de la Machine ; racornit des Parties qui devroient demeurer souples ; oblitere des conduits qui devroient rester perméables ; change les dispositions respectives des pieces & détruit enfin l'équilibre des poids & des ressorts.

Le Corps *spirituel*, formé probablement d'Elémens semblables ou analogues à ceux de la Lumiere, n'exigera point ces réparations journalieres qui conservent & détruisent le Corps *animal*. Ce Corps *glorieux* que nous devons revêtir subsistera, sans doute, par la seule énergie de ses Principes & de la profonde Méchanique qui aura présidé à sa construction. Il y a bien de l'apparence encore, que ce Corps éthéré ne sera pas soumis à l'action de la Pesanteur comme les Corps grossiers que nous connoissons. Il obéira avec une facilité & une promptitude étonnantes à toutes les volontés de notre Ame, & nous nous transporterons d'un Monde dans un autre avec une célérité peut-être égale

à celle de la Lumiere. Sous cette E'conomie de Gloire nous exercerons sans fatigue toutes nos Facultés, parce que les nouveaux Organes sur lesquels notre Ame déploiera sa Force motrice seront mieux proportionnés à l'énergie de cette Force, & qu'ils ne seront point assujettis à l'influence de ces Causes perturbatrices qui conspirent sans cesse contre notre E'conomie actuelle. Notre Attention saisira à la fois & avec une égale force un très grand nombre d'Objets plus ou moins compliqués; elle les pénétrera intimement; elle en démêlera toutes les impressions partielles, en découvrira les ressemblances & les dissemblances les plus légeres, & en déduira sans effort les résultats les plus généraux. Notre Génie sera donc proportionné à notre Attention; car j'ai montré que l'Attention est la Mere du Génie. [1] Ce qui sera une fois entré dans notre Mémoire ne s'en effacera jamais, parce que les Fibres auxquelles elle sera attachée dans cette nouvelle E'conomie, ne seront point exposées à une infinité de petites impulsions intestines, qui tendent continuellement ici bas à changer la position respective des élémens de ces Organes si déliés & à détruire

[1] *Essai anal.* §. 529, 530.

les déterminations que les Objets leur ont imprimées. [2] Notre Mémoire s'enrichira donc à l'indéfini : elle s'incorporera des Mondes entiers, & retracera à notre Esprit sans altération & sans confusion l'immense Nomenclature de ces Mondes : que dis-je ! ce ne sera point simplement une Nomenclature : ce sera l'Histoire naturelle générale & particuliere de ces Mondes, celle de leurs Révolutions, de leur Population, de leur Législation, &c, &c. Et comme les Organes sont toujours en rapport avec les Objets dont ils doivent transmettre à l'Ame les impressions, il est à présumer que la Connoissance d'un nombre si prodigieux d'Objets & d'Objets si différens entr'eux dépendra d'un Assortiment d'Organes infiniment supérieur à celui qui est relatif à notre Economie présente. Les signes de nos idées se multiplieront, se diversifieront, se combineront dans un rapport déterminé aux Objets dont ils seront les représentations symboliques, & la Langue ou les Langues que nous posséderons alors auront une expression, une fécondité, une richesse dont les Langues que nous connoissons ne sauroient

(1) *Ibid.* Chap. VII, XXII. *Cont. de la Nat.* Part. V, Chap. VI. *Anal. abrég.* VII, VIII, IX, X, XI, &c.

nous donner que de très foibles images. Précisément parce que nous verrons les Choses d'une maniere incomparablement plus parfaite, nous les exprimerons aussi d'une maniere incomparablement plus parfaite. Nous observons ici bas que la perfection des Langues correspond à celle de l'Esprit, & que plus l'Esprit connoît plus il exprime : nous observons encore que le Langage perfectionne à son tour la Connoissance ; & la Langue savante des Géometres, cette belle Langue où réside à un si haut point l'*expression symbolique*, peut nous aider à concevoir la possibilité d'une Langue vraiment *universelle* que nous posséderons un jour & qui est apparemment celle des INTELLIGENCES SUPÉRIEURES.

LE Corps *animal* renferme quantité de Choses qui n'ont de rapports directs qu'à la conservation de l'Individu ou à celle de l'Espece. Le Corps *spirituel* ne contiendra que des Choses relatives à l'accroissement de notre perfection intellectuelle & morale. Il sera, en quelque sorte, un Organe universel de Connoissance & de Sentiment. Il sera encore un Instrument universel au moyen duquel nous exécuterons une infinité de Choses dont nous ne saurions nous

faire à préſent que des idées très-vagues & très-confuſes. (3)

SI ce Corps *animal* & terreſtre, que la mort détruit, renferme de ſi grandes beautés; ſi la moindre de ſes parties peut conſumer toute l'intelligence & toute la ſagacité du plus habile Anatomiſte, (4) quelles ne feront point les beautés de ce Corps *ſpirituel* & céleſte qui ſuccédera au Corps périſſable ! Quelle Anatomie que celle qui s'occupera de l'E'conomie de ce Corps glorieux; qui pénétrera la méchanique, le jeu & la fin de toutes ſes Parties; qui ſaiſira les rapports phyſiques de la nouvelle E'conomie avec l'ancienne, & les rapports bien plus nombreux & bien plus compliqués des nouveaux Organes aux Objets de la Vie à venir!

(3) Voyez ce que j'ai bégayé ſur la *Souveraine Perfection mixte* dans le Chap. VII de la Part. II de la *Contemp. de la Nat.*

[4] Conſultez ce que j'ai dit de l'excellence des Machines organiques, Part. IX, Chap. I. Conſultez encore ce que j'ai expoſé ſur l'Animal, Part. XII, Chap. I, & ſur l'*imperfection* de notre Anatomie *actuelle*, Chap. IV.



CHAPITRE VII.

Degrés de perfection ou de gloire qui distingueront les Individus de l'Humanité dans l'Etat futur, & qui correspondront aux degrés de perfection qu'ils auront acquis sur la Terre.

Progrès de tous ces Individus vers une plus haute perfection.

Il y a sûr la Terre parmi les Hommes une diversité presqu'infinie de dons, de talens, de connoissances, d'inclinations, &c. L'Echelle de l'Humanité s'éleve par une suite innombrable d'Echelons de l'Homme brut à l'Homme pensant. (1) Cette progression continuera, sans doute, dans la Vie à venir & y conservera les mêmes rapports essentiels ; je veux dire, que les progrès que nous aurons faits ici bas dans la connoissance & dans la vertu détermineront le point d'où nous commencerons à partir dans

(1) Voyez ce que j'ai dit des *Gradations de l'Humanité* dans le Chap. X de la Part. IV de la *Cont. de la Nature*.

l'autre Vie ou la place que nous y occuperons. Quel puiſſant motif pour nous exciter à accroître ſans ceſſe notre connoiſſance & notre vertu !

Tous les momens de notre exiſtence individuelle ſont indiſſolublement liés les uns aux autres. Nous ne paſſons point d'un état à un autre état ſans une raiſon ſuffiſante. Il n'y a jamais de ſaut proprement dit. L'état ſubſéquent a toujours ſa raiſon ſuffiſante dans l'état qui l'a précédé immédiatement. (2) La mort n'eſt point une lacune dans cette Chaîne : elle eſt le chaînon qui lie les deux Vies ou les deux Parties de la Chaîne. Le jugement que le SOUVERAIN JUGE portera de nous aura ſon fondement dans le degré de perfection intellectuelle & morale que nous aurons acquis ſur la Terre ou ce qui revient au même, dans l'emploi que nous aurons ſu faire de nos Facultés & des *Talens qui nous auront été confiés. A celui à qui il aura beaucoup été donné, il ſera beaucoup redemandé, & on donnera à celui qui aura.* Ce qui eſt, eſt : la VOLONTE' DIVINE ne change point la Nature des Choſes, & dans le Plan

[2] JE dois renvoyer ici mon Lecteur au Chap. I de la Part. XIV, & le prier de méditer un peu ſur cet endroit de l'Ouvrage.

qu'ELLE a réalisé le vice ne pouvoit obtenir les avantages de la vertu. (3)

Il suit donc de ces principes que la Raison se forme à elle-même, que le degré de perfection acquise déterminera dans la Vie à venir le degré de bonheur ou de gloire dont jouira chaque Individu. La RÉVÉLATION donne encore sa sanction à ces principes si philosophiques. Elle établit expressément cette Échelle de bonheur ou de gloire que la Philosophie ne se lasse point de contempler. *Il y a des Corps célestes & des Corps terrestres; mais il y a de la différence entre l'éclat des Corps célestes & celui des Corps terrestres: autre est l'éclat du Soleil, autre celui de la Lune & autre celui des Étoiles: l'éclat même d'une Étoile est différent de l'éclat d'une autre Étoile. Il en sera de même à la Résurrection.* [4] Et si l'on vouloit que ces paroles remarquables ne fussent pas susceptibles de l'interprétation que je leur donne, cette Déclara-

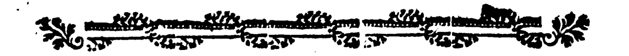
[3] Voyez la Part. VIII où ceci est plus développé.

[4] JE sais que quelques Commentateurs donnent à ce passage un sens plus direct & plus littéral : on ne prendra donc, si l'on veut, mon interprétation que comme une application indirecte & qui a son fondement dans d'autres passages des ÉCRITURES.

tion si formelle & si répétée des E'CRITURES, *que* DIEU *rendra à chacun selon ses Oeuvres*; ne suffiroit-elle pas pour prouver que les degrés du *bonheur à venir* seront aussi variés que l'auront été les degrés de la vertu? Or, combien les degrés de la vertu different-ils sur la Terre! Combien la vertu du même Individu s'accroît-elle par de nouveaux efforts ou par des actes réitérés fréquemment! La vertu est une habitude: elle est l'habitude au bien.

IL y aura donc un Flux perpétuel de tous les Individus de l'Humanité vers une plus grande perfection ou un plus grand bonheur; car un degré de perfection acquis conduira par lui-même à un autre degré. Et parce que la distance du Créé à l'INCRÉÉ, du Fini à l'INFINI est infinie, ils tendront continuellement vers la SUPREME PERFECTION sans jamais y atteindre.





CONCLUSION

DE

TOUT L'OUVRAGE.

O QUE la Contemplation de ce magnifique, de cet immense, de ce raviſſant SYSTEME DE BIENVEÜILLANCE qui embraſſe tout ce qui penſe, ſent ou reſpire eſt propre à élever, à agrandir notre Ame, à balancer, à adoucir toutes les épreuves de cette Vie mortelle, à ſoutenir, à augmenter notre patience, notre réſignation, notre courage, à nourrir, à exalter tous nos ſentimens de reconnoiſſance, d'amour, de vénération pour cette BONTÉ ADORABLE QUI nous a ouvert par SON ENVOYÉ les portes de cette E'ternité heureuſe, le grand, le perpétuel Objet de nos deſirs & pour laquelle nous ſommes faits. Déja ELLE nous met en poſſeſſion de ce *Royaume qu'*ELLE *nous avoit préparé avant la fondation des Siecles*. . . . déja ELLE place ſur notre Tête la *Couronne immarceſcible de Gloire* . . . . déja

nous sommes assis dans les lieux célestes . . . . le Sépulcre a rendu sa Proie . . . . . *la Mort est engloutie pour toujours* . . . . *l'incorruptible a succédé au corruptible, le spirituel à l'animal, le glorieux à l'abject* . . . . les plus longues révolutions des Astres entassées les unes sur les autres ne peuvent plus mesurer notre durée . . . . il n'est plus de Tems . . . . l'Eternité commence & avec elle une Félicité qui ne doit point finir, mais qui doit toujours accroître . . . . . . Transportés de joie, de gratitude & d'admiration nous nous prosternons au pied du Trône de notre BIENFAITEUR . . . . . nous nous écrions notre PERE! . . . . notre PERE! . . . . . nous . . . . .

SAISISSEZ LA VIE ETERNELLE.

A Genthod près de Geneve, le 17 de Mai 1769.

FIN.

TABLE

TABLE

PALINGÉNÉSIE PHILOSOPHIQUE.

DOUZIEME PARTIE.

Imperfection & bornes naturelles de nos Connoiſſances.

TREIZIEME PARTIE.

Suite du même sujet.

QUATORZIEME PARTIE.

Principes & conjectures sur la liaison & la nature des deux économies chez les Animaux.

QUINZIEME PARTIE.

Essai d'application de l'irritabilité aux Polypes, &c. Nouveaux Etres microscopiques. Du Droit de l'Homme sur les Animaux.

SEIZIEME PARTIE.

Idées sur l'E'tat futur de l'Homme.

DIX-SEPTIEME PARTIE.

Suite de Idées sur l'E'tat futur de l'Homme.

Recherches sur le CHRISTIANISME. Les Miracles.

DIX-HUITIEME PARTIE.

Suite des idées sur l'E'tat futur de l'Homme.

Continuation des Recherches sur le CHRISTIANISME. Le TÉMOIGNAGE.

DIX-NEUVIEME PARTIE.

Suite des idées sur l'E'tat futur de l'Homme.

Continuation des Recherches sur le CHRISTIANISME. La Déposition écrite.

VINGTIEME PARTIE.

Suite des idées sur l'E'tat futur de l'Homme.

Continuation des recherches sur le CHRISTIANISME. L'authenticité de la Déposition. Les Prophéties.

VINGT-UNIEME PARTIE.

Suite des idées sur l'E'tat futur de l'Homme.

Fin des Recherches sur le CHRISTIANISME. La Doctrine. Les Succès du Temoignage.

VINGT-DEUXIEME PARTIE.

Fin des idées sur l'Etat futur de l'Homme.

Légeres conjectures sur les Biens à venir.

Fin de la Table du Tome XVI.

ERRATA.

Page
4 : lig. 4. *qu'il*; lisez qu'elle.
Ibid : lig. 23. *s'il*; lis. si elle.
9 : lig. 1, *doutoux*; lis. douteux.
15 : lig. 5, *es*; lis. les.
17 : lig. 12, *goûte palpe*; lis. goûte, palpe.
30 : lig. 2, de l'intitulation : *peut en*; lis. peut pas en.
39 : lig. 4, *qu*; lis. qui.
55 : lig. derniere *que nous*; lis. CE que nous.
56 : lig. 8, *es*; lis. les.
Ibid : lig. 17, *le*; lis. les.
65 : lig. 14, *donc qu'ils*; lis. donc tels qu'ils.
87 : lig. 11, *qu'ile*; lis. qu'ils.
107 : lig. 8, de la Note : *dan*; lis. dans.
109 : lig. 22, *pour*; lis. par.
116 : lig. 5 *des la*; de la.
148 : lig. 20, *dépendant*; lis. dépendent.
149 : lig. 11, *oncourt*; lis. concourt.
152 : lig. 10, *J*; lis. Je-
159 : lig. pénultieme & derniere; *découent*; lis. découlent.
174 : lig. 3, de la Note; *paopre*; lis. propre.
190 : lig. 2, *fera*; lis. sera.
196 : lig. 4, *oserois-* : lis. oserois-je.
197 : lig. 4, de la Note : *feroit*; lis. seroit.
Ibid : lig. 5, *uu*; lis. un.
223 : lig. 4, de la Note : *l'Humme* : lis. l'Homme.
258 : lig. 16 Ob ets; lis. Objets.
259 : lig. 2, *commu*; lis. commun.
Ibid : lig. 4; *Eaits*; lis. faits.
261 : lig. 7, *dans tous dans tous*; effacez un dans tous.
270 : lig. 6, *ies*; lis. les.
272 : lig. 12. *devroient*; lis. devoient.
273 : lig. 21 de la Note : *es*; lis. les.
274 : lig. derniere, de la Note *Taalisme*; lis. Fatalisme.
288 : lig. 17 : *Témons*; lis. Témoins.
301 : lig. 9, *vou*; lis. vous
303 : lig. 21, *de ne*; lis. de moi de ne.

307 : lig. derniere *XVVI*; lis. LXXVI.
314 : lig. 9. *pourra*; lis. pourrai.
315 : lig. 21, retranchez *Homme* & lis. méchant Homme
316 : lig. 7, *rplique*; lis replique.
321 : lig. 4, *desposition*; lis. déposition
325 : lig. 17, *lenr*; lis. leur.
327 : lig. 19, *Guéri-*; lis. guérison.
372 : lig. 2, *éclarnta*; lis. éclatante.
373 : lig. 18. *atirrât*; lis. attirât.
375 : lig. 7, *le*; lis. les.
376 : lig. 5, de la Note : *CVRUS*; lis. CYRUS.
384 : lig. 2, retranchez un &.
393 : lig. 16, 17: *à la spiritualité*; lis. & à la spiritualité
396 : lig. au renvoi; (2) lis. (3)
401 : lig. 5, *ensigneroit*; lis. enseigneroit.
402 : lig. 6, de la Note: *iucorruptible*; lis. incorruptible.
404 : lig. pénultieme de la Note, *émue*; lis. ému
406 : lig. pénultieme de la Note: *Babylonne*; lis. Babylone.
407 : lig. 15, de la Note: *qu'ils*; lis. qu'il
413 ; lig. 4, de la Note *vielleſſe*; lis. vieilleſſe.
427 : lig. 7 & 8, *la* effacez un de ces mots
432 : lig. 8, *toutes*; lis. toutes
434 : lig. pénultième de la Note: *a*; lis. la
443 : lig. 5, *Ses*; lis. ces
465 : lig. 12, *Etoit-ce une bien* lis. Etoit-ce bien une.
470 : lig. 2, *vle* lis. vie.
Ibid.: lig. 4, de la Note 10 : *elle-miéme*, lis. elle-même.
478 : lig. 3, *lur* lis. sur.
486 : lig. 18 de la Note *oeux*: lis. ceux.
496 : lig. 1, *relativea* lis. relatives.







